



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

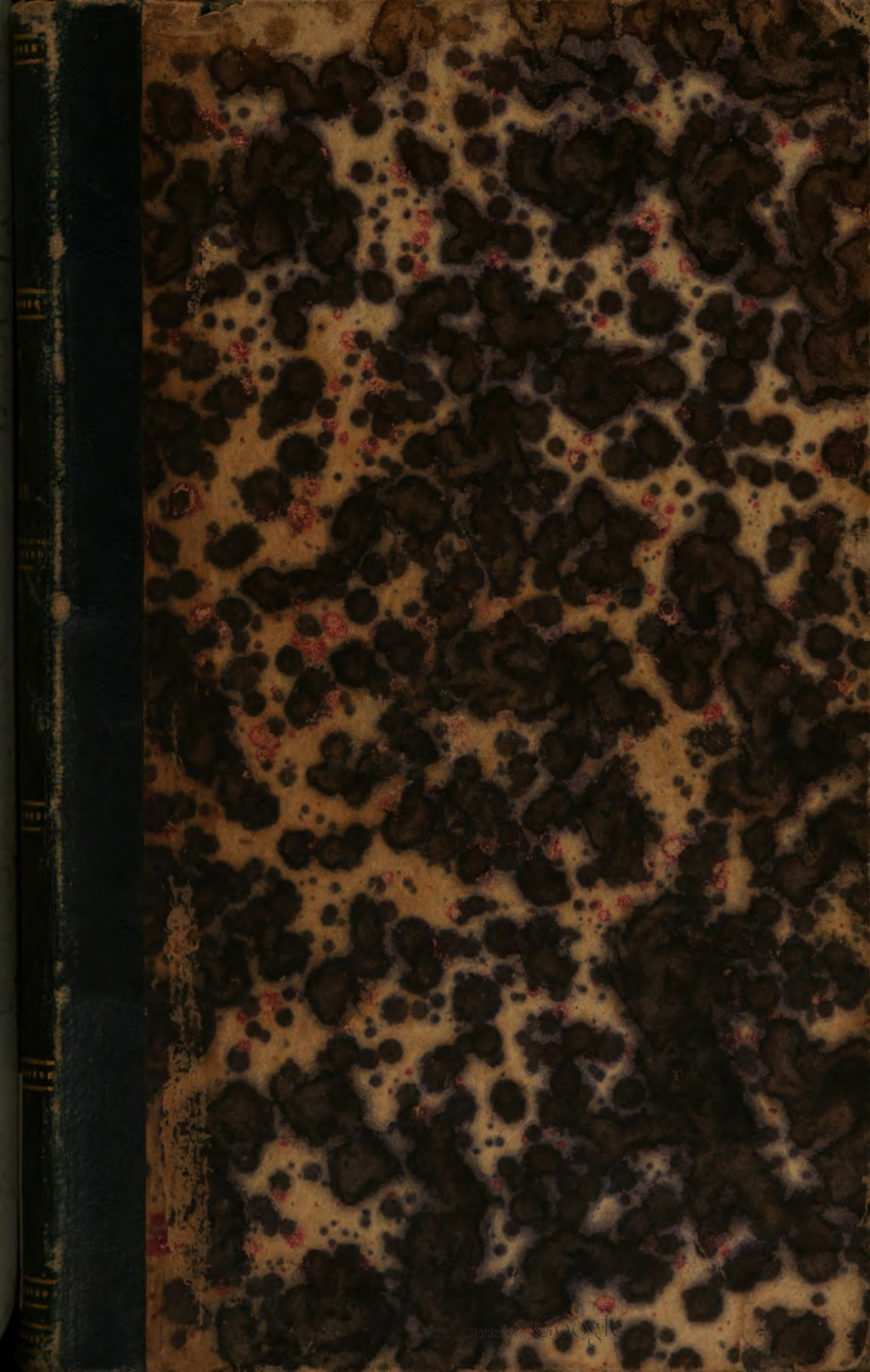
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

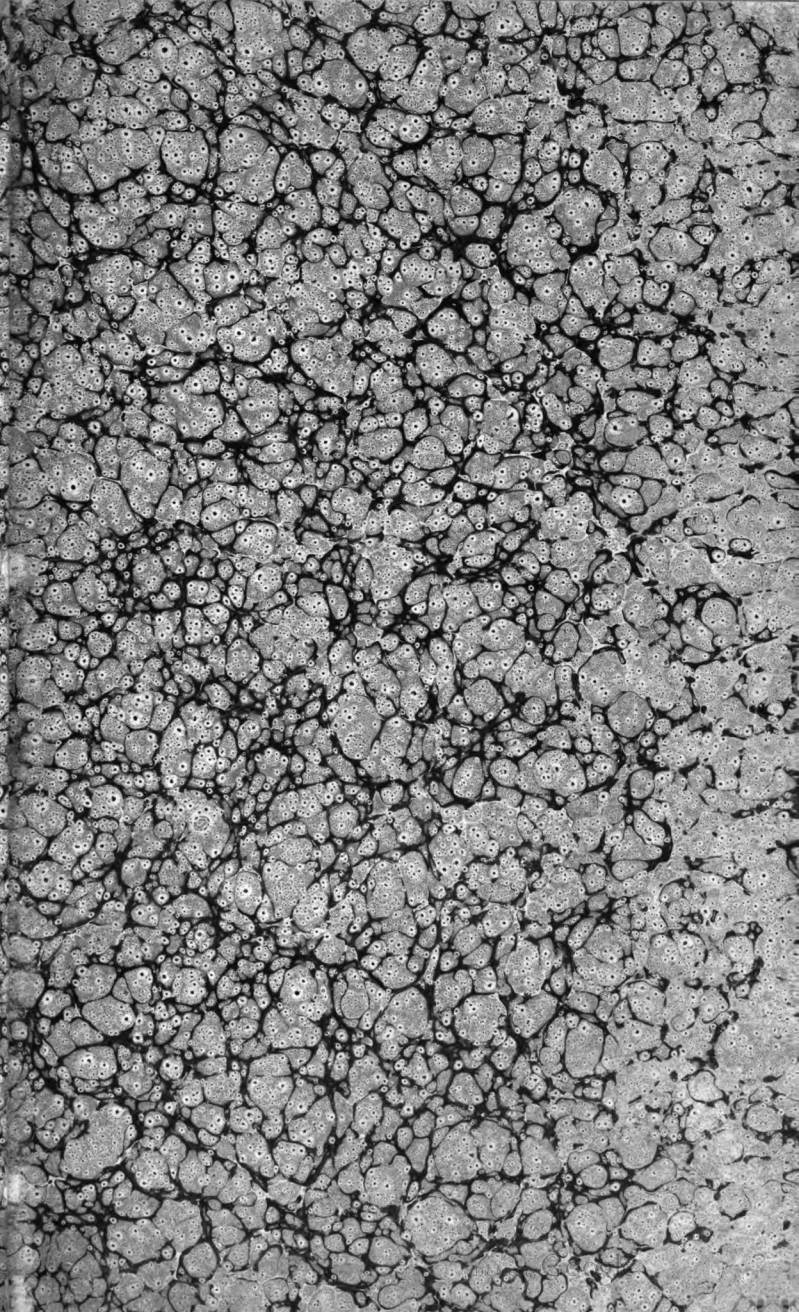
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Bibliothèque de la Faculté
de Théologie

Les Fontaines - CHANTILLY

A 242 / 22



BIBLIOTHÈQUE DES AMES INTÉRIEURES

L'INTÉRIEUR

DE

SAINTE JOSEPH

POUR FAIRE SUITE A

L'INTÉRIEUR DE JÉSUS ET DE MARIE

PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR

A. P. Huguet

MÊME LIBRAIRIE

- L'Intérieur de Jésus et de Marie**, par le P. Grou. 2 vol. in-12. . . 4 fr
- Que Dieu est bon!** ou Pensées consolantes de Fénelon dans les peines de la vie intérieure et dans les deuils de famille, recueillies et mises en ordre par le R. P. HUGUET. 1 vol. in-18 1 fr. 50
- L'Art dans la Conversation** au point de vue littéraire et chrétien. 1 beau volume in-12, par le même. 1 fr. 50
- De la Charité dans les Conversations.** 1 beau volume in-12, par le même. 1 fr. 50
- Des Délassements permis aux personnes pieuses**, 4^e édition, augmentée, par le R. P. HUGUET. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
- La Dévotion à saint Joseph en Exemples.** par le même. (*Sous presse.*)

Communauté des filles de la S. Vierge de la Retraite
L'INTÉRIEUR *de Bonnes*

DE

SAINT JOSEPH

LECTURES ET MÉDITATIONS

DES AMES INTÉRIEURES

POUR TOUS LES MERCREDIS DE L'ANNÉE

PAR

LE R. P. HUGUET (*Jean-Joseph*)

MARISTE

J'aime saint Joseph au delà de toute
expression; c'est un saint tout intérieur.
FÉNELON.

J. M. J.

BIBLIOTHÈQUE S. J.

Les Fontaines

60 - CHANTILLY

PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

VICTOR SABLIT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, RUE SAINT-SULPICE, 25

1859

Tous droits réservés.

Handwritten text at the top of the page, possibly a title or header, which is mostly illegible due to the quality of the scan.

INTRODUCTION

Il s'est fait plus de travail dans l'âme de saint Joseph qu'il n'y en avait eu dans la création du monde.

(R. P. FABER.)

I

La dévotion au glorieux saint Joseph fait tous les jours de consolants et nouveaux progrès dans l'Église ; les pieux enfants de Marie ont compris qu'ils ne sauraient rien faire de plus agréable à Jésus et à sa divine Mère que d'honorer d'un culte tout spécial celui qui leur a été uni par des liens si étroits et si purs, et dont ils ont reçu de si grands services pendant les jours de leur vie mortelle.

La gloire de saint Joseph, déjà si éminente, semble avoir reçu encore un nouvel accroissement depuis la

a

définition dogmatique de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, sa chaste Épouse. Marie est incomparable en tous ses privilèges et singulière en toutes ses grandeurs ; elle est seule Immaculée dans sa Conception ; elle est Mère, mais sa fécondité est couronnée des plus belles fleurs de sa virginité ; elle est Vierge, mais sa virginité est couronnée des fruits de sa fécondité ; elle est Reine, mais son royaume s'étend sur toutes les grandeurs et les puissances de l'univers ; elle est bénie de Dieu, mais elle est bénie par-dessus toutes les femmes. Or, si elle est singulière entre les mères, singulière entre les vierges, singulière entre les reines, ne devait-elle pas aussi être singulière entre les épouses ? Il fallait donc que saint Joseph fût singulier dans ses mérites, afin qu'elle eût sujet de l'aimer singulièrement parmi les saints. Sans doute l'auguste Marie, qui ne le cède en mérite qu'à son divin Fils, était mille fois plus sainte que Joseph, mais il faut dire cependant que ce saint Patriarche devait avoir une vertu en quelque sorte proportionnée à celle de Marie, car dans les alliances bien assorties il doit y avoir de la ressemblance dans les mœurs, dans les inclinations et dans les conditions des deux partis. Il est donc vrai de dire que la définition dogmatique de l'Immaculée Conception, qui a élevé si haut la gloire de Marie, a contribué aussi à augmenter celle de Joseph, qui devait être d'autant plus saint et

plus parfait que sa chaste Épouse était plus enrichie de tous les dons de la nature et de la grâce.

Ce beau fleuron, ajouté au diadème de Marie, a rempli le cœur de Joseph de la joie la plus vive ; car il savait mieux qu'aucun autre saint combien Marie méritait justement le titre d'Immaculée, lui qui, pendant les trente années qu'il avait passées avec cette auguste Vierge, n'avait jamais surpris en elle la moindre imperfection, même involontaire. Cette gloire incomparable, rendue à Marie dans ces derniers temps, nous donne un droit particulier sur le cœur de saint Joseph ; en effet, pour que ce privilège fût plus glorieux à Marie, Dieu a voulu l'accorder aux vœux et aux prières réitérées de ses enfants. Que ne devons-nous point attendre après cela de saint Joseph, toujours si bien disposé à secourir les fidèles serviteurs de Marie, et à leur rendre au centuple tout ce qu'ils ont fait pour sa chaste Épouse. Adressons-nous donc à lui avec la plus vive confiance, ne le séparons pas des hommages que nous rendons à Marie. Si nous honorons spécialement la sainte Vierge le samedi, consacrons le mercredi à saint Joseph. Si nous sommes fidèles à célébrer le mois de Marie, préparons-nous-y en faisant avec piété le mois de saint Joseph.

Impossible d'aimer Marie sans aimer saint Joseph, et, qui n'aime pas l'un doit nécessairement n'aimer

guère l'autre. Ces deux dévotions se fortifient l'une l'autre, et elles nous aident à rendre à Jésus l'amour que nous lui devons. Si saint Bernard a dit : *Per Mariam itur ad Jesum*, par Marie on va à Jésus, nous ne faisons pas difficulté d'ajouter : Par Marie on va à Joseph, et par Joseph à Marie, et par l'un et l'autre à Jésus, et par Jésus à Marie et à Joseph ; en un mot, Jésus, Marie et Joseph ne doivent jamais être séparés dans notre amour.

II

C'est pour encourager ce pieux élan vers ce saint Patriarche, le patron et le modèle des âmes intérieures, que nous avons publié plusieurs ouvrages, destinés à le faire mieux connaître des pieux enfants de Marie. Dieu a bien voulu les couronner d'un succès qui a dépassé toutes nos espérances¹, et qui montre les pro-

¹ Nos divers opuscules sur saint Joseph ont été tirés, dans l'espace de six ans, à plus de quatre-vingt mille exemplaires, sans compter les traductions en allemand, en anglais et en italien :

grès que la dévotion à ce grand Patriarche a faits parmi nous.

Continuant nos études et nos méditations sur les sublimes prérogatives et les vertus admirables de cet illustre Saint, nous avons découvert de nouveaux trésors de mérites renfermés dans son intérieur, que Dieu s'est plu à enrichir de tous ses dons, et que personne ne pourra jamais connaître parfaitement. Voici à ce sujet le témoignage d'un auteur docte et pieux de la Compagnie de Jésus, qui nous a laissé des travaux estimés sur saint Joseph :

« Il n'est point d'homme sur la terre, s'il n'est doué d'un excellent esprit, ou éclairé de lumières angéliques et prévenu d'une grâce très-particulière, qui doit concevoir d'assez hautes pensées sur notre Joseph¹. Pour sublimes que soient les conséquences qui se tireront de ce principe très-fécond, *Joseph est l'époux de Marie, de laquelle Jésus a pris naissance*, elles n'arriveront jamais au point de grandeur où Dieu a élevé ce divin Patriarche ; le raisonnement ordinaire sera toujours trop faible pour parvenir jusque-là, et l'éloquence des plus diserts ne fera que bégayer, quand il

cette dernière traduction a été publiée à Turin, par mademoiselle Joséphine Pellico, la sœur du célèbre auteur de *Mes Prisons*.

¹ ISOL., c. II, p. 2, GERS., in *Officio de conjugio Joseph et Mariz*. Quidquid de Josepho cogitaveris, ejus merita non adæquat. (*Biblioth. concion. Serm. de S. Joseph.*)

faudra entreprendre de le dire¹. Mais encore pourquoi pensez-vous que le Saint-Esprit même nous ait si peu instruits dans les Saintes Lettres des qualités, des excellences, des vertus et des actions de saint Joseph ? Personne ne s'en étonnera, répondent les docteurs², et encore moins croira-t-on que le silence en amoindrisse le prix et le mérite, si d'une part l'on se figure que ce bas univers n'aurait pas assez de capacité ni d'étendue pour contenir le nombre excessif des volumes qu'on pourrait écrire sur un si noble sujet; et que de l'autre on considère que ce qui s'en trouve dans l'Écriture, quoique en apparence il semble peu de chose, c'est néanmoins le tout de tout ce qui se rencontre de plus admirable et singulier en saint Joseph : c'est l'argument de tous les ouvrages qui se produiront dans le monde à son honneur ; c'est la base et le fondement de tous les trophées que nos devanciers ont déjà dressés, et que la postérité érigeria encore à sa gloire ; c'est le grain de semence qui contient éminemment toutes les fleurs et tous les fruits de ses perfections ; c'est la clef avec laquelle on entre dans le cabinet des plus secrètes fa-

¹ De laudibus et prærogativis Joseph nulla vis dicendi satis disserat, nedum hominum, sed nec angelorum sufficeret exprimere. GERS. (*loco cit.*)

² GERS *Eckius homil. 2, de S. Joseph. LOPEZ, Serm. de eod. n. 1.*

veurs qu'il a reçues de Dieu ; c'est le sentier étroit qui conduit dans les longues et larges campagnes de ses vertus ; c'est le rayon de lumière qui, ayant pris de notables accroissements dans le cours des années, paraît tout d'un coup à nos yeux plus éclatant que le soleil ; c'est la petite fontaine qui devient à la longue une grosse rivière, une mer sans fond et sans rive ; enfin, c'est le trésor caché dans lequel les âmes saintes, à l'aide de l'oraison, et les hommes doctes par une étude sérieuse, découvrent tous les jours des merveilles inconnues aux générations passées, et dignes de la vénération de celles qui viendront après nous¹ ! »

Le pieux archidiacre d'Évreux, Boudon, partage le même sentiment :

« Plusieurs savants, dit-il, estiment que saint Joseph fait dans le ciel un chœur à part et hors de tous les chœurs des anges et des saints aussi bien que la glorieuse Vierge : cela est aisé à croire à celui qui considérera ses emplois auprès de Jésus et de Marie, qui ont été si relevés, que, si les séraphins étaient capables d'envie, sans doute ils en prendraient à la vue d'un état si sublime. Les élévations de la grâce incomparable de ce saint sont si hautes, qu'elles surpassent toutes les pensées des hommes ; aussi sa vie divine a été une vie

¹ P. JACQUINOT, chap. III.

toute cachée, parce que la terre en était indigne, et ne méritait pas de la connaître. En un mot, c'est tout dire, qu'il a eu un Homme-Dieu pour sujet. Si l'on en excepte sa sainte Épouse, il n'y a point d'ange ni de saint, point de créature au ciel et en la terre, dont cela puisse se dire. Il faut que tout esprit se perde dans cet abîme de grandeurs¹. »

Le pieux fondateur de la vénérable Compagnie de Saint-Sulpice ne s'exprime pas avec moins d'admiration sur saint Joseph :

« L'admirable saint Joseph fut donné à la terre pour exprimer sensiblement les perfections adorables de Dieu le Père. Dans sa seule personne il portait ses beautés, sa pureté, son amour, sa sagesse et sa prudence, sa miséricorde et sa compassion. Un seul saint est destiné pour représenter Dieu le Père, tandis qu'il faut une infinité de créatures, une multitude de saints pour représenter Jésus-Christ : car toute l'Église ne travaille qu'à manifester au dehors les vertus et les perfections de son Chef adorable, et le seul saint Joseph représente le Père Éternel ! Tous les anges ensemble sont créés pour représenter Dieu et ses perfections, un seul homme représente toutes ses grandeurs.

¹ Boudon, Oeuvres complètes, tom. II, page 556. Édition de Migne.

« Aussi faut-il considérer l'auguste saint Joseph comme la chose du monde la plus grande, la plus célèbre et la plus incompréhensible, et par proportion comme Dieu le Père, caché et invisible en sa personne, et incompréhensible dans son être et dans ses perfections. Et n'y a-t-il pas de quoi confondre et effrayer notre ignorance et notre misère, en voyant que ce qu'il y a de plus pur et de plus saint est moins capable d'être compris et connu de nous ? Si saint Joseph, sous ce point de vue, nous semble incomparable et placé dans une classe à part, c'est qu'il est lui seul l'image universelle de Dieu le Père en terre. De là vient que, s'étant choisi ce saint pour en faire sur la terre son image, il lui donne avec lui une ressemblance de sa nature invisible et cachée ; et, à mon sens, ce saint est hors d'état d'être compris par les esprits des hommes, en sorte que la foi doit nous servir de supplément pour adorer en lui ce que nous ne saurions y comprendre¹. »

¹ Voyez, dans les *Grandeurs de saint Joseph*, cet admirable traité de M. Olier, sur les prérogatives de ce glorieux Patriarche.

III

En proposant dans cet ouvrage aux âmes pieuses *l'Intérieur de saint Joseph* comme le plus parfait modèle, après celui de Marie, son Épouse Immaculée, nous avons supposé, avec les maîtres de la vie spirituelle, qu'il avait été doué de Dieu des vertus les plus sublimes qui le plaçaient au-dessus de tous les bienheureux.

Le plan de ce livre est bien simple. Nous avons raconté, en l'accompagnant de réflexions pieuses, la vie de ce glorieux Patriarche telle qu'elle est rapportée dans l'Évangile et dans les écrits de quelques saints favorisés de révélations que l'on peut croire sans témérité, après l'examen qui en a été fait par la sainte Église.

A l'exemple du R. P. Faber, ce grand maître de la vie intérieure, nous n'avons pas craint de citer les Révélations de sainte Brigitte¹ et de la Vénérable Sœur

¹ Ces Révélations sont citées avec le plus grand respect par tous les théologiens célèbres et les maîtres de la vie spirituelle.

Sans doute nos lecteurs n'en ignorent pas l'autorité; néanmoins

Marie d'Agreda, dont le savant et pieux abbé de Solesmes, dom Guéranger, vient de faire ressortir le magnifique ouvrage connu sous le nom de la *Cité mystique*. Qu'il nous soit permis de rapporter le passage suivant du savant bénédictin, auquel nous adhérons volontiers¹ :

« Mon intention n'a jamais été de soutenir que tout est absolument d'égale valeur dans le livre ; je profite

ils seront peut-être bien aises que nous leur fassions connaître ce qu'en ont dit le savant P. Canisius et Louis Blossius. « Je ne me fais pas scrupule, dit le premier, de citer plusieurs pages du livre de sainte Brigitte, car il me paraît hors de doute que Dieu a révélé surnaturellement plusieurs mystères à cette sainte veuve. » — « Du vivant même de sainte Brigitte, dit le second, un grand nombre d'évêques et des théologiens célèbres ont étudié avec soin ses Révélations ; de plus, après la mort de la sainte, le concile de Bâle a chargé plusieurs personnages célèbres par leur science et leur vertu de les soumettre à un sévère examen, et ils ont tous déclaré d'une voix unanime qu'elles ne pouvaient venir que de Dieu seul. »

Il est bon de remarquer aussi qu'outre l'approbation des conciles, les Révélations ont obtenu celle des souverains Pontifes, et que plus d'une fois elles furent imprimées sous leurs yeux, principalement en 1521, 1556, 1606 et 1608. Selon le grand et docte Pape Benoît XIV, quoique les Révélations de sainte Brigitte et toutes celles qui sont approuvées par l'Église ne jouissent pas du même degré de certitude que les vérités de la foi, elles méritent du moins une croyance humaine fondée sur les règles de la raison, qui nous les montrent vraisemblables et reposant sur des fondements assez sérieux pour mériter la croyance des fidèles.

¹ *L'Univers*, 5 décembre 1858. — Voir les articles publiés dans ce journal, du 23 mai 1858 au 13 février 1859.

simplement de la liberté que l'Église me laisse de croire, après une longue étude de la *Cité mystique* et des volumineux écrits que l'on a publiés pour et contre, surtout après la lecture du dossier de la procédure par-devant la Sacrée Congrégation des Rites, de croire, dis-je, que les révélations de Marie d'Agreda sur la vie de la sainte Vierge ont droit au respect et à l'estime de tous ceux qui sont capables d'en entreprendre la lecture, qu'elles méritent d'occuper un rang distingué parmi les écrits de cette nature, et que l'usage discret que l'on en peut faire pour ranimer puissamment la piété dans les âmes, en développant l'intelligence du mystère fondamental de la religion chrétienne, l'Incarnation du Verbe, et en élevant la pensée sur le rôle sublime de Marie, Mère de Dieu dans toute l'économie du plan divin. Que si l'on me demande d'où me vient cette confiance qui suppose en Marie d'Agreda une si haute connaissance des secrets célestes, je répondrai par ces paroles de Benoît XIV : « Les visions et appa-
« ritions divines se reconnaissent d'après la personne à
« laquelle elles arrivent, d'après le mode selon lequel
« elles ont eu lieu, et d'après les effets qu'elles produi-
« sent. Si la personne qui les a éprouvées est remplie
« de vertus, s'il n'y a rien dans la vision ou apparition
« qui détourne de Dieu ; bien plus, si tout s'y rapporte
« au culte divin ; si, après les visions et apparitions,

« l'humilité, l'obéissance et les autres vertus chré-
« tiennes, non-seulement persévèrent dans la personne
« qui les a éprouvées, mais s'élèvent à un degré plus
« sublime encore, il n'y a dès lors aucun moyen de
« douter de leur qualité surnaturelle et divine : *De*
« *earum qualitate supernaturali et divina non erit ullo*
« *modo dubitandum*¹. » (*De servorum Dei Beatific., et*
Beatorum Canoniz., lib. III, cap. LI.)

¹ A l'époque où parut la traduction française de la *Cité mystique*, le jansénisme, si opposé à l'antique piété des fidèles envers Marie, avait déjà fait beaucoup de mal. Cependant tous ne se laissèrent pas gagner par ce mortel refroidissement.

Un grand nombre de lettres se lisent au dossier de la cause, toutes relatives à la faveur dont jouit immédiatement la *Cité mystique* auprès des âmes qui avaient su se préserver de la contagion. Je n'en citerai qu'une seule, c'est celle de la Mère Mechtilde du Saint-Sacrement, dans le monde Catherine de Bar, fondatrice des Bénédictines du Très-Saint-Sacrement, personnage illustre par sa sainteté et par son génie, et dont la vie est une des gloires de l'Église de France au dix-septième siècle. Voici ce qu'elle écrit au P. Croset, à la date du 27 octobre 1695, au temps où elle était prieure de la maison de la rue Cassette, à Paris.

« Mon très-révérénd Père, il est vrai qu'une créature qui n'a point l'honneur d'être connue de Votre Révérence doit passer pour une imprudente de vous importuner de ces lignes ; mais je suis si ravié, mon très-révérénd Père, de la lecture du livre de la *Mystique Cité de Dieu*, que vous avez traduit de l'espagnol en français, que je n'ai pu m'empêcher de vous en témoigner mes très-humbles reconnaissances ; je puis dire que je vous en suis en mon particulier si sensiblement obligée, que je désirerais avoir la capacité de vous le pouvoir marquer par des actions de grâce plus efficaces que les paroles. Vous avez fait, mon très-révérénd Père, une faveur à

Nous devons aller au-devant d'une objection que l'on ne manquera pas de nous faire. Comment, nous dira-t-on, savez-vous que saint Joseph a fait telle ou telle autre chose, a prononcé les paroles que vous lui prêtez?

Nous avons suivi la méthode et le plan de saint Bonaventure dans sa *Vie de notre Seigneur Jésus-Christ*. Voici comment s'exprime le docteur séraphique dans la préface de ce bel ouvrage :

toute la France qui ne se peut exprimer ; j'ai remercié Notre-Seigneur de m'avoir prolongé la vie pour avoir la consolation que j'ai reçue en lisant votre précieux livre ; ce qu'il contient est si divin, qu'on ne peut s'empêcher d'être tout enlevé hors de soi-même, voyant les prodigieuses merveilles que Dieu a opérées en sa très-sainte Mère : tout ce qui me reste à désirer, c'est de voir, avant que je meure, la suite de ce divin ouvrage, qui réveille l'amour et le respect envers cette auguste Reine du ciel et de la terre, et redouble la dévotion de ceux qui manquaient de vénération pour elle : je vous en renouvelle mes humbles actions de grâces ; je ne doute pas que cette divine Mère ne vous donne des récompenses admirables. Si elle reconnaît si abondamment les petits services qu'on rend à sa Majesté, jugez quelle sera la vôtre, mon très-révérend Père ; car jamais il ne s'est fait ni rien vu de plus céleste, ni de plus digne de la gloire de la très-immaculée Mère de Dieu. Ajoutez, je vous supplie, à la grâce que je reçois de votre bonté, le secours que je vous demande de vos saintes prières, auprès de cette précieuse Mère de miséricorde, pour m'obtenir une parfaite contrition de mes infidélités à son service et ma réconciliation avec son divin Fils, pour que je ne sois point privée éternellement, comme je le mérite, de la possession du Fils et de la Mère ; je n'ai que cela à désirer ; je l'espère de votre

« Il ne faut pas croire, dit-il, que tout soit écrit touchant le divin Sauveur. Pour moi, afin de laisser en vous une plus grande impression, je vous raconterai les événements comme ils ont été ou comme ils auraient pu être, ou selon que l'on peut croire qu'ils sont arrivés, et d'après certaines images et représentations que l'esprit perçoit de diverses manières. En effet, pour ce qui touche la sainte Écriture, nous pouvons méditer, exposer et comprendre directement, selon que nous le croyons utile, pourvu que ce ne soit ni contre les vérités de la vie, de la justice et de la doctrine, ni contre la foi et les bonnes mœurs. Quand vous me verrez raconter : « Le Seigneur Jésus a fait ou parlé ainsi, » ou employer d'autres formes analogues, et que mon récit ne pourra pas se prouver par les saintes Écritures, ne

charité, par le crédit de vos prières auprès d'elle. Elle ne pourra jamais vous refuser, si vous avez la bonté de la prier pour celle qui est, avec un profond respect, mon très-révérénd Père, votre très-humble, très-obéissante et obligée servante.

« Sœur MECHILDE DU T.-S.-SACREMENT,

« *Prieure.* »

Au moment où la vénérable Mère écrivait ces lignes, dans lesquelles se peignent si au naturel sa foi et son humilité, elle était loin de se douter que, dans cette ville même de Paris, d'où elle datait sa lettre, un complot était formé, depuis plusieurs mois, pour flétrir et ranger parmi les livres *impies* et *scandaleux* ce même livre dont elle avait fait ses délices. »

D. P. GUÉRANGER.

le prenez pas autrement que comme une pieuse méditation, c'est-à-dire prenez que j'aie dit : « Représentez-vous que le Seigneur Jésus a fait et parlé ainsi, » et de même dans tous les cas semblables ¹.

« Enfin, si vous désirez tirer profit de ces méditations, ayez soin de vous rendre présent en esprit aux faits et aux paroles qui sont rapportés du Seigneur Jésus, comme si vous les entendiez de vos oreilles et les voyiez de vos yeux, en y mettant toute l'affection de votre cœur, avec soin, plaisir et jouissance, et en éloignant toute autre sollicitude ou préoccupation. » (*Vie de Jésus-Christ*, par saint Bonaventure, traduite par M. Henri de Riancey.)

Nous avons divisé les matières de manière à fournir aux serviteurs de saint Joseph une lecture et une méditation pour tous les *mercredis* de l'année et pour les principales fêtes de ce glorieux Patriarche. On pourra, le mardi soir, lire un chapitre de *l'Intérieur de saint Joseph*, dont les principaux passages serviront de sujet d'oraison le lendemain matin.

Pour couronner les études que Dieu, dans sa miséricorde, nous a donné de faire sur le chaste Époux de Marie, nous allons publier un dernier ouvrage, complé-

¹ Cum me narrantem invenies, ita dixit, vel fecit Dominus Jesus : si illud per Scripturam probari non possit, non aliter accipias quam devota meditatio exigit. (*S. Bonav. in Prolog. med.*)

ment de tous les autres : **LA DÉVOTION A SAINT JOSEPH EN
EXEMPLES.**

**Trop heureux, s'il nous était donné de faire con-
naître, aimer et bénir toujours davantage le plus
aimable, le plus parfait et le plus miséricordieux de
tous les saints !**

**23 janvier 1859, fête du mariage de la très-sainte Vierge avec
saint Joseph.**

J. M. J.

A MARIE

REINE DES VIERGES, CHASTE ÉPOUSE DE SAINT JOSEPH

O Marie, ma tendre Mère! c'est pour vous être agréable et pour vous témoigner ma vive reconnaissance, que j'ai essayé de parler à vos enfants de l'intérieur de saint Joseph, qui vous doit, après Dieu, ses plus sublimes prérogatives et ses vertus admirables qui en font le modèle des âmes pieuses. Témoin de ses exemples et de son amour pour Jésus, daignez, ô ma divine Mère, suppléer à tout ce qui me manque pour traiter convenablement un sujet si au-dessus de mes forces.

Bénissez tous ceux qui liront cet ouvrage, afin qu'il leur soit donné d'aimer et d'imiter comme vous le plus aimable et le plus intérieur de tous les saints. *Amen!*

23 janvier 1859, fête du mariage de la très-sainte Vierge avec saint Joseph.

J. M. J.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Conformément au décret du pape Urbain VIII, je déclare que les grâces, les révélations et les faits miraculeux rapportés dans cet ouvrage n'ont qu'une autorité purement humaine, excepté en ce qui a été confirmé par la sainte Église catholique, apostolique et romaine, et par le Saint-Siège, au jugement duquel j'entends soumettre ma personne et mes écrits, et dont je m'honorerai toujours d'être le fils respectueux et dévoué, croyant tout ce qu'il enseigne lui-même, parce que seul il a le dépôt de la saine doctrine, de la foi et de l'unité catholique.

L'INTÉRIEUR

DE

SAINT JOSEPH

I

**Origine de saint Joseph ; il est purifié dans le sein de sa mère
et confirmé en grâce.**

Dans la partie montagneuse de la Galilée, habitée autrefois par la tribu de Zabulon, se trouve une chétive bourgade, située sur une colline assez élevée et connue sous le nom de Nazareth. C'est dans ce lieu que plusieurs auteurs placent la naissance de saint Joseph.

Issu de la tige de Jessé, qui avait donné à Israël le saint roi David, Joseph descendait de la famille royale.

Voici sa généalogie rapportée par saint Luc :

Abraham, Isaac, Jacob, Juda, Pharès, Esron, Aram, Aminadab, Naasson, Salmon, Booz, Obed, Jessé, David, Salomon, Roboam, Abias, Asa, Josaphat, Joram, Ochosias, Joas, Amasias, Osias, Joachim, Achas,

Ezéchias, Manassé, Amon, Josias, Joachim, Jéchonias, Salathiel, Zorobabel, Abiud Éliacin, Azor, Sadoc, Achim, Eliuds, Eléazar, Mathan, Jacob (qui eut pour sœur Anne, mère de la sainte Vierge), Joseph. Ainsi, d'après l'opinion qui donne pour sœur à Jacob sainte Anne, Joseph était cousin germain de la divine Marie ¹.

Les commentateurs lui donnent pour frère aîné Cléophas, père de ceux qui sont appelés dans l'Évangile les frères du Sauveur.

Quant à sa mère, quoique aucun monument ne rappelle son nom, elle devait être, aussi bien que son époux Cléophas, de la race de David; car les Hébreux étaient obligés par la loi à se marier dans leur propre famille, et il fallait des raisons fort extraordinaires pour obtenir d'en être dispensé.

Ainsi Joseph était d'un sang illustre, il comptait une multitude de rois parmi ses aïeux. Cependant sa plus grande gloire ne lui venait pas de sa descendance de David, mais de ce qu'il avait hérité des vertus de ce roi; car c'est en cela que consiste devant Dieu la véritable

¹ Quant à la rencontre qui se fait en la généalogie de Joseph, en laquelle saint Luc nomme Héli celui que saint Matthieu appelle Jacob, c'est une vieille difficulté qu'Africanus (*ap. Euseb. I, epist. 9*), très-ancien théologien, a terminée en cette sorte, assurant qu'Héli et Jacob étaient frères utérins, l'un né de Melchi, descendu de Nathan, et l'autre Jacob, né de Mathan, descendu de Salomon; et qu'Héli étant décédé sans enfants, Jacob épousa sa femme, de laquelle naquit Joseph, qui était fils légitime et véritable de Jacob, et fils d'Héli, selon la loi. (*Baronius.*)

noblesse. On peut même dire avec saint Jérôme qu'il n'en reconnaît pas d'autre que celle-là : *Nobilitas sola atque unica virtus*. (Ep. ad Celaatiam.) Saint Bernard, faisant l'éloge de cet illustre patriarche, l'exalte moins à cause de la noblesse de sa race qu'à cause de ses sublimes vertus, dont l'éclat a rejailli dans tout l'univers ¹. « Sans doute, dit ce saint Docteur, Joseph était noble par son origine, mais il l'était bien plus par ses qualités admirables. S'il descendait de David, selon la chair, il n'est pas moins vrai de dire qu'il se montrait son digne fils par la foi et la sainteté. » (1^{re} Hom. super *Missus est*.)

C'est de l'alliance qu'il a contractée avec la Reine du ciel et des services qu'il a rendus à Jésus et à Marie que la noblesse de Joseph reçoit son vrai lustre. Ce sont ces prérogatives qui l'élèvent au-dessus de tous les rois et des patriarches qui l'ont précédé.

Si Dieu, dans sa juste colère, n'avait pas assujéti le peuple juif au joug de l'étranger, Joseph aurait pu aspirer au trône. Mais la race royale, perdant son éclat avec sa couronne, était tombée insensiblement dans l'obscurité ; et saint Joseph, destiné par le ciel au plus sublime ministère, naquit de parents vertueux et sans fortune.

¹ Joseph, filius David, non solum carnis propagine, sed fidei ac virtutum imitatione. DION. CARTHUS., *Enarrat. in veg. nat.*, fuit Joseph tantæ nobilitatis, ut quodammodo, si liceat dicere, dederit temporalem nobilitatem Deo, in domino Jesu.

(BERN. SEN., *serm.*)

Mais, si la naissance de saint Joseph fut obscure aux yeux des hommes, qu'elle fut glorieuse devant la sainte Trinité ! Le Père bénit, dit un pieux auteur, celui qui devait, sur la terre, être le représentant de son autorité ; le Fils bénit celui qui devait porter au *Verbe fait chair* une affection si tendre et si prévenante ; le Saint-Esprit bénit celui qui devait protéger avec tant de respect et tant de soin son Épouse bien-aimée, l'auguste Marie.

Dieu n'avait pas attendu sa naissance pour le prévenir de ses faveurs les plus signalées ; car, d'après le sentiment de plusieurs Pères de l'Église et d'un grand nombre de théologiens distingués¹, Joseph fut purifié de la tache originelle et sanctifié dans le sein de sa pieuse mère. Car, si Jérémie eut ce privilège, si saint Jean-Baptiste reçut cette grâce comme convenable à sa qualité de Précurseur du Messie, ne pouvons-nous pas croire que celui qui devait servir de Père au Sauveur et devenir l'époux de la Reine des vierges n'a pas été traité avec moins d'amour et de miséricorde ?

S'il y eut une grande réjouissance à la naissance du Précurseur du Messie, ne fallait-il pas que l'allégresse éclatât à la naissance de celui que Dieu avait choisi pour être le tuteur de son Fils ! Qu'elle fut heureuse, ô Joseph, la mère qui vous porta dans son sein ! Qu'il fut beau,

¹ Joseph post originale contractum, sanctificatus est in utero baptismo Flaminis. (GERSON, *Offic. S. Joseph.*)

ISOL., SUAR., MORAL. et alii.

le jour où vous parûtes dans le monde ! Les anges l'ont célébré par de saints cantiques.

Les auteurs déjà cités croient aussi avec juste raison que Joseph fut confirmé en grâce, et qu'il n'eut jamais le malheur d'offenser Dieu grièvement. Le Seigneur fortifia l'esprit et la liberté de Joseph par des secours extraordinaires, afin d'achever et de perfectionner le bel ouvrage qu'il avait commencé en lui, au même instant où il l'avait purifié de la tache originelle, Dieu le prévenant sans cesse de puissantes grâces actuelles, afin que, dans les occasions les plus dangereuses, sa volonté fût toujours conforme à la sienne.

Cette assistance si particulière et si fréquente se nomme dans l'École confirmation en grâce, et les théologiens en font un si grand cas, qu'ils la préfèrent au don de la persévérance finale. Suarez, tom. I, p. II, liv. III, c. x, n° 12.

Malgré toutes les faveurs célestes dont saint Joseph fut comblé, il ne laissa pas de se défier toujours de lui-même ; sa vertu, supérieure aux plus grands dangers, redoutait les moindres périls ; son cœur, que les attraites les plus puissants ne sauraient séduire, ne se crut en sûreté que par la fuite des objets les moins dangereux. Suivez Joseph, vous le trouverez toujours attentif sur lui-même et dans la défiance. Les saints Docteurs admirent son silence, comme s'il eût eu à craindre l'indiscrétion de sa langue ; ils louent son application au travail, comme si l'oisiveté eût été un péril pour lui ; ils

vantent son amour de la solitude, comme si l'air du monde eût pu altérer sa vertu. En un mot, son travail continu, son esprit d'oraison, sa défiance de lui-même, son amour pour la retraite, apprennent aux âmes qui tendent à la perfection ce qu'il faut éviter et pratiquer pour se conserver dans la grâce.

II

Circoncision. — Saint nom de Joseph.

Conformément à la loi, cet enfant de bénédiction fut circoncis le huitième jour après sa naissance et reçut dans cette cérémonie le beau nom de Joseph sous lequel il est invoqué dans tout le monde chrétien.

C'est le sentiment de plusieurs Pères de l'Église que Dieu lui-même est l'auteur du nom béni de JOSEPH, qui fut inspiré du ciel à ses parents, car sa signification s'est accomplie en lui d'une manière admirable. Quand Rachel enfanta Joseph, elle dit : « Que Dieu m'accroisse d'un autre fils. » *Addat mihi Dominus filium alterum.* (*Gen.*, xxx, 26.)

C'est de là qu'on lui donna le nom de Joseph, qui veut dire dans la langue des Hébreux *accroissement* ; ce nom convenait parfaitement à celui qui, ayant été choisi pour être le chaste époux de Marie et le Père nourricier de Jésus, devait croître en perfection comme l'ancien

patriarche qui le figurait, et qui fut si distingué parmi ses frères.

Voici comment un ancien auteur exalte d'une manière naïve et touchante le nom de Joseph :

« Attirez-nous après vous , très-aimable Joseph, nous vous suivrons à l'odeur de votre nom, mille fois plus propre à gagner nos esprits, que des huiles de senteur et les parfums n'ont de vertu pour se rendre agréables à nos sens. Ces noms de grandeur et de majesté, que l'ambition des princes et la flatterie des peuples ont inventés, ces noms de bon augure que les grands de la terre affectent avec trop de vanité, n'ont point de douceur, de prix ni d'efficace comparable à celle de votre nom, le plus beau nom de tous les noms, après les noms de Jésus et de Marie. Ce ne fut point par aventure, mais par un secret conseil de la Providence éternelle, qu'il vous fut donné par vos parents ; et Dieu avait auparavant marqué en sa signification les avancements merveilleux que vous feriez en grâce, en vertu et en gloire, devant les Anges et les hommes. Vous le savez bien, vous, fortunés habitants de la Jérusalem céleste, vous, glorieuses intelligences qui recevez un surcroît de plaisir toutes les fois qu'on fait retentir l'aimable nom de Joseph dans la sainte cité ¹ ; vous, saints et saintes du paradis, qui l'honorez en même temps d'une profonde inclination et d'un regard amoureux vers ce-

¹ In parvo officio S. Joseph.

lui auquel il appartient ¹. De grâce, enseignez-nous l'estime que nous sommes tenus d'en faire, et le respect avec lequel nous devons le prononcer; comme il est la joie du ciel, n'est-il pas aussi l'honneur de la terre et la terreur des enfers? N'est-il pas plus doux à la bouche qu'un rayon de miel, et plus agréable à l'oreille qu'un concert de musique? Il conforte, dites-vous, quand on est las, il éclaire quand on est dans les ténèbres, il réjouit quand on est triste, il console quand on est affligé, il guérit quand on est malade, il amollit le cœur quand il est endurci, il aide dans les tentations, il délivre des embûches du démon, il apporte toute sorte de biens à ceux qui l'invoquent, il a quasi par communication toute la force et la même vertu que les saints noms de Jésus et de Marie ². Puisse-t-il donc, ce beau et salutaire nom, puisse-t-il être écrit avec des étoiles sur la voûte azurée du firmament, afin que tout le monde le voie et le prononce; puisse-t-il être gravé au milieu de nos poitrines en caractères inaltérables d'amour, afin que tous les hommes le chérissent et l'honorent; puisse-t-il être en ma bouche et en mon cœur, maintenant et à l'heure de ma mort, afin qu'il me serve de sauf conduit à l'issue de cette vie! »

¹ Insinuat. B. Gertrud., l. IV, c. XII; ISOL., p. IV, c. VIII.

² Nomen Joseph melleam refert dulcedinem, mentes recreat, lætitia cœlum ipsum perfundere possit... (NOVARIN, *Lib. sacr. elect.*, c. XXIX, *Excurs.* 115.)

III

Saint Joseph se donne à Dieu dès sa plus tendre enfance.

Prévenu des bénédictions célestes, Joseph offrit à Dieu ses premières pensées et ses premières affections, reconnaissant qu'il n'était sur la terre que pour aimer le Seigneur, l'adorer, et le servir.

La grâce coulait avec abondance dans l'âme de Joseph ; il y correspondait avec une grande fidélité, et il avançait rapidement dans les sentiers de la vertu.

Joseph, même pendant ses premières années, ne faisait rien de puéril ; il mettait son bonheur et sa joie à offrir à Dieu, dans la prière, les prémices de son cœur. Il était d'un caractère doux et paisible : jamais on ne le vit contester avec ceux de son âge ; sa sincérité, sa modestie, sa candeur, étaient admirables.

L'enfance de Joseph s'écoula dans l'innocence, comme le matin d'un beau jour. Son adolescence fut ornée de toutes les vertus propres à cet âge ; il avait la piété d'Abel, l'obéissance d'Isaac, la sagesse de Tobie, la chasteté de Joseph, fils du patriarche Jacob, la fermeté de Daniel. Les plaisirs les plus séduisants du siècle le trouvaient insensible ; il usait du monde comme n'en usant pas.

Par sa fidélité à correspondre à la grâce, Joseph a

mérité que l'Esprit-Saint lui-même ait fait de lui, dans l'Évangile, le plus bel éloge, en l'appelant un homme juste. « Remarquez, dit saint Jérôme, qu'il mérita d'être appelé juste, parce qu'il possédait toutes les vertus dans leur perfection. » Il était juste, parce qu'il observait religieusement tout ce que la loi commandait, rendant à Dieu et aux hommes tout ce qu'il leur devait.

Que nous sommes loin d'avoir mis à nous donner au Seigneur cet empressement que nous admirons dans Joseph ! Que d'années perdues pour notre perfection, depuis le jour où le sentiment et la pensée, s'éveillant en nous, nous faisaient une loi d'en rapporter l'hommage à celui qui en avait allumé les rayons dans nos âmes ! Cette belle adolescence, heureuse saison de la vie où naissent les fleurs *qui doivent porter leurs fruits dans leur temps*, quel usage en avons-nous fait ? Comme Augustin touché de la grâce, nous pouvons répéter ces belles paroles : *Éternelle beauté, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, je vous ai connue trop tard, trop tard je vous ai aimée*. Rachetons le temps perdu par cette ferveur et cette étendue de désirs, par cette perfection de charité qui multiplie les réparations, les expiations dans la mesure des offenses, se reporte sur le passé, règle le présent, embrasse l'avenir, et peut purifier en un moment, dans les ardeurs de sa flamme, toute une vie d'infidélités.

Lorsque la Judée fut asservie aux rois de Syrie, la

famille de David perdit entièrement son éclat et ses richesses, et bientôt les derniers descendants de ce grand roi furent réduits à gagner leur vie du travail de leurs mains. Joseph, soumis aux décrets de la divine providence apprit et exerça le métier de charpentier.

Saint Justin, philosophe et martyr, dans son livre de la *Religion chrétienne*, dit que saint Joseph faisait des jougs et des charrues, et qu'après sa mort Jésus continua le même métier pour subvenir aux besoins de sa mère. Il n'y a pas à douter, dit saint Jean Chrysostome, que Jésus-Christ venant au monde y exerça le métier de charpentier ; car les Juifs disaient de lui : « N'est-ce pas là le charpentier, fils de Marie ? » Ils employaient ce terme par mépris, voulant dire : Où étudia-t-il pour oser enseigner ? Ne l'avons-nous pas vu travaillant le rabot à la main ? Beaucoup d'autres saints partagent cette opinion de saint Chrysostome, comme saint Basile et saint Anselme. Leur pensée à cet égard est encore confirmée par les paroles de la très-sainte Vierge à sainte Brigitte en ses révélations. Elle lui affirme « que, lorsque Joseph son époux vint à lui manquer, son divin Fils lui succéda dans le même état. » Jésus voulut avoir un artisan pour père sur la terre, dit saint Ambroise, afin d'apprendre aux hommes que le Tout-Puissant, dont ce grand univers est l'ouvrage admirable, était son Père dans le ciel¹ ; et il voulut

¹ Hoc typo Jesus eum Patrem sibi esse demonstrat, qui fabricator omnium condidit mundum. (AMBROS., lib. III, in Luc.)

particulièrement qu'il sût travailler en bois, d'autant qu'il prévoyait que ce métier serait plus utile et plus nécessaire que tout autre à celui qu'il s'était choisi pour tuteur, pour nourricier, et pendant les premières années de sa vie mortelle. Et, en effet, Joseph s'en servit d'abord pour lui faire une petite crèche au lieu de berceau, le jour de sa naissance¹ ; pour réparer les ruines de l'étable de Bethléem, où ils demeurèrent quarante jours, et par ce moyen défendre du vent, de la pluie et du froid l'Enfant et la Mère ; pour leur dresser quelques cabanes pendant leur voyage et une demeure en Egypte ; pour meubler, à leur retour, leur petite maison de lits, de tables et d'escabeaux ; et pour gagner avec plus de facilité les autres choses nécessaires à la vie.

Joseph vivait content dans cet état si pénible à la nature, mais que la grâce lui adoucissait, parce qu'il était conforme à la volonté de Dieu. Du reste, sa discrétion dans le travail était admirable ; car, sans rien donner à la paresse, il avait soin de se réserver le temps nécessaire à ses pieux exercices, et savait si bien allier l'esprit intérieur avec l'occupation corporelle, que celle-ci ne nuisait en rien à son avancement ni à sa piété. Tout en maniant, du matin au soir, la hache et la scie, son esprit était fixé au ciel, où il se nourrissait

¹ Sanctus Joseph, ubi Christum adoravit, fabrilem suam artem exercens, præsepe ligneum ubi Christus poneretur confecit. (MORAL., lib. V, tr. II, n. 17. Ex *Magn. Histor.*, LYRAN. BUST., p. IV. MARIAL., *Serm.* XII.)

de la contemplation des choses divines, et, ne perdant jamais de vue la présence de son Dieu, il lui offrait et lui rapportait toutes ses actions. Il vivait seul, loin des compagnies dangereuses, à l'abri des impressions que les vices du monde eussent pu faire sur lui ; sans vanité, sans ambition, tranquille sur le trésor de sa chasteté, qui, dans le monde et dans l'oisiveté, eût couru les plus grands risques. Quels progrès aussi cette vie si dure ne lui faisait-elle pas faire dans la mortification ! Quels secours n'y trouvait-il pas pour fortifier en lui la vertu de patience ?

IV

Portrait de saint Joseph.

Le Seigneur, qui destinait Joseph à être le chaste époux de l'auguste Reine du ciel et de la terre, s'était plu à le douer des qualités les plus rares, afin de le rendre digne d'être associé à la plus sainte et à la plus parfaite de toutes les créatures.

Les saints Docteurs nous le peignent comme un être supérieur par ses rares vertus à tous les autres hommes. Son corps était d'une taille avantageuse et parfaitement proportionnée. Jamais on ne vit un plus beau visage, surtout à cause de la pureté angélique et de la douceur céleste qui respiraient dans tous ses traits.

Saint Bernardin de Sienne assure qu'il ressemblait à la sainte Vierge. « Joseph, dit-il, fut formé à l'image de Marie, son Épouse, dont le soleil et la lune admirent la beauté. » (*Serm. de S. Jos.*) C'est déjà insinuer qu'il ressemblait à Jésus, dont le visage avait, selon la tradition, une étonnante conformité avec celui de sa sainte Mère; mais le docte Gerson l'assure positivement : « La face de Jésus était semblable à celle de Joseph : *Facies Jesu erat similis faciei Joseph.* » Ajoutez à ce port majestueux, à cette beauté ravissante, à cette aménité surnaturelle, une rare affabilité, une modestie virginale jointe à l'expression d'une incomparable humilité, et vous saurez quel était ce Joseph que Dieu donna pour protecteur à son Fils, et pour époux à la Reine du ciel et de la terre. Saint Augustin (*Serm. 81 de tempore*) et saint Ambroise (*de Instit. virg. super cap. XXIII Luc.*) nous le représentent comme un nouveau soleil sur la terre, et disent que ses vertus resplendissaient comme des astres dans un ciel animé.

Eusèbe de Césarée, parlant de ses qualités, en fait un portrait qui confirme tout ce que nous venons de dire. « On remarquait, dit-il, en cet aimable saint une grande liberté d'esprit, une pudeur incomparable, une prudence égale à sa modestie. Il excellait surtout en piété, et attirait l'attention par sa beauté extraordinaire. » (*Præp. Evang.*, liv. VIII, chap. III.)

L'extérieur de l'homme est comme un miroir où son âme se réfléchit. Si vous aviez vu le juste Joseph sur la

terre, vous eussiez admiré l'auguste majesté de son front, la modestie de ses regard, la douce gravité de son maintien, la noble simplicité de ses manières, la dignité de toute sa personne. Toutes ses paroles et ses actions étaient marquées au coin de la sagesse et de la sainteté. Sa vue inspirait l'amour de la vertu, et portait au recueillement, dit un pieux auteur.

En est-il ainsi de votre extérieur ? N'annonce-t-il point une âme légère et dissipée ? Peut-on dire en vous voyant : Voilà un véritable enfant de Dieu ? Il est très-important de bien régler son extérieur : le saint Concile de Trente le prescrit aux clercs ; les fondateurs d'Ordres en font une obligation aux membres des sociétés qu'ils ont établies ; les maîtres de la vie spirituelle le recommandent à tous les fidèles. L'homme intérieur réglera facilement son extérieur. Au contraire, il est difficile que le dehors soit bien réglé quand le dedans ne l'est pas.

Tandis que saint Joseph passait ses jours dans la retraite occupé sans relâche aux travaux de sa profession, sans perdre Dieu de vue, le Seigneur lui préparait une faveur aussi précieuse qu'inattendue. Dans les conseils du Très-Haut, Joseph avait été choisi pour être le gardien de la Reine des vierges, il fallait bien que sa pureté égalât celle des Esprits célestes pour mériter de recevoir en dépôt celle de la Mère de son Dieu.

Marie, plus pure que l'astre du jour dans son immaculée conception ; Marie, qui, dès l'âge le plus tendre,

donnera le premier exemple de consacrer sa pureté par un vœu perpétuel ; Marie, qui préférera cette vertu céleste à la gloire de la maternité divine, Marie doit cependant, dans les conseils de la sagesse éternelle, avoir un époux sur la terre.

Le Saint-Esprit, qui prend un soin si spécial de cette Vierge bénie, lui choisira cet époux, et ce sera Joseph. Il mettra dans ces deux âmes sublimes une telle sympathie de vertu et leur inspirera mutuellement une telle confiance, qu'assurés par la secrète inspiration de cet esprit divin, et conduits par son mouvement, ils formeront sans crainte cette alliance qui ne doit unir que leurs cœurs et leurs virginités.

Celui qui aime la pureté de cœur aura le Roi pour ami. Dieu se plaît parmi les lis. Heureux ceux qui chérissent cette aimable vertu et la mettent en pratique ! heureux ceux qui la conservent dans le saint état du mariage ! mais bien plus heureux ceux qui suivent les traces de Joseph, et consacrent comme lui leur virginité au Seigneur ! « La virginité, dit saint Jean Chrysostome, l'emporte autant sur le mariage que le ciel est au-dessus de la terre et l'ange au-dessus de l'homme ; elle assimile ceux qui vivent sur la terre aux habitants du céleste royaume, et rend les mortels semblables aux pures intelligences ; elle les égale aux anges, et fait même douter s'ils ne les surpassent pas. » Combés, ici-bas, des plus précieuses faveurs, les vierges, dans le ciel, suivront partout le divin Agneau avec

Marie et Joseph , en chantant l'immortel cantique qu'eux seuls pourront chanter...

V

Union angélique de Marie et de Joseph. — Fidélité à suivre sa vocation.

Marie était encore dans le temple, lorsque Dieu appela à lui les êtres qu'elle aimait le plus sur la terre, Joachim et Anne. Seule désormais dans ce monde, n'ayant d'autre appui que la Providence, elle s'abandonna à la bonté de celui qui veille avec amour sur toutes les créatures. Remplie de cette douce espérance, Marie continua dans le temple sa vie paisible et cachée, se préparant sans le savoir, par la prière, au grand œuvre pour lequel elle avait été créée.

La jeune orpheline eût souhaité de toute son âme d'habiter toujours dans la maison de Dieu, où elle préférerait la dernière place, à la première, sous les tentes de Cédar ; mais la loi s'opposait à ses désirs. Lorsque les vierges consacrées au service des autels avaient atteint leur quinzième année, le Pontife les renvoyait au sein de leur famille, pour leur faire accomplir l'obligation rigoureuse du mariage, que l'orgueil national imposait à toutes les filles d'Israël.

Marie, ne pouvant prolonger son séjour dans le tem-

ple, puisque les réglemens l'en excluèrent, ni paraître dans le monde sans un protecteur de sa jeunesse, se soumit aux coutumes de sa nation, comptant sur le secours du ciel pour concilier son vœu de virginité avec ce devoir. La divine providence, qui avait prédestiné saint Joseph à être le gardien de la virginité de Marie et le père nourricier de Jésus, fit connaître par des signes particuliers que c'était lui qui devait être l'époux de cette très-sainte Vierge.

Voici comment la tradition nous raconte les circonstances merveilleuses qui accompagnèrent cette union angélique.

Les prêtres, sous les yeux desquels Marie avait été élevée dans le temple, frappés des rares qualités et des vertus sublimes dont Dieu avait comblé cette Vierge incomparable, s'appliquèrent à lui choisir un époux digne d'elle.

Pendant que, prosternés sur les parvis du temple, ils priaient Dieu de leur manifester ses volontés, le Pontife, selon l'usage, entra pour consulter le Seigneur et recevoir ses oracles. Sur-le-champ, une voix entendue de tous sortit du Propitiatoire, disant : « qu'il fallait chercher quelqu'un à qui cette Vierge devait être confiée et donnée en mariage, et qu'on trouverait celui à qui Elle était destinée, en le cherchant selon qu'il est indiqué dans l'oracle d'Isaïe, lorsqu'il dit : *« Egredietur, etc. Il sortira un rejeton de la racine de Jessé, et de cette racine il s'élèvera une fleur sur laquelle se reposera*

l'Esprit du Seigneur, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, et elle sera remplie de l'Esprit de la crainte du Seigneur. » Le Grand-Prêtre ordonna donc, d'après cette prophétie, que tous ceux de la maison et de la famille de David, qui étaient nubiles et non mariés, se présentassent, apportant avec eux chacun un rameau d'aman-dier desséché, qu'ils déposeraient le soir sur l'autel. Et la Vierge devait être confiée et donnée en mariage à celui dont le rameau desséché reverdirait et produirait une fleur sur laquelle on espérait que l'Esprit du Seigneur manifesterait sensiblement sa présence.

Il se trouvait alors en Israël un homme nommé Joseph. Il était artisan et gagnait sa vie à la sueur de son front par le pénible état de charpentier. Mais devant Dieu, qui ne juge point l'homme sur une vaine apparence, mais regarde le cœur, — il était juste, c'est-à-dire riche en vérité, grand de la seule vraie grandeur et le plus parfait des ouvrages de Dieu ; car jamais homme, dit saint Épiphané, ne fut plus noble ni plus riche que lui aux yeux de Dieu, nul qui ait approché jamais du mérite, de la pureté et de l'éminente sainteté de ce grand Patriarche. Or c'était ce pauvre artisan que le Seigneur allait établir le chef de sa famille, l'intendant et le gardien de son plus précieux trésor, selon qu'il est écrit : *Constituit eum Dominum Domus suæ et principem omnis possessionis suæ.* La puissance et la gloire dont jouissait le fils de Jacob chez Pharaon n'é-

taient qu'ombre devant celles que le Seigneur, Roi éternel, ménageait à son serviteur Joseph. Et ces paroles de Pharaon à son peuple qui lui demandait du pain : *Ite ad Joseph*, devaient être dans les siècles la réponse de Dieu à ses enfants qui lui demandent la grâce : *Ite ad Joseph : Allez à Joseph*. Sous la loi charnelle des Hébreux, cet homme juste vivait selon l'esprit. D'après l'opinion générale et au dire de saint Epiphane, — prévenu, dès sa première jeunesse, d'une grâce spéciale presque inconnue à ce temps-là parmi les Juifs, il n'avait jamais voulu se marier, résolu de garder toute sa vie une entière virginité. La lumière qui devait plus tard éclairer tout homme venant en ce monde l'avait éclairé en ceci et avait illuminé d'avance son esprit si élevé au-dessus de la terre et des sens, comme le soleil, avant de paraître sur l'horizon, dore déjà de sa lumière la cime élevée des plus hautes montagnes¹.

Cependant, malgré la résolution sublime qu'il avait gardée fidèlement, il avait dû se présenter avec les autres prétendants de sa tribu, ayant été appelé par la synagogue comme l'un des plus proches parents de Marie. C'était en effet un usage établi chez les Juifs, et religieusement observé dans tous les temps, que, lorsqu'une famille se trouvait réduite à une seule fille, elle épousât son plus proche parent de la même tribu, afin que, les alliances étant moins éloignées, on vit plus clair

¹ *Vie de la sainte Vierge*, par l'abbé BEGEL.

dans la généalogie du Messie, qui était la fin de tous les mariages et de toutes les générations.

Or, pendant que chacun des jeunes descendants de David, rassemblés au Temple, y priaient avec d'ardents désirs et avec la douce espérance d'incliner en sa faveur la volonté de Celui qui préside aux sorts, Joseph, qui connaissait les sublimes vertus de sa parente et avait pour Elle la plus profonde vénération, était le seul qui s'estimât indigne de sa main. Pendant que tous, selon l'ordre du Grand-Prêtre, déposaient sur l'autel du Seigneur leurs rameaux d'amandier, mû par l'humilité, lui seul avait caché le sien. C'est pourquoi rien n'ayant apparu de conforme à la voix divine, le Pontife pensa qu'il fallait derechef consulter le Seigneur. Le Seigneur répondit que Celui qui devait épouser la Vierge était, de tous ceux qui avaient été désignés, le seul qui n'eût pas apporté son rameau. Ainsi fut découvert l'humble fils de David. Et lorsqu'il eut apporté sa branche desséchée et morte, on la vit reverdir et fleurir entre ses mains, comme autrefois celle qui avait dévolu et assuré le sacerdoce à Aaron et à ses enfants. Et en même temps une colombe, venant du ciel et revêtue d'une merveilleuse blancheur, se reposait sur la fleur divinement éclos¹.

Dieu lui parla intérieurement et lui dit : « Joseph, mon serviteur, Marie doit être votre Épouse, recevez-la

¹ *Vie de la sainte Vierge.*

avec soin et avec respect, car elle est très-agréable à mes yeux, elle est très-juste et très-pure de corps et d'esprit, et vous ferez tout ce qu'elle vous dira. » Les prêtres, sur le signe du ciel, se déterminèrent à donner à Marie saint Joseph pour époux. Ils appelèrent donc celle qui était excellente comme le soleil, plus belle que la lune, et elle apparut avec une majesté plus qu'angélique, et avec une beauté ravissante et une grâce incomparable ¹.

Ce furent moins deux époux qui contractèrent ensemble, dit le célèbre Gerson, qu'une virginité qui s'allia avec une autre virginité : *Virginitas nupsit*. La jeune Vierge donna la main à l'humble Joseph ; les Prêtres inscrivirent sur les tables annuaires les deux noms à jamais vénérés : le petit-fils de David mit au doigt de sa fiancée un anneau formé d'une pierre d'améthyste, symbole de virginale fidélité. Jamais le ciel ne vit d'alliance si sainte ni plus digne d'être honorée de la présence de toute la Cour céleste.

Que votre bonheur est grand, ô Joseph ! Le Père Éternel vous donne sa Fille ; le Fils vous remet sa véritable Mère, le Saint-Esprit vous confie son Épouse et vous met en sa place, et toute la très-sainte Trinité vous donne son Éluë, son Unique, pour votre légitime compagne. Glorieux Patriarche, sachez que, si vous ne rendez pas les Anges et les Séraphins envieux, votre bonheur

¹ *Vénérable Marie d'Agreda.*

et le mystère que votre mariage renferme leur causent de grandes admirations. Recevez les congratulations de tant de faveurs et de joies, au nom de tout le genre humain. Vous avez entre vos mains les titres des divines miséricordes ; vous êtes le maître et l'époux de Celle qui n'a que Dieu au-dessus d'elle. Vous serez riche et heureux parmi les hommes et parmi les anges.

Il n'y a de vocation sainte que celle qui vient de Dieu ; c'est donc à Dieu qu'il faut recourir pour connaître l'état de vie qu'on doit embrasser. Sa volonté se manifeste par des inspirations intérieures ou par la voix de ses ministres. Il faut aussi prier Dieu pour obtenir la grâce de suivre fidèlement la voie qu'il a tracée ; s'en écarter, se laisser entraîner par les inclinations de la nature, c'est se préparer de cruels mécomptes, de cuisants regrets, c'est s'exposer à une vie malheureuse dans le temps et dans l'éternité.

L'union de saint Joseph avec Marie nous donne la plus haute idée de ce bienheureux Patriarche. En effet, l'Esprit-Saint nous dit dans l'Écriture qu'une femme vertueuse est donnée à celui qui fait le bien. Quels mérites donc, quels trésors de grâce et de sainteté devait avoir Joseph, à qui Dieu a donné pour compagne sa Fille chérie, la Vierge incomparable, la femme bénie entre toutes les femmes ! « Vous voyez, dit Bossuet, la dignité de Marie en ce que sa virginité bienheureuse a été choisie dès l'éternité pour donner Jésus-Christ au

monde ; et vous voyez la dignité de Joseph en ce que cette pureté de Marie, qui a été si utile à notre nature, a été confiée à ses soins, et que c'est lui qui conserve au monde une chose si nécessaire. » Marie elle-même, Marie, si élevée en perfection, ne méritait-elle pas de recevoir des mains de Dieu un Époux d'un mérite éminent ? « S'il y avait eu, dit un théologien distingué, une femme plus pure que Marie, elle aurait été la Mère de Dieu ; et, s'il s'était trouvé un homme plus juste que Joseph, il aurait été l'Époux de Marie. »

VI

Saintes dispositions de Marie et de Joseph après leur union.

Après les solennités de leur union angélique, Marie et Joseph reprirent le chemin de Nazareth, et rentrèrent dans l'humble demeure de Joachim, où devait s'accomplir bientôt le grand mystère de l'Incarnation du Verbe. Après avoir remercié le Seigneur de ce qu'il avait veillé sur eux avec tant de sollicitude, Marie, à qui Dieu avait révélé les intentions de Joseph, s'adressa en ces termes à son angélique Époux ¹ : « Il est juste que nous rendions grâce et que nous donnions gloire et louange à notre Dieu et Créateur, qui a fait éclater sa miséricorde,

¹ *Vén. Marie d'Agreda.*

en nous choisissant pour son service. Dans ma plus tendre jeunesse, je me suis consacrée à Dieu par le vœu que je lui fis d'être toute ma vie chaste de corps et d'esprit, et je suis dans une volonté inébranlable de lui garder fidèlement ma parfaite virginité. Je veux que vous m'aidiez à accomplir ce vœu et je serai votre servante en tout le reste. Recevez, mon Époux, cette sainte résolution, et confirmez-la par la vôtre, afin que nous nous rendions dignes des biens éternels que nous espérons. »

Le très-chaste Joseph, rempli de joie, répondit : « En me déclarant vos saintes pensées et vos saintes résolutions, vous avez pénétré et ouvert mon cœur que je n'ai pas voulu vous découvrir, avant que vous ne m'eussiez manifesté le vôtre. Le Seigneur m'a appelé de bonne heure, afin que je l'aimasse avec droiture de cœur. Je veux que vous sachiez que dès la douzième année de mon âge je fis aussi la promesse de servir Dieu dans la chasteté perpétuelle. Je renouvelle maintenant ce vœu ; je serai, avec la grâce, votre fidèle serviteur, et je vous prie de recevoir mes chastes affections et de me regarder comme votre frère ¹. »

¹ Saint Thomas, l'Ange de l'École, croit que ce fut aussitôt après la célébration de cet heureux mariage que Marie et Joseph firent, d'un consentement mutuel, vœu de virginité, ou du moins qu'ils le renouvelèrent. Cet acte de religion, dit ce saint docteur, est trop parfait pour que deux personnes si saintes s'en fussent dispensées ; et leurs inclinations sur cet article étaient trop conformes pour ne pas convenir — dans la pratique — d'une si admirable

Durant cet entretien, le Très-Haut confirma de nouveau dans le cœur de saint Joseph la vertu de chasteté et l'amour saint et pur qu'il devait porter à son épouse la très-sainte Vierge. Ainsi il eut cet amour en un degré très-éminent, et notre auguste Reine le lui augmentait et lui ravissait le cœur par sa conversation.

Les deux saints époux ressentirent une consolation incomparable par la vertu divine. L'auguste Reine promit à saint Joseph de seconder ses désirs. Le Très-Haut donna aussi au saint époux une pureté toute nouvelle et un empire absolu sur ses passions, afin qu'il servît son épouse sans nul obstacle et avec une grâce d'autant plus admirable qu'elle était extraordinaire. Il suivit, en la servant, la volonté et le bon plaisir du Seigneur.

C'est ainsi que Joseph aimait en Marie, non sa beauté mortelle, mais cette beauté cachée et impérissable dont sa sainte virginité faisait le principal ornement ; Marie aimait en Joseph la pureté admirable qui le rendait digne d'être le gardien de sa vertu. Merveilleux échange de sentiments fait pour ravir les hommes et les esprits célestes, et que pouvait seul produire le feu de l'amour divin, en écartant de ces deux âmes toute affection naturelle, comme le soleil dissipe au loin les vapeurs terrestres !

Que nous serions heureux de comprendre et de sentir combien est ravissante la sainte ardeur des chastes

vertu, étant animés tous deux du même Esprit-Saint, qui prend un soin particulier des âmes chastes.

embrassements des esprits liés ensemble par l'amour de la pureté ! Que nous serions heureux de bannir à jamais de notre cœur toutes les affections que l'amour divin ne dégage pas de ce qui est trop humain, pour les élever au-dessus de ce monde de corruption, dans la région des intelligences affranchies de la grossièreté des sens et du poids des organes !

La pureté de Joseph était l'objet de l'admiration des esprits célestes. S'il est impossible de la montrer dans tout son éclat, du moins les sublimes fonctions qu'il a eues à remplir sur la terre nous en donnent quelque idée : Dieu, qui est l'ami des cœurs purs, et qui se plaît parmi les lis, voulut, en se faisant homme, l'avoir pour tuteur, et lui confier Marie, la Reine des vierges. Mais, depuis ce choix si glorieux pour sa vertu, combien la pureté de Joseph ne dut-elle pas s'accroître dans les rapports intimes qu'il eut avec Jésus et Marie pendant tout le reste de sa vie ! Jésus, en reposant dans les bras de son Père Nourricier, lui imprimait de plus en plus dans le cœur les traits de sa pureté infinie ; et sur lui tombait, chaque jour, la rosée virgineale qui sortait, dit Gerson, des yeux de Marie, et purifiait les âmes.

Oh ! qui pourrait concevoir, bienheureux époux, les grandeurs, les bénédictions de votre chaste union ! qui pourrait dire votre vie angélique et votre mutuelle conversation pleine de sainteté ! Avec quel respect vous traitiez-vous ! que vos prières, jointes ensemble, étaient ferventes, et comme elles pénétraient dans le ciel ! que

votre douceur et votre charité mutuelle était cordiale et ravissante ! Hélas ! que les unions des enfants des hommes sont éloignées de la vôtre ! O Marie, ô Joseph, daignez prier pour ceux de vos serviteurs appelés à entrer dans cet état si plein de dangers, afin qu'ils reçoivent comme vous les plus abondantes bénédictions du ciel.

Le chœur des religieux et des vierges, dit saint Jérôme, est comme une belle fleur, comme une pierre précieuse au milieu du trésor de l'Église, sur lequel elle jette le plus vif éclat. C'est à eux que Dieu promet le centuple en cette vie et la gloire éternelle en l'autre. Heureuse donc, trois fois heureuse l'âme à qui Dieu donne cette sainte vocation ! Que les personnes auxquelles ce bonheur n'est pas accordé se rapprochent autant que possible de la virginité, en gardant précieusement la chasteté convenable à leur état.

VII

Joseph reçut tous les biens avec Marie. — Modèle de la vraie dévotion à l'auguste Mère de Dieu.

Qui pourrait dire les biens inappréciables que Marie apporta à son saint Époux ; elle lui fit une part très-abondante du trésor des grâces divines dont elle avait reçu la plénitude. C'est ce que l'Église nous enseigne,

en lui appliquant certains passages du livre de la Sagesse, dans lesquels l'Esprit-Saint établit sa souveraineté.

Joseph peut donc, ainsi que le fait observer un pieux auteur, partir de cette application, et dire : « Si j'eusse connu Marie dès ma première jeunesse, je l'aurais aimée et recherchée. Mais, aujourd'hui que je connais ses amabilités, combien je l'aime ! combien je suis heureux de l'avoir pour épouse ! Oh ! je ne saurais trop remercier le Seigneur du présent qu'il m'a fait en me la donnant pour compagne de ma vie ; car il n'est point d'avantages que je ne trouve auprès d'elle ! Elle me fera part de son abondance, pour suppléer à mon indigence, et sera ma consolation dans mes peines et mes ennuis. Elle me rendra illustre au milieu de mon peuple, et en sa considération je serai honoré même des vieillards. En entrant dans ma maison, je trouverai mon repos avec elle ; car sa conversation n'a rien de désagréable, ni sa compagnie rien d'ennuyeux. Ce sera pour mon cœur, au contraire, une source abondante de satisfaction, de joie et de bonheur. Ses discours seront mon flambeau et ses exemples mes modèles ; car on apprend tout avec elle : la prudence, la tempérance, la force et la justice, qui sont les choses du monde les plus utiles à l'homme dans cette vie. Enfin tous les biens me sont venus avec elle, et j'ai reçu de ses mains des richesses qui ne me laissent rien à désirer. Les sages envieront mon sort, et je serai un objet d'admiration pour les princes eux-mêmes. A cause d'elle encore,

mon nom vivra dans les siècles des siècles , et je lui serai redevable de ma glorieuse immortalité. Enfin, du haut du ciel, je protégerai les nations, et elles m'invoqueront et me seront soumises. » (*Livre de la Sagesse.*)
Telles furent les richesses que la glorieuse Marie apporta en dot à l'heureux Joseph, qui, de son côté, lui donna toujours le plus tendre, le plus chaste, le plus parfait amour et une fidélité à toute épreuve.

Si ce fut un grand bonheur pour Joseph d'être uni à Marie, ce fut aussi pour cette auguste Vierge une douce consolation d'avoir pour Époux le plus pur et le plus saint de tous les hommes. « Ils étaient unis, dit saint Augustin, par un nœud d'autant plus ferme que les promesses qu'ils s'étaient données étaient plus inviolables, en cela même qu'elles étaient plus saintes. »
Jamais époux n'eurent l'un pour l'autre une affection aussi pure, aussi tendre et aussi sainte ; jamais époux ne furent si fidèles. Lis sans tache uni à la Rose Mystique , Joseph conserva la virginité de Marie, et garda la sienne dans tout son éclat. Il allait au-devant de tout ce qui pouvait être agréable à sa sainte Épouse. Ce bienheureux Patriarche n'accomplit pas avec moins de fidélité ce qu'il devait à Jésus ; il sacrifia pour lui sa vie tout entière.

Comment peindre le tendre et respectueux amour de saint Joseph pour la sainte Vierge ? Amour fondé sur les qualités incomparables dont elle est douée et sur les grâces extraordinaires dont elle est favorisée !

Chaque jour, il est témoin des actes de vertu qu'elle produit ; il pénètre, pour ainsi dire, jusqu'au fond de son âme virginale et en contemple la céleste beauté. Quel amour ne doit pas allumer dans son cœur la vue de cet admirable sanctuaire de l'Esprit-Saint !

Le plus digne objet de notre amour, après Jésus, c'est Marie ; nul parmi les enfants des hommes n'a eu, pour cette Vierge incomparable, un amour plus tendre et plus respectueux que Joseph. En s'unissant à Marie par la plus sainte des alliances, il lui voua les affections de son cœur. Loin de s'affaiblir avec les années, son amour pour son auguste Épouse alla toujours croissant. Pouvait-il voir et entendre cette divine Vierge sans admirer ses sublimes qualités, sans l'aimer de plus en plus ? Chaque jour, il lui donnait de nouveaux témoignages de son respect et de son dévouement.

« Personne, dit le saint Apôtre, ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été mis, c'est-à-dire Jésus-Christ ; soit donc ce divin Sauveur le fondement immuable de notre dévotion pour la sainte Vierge, parce qu'en effet tout le genre humain ne peut assez honorer cette Vierge-Mère, depuis qu'il a reçu Jésus-Christ par sa bienheureuse fécondité.... Dieu ayant voulu une fois nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, cet ordre ne change plus ; et les ordres de Dieu sont sans repentance. Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle, une fois, le principe universel de la grâce, nous en recevons encore, par son entremise,

les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne¹. »

Heureuse l'âme qui, à l'exemple de Joseph, est pénétrée d'amour pour la sainte Vierge! Aimer Marie, c'est plaire à ce grand Saint, c'est plaire à Jésus lui-même.

Jamais il n'y eut d'époux aussi unis que Marie et Joseph : mêmes sentiments, mêmes vues, mêmes desirs ; ils n'avaient *qu'un cœur et qu'une âme*, se prévenaient mutuellement d'honneur, et ne se parlaient qu'avec une douceur admirable. Leur union ravissait les anges, et était pour eux-mêmes une source de consolation.

L'union de Marie et de Joseph mérite d'être proposée pour modèle, non-seulement aux époux, mais encore à tous les fidèles, et spécialement à ceux qui vivent en communauté. Qu'elle serait heureuse, la maison où tous les cœurs seraient unis comme ceux de Marie et de Joseph !

VIII

Marie devient mère de Dieu à l'insu de saint Joseph.

Après leur union angélique, Marie et Joseph s'établirent à Nazareth. Détachés de tous les biens de ce

¹ Bossuet.

monde, ne respirant que du côté du ciel, ils vivaient du travail de leurs mains sans serviteur ni servante.

Joseph, ignorant les desseins du Seigneur sur son auguste Épouse, admirait les vertus sublimes dont il s'était plu à l'enrichir; déjà éclairé sur sa pureté angélique, il ne tarda pas à remarquer sa rare prudence, sa profonde humilité, son ardente charité, en un mot la réunion des qualités les plus éminentes.

Qui pourrait dire combien sainte et édifiante fut la vie de ces deux époux? Quelle paix, quelle union dans cette sainte famille! Marie a révélé elle-même à sainte Brigitte les vertus dont Joseph lui donnait l'exemple¹:

« Parmi ces services et ces soins mutuels, jamais je n'entendis sortir de sa bouche une parole de légèreté, de murmure ou d'impatience. Il souffrait la pauvreté avec une admirable résignation; dans le besoin, il se livrait sans ménagement aux travaux les plus durs; il se montrait plein de douceur et de mansuétude envers ceux qui l'offensaient; enfin, pour ce qui me regarde, il me servait avec autant de respect que d'affection; il était le fidèle gardien de ma virginité et l'irrécusable témoin des merveilles que Dieu avait opérées en moi. De plus, il était entièrement mort à la chair et au monde; il ne respirait que pour les choses du ciel. Il avait une si ferme confiance aux promesses divines, que souvent je l'entendais s'écrier: « Ah! si je souhaite vivre, ce

¹ *Révélation*, liv. VII, ch. xxix.

« n'est que pour voir la volonté de Dieu s'accomplir. » Tous ses désirs, en effet, tous ses efforts, se réduisaient à faire cette admirable volonté ; et c'est pour cela que sa gloire est si grande dans le ciel. » Tel est le précis que Marie nous donne de la vie de son saint époux : il est court, il est simple, et par là même on peut le comparer aux perles et aux diamants, qui sont d'un fort-petit volume, mais d'un prix inestimable ; enfin il est si plein de choses, qu'il suffirait d'en méditer les paroles pour y trouver matière à autant de panégyriques qu'on y compte de vertus attribuées à saint Joseph.

Pendant que la divine Providence rendait Joseph si respectueux envers Marie, elle inspirait à celle-ci, en faveur de son époux, un sentiment pareil, accompagné d'une tendre affection et du désir d'une humble dépendance. Si j'en crois une révélation particulière, Dieu lui dit en ces jours-là : « Obéissez à Joseph, comme le ferait une femme ordinaire, en tout ce qui n'est pas contraire à la fidélité que vous me devez, et prenez soin de sa consolation ; car telle est ma volonté. » Humble comme elle l'était, une pareille recommandation ne pouvait que lui plaire. Aussi l'accomplit-elle avec une perfection qui étonna et désola son saint Époux.

Nazareth ignorait le prix du trésor qu'elle possédait : la céleste Jérusalem en connaissait seule tout le mérite ; elle seule savait que Marie était le temple vivant du Saint-Esprit et le sanctuaire de la Divinité, comme l'appellent les saints Pères. Là, en cette retraite céleste,

l'oraison et le travail des mains se partagèrent ses instants et occupèrent sa vie. Selon un auteur très-versé dans les antiquités orientales, l'atelier de Joseph était, comme tous les ateliers du Levant, séparé de l'habitation où vivait Marie, il en était éloigné d'environ cent trente ou cent quarante pas (*le P. de Géramb*)¹. Cette pièce « était une salle basse de dix ou douze pieds de large sur autant de long : un banc de pierre s'offrait en dehors pour reposer le passant ou le voyageur, qu'une espèce de tendelet en natte de palmier garantissait des rayons brûlants du soleil. Les boutiques sont encore les mêmes dans tout le Levant. (*Voyez Burckhardt, Voy. en Arabie, t. 1^{er}; M. l'abbé Orsini.*)

C'était là le chétif abri que Jésus devait sanctifier par sa présence. Là le laborieux Joseph « confectionnait des jougs et des charrucs. » (*Saint Justin.*) Déjà ces saints Époux avaient passé une année ensemble² dans la pratique de toutes les vertus, sans qu'aucun nuage troublât le bonheur et la pureté de leur union. Cependant le moment solennel était venu où le plus grand des mystères allait s'accomplir, dans le sein immaculé de Marie, sous le voile sacré d'un mariage ordinaire qui

¹ On en désigne encore la place sous le nom de boutique de Joseph. Cet atelier avait été transformé en une église assez vaste. Les Turcs en ont détruit une partie; il en reste une chapelle où l'on célèbre tous les jours le saint sacrifice de la messe. (*Pèlerinage à Jérusalem, par le P. de Géramb.*)

² Benoit XIV, *de Festis sanct.*

devait le cacher pendant quelque temps à la connaissance des hommes.

Or, un jour que Marie était en prière dans son petit oratoire, conjurant le Seigneur avec larmes de la rendre digne de voir et de servir la Vierge qui devait concevoir le Christ, l'archange Gabriel vint lui annoncer, de la part de Dieu, qu'elle allait devenir Mère sans cesser d'être vierge, et que le Fils qu'elle mettrait au monde serait le Fils même de l'Éternel. Marie ayant donné son consentement, le Verbe de Dieu s'incarna dans ses chastes entrailles. Profondément humiliée par cette faveur inespérée, Marie garda son secret et ne le manifesta pas même à saint Joseph : exemple admirable de discrétion et d'humilité qui fit la plus salutaire impression sur le cœur de ce saint Patriarche.

IX

Saint Joseph accompagne Marie dans sa visite à sainte Élisabeth.

Après avoir rendu à Dieu de ferventes actions de grâces pour le mystère ineffable qui venait de s'accomplir en elle, Marie forma le dessein d'aller visiter sa cousine Élisabeth, dont le Seigneur venait de faire cesser la longue stérilité, comme l'ange Gabriel le lui avait annoncé. Pleine de déférence et de soumission

pour son saint Époux, elle lui demanda son agrément pour ce voyage. Joseph, non content d'approuver son désir, s'offrit à l'accompagner, ce qu'elle accepta avec reconnaissance. Ils partirent donc dans ces jours-là, comme le dit l'Évangile, *in diebus illis*, et marchèrent, en toute hâte, vers les montagnes de la Judée, *abiit in montana cum festinatione*. L'Évangile, il est vrai, ne parle que de Marie; mais, outre que sa modestie ne lui eût pas permis de faire seule un pareil voyage, saint Bonaventure, Suarez et plusieurs autres auteurs recommandables affirment qu'elle était accompagnée de Joseph.

Le lieu où ils se rendaient était une ville située à deux lieues de Jérusalem et à vingt-sept lieues de Nazareth, ville aujourd'hui ruinée de fond en comble, mais où se voit encore une église bâtie sur l'emplacement même qu'occupait autrefois la maison de Zacharie et d'Élisabeth.

Quoi de plus édifiant que le voyage de Marie et de Joseph, offrant à Dieu les fatigues du chemin et les privations que leur extrême pauvreté leur imposait ! Ils s'entretenaient ensemble des miséricordes du Seigneur, de la venue du Messie et des prophéties qui le regardaient. Les paroles de Marie, qui portait dans son sein virginal le Verbe incarné, produisaient sur le cœur si pur de Joseph un effet merveilleux qui l'embrassait de l'amour le plus ardent.

« Je pense, dit saint François de Sales, dans son naïf et aimable langage, que la sainte Vierge ne s'entre-

tient que de celui qu'elle porte et qu'elle ne respire que le Sauveur. Saint Joseph, réciproquement, n'aspire qu'au Sauveur, qui par des rayons secrets lui touche le cœur de mille extraordinaires sentiments. Et comme les vins enfermés dans les caves ressentent, sans la sentir, l'odeur des vignes fleurissantes, ainsi le cœur de ce saint Patriarche ressent, sans la sentir, l'odeur, la vigueur et la force du petit Enfant qui fleurit en sa belle vigne, O Dieu ! quel beau pèlerinage ! »

L'auguste Marie et son chaste Époux arrivèrent enfin à cette ville de Juda, où habitaient alors Élisabeth et Zacharie.

Saint Joseph s'avança quelques pas pour prévenir ceux qui se trouvaient à la maison, et, ayant frappé à la porte, il les salua en leur disant : *Le Seigneur soit avec vous et remplisse vos âmes de sa divine grâce.* Sainte Élisabeth était déjà avertie, parce que le même Seigneur lui avait révélé que sa cousine Marie de Nazareth partait pour la visiter. Or, ayant appris son arrivée, elle sortit aussitôt avec quelques-uns de sa famille pour recevoir la très-sainte Vierge qui la salua la première en disant : *Le Seigneur soit avec vous, ma très-chère cousine. Et le même Seigneur, répondit Élisabeth, vous récompense d'avoir pris la peine de venir me donner cette consolation.*

Ces deux cousines s'étant retirées en particulier, ce fut alors que s'opéra le grand mystère de la sanctification de Jean-Baptiste. Après être sorties de leur retraite

à l'entrée de la nuit, sainte Élisabeth, qui connaissait le bonheur du très-chaste saint Joseph, que lui-même ignorait, le traita avec beaucoup de marques de vénération et d'estime.

La famille ayant obtenu de Marie un séjour de trois mois dans sa maison, Joseph s'en retourna, et revint ensuite chercher sa sainte épouse qu'il reconduisit à Nazareth.

Joseph, rentré dans sa modeste habitation, reprit ses travaux ordinaires, plus heureux que jamais de vivre avec Marie, après une séparation qui lui avait été si pénible, son aimable présence et ses doux entretiens étant pour son cœur une source inépuisable des plus pures délices.

Joseph gagnait à la sueur de son front le pain de chaque jour, et Marie, son angélique épouse, sans perdre la présence de Dieu qu'elle portait dans son sein, s'occupait aux soins de leur modeste ménage, préparait le repas frugal du descendant des princes d'Israël; et, quand l'heure était venue, cette femme angélique s'empressait à servir avec la sollicitude d'une fille chérie cet homme grave et simple, aux mœurs patriarcales, à la figure calme comme l'innocence, à l'autorité douce comme celle d'un tendre père. Ainsi vivaient sans trouble, sous les yeux du Seigneur, ces deux belles âmes, jouissant de leur incomparable vertu, heureuses de l'harmonie qui régnait dans leurs goûts et leurs pensées.

X

Saint Joseph veut s'éloigner de Marie par humilité.

Cependant Joseph s'aperçut que Marie, dont il connaissait les saints engagements, et dont il avait pu apprécier la vertu angélique, allait devenir mère. Bien convaincu qu'elle était cette Vierge annoncée par les prophètes comme devant donner au monde le Messie promis, il voulut se retirer et s'éloigner d'elle par respect, car il se trouvait indigne d'habiter avec le Très-Haut, et d'être servi par cette Vierge incomparable que le Fils de Dieu avait choisie pour son auguste Mère. Ainsi saint Pierre disait à son divin Maître : *Éloignez-vous de moi, parce que je suis-un homme pécheur* ; et sainte Élisabeth : *D'où me vient que la Mère de mon Dieu s'approche de moi ?* C'est ainsi que par les sentiments de crainte religieuse de saint Joseph l'on peut juger de la sublimité de sa foi et de sa profonde humilité. Dans cet instant il réfléchit sur l'immense majesté d'un Dieu fait homme, sur la dignité éminente de la Vierge devenue sa Mère, et enfin sur sa bassesse personnelle : et voilà pourquoi *il se sentit tout rempli de frayeur, et se réputa indigne de servir une telle mère.*

Cette opinion est appuyée sur de grandes et nom-

breuses autorités. Saint Basile dit que l'humble Joseph, se jugeant indigne d'être l'époux d'une femme si parfaite et si privilégiée, crut devoir abandonner sa demeure (tom. I^{er}, page 218). Saint Bernard, après avoir émis le même sentiment, ajoute qu'il ne lui est pas particulier, et que c'est aussi celui des Pères. *Accipe in hoc non meam, sed Patrum sententiam.* (*In Missus est*, hom. II.) Saint Jérôme tient un langage à peu près semblable. « Joseph, dit-il, sachant très-bien que Marie était chaste, et admirant ce qui était arrivé, garde le secret d'un mystère qui dépasse son intelligence. (*In Matth.*, 1).

Enfin, je puis invoquer l'autorité de saint Thomas d'Aquin, dont voici les paroles : « Saint Joseph voulut s'éloigner de son épouse, non parce qu'il la croyait criminelle, mais par respect pour sa sainteté, se jugeant indigne de demeurer dans sa compagnie. »

Un autre panégyriste du saint époux de Marie, c'est Marie elle-même ; elle a bien voulu dicter son éloge à sainte Brigitte, qui, en cette rencontre, servit comme de secrétaire à la Mère de Dieu. J'en rapporterai quelques passages des plus remarquables. « Tenez pour certain, dit-elle à cette sainte, que Joseph, avant mon mariage avec lui, avait su de l'Esprit-Saint le vœu de virginité par lequel je m'étais consacrée à Dieu, et combien j'étais pure dans mes pensées, dans mes paroles et dans mes actions. Aussi ne m'épousa-t-il que dans la vue de se faire mon serviteur et de me

regarder comme sa souveraine. De mon côté, je voyais clairement, par la lumière de l'Esprit de Dieu, que ma virginité resterait toujours pure et sans tache, quoique, en vertu d'une disposition mystérieuse de la Providence, j'eusse accepté un époux¹. Joseph, s'étant aperçu de ma grossesse miraculeuse, en fut étrangement surpris²; mais il ne se laissa aller contre moi à aucun soupçon désavantageux. Au contraire, se rappelant ce que les prophètes avaient annoncé, savoir, que le Fils de Dieu naîtrait d'une Vierge, il s'estimait indigne de servir la mère d'un tel Fils; et, plein d'anxiété sur le parti qu'il avait à prendre, il hésitait à demeurer avec moi. Mais l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : « N'abandonnez point « cette Vierge qui vous a été confiée : c'est par la vertu « de l'Esprit-Saint qu'elle a conçu, et le fils qu'elle « mettra au jour sera le Sauveur du monde. » Depuis ce moment, Joseph me considéra plus que jamais comme sa souveraine, et moi, de mon côté, je remplissais à son égard tous les devoirs de la plus humble servante. »

Les saints Pères donnent d'excellentes raisons en faveur de ce sentiment si honorable à Joseph.

Quoique charpentier, ce saint Patriarche était très-versé dans l'Écriture sainte, il en entendait parfaitement les mystères, surpassant en intelligence tous les doc-

¹ *Révé.*, liv. VI, ch. **xxix**.

² *Ibid.*, liv. VII, ch. **xxv**.

teurs de son temps. L'Esprit-Saint donne aux âmes pures la connaissance des secrets renfermés dans les saintes Lettres, beaucoup mieux qu'aux savants, pleins d'orgueil. Or Joseph savait par la sainte Écriture qu'on était arrivé au temps où devait venir le Messie. Il n'ignorait pas qu'il devait sortir de la tribu de Juda et naître d'une Mère vierge. Un saint favorisé de tant de révélations, de visions et de contemplations si sublimes avait sans doute reçu du Seigneur la communication de cet admirable mystère.

Quand l'ange fut envoyé à la très-sainte Vierge pour lui annoncer l'incarnation du Verbe, Marie et Joseph étaient réunis en un même lieu, ainsi que le déclarent saint Grégoire de Nysse, saint Épiphane, saint Jean Chrysostome¹, saint Thomas et beaucoup d'autres auteurs.

Marie révéla elle-même à sainte Brigitte le changement merveilleux qui se fit dans sa personne dès qu'elle eut conçu le Verbe de Dieu : sa conversation était toute céleste, et sa personne sacrée, unie d'une manière si intime au Fils de Dieu, répandait autour d'elle une suavité ineffable et comme une lumière divine qui procédait du Soleil de Justice renfermé dans son sein immaculé. Jésus, qui commençait à répandre dans le monde l'esprit de douceur, de charité et de sacrifice, en avait fait une large et abondante part à celui

¹ GREG. NYS., *Serm. de nat.*; EPIPH., *Hæres.*, LXXVIII; CHRYSOST., *Hom. IV in Matth.*; S. THOM. et alii *in Matth.*

qu'il avait choisi pour lui servir de père. « Quand le soleil se lève, dit saint Chrysostome, l'Orient se colore d'une vive clarté, avant même que les premiers rayons du jour aient atteint l'horizon ; de même Jésus-Christ, sur le point de sortir du sein de la Vierge, éclairait déjà le monde avant que de naître: C'est pourquoi, avant même ce divin enfantement, les prophètes ont tressailli de joie dans le sein de leur mère, les femmes ont prophétisé et Joseph a fait paraître une vertu surhumaine. »

Une seule difficulté se présente, et elle ne laisse pas de paraître considérable. Comment l'Évangile peut-il déclarer et donner à entendre que Joseph ne voulait pas mettre Marie entre les mains de la justice, comment l'ange vint-il lui faire part du mystère de l'incarnation, s'il le savait auparavant? Quelle vertu témoigna-t-il en ne la livrant pas? Pourquoi l'ange vint-il lui déclarer ce mystère? Au sujet de quel doute l'ange lui dit-il : *Ne craignez pas, Josèph?*

Les dévots de notre saint répondent en premier lieu que cette parole *traducere* veut dire *extra ducere*, conduire au dehors, c'est-à-dire la conduire en sa propre maison, qui était celle de sainte Anne. C'était alors l'usage, et on le voit encore aujourd'hui, que les gendres habitassent la maison de leurs beaux-parents avec leur épouse durant le temps qui précédait la solennité des noces, et ensuite ils pouvaient prendre une maison à eux. Joseph habitait donc la maison de

sainte Anne dans un appartement séparé, avec Marie. Après la solennité, il eût pu la conduire habiter ailleurs, et c'est là ce qu'il ne voulut pas faire, dit l'Évangéliste, par respect ¹.

Quant à l'apparition de l'ange, elle n'eut pas lieu pour révéler à Joseph un mystère qu'il connaissait déjà, mais pour le rassurer, en lui signifiant de la part de Dieu qu'il devait continuer à vivre avec Marie, afin de donner ses soins à son divin Fils. Ces paroles : *Ne craignez pas*, doivent s'entendre de la crainte de révérence, la plus parfaite de toutes. Elle procède de l'excellence de la charité, d'une très-haute connaissance de Dieu et d'une profonde humilité. C'est une sainte confusion, un saint respect que l'âme éprouve en présence de Dieu dont la majesté est infinie et ne peut être comprise et connue d'elle. Elle sent d'autre part sa propre bassesse et voudrait, si elle le pouvait, se cacher dans les entrailles de la terre. La force de cette crainte est si grande, que le cœur a besoin, pour reprendre courage, d'un secours céleste. L'ange Ga-

¹ Ceci s'entendrait mieux en connaissant la disposition des maisons en Palestine. Je crois qu'elles étaient semblables à celles des Maures. Elles ont sous une même porte des salles séparées en chacune desquelles habite une famille, père et fils. En l'une des cuambres est le gendre avec son épouse, dans l'autre le fils avec la belle-fille. Ils ont coutume, même après les solennités des noces, de choisir leur demeure dans la maison de leur père ou beau-père ; mais, avant d'avoir célébré ces fêtes, ils ne peuvent pas emmener leur femme.

briel, dont le nom veut dire force de Dieu, communiqua cette vigueur à la glorieuse Vierge, remplie d'une telle crainte, par l'annonce que la volonté divine était qu'elle devint mère de Dieu. Comme elle-même l'atteste à sainte Brigitte, après avoir été assurée de la volonté du Seigneur, elle désira d'un désir ineffable de l'enfanter. Le même ange retira de l'âme de Joseph le vœu que son humilité lui faisait former de s'éloigner, afin de n'être pas appelé père de Jésus, se regardant indigne de l'élever. C'est de ce respect même et de la familière conversation avec Jésus-Christ que procède le haut degré de perfection auquel parvint l'âme de saint Joseph.

Plein de cette crainte révérentielle qui remplit son âme, il voulait s'éloigner secrètement de Marie, devenue Mère de Dieu. Tandis qu'il se disposait à une si cruelle séparation, et qu'il dormait d'un sommeil agité sans doute, l'Ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : *« Joseph, fils de David, ne craignez point de rester avec Marie, votre épouse, car ce qui est né en elle a été formé par le Saint-Esprit. Elle enfantera un Fils auquel vous donnerez le nom de Jésus, parce que ce sera lui qui sauvera son peuple, en le délivrant de ses péchés. »* A son réveil, le pieux Patriarche adore les voies mystérieuses de la Providence : les paroles de l'ange ont dissipé tout son chagrin ; il ne voit plus en Marie que l'auguste Mère du Sauveur. Admirable abandon de Joseph, qui n'a pas besoin d'une appari-

tion manifeste pour croire à la voix du Seigneur. Nous pouvons l'appeler le Père des Croyants de la Loi Nouvelle, c'est-à-dire des Chrétiens qui ont suivi les vestiges de sa foi. On peut même dire que saint Pierre ne crut pas tant de vérités, lorsque sa foi fut canonisée, que l'Ange n'en proposa au Patriarche de la Nouvelle Alliance ¹.

XI

Soumission admirable de saint Joseph aux paroles de l'ange.

Sous le poids d'une pénible anxiété, « saint Joseph était prêt, dit saint Chrysostome, à changer sa douleur en joie si quelqu'un lui en donnait le moyen, et il reçut de tout son cœur la révélation de l'ange. » Aussi s'empressa-t-il de faire ce que celui-ci lui avait ordonné, et

¹ « La vraie humilité résiste d'abord à Dieu même lorsqu'il veut l'élever à des ministères honorables ; mais, si Dieu persiste à le vouloir, elle obéit, parce que, si elle n'était pas obéissante, elle ne serait pas la vraie humilité. » (P. DE LIGNY.)

« L'humilité fait refus des charges, mais elle n'opiniastre pas le refus, et estant employée par ceux qui ont le pouvoir, elle ne discourt plus sur son indignité quant à cela, ains croit tout, espere tout, supporte tout avec la charité ; elle est tousjours simple. La sainte humilité est grande partisane de l'obeysance : et comme elle n'ose jamais penser de pouvoir chose quelconque, elle pense aussi tousjours que l'obeysance peut tout ; et comme la vraie simplicité refuse humblement les charges, la vraie humilité les exerce simplement. » (SAINT FRANÇOIS DE SALES.)

il éprouva un indicible bonheur à garder sous son toit celle qui avait été saluée, par un messager du Très-Haut, *pleine de grâce, et bénie entre toutes les femmes.*

Que Joseph fut heureux de répondre ainsi à l'inspiration de la grâce et de se soumettre à l'ordre de Dieu!

Si l'âme ne doit point s'ingérer de son propre choix aux voies extraordinaires, mais attendre avec humilité le trait de Dieu, cependant elle doit être très-vigilante au moment que Dieu la presse et la touche pour se rendre fidèle à sa voix ; car l'Époux a différents chemins pour conduire ses épouses dans ses celliers et dans ses parterres, il a ses heures pour les conduire à la salle nuptiale qu'il a préparée et ornée de fleurs. Il va, il vient sur les différentes routes, il fait entendre la douceur de sa voix, il lance des traits, il envoie des rayons de lumière, il répand ses parfums. Mais c'est en passant, si l'âme néglige de courir à ses odeurs et ne se hâte de suivre sans retour le trait qui la blesse, il s'éloigne et souvent il ne revient pas sur ses pas.

Joseph se soumet aux paroles de l'ange afin de pratiquer l'obéissance la plus parfaite, mais il se promet, dans le fond de son âme, de ne plus se considérer comme l'Époux, mais comme l'humble serviteur de la Mère de Dieu, et il persévère dans cet humble et doux service jusqu'à son dernier soupir. C'est la sainte Vierge elle-même qui nous en assure. « Dès ce moment, dit-elle à sainte Brigitte, Joseph ne cessa jamais de me servir comme sa souveraine, et je m'humiliais aussi

aux plus bas des ministères pour lui donner des preuves de ma soumission. » Belle rivalité de modestie jusqu'alors inconnue au monde.

Les paroles de l'ange remplirent le cœur de Joseph d'une joie ineffable. Assuré, pour lors, de manière à n'en pouvoir plus douter, de la dignité incomparable de sa sainte Épouse, sa joie fut si grande, son contentement si parfait, qu'il eût pu dire à Dieu comme le roi-prophète : « Vos consolations ont réjoui mon âme en proportion de la multitude de mes douleurs : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* » (Ps. xciii.) Ainsi un seul instant suffit à Dieu pour apaiser cette tempête qui agitait son âme, et y faire renaître la plus douce tranquillité. Or c'est ce qui arrive toujours en pareil cas, lorsque l'âme est soumise à la volonté de Dieu comme elle doit l'être. Par votre bonté, Seigneur, disait le saint homme Tobie, le calme suit de près l'orage, et, après l'affliction et les larmes, vous versez la joie dans les cœurs : « *Post tempestatem tranquillum facis et post lacrymationem et fletum exultationem infundis.* » (Tob., iii, 22.) Quel puissant motif de patience et de conformité à la volonté du Seigneur !

Heureuse l'âme qui, à l'exemple de saint Joseph, se remet sans réserve entre les mains de Dieu, se laissant guider par la foi ¹, ce flambeau lumineux et obscur :

¹ Qui nous donnera, dit Bossuet, de pénétrer au fond de nous-

lumineux pour ceux qui ne demandent que ce qu'exige une soumission raisonnable; obscur pour ceux qui ont le fol orgueil de prétendre tout voir, tout comprendre, et embrasser l'infini dans les bornes étroites de leur intelligence.

Apprenons par là les desseins de Dieu et ses voies secrètes sur les âmes qu'il chérit et qu'il veut rendre capables de ses faveurs et de ses dons. Nous devons faire tous nos efforts et employer tous nos soins pour acquérir efficacement une véritable résignation à la divine Providence. Si les hommes connaissaient une fois le soin amoureux de ce Père de miséricorde, ils s'oublieraient heureusement eux-mêmes, et ne se plongeraient pas dans des soucis incommodes, si inutiles et si dangereux. Il importe extrêmement à la créature de se laisser conduire par la main du Seigneur, parce que les hommes ignorent ses voies et les fins qu'ils doivent avoir par elles.

Si Dieu était capable de recevoir quelque peine ou quelque jalousie, comme les hommes, il en aurait de voir qu'une autre créature voulût entrer en part dans le soin des âmes, et qu'elles allassent chercher la

mêmes, pour voir si ces actes de foi que nous faisons quelquefois sont véritablement dans le cœur? ou si ce n'est pas la coutume qui les y amène du dehors. Que si nous ne pouvons pas lire dans nos cœurs, interrogeons nos œuvres et connaissons notre peu de foi. Une marque de sa faiblesse, c'est que nous n'osons entreprendre de bâtir dessus; nous n'osons nous y confier, ni établir sur ce fondement l'espérance de notre bonheur.

moindre chose en quelque autre qu'en lui. Le Seigneur prend soin des actions des hommes, il corrige leurs défauts avec amour, il prévient leurs désirs, il les protège dans le danger, il les fortifie dans le combat, il les assiste dans les afflictions. Personne ne peut lui résister, ni empêcher sa volonté, il exécute ce qu'il peut, et il peut tout ce qu'il veut, et il veut se livrer tout au juste qui est en sa grâce et qui ne se confie qu'en lui seul. Quel est celui qui peut concevoir la grandeur et la qualité des biens qu'il répand dans un cœur disposé de la sorte pour les recevoir.

Recevons tout comme venant de Dieu, et tâchons d'aller tout à Dieu. Un seul regard sur lui, quelque faibles et quelque misérables que nous soyons, lui dit plus et lui fait plus, le satisfait davantage, et lui donne plus de contentement que toute occupation de nous-mêmes, hors la nécessité, en nous inquiétant et nous décourageant ; passons outre, et allons toujours à Dieu. Pourquoi ce misérable et indigne nous-mêmes nous vient-il sans cesse devant les yeux, plutôt que Dieu, qui est plus présent et plus intime en nous que nous-mêmes ! Perdons-nous en cet océan, et nous trouverons tout dans ce grand tout ; car la bonté, c'est Dieu ; l'éternité, l'immensité, la sainteté, l'infinité, c'est Dieu. Il est partout, il est en tout, il est seul toutes choses. C'est lui qui remue, qui change, qui conserve, qui opère et qui conduit tout à sa fin, selon ses vues et ses désirs.

Toutes les créatures sont entre ses mains, comme de

petits atomes qui n'ont de mouvement et d'action que ceux que le vent leur donne. Qu'un petit atome dans les airs aille un peu de travers, qu'un autre tombe, qu'un autre se relève ; cela mérite-t-il la moindre attention et encore moins de nous troubler !

Élevons-nous au-dessus de nous-mêmes et des créatures par la foi pure et simple : elle nous remettra sans cesse devant les yeux notre premier principe et notre dernière fin, Dieu seul, comme notre vie et notre tout. Abîmons-nous en lui, afin qu'il nous possède, et laissons-le agir sur nous et en nous à son gré, laissons le seul grand Maître arranger et gouverner tout. Plus nous sommes misérables, plus nous devons l'aimer tendrement ; c'est le grand secret pour faire cesser nos misères. Tout ce qui vient de sa main est toujours le meilleur pour nous. Nos plaintes et nos lamentations ne remédient à rien. Remettons tout à celui qui est tout et qui peut tout. Jetons-nous, cachons-nous avec toutes nos misères dans le sein de ce tendre Père, en l'aimant de tout notre cœur.

Gardons-nous de faire choix d'aucune chose, car le Très-Haut nous donnera ce qui est le plus assuré et le plus convenable pour notre salut. Excepté la peine que l'auguste Marie reçut de celle que son très-saint Fils souffrit, la plus grande de toute sa vie a été celle que lui causèrent les afflictions et les perplexités de son Époux dans cette rencontre ¹.

¹ *La Vénérable Marie d'Agreda.*

XII

Comment saint Joseph se prépare à la naissance du divin Sauveur.

L'ange révèle tout le mystère de l'incarnation à Joseph, et, sans demander aucun signe pour la confirmation de ces paroles, ce saint Patriarche croit tout sans hésiter. Aussitôt il se prosterne et adore dans le sein immaculé de Marie le Dieu qui s'est fait homme. Il ne le voyait pas encore, mais sa foi le lui faisait reconnaître, reposant sur le cœur de Marie, comme autrefois il reposait sur les chérubins de l'Arche d'ailliance. Le cœur de Marie fut dès lors pour lui, comme le buisson ardent qui brûlait sans se consumer et du milieu duquel il entendait la voix de son Dieu. Voyez-le tantôt prosterné, dans l'attitude des anges adorateurs ; tantôt, les yeux levés vers le ciel, remercier le Seigneur de la grâce qu'il venait d'accorder à la terre ; d'autres fois, les yeux pleins de larmes, s'attendrir sur l'excès de la charité d'un Dieu pour les hommes.

Pendant qu'il travaille, son cœur est toujours occupé du divin *Emmanuel*, *Dieu avec nous*, et, tandis que ses mains façonnent le bois, ses affections le portent là où est son trésor. Aussi le voit-on retiré dans sa maison, éloigné du commerce du monde, gardant le recueillement et le silence.

Cette pauvre maison se composait de trois pièces, plutôt petites que grandes, et dont l'ameublement suffisait à peine aux besoins de ses habitants. Saint Joseph dormait dans l'une, travaillait dans l'autre, et la troisième servait de sanctuaire à l'auguste Marie. Elle avait de plus son oratoire que l'Annonciation a rendu si célèbre. Avant que le mystère de l'incarnation eût été révélé à Joseph, il allait rarement voir sa très-sainte Épouse. Elle demeurait dans sa chambre, il travaillait dans son atelier ; les repas seuls les réunissaient. Telle était la prudence de ces deux grandes âmes, qui, quoique confirmées en grâce, croyaient, par humilité, devoir se prémunir contre les dangers que court la chasteté des hommes ordinaires en pareille rencontre. Mais on sent bien que la révélation du mystère dut apporter un grand changement à cet égard. Comment, en effet, Joseph aurait-il pu posséder, si près de lui, le Verbe incarné et sa divine Mère, sans rechercher leur aimable présence ?

Il prit donc la sainte habitude d'entrer dans ce ciel terrestre aussi souvent qu'il l'osait, et d'y demeurer le plus longtemps qu'il pouvait, s'y tenant avec une humilité profonde et une crainte respectueuse.

Marie, de son côté, l'accueillait toujours avec une bonté bien propre à l'encourager. Que ne m'est-il donné de pouvoir rendre en détail les saints entretiens qu'ils avaient ensemble ! Je dirai du moins ce qu'il a plu au Seigneur d'en révéler à ses amis. Il paraît que la divine

Marie lui parlait ouvertement de tout ce qui concernait son Fils adorable, et lui exposait les prophéties relatives à sa conception, à sa naissance, à sa très-sainte vie, mais elle ne lui disait rien de sa Passion et de sa mort, pour ne pas affliger son cœur qu'elle savait être fort sensible. Elle aimait surtout à lui parler des services qu'il aurait le bonheur de rendre au divin Enfant, dont il serait le nourricier et le conservateur. « Quelles obligations ne vous aura-t-il pas, lui disait-elle ? Mais aussi vous pouvez bien compter sur sa tendresse et ses plus grandes faveurs. Vous figurez-vous, ô Joseph, ô mon fidèle Époux, la joie de votre cœur lorsque, encore enfant, vous le tiendrez dans vos bras pour me soulager ou plutôt pour entrer en partage de ma jouissance ? Pouvez-vous vous faire une juste idée des délices inefables qu'il vous procurera en vous appelant du doux nom de Père, lui qui est le Fils de l'Éternel, en s'asseyant à votre table, en conversant familièrement avec vous, en s'associant à vos travaux. »

Qui pourrait dire quelles tendres impressions ces doux entretiens faisaient sur le cœur de l'heureux Joseph. Tout enflammé de l'amour divin, attendri jusqu'aux larmes, il disait à son auguste Épouse : « Est-il donc vrai que je porterai mon Dieu, mon Rédempteur entre mes bras, que mes yeux contempleront sa face adorable, que j'entendrai sa douce voix, que je baiserais ses pieds sacrés, que je le nourrirai de mon travail, qu'il agréera mes services, qu'il demeurera avec nous, qu'il

nous permettra de manger à sa table, que nous converserons avec lui? Ah! mon Dieu, qu'ai-je donc fait pour mériter une telle grâce? Vraiment je commence à regretter d'être si pauvre, car, si j'étais riche, je lui procurerais un palais digne de sa majesté. »

« Ce divin Enfant, répondait la glorieuse Marie, compte sur votre dévouement et les services que réclameront ses besoins; mais il ne voudra ni superfluité ni magnificence dans les choses à son usage. S'il aimait les richesses, il ne viendrait pas les chercher ici-bas, lieu de misère et de pauvreté; il resterait dans le ciel où elles abondent. Son intention, en venant sur cette terre, est de remédier aux désordres du monde, ce qui ne peut se faire que par l'humilité et la pauvreté; car ces désordres sont le fruit de l'orgueil et de l'amour de l'or. Il naîtra donc, il vivra et mourra pauvre et sans éclat aux yeux des hommes. Ne désirons pas des biens qui ne sont qu'apparens, des biens trompeurs et passagers qui, sans procurer aucun vrai contentement, obscurcissent l'intelligence et la privent des lumières célestes. » Oh! que les gens du monde auraient grand besoin de méditer souvent et avec toute l'attention dont ils sont capables, ce grand et précieux enseignement; ils y trouveraient le remède à tous leurs péchés et aux chagrins qui empoisonnent leur existence.

XIII

Humilité de Marie et de Joseph.

Saint Joseph priait aussi, sans doute, Marie de lui apprendre comment il devait se conduire à l'égard du Verbe incarné. Il n'avait pourtant nul besoin de telles leçons, éclairé, comme il l'était, des lumières de la divine grâce; mais qui ne sait que les plus grands saints excellent surtout en humilité? Aussi est-ce là un des traits distinctifs qui les font discerner des âmes vulgaires. Pendant que celles-ci, aveuglées par leur présomption, ne doutent de rien, ceux-là s'imaginent être incapables de tout. Cette humilité de Joseph contristait fort l'humilité plus grande encore de sa sainte Épouse. Elle eût bien voulu pouvoir se dispenser de répondre à ses questions; elle répondait cependant par condescendance, mais elle le faisait d'un ton si modeste et avec tant d'art, qu'elle ne semblait nullement lui faire la leçon; on eût dit qu'elle cherchait à s'instruire avec lui, plutôt qu'à l'éclairer de ses sages conseils, tant elle était modeste dans ses paroles et pleine d'égards pour Joseph. Bel exemple pour ceux qui se trouvent dans le cas de faire part aux autres de leurs lumières ou de leur expérience: circonstances toujours fort délicates et souvent préjudiciables à l'humilité. A

l'exemple de son divin Fils qui venait en ce monde pour servir les autres, Marie était heureuse de travailler pour son fervent époux. Joseph, de son côté, était rempli d'une sainte confusion en voyant cette auguste Vierge, devenue la Mère de Dieu, lui rendre les plus humbles services, Joseph était dans l'admiration du grand prodige qui s'était opéré dans le sein virginal de Marie. C'est avec le plus profond respect qu'il contemplait cette Arche de la nouvelle alliance, où était renfermée l'espérance du monde. Il adorait profondément Celui qui venait de prendre pour nous la forme d'esclave, il soupirait après le moment où il pourrait le voir de ses yeux et le presser sur son cœur. Quels désirs ardents, quels soupirs enflammés, le Verbe divin devait exciter dans Marie qui le portait dans son sein, et dans Joseph, qui devait jouir si souvent de ses caresses, et vivre si longtemps sous le même toit que lui ! Oui, tandis que Joseph, de son côté, appelait de toute l'ardeur de ses vœux le Messie promis au peuple d'Israel, Marie était dans la même attente ; son cœur éprouvait les mêmes ardeurs ; leurs cœurs brûlaient des mêmes flammes d'amour de Dieu. Quels regards de complaisance le Verbe éternel devait-il arrêter alors sur ces deux angéliques créatures ! Avec quel plaisir il recevait la suave odeur de leur fervente prière !

Nous ne pouvons pas, il est vrai, désirer la venue de Jésus-Christ : il y a dix-huit siècles qu'il a paru parmi les hommes, et qu'il a conversé avec eux ; mais nous

pouvons et devons désirer de le connaître plus parfaitement, puisque c'est en *cela que consiste la vie éternelle*. Toutes les sciences les plus sublimes ne sont que vanité, pur néant à côté de la connaissance de Jésus-Christ. *Il renferme tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu*. Il est l'assemblage de toutes les beautés, comme le soleil réunit dans son centre tous les rayons dont il embellit l'univers. Ses beautés, dit Bossuet, ce sont ses grandeurs et ses faiblesses ; il est beau dans le sein de son Père ; il est beau en sortant du sein de sa Mère ; il est beau, égal à Dieu ; il est beau, égal aux hommes ; il est beau dans ses miracles ; il est beau dans ses souffrances ; il est beau, méprisant la mort ; il est beau, promettant la vie ; il est beau, descendant aux enfers ; il est beau, montant aux cieux ; partout il est digne d'admiration. O Jésus-Christ ! ô Jésus-Christ ! ô mon amour ! son Cœur divin est une fournaise d'amour ; *il nous aime autant que son Père l'aime*. Quelles richesses inénarrables de charité ne trouverons-nous pas en lui ? Si le Tout-Puissant combla de tant de précieuses bénédictions la personne et la maison d'Obédedom, pour avoir reçu chez lui l'arche de l'Ancien Testament, quelles bénédictions ne devait-il pas donner à saint Joseph, à qui il avait confié l'Arche véritable et le législateur même qui y était enfermé.

Le bonheur et la fidélité de ce saint furent incomparables, non-seulement parce qu'il avait dans sa maison l'Arche vivante du Nouveau-Testament, mais parce qu'il

la garda comme un serviteur fidèle et prudent. Aussi le Seigneur le constitua chef de sa famille, afin qu'il en eût soin dans le temps convenable, comme un très-fidèle dispensateur. Que toutes les nations le reconnaissent, le bénissent et publient ses louanges, puisque le Très-Haut n'a fait pour aucun ce qu'il fit envers ce saint incomparable. Je glorifierai cet adorable Seigneur à la vue de mystères si augustes, et je le confesse pour saint, juste, miséricordieux, sage et admirable dans la disposition de toutes ses grandes œuvres.

XIV

Voyage à Bethléem. — Confiance en la Providence.

La naissance du Messie n'était pas éloignée ; Dieu voulait que son Fils naquit à Bethléem ; il l'avait fait annoncer d'avance par un de ses prophètes ; et, parce que la volonté absolue du Seigneur est toujours infaillible, cette prophétie ne pouvait manquer d'avoir son accomplissement. Aussi sut-il bien procurer l'exécution de ce décret immuable. Dans ces jours-là, ainsi que nous l'apprend saint Luc (chap. II, 1), parut un édit de César-Auguste, qui prescrivait dans tout l'empire un dénombrement de ses sujets. L'empereur avait ses intentions ; mais Dieu aussi avait la sienne,

et d'une toute autre importance. Et ce prince, sans s'en douter, servit à l'accomplir. Cependant l'édit lui seul n'eût pas atteint le but ; il fallait pour cela qu'il s'exécutât dans un certain ordre.

Or ce fut précisément ce que la sagesse divine obtint du ministre de l'empereur. Quirinus, préfet de la Syrie, en prescrivant que le dénombrement se ferait par familles, dans les lieux mêmes de leur origine, obligeait Joseph à se rendre à Bethléem, à l'époque où l'Enfant divin devait voir le jour ; et de là résultaient deux conséquences précieuses, savoir : que Bethléem allait être, conformément aux prophéties, le lieu de la naissance du Sauveur, et que sa descendance de David serait légalement constatée. Voilà comment le Seigneur sait faire servir à ses desseins les volontés humaines lors même qu'elles se proposent un but tout différent du sien, quelquefois même opposé.

Admirons la Providence, qui emploie, pour l'exécution de ses décrets, des événements qui paraissent n'avoir rien de commun avec eux.

Apprenons de là à ne pas regarder les événements comme des choses fortuites, mais à croire que c'est Dieu qui en dispose pour l'accomplissement de ses volontés qu'il manifesterá dans la suite. Il nous tient ses desseins secrets, pour nous accoutumer à suivre en aveugle sa volonté. Ne nous écartons jamais des dispositions de la Providence, même dans les choses qui nous paraissent les plus indifférentes. Nous jugeons

souvent qu'il importe peu à notre âme que nous soyons en tel ou tel endroit, que nous vivions avec telle ou telle personne, que nous formions tel ou tel projet. Nous nous trompons, et les suites nous le feraient voir si nous y réfléchissions. Laissons-nous donc conduire en tout, même dans les choses purement temporelles, par ceux de qui nous dépendons ; et, si nous sommes maîtres de nous-mêmes, ne prenons parti sur rien sans avoir consulté Dieu. Il a réglé et mesuré tous nos pas, qui doivent aboutir à une éternité heureuse ou malheureuse, suivant que nous marcherons ou non sous sa direction.

Il est certain que c'est un bonheur infini que d'être dans un état d'anéantissement et d'oubli de nous-mêmes, pour laisser tout occuper par le souverain Maître. Quelque faible que l'on soit, ce n'est pas une raison de ne vouloir pas être tout à Dieu : au contraire, plus nous sommes faibles, plus nous avons droit d'aller à lui, de nous confier en lui, et de tout attendre de lui. Reposons-nous donc entièrement sur les soins paternels qu'il a de ceux qui ne veulent que son amour, et qui s'abandonnent à lui sans réserve. Toute l'Écriture prêche le saint abandon, et pour moi toute autre disposition me paraît peu de chose. C'est le trésor caché qui nous enrichit de tous les dons de Dieu, puisqu'il nous le donne lui-même.

A l'exemple de Joseph, abandonnons-nous à la Providence ; laissons faire cette sagesse, qui sait tout ce

qui est, et qui prévoit tout ce qui sera, cette puissance qui fait tout ce qu'elle veut. Dieu a compté les cheveux de notre tête, les feuilles de chaque arbre, les grains de sable du rivage et les gouttes d'eau qui composent les abîmes de l'Océan ; en faisant l'univers, sa sagesse a mesuré et pesé jusqu'au dernier atome. C'est lui qui à chaque moment produit et renouvelle le souffle de vie qui nous anime. Toutes nos inquiétudes disparaîtraient si nous avions une foi vive de cette seule vérité : que chaque événement, avec toute la chaîne de ses conséquences, est dans les mains de Dieu qui nous aime tendrement. Quel bonheur pour l'âme pieuse de s'unir, comme le saint Époux de Marie, à cette divine Providence, qui arrange, qui gouverne tout, de vouloir tout ce qu'elle veut, et de ne vouloir rien de plus ; et, par suite, d'être assurée d'avoir toujours tout ce quelle souhaite ! quelle élévation ! quelle calme ! faire toujours sa volonté, parce qu'on ne veut jamais la faire ; s'oublier entièrement et se retrouver aussi saintement qu'on s'est oublié ; se trouver en Dieu parce qu'on s'est oublié pour Dieu !

Située à deux lieues de Jérusalem, la ville de David était à plus de trente lieues de Nazareth. Malgré la longueur du voyage, la rigueur de la saison, malgré le jeune âge de Marie et la situation délicate où elle se trouvait alors, — et bien qu'elle sût que l'Enfant de ses entrailles était le Fils de Dieu, — elle partit néanmoins sans murmure, obéissant à l'ordre de Joseph, comme

il obéissait lui-même aux puissances à qui Dieu l'avait soumis, ils bravèrent toutes les fatigues afin d'accomplir ce devoir. « Joseph, dit la bienheureuse Véronique de Binasco en ses révélations, avait fait asseoir sur un âne sa jeune Épouse, qui, n'ayant que l'âge, n'avait aussi que l'aspect d'une adolescente. Son visage rayonnait d'une pudeur angélique et d'une modestie toute céleste. Joseph marchait à pied. » O bienheureux le passant qui salua sur la route ces pauvres voyageurs et qui leur indiqua le chemin ; bienheureux ceux que Marie et Joseph remercièrent d'un doux sourire, et qui gardèrent longtemps dans leurs oreilles le son de leurs voix ! Mais, hélas ! le trouvèrent-ils seulement, ce passant pieux ? Pendant les cinq jours que dura ce pénible voyage, que n'eurent-ils pas à souffrir de la privation de toutes choses ? Quels chemins trouvèrent-ils dans cette rigoureuse saison ? De combien de choses nécessaires ne manquèrent-ils point ? Mais, en proie à la fatigue et à la pauvreté, qu'ils étaient agréables l'un et l'autre au divin Enfant que Marie portait dans son sein ! Pauvres et humbles voyageurs aux yeux du monde, on n'en fit pas plus d'estime que de l'humilité et de la pauvreté. Mais, ô admirables secrets du Très-Haut, cachés aux superbes et impénétrables à la prudence de la chair, nos voyageurs n'étaient point seuls, ni pauvres, ni méprisés. Ils avaient une suite magnifique, des richesses inestimables, et une très-grande gloire. Ils étaient le plus digne objet du Père éternel

et de son amour immense. Ils portaient avec eux le trésor du ciel et de la Divinité même.

Toute la Cour céleste les révérait. Les créatures insensibles reconnaissaient l'Arche vivante du Testament, bien mieux que les eaux du Jourdain ne reconnurent celle qui en était la figure. Ils avaient les anges destinés à sa divine Majesté et à sa sainte Mère. L'incomparable Marie et son saint Époux marchaient avec cet appareil royal caché aux yeux des mortels. Les anges chantaient des cantiques au Seigneur et à la divine Mère, la reconnaissaient tantôt comme un char incorruptible et animé, tantôt comme un épi fertile qui contenait le grain vivant, tantôt comme un riche vaisseau qui renferme un grand trésor.

XV

Pieux sentiments de saint Joseph à la naissance de Jésus.

Marie et Joseph arrivent à Bethléem, accablés de lassitude ; ils vont, sans s'arrêter, se présenter au magistrat chargé de recueillir leurs noms. Ils se font inscrire au nombre des descendants de la famille de David.

La journée était déjà bien avancée, la nuit était près d'arriver ; Joseph et Marie cherchent en vain un abri où ils puissent se retirer. Les riches occupent

toutes les hôtelleries ; il n'y a point de place pour les pauvres. Joseph et Marie, ne trouvant personne qui veuille les recevoir, s'éloignent sans murmurer et sans se plaindre ; ils adorent les dispositions de la divine Providence, et s'unissent à Jésus souffrant pour l'amour de nous.

Joseph et Marie sortent de la ville ; peut-être que quelque maison abandonnée les recevra. Ils vont, et c'est une caverne qui s'enfonce dans le rocher qui reçoit le juste Joseph et la divine Marie.

Le palais que le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs avait préparé dans ce monde, pour recevoir son Fils unique incarné pour les hommes, était la pauvre et humble grotte où s'étaient retirés la très-sainte Vierge et Joseph, après avoir été rebutés de tous ; ce lieu était si peu commode, que, malgré l'affluence extraordinaire des étrangers à Bethléem, personne ne daigna s'y retirer. Il n'était en vérité propre que pour les maîtres de l'humilité et de la pauvreté. Aussi la sagesse du Père éternel l'avait réservée pour eux.

L'auguste Marie et Joseph entrèrent dans ce lieu, et par la splendeur que donnait les anges ils virent qu'il était pauvre et solitaire, comme ils pouvaient le souhaiter. Alors les deux saints voyageurs se mirent à genoux, louèrent le Seigneur et lui rendirent des actions de grâces pour ce bienfait. La grotte était formée dans un rocher naturel, fort inégal, et si incommode, qu'on ne pouvait y loger que du bétail.

Apprenons à leur exemple à aimer la pauvreté évangélique. Il n'est personne qui n'éprouve de temps à autre quelque privation et quelque perte ; tout riche qu'on est, il arrive souvent qu'on a besoin et qu'on est privé de quelque chose. Réjouissez-vous de ces occasions qui vous obligent à pratiquer la vertu de pauvreté. Ceux qui murmurent de leur pauvreté sont riches d'esprit, c'est-à-dire en désirs, en affections, et malheureux sont les riches d'esprit, parce qu'ils ne peuvent avoir de partage avec Dieu.

L'heure approchait où le Fils unique de Dieu allait enfin venir en ce monde sous la forme d'un enfant pauvre et dénué de tout.

Pendant que saint Joseph était en oraison, l'Esprit divin le visita, et il sentit une douce force qui le ravit en extase, dans laquelle ce qui arriva cette nuit lui fut manifesté. Il demeura dans ce ravissement jusqu'à ce que sa divine Épouse l'appela. Et ce mystérieux sommeil de Joseph fut plus sublime et plus fortuné que celui d'Adam dans le Paradis.

Tout à coup une lumière céleste éclaire la grotte, et Jésus vient au monde, les bras de Marie reçoivent l'Enfant de Dieu. C'est le premier autel sur lequel il s'offre à son Père¹.

¹ « Les traditions nous apprennent que la crèche de pierre était garnie en dedans d'une crèche de bois, que plusieurs écrivains sacrés pensent avoir été accommodée à la hâte par saint Joseph. » (Collin de Plancy). Sous le pape Théodore, l'an 642, à l'invasion

Les vagissements de l'Enfant tirèrent Joseph de son extase. Dieu ! quels traits perçants pour son cœur lorsqu'il entend les premiers cris de l'Éternel, que la terre possédait déjà ! Il se prosterne aussitôt respectueusement à ses pieds, il l'adore, et le reçoit des mains de la sainte Vierge pour lui prodiguer les plus tendres caresses. Bienheureux séraphins, vous êtes les seuls qui puissiez nous rendre tous les transports et les amoureuses affections d'un mortel que personne n'égalait en amour divin ! Comme il l'embrasse avec respect et avec tendresse ! Comme il le presse sur son sein brûlant ! Quelle affectueuse rivalité entre Marie et Joseph, dans ces moments si doux ! Joseph trouve son modèle dans la divine Mère, et reconnaît sans peine toute l'étendue de ses devoirs. C'est à qui aura le plus de soins pour le Maître souverain du monde ; ils se disputent à l'envi les délices qu'ils trouvent à le couvrir et à le réchauffer.

Concevez, s'il vous est possible, ce mélange de joie et de douleur, à la vue de cet Enfant divin, qui portait sur son auguste front les glorieuses marques de son

du mahométisme, ce bois précieux fut enlevé avec le corps de saint Jérôme, qui en avait été pendant sa vie le fidèle et vigilant gardien. Rome reçut ces précieuses reliques et les déposa dans la basilique libérienne, autrement dite Sainte-Marie-Majeure (Bennoît XIV, Batelli, etc.) ; et, selon la belle réflexion de Baronius, la ville Éternelle, qui possède ce monument illustre de la naissance du Fils de Marie, s'en trouve plus riche et plus heureusement ennoblie qu'elle ne le fut jadis par la chaumière de Romulus qui y fut jalousement conservée pendant si longtemps.

immortalité, et qui cependant, comme les autres enfants des hommes, se soumettait à tout ce que souffrent en naissant les héritiers du péché de leur premier père : le froid, la nudité, l'infirmité et la douleur. De faibles mortels ne pourront jamais comprendre et bien sentir l'effet que produisait ce spectacle sur le cœur de Joseph. Mettons nous à sa place. Quels eussent été nos transports de joie, d'admiration et d'amour, à la vue de ce Messie attendu depuis si longtemps, annoncé par tant d'oracles, promis par tant de figures et de prodiges, objet des soupirs de tant de rois et des larmes de tant de justes ? Quel eût été notre étonnement, en découvrant des yeux de la foi, dans cette faible chair et sous ces pauvres langes, le Fils de l'Éternel, le Tout-Puissant, le Dieu immense que le Ciel et les Cieux des Cieux ne sauraient contenir ? Dans une pauvre étable, dans la demeure des animaux, Celui qui, d'une parole, a fait ce magnifique univers ? Cependant nous sommes loin de pouvoir comprendre et sentir comme Joseph, parce que nous n'avons ni ses vives lumières ni sa pureté de cœur. Il est donc croyable qu'il ne fallut rien moins qu'un miracle pour empêcher son âme de se fondre au feu de son amour.

Ces sentiments divers le rendirent un instant immobile ; mais bientôt, fortifié par les appels de Marie et encouragé par le sourire de son Dieu, il courut se jeter à ses pieds, l'adora avec une indicible humilité et en donnant un libre cours aux larmes de sa tendresse.

XVI

**Avec quel respectueux amour Joseph reçoit Jésus
des mains de Marie.**

Il n'est pas donné à la parole créée de pouvoir exprimer quel fut le bonheur de saint Joseph lorsque Marie, qui voulait préparer la crèche, le mit entre ses bras, et qu'il put en liberté lui témoigner son amour. Saint Bernard prétend qu'en cette occasion et en plusieurs autres il eut la confiance de l'embrasser, de le presser contre son cœur et de lui sourire paternellement. (Serm. 43, in Const.)

Le glorieux Joseph, connaissant son nouveau bonheur, s'humilia profondément et répondit : « Reine de l'univers, comment oserais-je, moi qui suis indigne, tenir entre mes mains le même Dieu en la présence duquel les colonnes du ciel tremblent. Daignez suppléer à ma bassesse, et priez sa divine Majesté de me regarder avec clémence. »

Le saint Époux, partagé entre le désir de recevoir l'Enfant-Dieu et la crainte respectueuse qui le retenait, fit des actes héroïques d'amour, de foi, d'humilité et de respect. Il se mit à genoux, et le reçut avec un saint tremblement et une vénération inconcevable des mains de la très-sainte Mère, en versant de douces larmes de joie. L'Enfant-Dieu le regarda avec un air caressant,

et en même temps il renouvela entièrement son âme par des effets divins. Le saint Époux, se trouvant enrichi de tant de magnifiques bienfaits, fit de nouveaux cantiques de louanges en l'honneur de son Bien-Aimé.

Après avoir joui quelque temps des doux effets qu'il reçut en tenant entre ses mains le Seigneur, il le remit à sa très-heureuse Mère. Ils étaient tous deux à genoux pour se le donner et pour le recevoir. Marie le prenait et le remettait toujours avec un grand respect, et son saint Époux en faisait de même¹.

C'est ainsi que Joseph fut le plus heureux et le plus favorisé des hommes. Outre cette grâce, il en reçut une autre d'un grand prix pour son âme; sa chaste Épouse, en parlant avec lui du divin Enfant, disait souvent *votre Fils*, non qu'il fût fils de saint Joseph, car il n'était fils que du Père Éternel et de la Vierge Mère. Cette faveur causait une joie inconcevable au saint, et Marie aimait à la renouveler souvent.

Faisons sur ces touchants mystères quelques salutaires réflexions :

Par la sainte communion, il nous est donné de partager le même bonheur que saint Joseph, et de posséder, aussi pleinement que lui, le même Sauveur; tâchons de le recevoir comme lui, avec de saintes dispositions, avec foi, avec amour et avec confiance, et nous en retirerons de grands fruits de salut.

¹ *Vénérable Marie d'Agreda.*

La sainte Eucharistie est le grand mystère de notre foi, parce que Jésus-Christ y est si petit, ou plutôt si anéanti, sous les espèces sacramentelles en tout ce qui est de Dieu et de l'homme, qu'il faut une lumière de foi vive et pénétrante pour le découvrir dans ce néant ; mais c'est là que l'âme, éclairée des lumières célestes, trouve ce divin Époux infiniment aimable sous les voiles de son amour. Elle y découvre de nouveaux motifs de l'aimer. Si l'œil de la foi y contemple tout ce que le ciel a de plus beau, le cœur y goûte tout ce que la grâce a de plus doux. Heureux le regard qui, sous ses voiles, a vu Jésus dans l'éclat de sa gloire ! Heureux celui qui, pénétrant jusque dans le Cœur de Jésus même, apprend par les dispositions de ce cœur amoureux celles qu'il demande à son tour du nôtre pour le recevoir dignement.

Sans eau on ne fait rien à la pénitence ; sans feu, on ne fait rien à la sainte communion : l'eau lave l'âme de ses taches, le feu embrase le cœur du divin amour. On ne saurait donner plus de complaisance à Jésus-Christ que de jeter son précieux Corps dans le feu qu'il a apporté du ciel en terre, et dont il veut embraser tous les cœurs. Il se plaît dans les flammes d'un cœur aimant, et jamais il ne répand dans l'âme ses rosées de bénédiction avec plus d'abondance que lorsqu'il la trouve plus embrasée de son amour. O jeunes cœurs ! si vous voulez apprendre à bien communier, apprenez à bien aimer ! Un cœur sans amour est indigne de

recevoir un Dieu d'amour. C'est l'amour qui vous le livre, que l'amour donc vous le fasse recevoir.

Ce regard pénétrant d'une foi vive sur le Bien-Aimé voilé, ce goût délicieux de la manne divine, allume les saintes ardeurs dans le fond de l'âme fidèle et lui donne une faim et une soif qui ne sauraient se satisfaire qu'en buvant le Sang et en mangeant la chair adorable de Jésus-Christ. Le cerf altéré montre moins d'empressement pour courir aux fontaines d'eau vive que l'âme fidèle pour recevoir ce Sang adorable dont la vertu secrète la rassasie sans la désaltérer jamais. Plus on le reçoit, plus on veut le recevoir. Une bonne communion dispose à une meilleure, et ce pain quotidien donne une force invincible à une âme toujours affamée et toujours satisfaite.

XVII

Saint Joseph circonçoit le Seigneur, et lui donne le nom de Jésus.

D'après Nicéphore et saint Épiphane, la Circoncision eut lieu dans la grotte même de la Nativité, et, selon saint Bernard et saint Éphrem, Joseph lui-même en fut le ministre. Car aucune loi n'obligeait les Juifs de porter leurs enfants au temple ni de les faire circoncire par les mains des prêtres¹.

¹ La Circoncision eut lieu aux calendes de janvier, c'est-à-dire

Ce fut donc Joseph que le ciel chargea de circoncire l'auguste Enfant, ainsi que nous l'assure un pieux et savant historien de la sainte Vierge. « Il est plus probable, dit-il, que ce sacrifice eut lieu sur les genoux de Marie, qui, par conséquent, lui servirent d'autel, et que saint Joseph en fut le ministre. Je me suis assuré, en consultant les Pères, que tel est leur sentiment commun. » (*Pallavicinus Hortensius in vitâ B. Mar.*, 2^e part., n^o 2.)

La Circoncision, si rigoureusement prescrite par la loi mosaïque, était une cérémonie très-douloureuse : elle s'accomplissait sur la chair de l'enfant au moyen d'un couteau de pierre. Qui pourrait dire combien il en coûta au cœur si tendre de Joseph en répandant lui-même le premier sang du divin Sauveur. Combien il aurait voulu pouvoir soustraire à cette loi rigoureuse son Fils bien-aimé !

Mais l'Auteur et le Rédempteur des hommes voulait établir sa doctrine sur l'obéissance et sur la douleur par son exemple : Il n'était point venu pour abolir la loi, mais pour l'accomplir, et Il ne devait pas en omettre

au premier jour de ce mois. Jésus, — qui était venu au monde pour nous sauver, c'est-à-dire pour ruiner l'empire et détruire les œuvres du démon qui nous perdit, — voulut consacrer par l'effusion de son sang ce jour plus souillé qu'aucun autre de l'année par les superstitions et les débauches des Gentils, selon que nous apprennent saint Augustin et tous les Pères qui eurent tant de peines et de maux pour déraciner les cérémonies impies et les orgies de ce jour. (*Baronius.*)

le plus petit point. En recevant la Circoncision, il va se rendre, comme dit saint Paul, *débiteur de toute la loi* (*Gal. 1, 2, 3 et suiv.*) et s'y obliger, mais pour nous, afin de nous affranchir de ce joug pesant et nous constituer par son esclavage dans la liberté des enfants de Dieu, — afin que nous marchions non plus dans l'esprit de crainte et de terreur, mais dans l'esprit d'amour et de confiance. Quoiqu'il soit le rayonnement infiniment pur de la substance du Père, Il est venu pour prendre la forme du pécheur et s'anéantir, Lui qui était en la forme de Dieu son Père et pour lequel ce n'était point une usurpation de s'égaliser à Lui ¹.

Joseph comprit les desseins adorables du Père Éternel sur son Fils Unique : il se soumit humblement à ses volontés, se contentant de le conjurer de faire en sorte, s'il était possible, que le couteau perdit en cette occasion sa rigueur, et la chair sa sensibilité, afin que son Fils bien-aimé accomplit la loi et que lui seul en éprouvât la douleur.

Alors, dit saint Bonaventure, le Sang du Rédempteur commença à couler avec ses larmes. Les pleurs de Joseph se mêlèrent à ceux de ce divin Fils, qui se tenait debout sur le sein de Marie; mettait sa petite main à la bouche et au visage de sa Mère, comme la priant par signe de ne pas pleurer, car celle qu'il aimait tendrement, il la voulait voir cesser de pleurer. Telle fut la première immolation de l'Emmanuel. Il s'offrit avec

¹ *Vie de la sainte Vierge.*

douceur à l'instrument cruel qui devait lui imprimer une marque de servitude, Joseph voit avec désolation les détails de cette cérémonie ; il ne peut ni fuir ni considérer son Fils dans les angoisses de cette première douleur. Il faut qu'il entende ses soupirs, ses cris plaintifs, qu'il voie couler ses larmes, qu'il s'associe enfin à chacune de ses souffrances, par le douloureux retentissement qu'elles avaient dans son cœur paternel.

De quels sentiments dut-il être pénétré, en voyant couler, sous le couteau de la Circoncision, les premières gouttes du Sang divin qui devait être répandu tout entier sur la croix pour la rédemption du monde. Avec quel religieux respect ne les offrit-il pas au Père Céleste pour expier les péchés des hommes ! Dans le désir de procurer la gloire de Dieu et le salut de ses frères, il eût voulu mêler son sang à celui de l'adorable Sauveur. Quel beau modèle pour les prêtres, qui immolent à l'autel l'Agneau de la nouvelle loi, et pour les fidèles eux-mêmes, qui assistent au divin sacrifice ! Que tous se pénétrèrent des sentiments qui animaient saint Joseph au jour de la Circoncision, et s'offrent à Dieu, comme lui, avec la Victime sans tache.

C'était l'usage, chez les Juifs, d'imposer un nom aux enfants le jour même de la Circoncision ; c'est ainsi qu'Abraham donna à son fils le nom d'Isaac, et Zacharie, au sien, celui de Jean. L'ange qui avait révélé à saint Joseph la maternité miraculeuse de Marie, et lui avait annoncé la naissance de l'Homme-Dieu, lui avait

aussi ordonné de l'appeler Jésus, c'est-à-dire Sauveur de son peuple ; et Joseph observa fidèlement cet ordre du Ciel. Mais avec quel respect, avec quelle foi, avec quelle confiance, avec quel amour, avec quelle tendre dévotion, il salua ce nom d'espérance donné à notre divin Libérateur, ce nom *au-dessus de tout nom, ce nom qui fait fléchir tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers, ce nom, seul donné aux hommes comme un signe et un gage de salut !* Et qui pourrait nous dire ce qu'éprouva dans la suite le cœur de saint Joseph, toutes les fois que sa bouche prononçait ce nom chéri, durant sa longue et intime société avec le *Verbe fait chair ?*

C'est le nom le plus auguste, le plus noble, le plus beau, le plus mystérieux de tous les noms. Dieu seul, dit Bourdaloue, peut en comprendre tous le sens et toute l'étendue. A ce nom, le courroux du Très-Haut s'apaise, les esprits de ténèbres sont confondus, Dieu se réconcilie avec l'homme. Ce nom adorable est notre unique consolation dans le pèlerinage de cette vie, et notre unique espérance ; puisqu'il n'est point d'autre nom par lequel nous puissions être sauvés.

O Jésus, votre aimable nom est du miel pour ma bouche, une douce mélodie pour mon oreille, une source de joie pour mon cœur. Qu'il soit ma force et mon soutien pendant ma vie, et surtout dans mes derniers combats ; enfin, qu'il m'ouvre le Paradis.

XVIII

Sentiments de saint Joseph pendant l'adoration des bergers et des mages.

Quoique Jésus eût auprès de lui des adorateurs en esprit et en vérité, et que les hommages des cœurs brûlants de Marie et de Joseph lui tinssent lieu des adorations de tous les hommes, néanmoins son Cœur était altéré ; il voulait voir à ses pieds ces hommes qu'il aimait tant. Il leur envoie un de ses anges ; mais il est chargé de choisir ses premiers adorateurs parmi les pauvres. C'est à des bergers qu'il s'adresse ; il leur annonce le Sauveur qui leur est né, et qu'ils attendent depuis longtemps. Certains de la naissance de ce Sauveur, par la parole d'un ange et la vue d'une lumière éclatante qui les environne et éclaire leur esprit en échauffant leur cœur, ils partent aussitôt ; ils hâtent leurs pas, et bientôt ils sont près de la grotte. Ils entrent, et voient d'un côté Marie, les yeux fixés sur son divin Fils qui regarde sa Mère ; de l'autre, Joseph, plongé dans une profonde méditation de ce mystère adorable ; ils voient aussi Jésus au milieu d'eux. La vue de cet aimable Enfant les remplit d'une douce joie, qu'ils expriment par des mouvements naturels et spontanés. Le Sauveur, qui aime les âmes simples, les éclaire ; et aussitôt ils se proster-

nent, l'adorent et s'empressent de lui offrir leurs petits présents. Quelle joie pour Marie et Joseph de voir qu'ils ne sont pas les seuls à adorer, à aimer Jésus !

Après les simples et les petits, qui sont les privilégiés de son Cœur, Jésus appelle les grands de la terre, parce qu'il est venu pour sauver tous les hommes. Quels durent être le bonheur et le ravissement de saint Joseph en voyant se présenter à lui, comme au chef de la sainte Famille, ces nobles personnages, ces saints Rois orientaux qui, guidés par cette étoile prédite par Balaam son ancêtre, étaient venus de leur pays pour adorer l'Enfant-Jésus. Il est tout naturel de penser qu'il dut les recevoir dans son humble et pauvre logement, et les présenter à la sainte Vierge et au Roi d'Israël nouvellement né : *Intraverunt domum ubi erat puer*. Ces Princes se prosternèrent aussitôt, et adorèrent cet Enfant divin : *Et procidentes adoraverunt eum*. Ils ouvrirent leurs trésors, et lui offrirent des présents mystérieux, c'est-à-dire de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Ces visites à l'Enfant Jésus remplirent le cœur de saint Joseph de consolation ; tous ses désirs, en effet, ne tendaient qu'à voir ce divin Sauveur connu, aimé et adoré du monde entier.

Une âme embrasée de l'amour de Dieu désire ardemment le glorifier et lui gagner des cœurs ; tel a été saint Joseph. Saint Hilaire dit qu'il ressembla aux Apôtres, à qui fut confié le soin de faire connaître Jésus-Christ en tous lieux.

Dieu étant infini en toutes sortes de perfections, tout cœur doit l'aimer, tout genou doit fléchir devant sa majesté; mais combien peu l'adorent en esprit et en vérité! Combien, même parmi ceux qui font profession de piété, ne s'occupent que d'eux-mêmes, et sont sans zèle pour le salut de leurs frères! « Cependant il n'est point, dit saint Grégoire, de sacrifice plus agréable à Dieu que le zèle des âmes. » Quand nous n'en sauverions qu'une seule, quelle gloire nous procurerions au divin Maître pour l'éternité!...

Des sentiments d'une sainte admiration remplirent le cœur de Joseph, en voyant que des hommes pauvres, simples, ignorants, occupés à paître des troupeaux, étaient les premiers que Dieu appelait à connaître, à adorer, à aimer son Fils, se servant pour cela du ministère des anges. Oh! que Joseph comprit alors, mieux que jamais, que c'était par la simplicité d'esprit, par l'humilité, par la pauvreté, qu'on pouvait être agréable à Dieu! Qu'il le bénit et le remercia d'être pauvre lui-même, et simple artisan, en voyant sa prédilection pour les petits!

Si Joseph avait montré plus de simplicité à la venue des bergers, ses égaux pour la condition, il montra plus d'humilité dans la visite des rois Mages, dont les marques de vénération eussent coûté à sa modestie, s'il eût vu la chose autrement que dans l'ordre et les desseins de Dieu, à qui il rapportait tout. Joseph ne prit aucune complaisance dans les honneurs qu'ils lui

rendirent, comme au père nourricier de Celui qu'ils venaient adorer. Il les reçut avec un parfait désintéressement, et les renvoya à son Fils, en qui seul il se regardait, en qui il existait.

Plus les personnes qui nous rendent les hommages sont élevées selon le monde, et plus ces hommages flattent l'amour-propre, et plus aussi il est dangereux de s'y laisser prendre.

Le mystère de l'Incarnation a été révélé à saint Joseph, non pour être publié, comme il le sera par les apôtres, mais pour être caché sous le voile du silence, et le fidèle Joseph garde avec soin le dépôt qui lui est confié. Il jouit paisiblement avec Dieu du mystère qu'il lui a révélé, et des richesses infinies qui ont été mises en sa garde. Il laisse louer son divin Fils par tout le monde, il écoute les bergers, et l'Évangile ne nous dit pas qu'il ait parlé aux Mages. Toute sa vie, il aura la même retenue ; il admirera avec Marie tout ce qu'on dira du Sauveur, mais il n'en parlera point. Quelle circonspection ! Quelle humilité !

Pourtant que n'aurait-il pas pu dire ! Mais il voulait nous donner un exemple de l'humble discrétion, que nous devons observer même dans les transports de la plus légitime joie. Le silence est le sceau de la sainteté de l'âme : s'il est souvent rompu, ses vertus s'évaporent.

Les grandes choses que Dieu fait au dedans de ses créatures opèrent naturellement le silence, le saisisse-

ment, et je ne sais quoi de divin qui supprime toute expression. Car que dirait-on, et que pourrait dire Joseph, qui pût égaler ce qu'il sentait ? Ainsi on tient sous le sceau le secret de Dieu, si ce n'est que lui-même anime la langue et la pousse à parler. Les avantages humains ne sont rien, s'ils ne sont connus, et si le monde ne les prise ; ce que Dieu a fait par soi-même a son prix inestimable, qu'on ne veut goûter qu'entre Dieu et soi.

Les dons de Dieu humilient les grandes âmes, et les rendent plus craintives, parce qu'elles savent qu'il en faut rendre compte, et qu'il est dangereux d'en mésuser, ou même de n'en pas profiter et de ne les pas faire valoir.

XIX

Présentation de Jésus au temple. — Amour des souffrances.

Quarante jours s'étaient écoulés depuis la nuit où les anges avaient fait entendre leurs cantiques mélodieux. Pendant ce temps-là, Marie et Joseph étaient entrés profondément dans ces mystères divins. Le deuxième jour de février étant arrivé, Joseph et Marie, avec le divin Enfant, quittent le lieu où ces quarante jours s'étaient écoulés aussi rapidement qu'une vision céleste.

C'est vers le temple que se dirige la Sainte Famille. Le premier temple, avec toutes ses richesses et ses magnificences, n'avait jamais vu un jour comme celui qui commençait maintenant à poindre sur le temple d'Hérode.

Jésus voulut être présenté au temple entre les bras de saint Joseph, pour y être offert comme en holocauste, victime céleste et unique, substituée à toutes les anciennes victimes de la terre. Survint alors, par un mouvement de l'esprit de Dieu, le saint vieillard Siméon, qui bénit solennellement les deux époux, et d'une voix prophétique annonça que cet Enfant, né pour la perte et pour le salut de plusieurs, serait en butte à la perversité des hommes, et que la douleur transpercerait l'âme de sa Mère comme la pointe acérée d'un glaive. Saint Joseph, concentrant dans le silence de la résignation la prédiction d'un si triste avenir, courba sa tête vénérable sous la volonté du Très-Haut, tandis que l'Enfant divin, rempli dès le commencement des *trésors de la sagesse et de la science*, disait en son cœur au Père éternel : *Vous avez refusé les victimes et les offrandes, mais vous m'avez formé un corps ; vous n'avez demandé pour le péché ni holocauste ni sacrifice ; alors j'ai dit : Me voici ; il est écrit de moi, à la tête de votre livre, que j'accomplirai votre volonté.* Celui que Dieu avait honoré du nom et des droits de père offrit ensuite avec foi et amour les oiseaux du sacrifice ordonnés par la loi.

Ayant distribué aux malheureux les riches présents qu'ils avaient reçus des Rois mages, Marie et Joseph firent l'offrande des pauvres.

Dès que saint Joseph eut entendu le saint vieillard Siméon annoncer à Marie que son divin Fils croîtrait pour un sanglant sacrifice, la Passion du Sauveur, tout entière, avec ses moindres circonstances, se grava instantanément dans son âme, et son cœur paternel fut inondé d'une mer d'afflictions surnaturelles tout à la fois par leur nature et par leur intensité. Il semblait que cette vision vînt du visage même de Jésus, dont le regard pénétrant gravait dans l'âme de Joseph la terrible apparition.

De la clarté céleste de Bethléem, Joseph se trouva tout à coup transporté au milieu des ténèbres du Calvaire. A dater de ce moment, chaque action de Jésus devint pour Joseph une souffrance ; chaque source de joie un océan d'amertume ; chacun de ses regards sur Jésus, chaque mouvement du divin Enfant, chaque parole qu'il prononçait, tout remuait et augmentait la douleur qui était en lui. Quelque naturelles où accidentelles que fussent les postures dans lesquelles Joseph contemplait Jésus, il y voyait une ressemblance frappante avec les choses qui devaient arriver dans la Passion.

Tout ce qui fait la consolation des autres pères se changeait pour lui en tourment. Si Jésus tendait vers lui ses mains innocentes, il croyait déjà les voir chargées

de chaînes ou percées des clous qui devaient les attacher à un infâme gibet. S'il souriait à son père, s'il fixait sur lui de tendres regards, ou sollicitait ses caresses, lui se représentait ses yeux éteints et mourants, son visage couvert de sang et d'affreux crachats, tout son corps déchiré. C'était un supplice de tous les instants, que tout renouvelait, et que son amour seul pouvait faire supporter. Il vit le moment du sacrifice s'approcher de jour en jour, et l'on peut juger quelle impression faisait sur son cœur paternel cette affreuse perspective qu'il avait toujours devant les yeux. L'attente certaine et la prévoyance d'un mal inévitable est une croix souvent plus rude à porter que le mal même.

Ce qui augmentait encore la douleur de Joseph, c'est qu'il ne pouvait pas s'entretenir avec Marie de ce qui faisait le sujet de sa tristesse, de peur d'augmenter par ses propres peines celles qui remplissaient le cœur de cette Mère désolée.

Cependant la vie ordinaire devait continuer son cours, chaque chose était faite en son temps, mais le glaive était là à l'endroit le plus sensible du cœur. Joseph ne pouvait pas se soulager par les larmes, à moins que ce ne fût en secret et pendant la nuit. C'était une cruelle distraction d'avoir à accomplir ses actions ordinaires et ses devoirs d'état journaliers. Ce que Joseph souffrait dans le cœur de Jésus et de Marie surpassait de beaucoup tout ce qu'il souffrait dans le sien.

Il n'y avait que quelques jours qu'il possédait Jésus, son amour paternel ne commençait pas à se rassasier, quoique pendant tout ce temps il se fût nourri des perfections de ce divin Enfant. Quarante jours s'étaient à peine écoulés, et voilà que le glaive de Siméon avait pénétré profondément dans son cœur ; déjà il ne pouvait plus posséder Jésus tranquillement. Il ne pouvait empêcher la Passion. Jésus appartenait aux pécheurs ; il appartenait à la colère de son Père ; il était une victime qu'il devait garder pour le sacrifice. Quel office à remplir pour un père !

Mais ce qui faisait le plus grand tourment de Joseph, c'était la pensée que Jésus, méconnu et insulté, devait être une occasion de ruine et de scandale pour un grand nombre en Israël : *Positus est in ruinam multorum*. Si quelque chose eût pu être difficile pour la foi de Joseph, c'eût été la prédiction de Siméon, qui annonçait que Jésus devait être la ruine de tant d'âmes. Sa foi, en acceptant aveuglément cette vérité, augmentait sa douleur et ses angoisses.

Recueillons encore une autre leçon de cette douleur de saint Joseph, c'est que Jésus en fut la cause. Mais cela n'est pas particulier à l'affliction de Joseph. Jésus sera pour chacun de nous une cause de sainte douleur, afin de nous détacher des créatures et de purifier notre âme dans le creuset de l'épreuve.

Oui, les souffrances, les confusions, les opprobres, supplices de ces âmes prétendues spirituelles, mais en-

nemis de la croix et du calvaire, font tout le plaisir de l'âme vraiment intérieure dont l'amour est crucifié. Cet amour a des charmes divins qui changent les épines en fleurs et les douleurs les plus aiguës en de véritables plaisirs. Il y a des âmes si passionnées pour les souffrances, qu'elles ne sauraient vivre sans croix ; rien ne leur plaît, rien n'est à leur goût qu'il ne soit assaisonné de croix. Telle est quelquefois en leur cœur la violence de l'amour crucifié, qu'elles trouvent toute leur satisfaction dans les maladies les plus douloureuses et dans les maux les plus cuisants. Vous diriez même qu'elles souffrent une sainte ivresse, ou quand on leur parle de croix, ou quand on les leur présente, ou quand elles les endurent. La joie de l'âme qui rejaillit jusque sur les sens semble changer leur nature, puisque non-seulement elles ne souffrent pas dans ces grands maux qui travaillent à détruire le corps, mais que d'une certaine manière les sens mêmes y trouvent leur plaisir.

Ames intérieures, souvenez-vous bien que l'Époux aux noces duquel vous prétendez est un Époux de sang, et qu'il ne contracte d'alliance que sur le Calvaire. Il en promet d'éternelles dans le ciel ; mais, comme il a fallu qu'il ait été revêtu de la pourpre de son sang avant que d'être revêtu de la robe de gloire, c'est folie de se flatter d'un autre sort. Il n'y en a point d'autre à espérer ; il faut s'empourprer du sang de la croix pour mériter la robe nuptiale. La conformité de

l'âme intérieure doit se rapporter plus à l'esprit et au cœur qu'au corps sacré de l'Époux. On ne demande pas de sa fidélité de déchirer son corps, mais son cœur ; on exige de son amour de contempler les plaies, les souffrances, la mort, la croix, et d'écouter la voix de sang de ce divin Abel. En un mot, il y va de l'amour et de la fidélité de l'Épouse d'ensanglanter son esprit et son cœur par la méditation du sang que l'Époux a versé sur le Calvaire pour l'amour d'elle, et d'imiter ses souffrances autant que le zèle de son cœur pourra le commander et la faiblesse de son corps l'exécuter.

XX

Amour de saint Joseph pour le silence.

Entre toutes les vocations, j'en remarque deux, dans les Écritures, qui semblent directement opposées : la première, celle des apôtres ; la seconde, celle de Joseph. Jésus est révélé aux apôtres, Jésus est révélé à Joseph, mais à des conditions bien contraires. Il est révélé aux apôtres, pour l'annoncer par tout l'univers ; il est révélé à Joseph, pour le taire et pour le cacher. Les apôtres sont des lumières pour faire voir Jésus-Christ au monde ; Joseph est un voile pour le couvrir ; et sous ce voile mystérieux on nous cache la virginité de Marie et la grandeur du Sauveur des âmes. Aussi

nous lisons dans les Écritures que, lorsqu'on le voulait mépriser : « N'est-ce pas là, disait-on, le fils de Joseph ? » Si bien que Jésus, entre les mains des apôtres, c'est une parole qu'il faut prêcher : *Prædicate verbum Evangelii hujus*, « prêchez la parole de cet Évangile ; » et Jésus entre les mains de Joseph, c'est une parole cachée, *Verbum absconditum* ; et il n'est pas permis de la découvrir. En effet, voyez-en la suite. Les divins apôtres prêchent si hautement l'Évangile, que le bruit de leur prédication retentit jusqu'au ciel : et saint Paul a bien osé dire que les conseils de la sagesse divine sont venus à la connaissance des célestes puissances par l'Église, dit cet apôtre, et par le ministère des prédicateurs, *Per Ecclesiam* ; et Joseph, au contraire, entendant parler des merveilles de Jésus-Christ, il écoute, il admire et se tait.

Que veut dire cette différence ? Dieu est-il contraire à lui-même dans ces vocations opposées ? Non, fidèles, ne le croyez pas : toute cette diversité tend à enseigner aux enfants de Dieu cette vérité importante, que toute la perfection chrétienne ne consiste qu'à se soumettre. Celui qui glorifie les apôtres par l'honneur de la prédication glorifie aussi saint Joseph par l'humilité du silence ; et par là nous devons apprendre que la gloire des chrétiens n'est pas dans les emplois éclatants, mais à faire ce que Dieu veut. Si tous ne peuvent pas avoir l'honneur de prêcher Jésus-Christ, tous peuvent avoir l'honneur de lui obéir ; et c'est la gloire de saint Jo-

sèph, c'est le solide honneur du christianisme. Ne me demandez donc pas, chrétiens, ce que faisait saint Joseph dans sa vie cachée; il est impossible que je vous l'apprenne, et je ne puis répondre autre chose sinon ce que dit le divin Psalmiste : « Le juste, dit-il, qu'a-t-il fait ? » *Justus autem quid fecit ?* Ordinairement la vie des pécheurs fait plus de bruit que celle des justes; parce que l'intérêt et les passions, c'est ce qui remue tout dans le monde. Les pécheurs, dit David, ont tendu leur arc, ils l'ont lâché contre les justes, ils ont détruit, ils ont renversé, on ne parle que d'eux dans le monde : *Quoniam quæ perfecisti, destruxerunt*. Mais le juste, ajoute-t-il, qu'a-t-il fait ? *Justus autem quid fecit ?* Il veut dire qu'il n'a rien fait. En effet, il n'a rien fait pour les yeux des hommes, parce qu'il a tout fait pour les yeux de Dieu. C'est ainsi que vivait le juste Joseph. Il voyait Jésus-Christ, il se taisait, il le goûtait, et il n'en parlait point; il se contentait de Dieu seul, sans partager sa gloire avec les hommes. Il accomplissait sa vocation; parce que, comme les apôtres sont les ministres de Jésus-Christ découvert, Joseph était le ministre et le compagnon de sa vie cachée ¹.

Glorieux saint Joseph, parfait modèle de la vie silencieuse, vous avez tout donné pour posséder avec Marie, Jésus, ce précieux trésor, puisque vous avez donné votre cœur, ce cœur que le monde n'avait jamais cor-

¹ Bossuet.

rompu, ayant toujours été parfaitement sacrifié à Dieu dans une humble et sainte retraite, où vous vous êtes toujours caché vous-même avec votre trésor. Car c'est là votre caractère. Vous avez été vraiment un saint caché ; le Dieu caché que vous possédiez vous ayant imprimé le caractère de son état et communiqué sa grâce, pour faire de vous un saint tout intérieur, tout retiré dans votre propre cœur, tout pénétré de Dieu, tout occupé de Jésus-Christ et des mystères qui s'accomplissaient à vos yeux, et pour ainsi dire entre vos mains, et toujours caché par un saint et religieux silence ; car je lis dans l'Évangile les pensées de votre cœur et ses peines les plus secrètes. J'y lis votre commerce avec les anges, votre chasteté virginale, votre justice et votre sainteté, votre promptitude à obéir aux ordres de Dieu, vos voyages et vos fatigues pour Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, votre humilité et votre pénitence dans le travail d'un métier pénible, votre sollicitude pour le saint dépôt, votre exactitude aux devoirs de la religion, votre abandon à la conduite de Dieu, votre application à Jésus-Christ, votre douleur dans la perte mystérieuse de ce trésor, votre empressement à le chercher, votre patience et votre soumission dans les humiliations et les croix. J'y lis tout cela, mais je n'y lis aucune de vos paroles ; et, quoique vous fussiez le chef de la Famille de Dieu sur la terre, et que vous y eussiez l'autorité d'un Père et d'un Époux, vous laissiez toujours parler votre sainte Épouse, compre-

nant bien que sa dignité de Mère de Dieu la mettait au-dessus des règles ordinaires du mariage. Il n'y a qu'une seule parole qui soit rapportée de vous dans l'Évangile, mais c'est une parole apportée du ciel, une parole toute divine, une parole qu'un ange vous ordonne de la part de Dieu de prononcer le premier par un privilège tout singulier, c'est le saint, l'aimable, l'adorable nom de Jésus, et vous avez été choisi de Dieu pour imposer ce nom de salut au Sauveur même, et pour porter à son égard la qualité de parrain aussi bien que celle de père. Je vous honore dans toutes ces grandeurs et dans toutes ces vertus, ô saint incomparable, et je désire en rendre à Dieu et à Jésus-Christ les louanges, les adorations et les actions de grâces qui lui sont dues. Daignez nous offrir dans le ciel au Père que vous avez représenté sur la terre, par le Fils que vous avez nourri et que vous avez porté sur votre sein, mais qui vous nourrit maintenant lui-même de lui-même dans le sein de Dieu, et obtenez-nous la grâce d'imiter ici vos vertus, pour participer à votre récompense dans l'Éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

XXI

**Combien il est important de savoir garder le silence,
à l'exemple de saint Joseph.**

« Le silence bien compris, joint à la crainte de Dieu, est comme un char de feu qui emporte l'âme au ciel

comme Élie. O silence ! bonheur des âmes intérieures, échelle du ciel, chemin du royaume de Dieu ; ô silence ! source de la componction, miroir où le pécheur voit ses péchés, principe de lumière, de mansuétude et d'humilité, frein des oreilles, sauvegarde des yeux et lien de la langue ; ô silence ! port assuré où se trouve la tranquillité de l'esprit ; école de la lecture, de l'oraison, de la contemplation ; aide pour acquérir toutes les vertus, et source de tout bien. » Ces louanges que saint Chrysostome donne au silence sont bien propres à nous le faire estimer, aimer et observer ; mais arrêtons-nous à quelques considérations.

Le silence a été longtemps regardé comme un des principaux fondements et un des soutiens les plus forts et les plus nécessaires de la vie spirituelle. « Le silence, dit saint Bernard, est notre gardien ; c'est en lui que réside notre force, suivant ces paroles d'Isaïe : « Dans votre silence et votre esprit sera votre force. » Parlez peu aux hommes, espérez beaucoup en Dieu. »

« Le silence est le fondement de toute la vie spirituelle, où l'on acquiert la justice et la vertu par le silence ; » dit Isaïe, et saint Jacques nous avertit que tout homme qui aspire à la sagesse et à la vertu n'en aura que l'ombre, s'il ne sait retenir sa langue.

Il est certain que le silence donne une très-grande facilité pour faire le bien et s'exercer à la pratique des vertus. Isaïe nous a dit que la justice et la perfection s'acquièrent par le silence. « C'est, dit saint Jean Cli-

maque, une pente insensible au chemin de la vertu, une élévation secrète vers Dieu ; le silence nous rend attentifs sur nous-mêmes, ouvre notre cœur aux lumières et aux inspirations de Dieu, nous dispose à recevoir ses grâces, selon ces paroles de Jérémie : « Heureux celui qui attend en silence le salut de Dieu. » Le silence est encore utile à la pureté de l'âme, et empêche qu'elle ne se rouille par la communication des créatures. » Un religieux disait à l'abbé Sisaïs : « Mon père, j'ai un grand désir de conserver mon âme pure, quel moyen faut-il que je prenne? — Mon frère, vous le pouvez par le silence. » Comment pourrions-nous conserver notre âme dans la pureté, si notre langue en ouvre la porte à tout ce qui peut la souiller? De plus, le silence est la meilleure disposition à l'oraison, qui, sans lui, devient très-difficile à cause de la multitude des distractions. Aussi Dieu dit dans Osée : « Je mènerai l'âme dans la solitude, et là je parlerai à son cœur; je lui parlerai avec bonté, je la consoleraï et l'instruirai, et elle aussi pourra me parler. » C'est pour cela que saint Jean Climaque appelle le silence le père de l'oraison, et dit que celui qui l'observe soigneusement s'approche de Dieu, et est éclairé de ses lumières. « Plus le feu est serré et pressé, dit le bienheureux Justinien, plus il est fort et ardent; plus l'esprit est retiré et recueilli, plus il s'élève avec force vers Dieu et s'unit intimement à lui. »

Voilà quels sont les fruits du silence; voilà le véri-

table moyen pour acquérir la vraie perfection, à l'exemple de saint Joseph. Le silence produit le recueillement; le recueillement, la dévotion; la dévotion, l'oraison; l'oraison, l'union avec Dieu; l'union avec Dieu, la perfection. Sans le silence, point de recueillement; car comment une personne qui s'amuse à causer avec les uns et les autres, en tout temps et en tout lieu, et de tout ce qui se présente, peut-elle être recueillie et intérieure? Cela est absolument impossible; tout ce qui se répand à l'extérieur est toujours une diminution de force pour l'intérieur. Sans le recueillement, il n'y a point de dévotion; car comment en trouver dans une âme dissipée, errante et vagabonde? Sans dévotion, il n'y a point d'oraison; comment une âme indévote pourrait-elle méditer et s'élever vers Dieu? Pourra-t-elle même trouver la porte de la prière? Il est bien clair que sans l'oraison il ne peut y avoir d'union avec Dieu, puisque ce sont les actes de vertu qui exercent l'entendement et la volonté dans l'oraison, qui produisent l'union divine; et sans cette union il est encore évident qu'il n'y a point de perfection. C'est ainsi que se forme cette première chaîne qui aboutit à la perfection, mais dont le premier chaînon est le silence.

XXII

Du silence intérieur de saint Joseph.

Le silence intérieur consiste dans une grande paix de toutes les facultés de l'âme dans un repos parfait de toutes ses puissances, et dans la tranquillité de la conscience. Il naît des paroles secrètes que Dieu dit à l'oreille du cœur, selon l'expression du Roi-Prophète : « J'écouterai ce que le Seigneur mon Dieu me dira au fond du cœur, ses paroles de paix sur son peuple et sur ceux qui se convertissent. » Ce silence diffère du sommeil en ce que les âmes intérieures le goûtent en veillant. C'est dans ces âmes, dit Isaïe, que la justice réside, et l'œuvre de la paix est le silence, et une assurance éternelle.

On voit quelquefois une âme inquiète et troublée retrouver le calme et la paix en entendant seulement quelques paroles d'un serviteur de Dieu. Elle se recueille au dedans d'elle-même, et elle sent son cœur délivré de toutes les inquiétudes qui le troublaient. Or les paroles de Jésus et de Marie avaient une vertu admirable pour pacifier les cœurs.

Et quand Joseph aurait eu l'âme la plus agitée, le bonheur d'entendre continuellement la voix si douce du Sauveur et de sa sainte Mère eût suffi pour le faire jouir de ce silence intérieur, vrai reflet de la béatitude céleste.

La vie de Joseph a été une oraison continuelle. Que pouvait-il faire autre chose, dans la compagnie du Roi du ciel, que méditer les choses du ciel ? Tandis que Jésus croissait en âge et en sagesse, Joseph croissait en recueillement et en union avec le Dieu Sauveur ; il n'avait d'application aux choses extérieures qu'autant qu'il lui en fallait pour vaquer au soin de la sainte Famille. Aussi saint Bernardin de Sienne dit que ce bienheureux Patriarche fut élevé au plus haut degré de la contemplation. Il était favorisé des plus intimes communications de l'Esprit-Saint et des plus rares faveurs du divin cœur de Jésus.

Quoique le silence extérieur soit si profitable et même si nécessaire à notre perfection, le silence intérieur l'est bien davantage ; car sans lui le premier perd une grande partie de sa force, et ne produit pas à beaucoup près d'aussi grands effets. « A quoi sert la solitude du corps, dit saint Grégoire, si l'on n'y joint la solitude du cœur ? » Saint François disait à ses religieux : « En quelque lieu que nous allions, nous portons toujours avec nous notre cellule, c'est-à-dire notre corps, où notre âme est solitaire pour penser à son salut et s'appliquer uniquement à Dieu. Si notre âme n'est point en repos dans cette cellule, la cellule du monastère servira peu. » L'auteur de l'*Imitation de Notre Seigneur Jésus-Christ* nous dit : « Celui qui désire servir Dieu doit chercher et aimer la solitude intérieure ; sans elle la solitude extérieure devient une multitude. Il faut donc avoir plus

de soin de la solitude de l'âme et du silence intérieur que du silence extérieur. »

Le silence intérieur est un des plus nobles exercices qui conduit à la perfection, et c'est par le silence intérieur que l'âme fait de grandes choses, lorsqu'il semble qu'elle ne fait rien ; elle dit beaucoup lorsqu'elle ne dit pas un mot ; en s'éloignant des créatures, elle s'approche davantage de Dieu, et s'unit à lui de la manière la plus intime.

Il en est du silence et de la parole de l'âme comme du silence et de la parole du corps. Le corps parle quand il fait entendre des paroles sensibles et articulées à ceux à qui il parle ; il se tait quand il ne dit mot.

De même l'âme parle quand elle s'entretient avec quelque créature, et elle garde le silence lorsqu'elle ne communique avec aucune. Mais, lorsqu'après les avoir perdues de vue, à l'exemple de saint Joseph, elle pense uniquement à Dieu, qu'elle ne s'occupe que de lui seul, comme s'il n'y avait au monde que Dieu et elle, qu'elle ne voit ni anges, ni arbres, ni éléments, ni aucune créature, quelle qu'elle soit, dont elle pût se former une idée, alors règne ce silence universel que nous appelons le silence intérieur de l'âme.

Cependant le silence de l'âme diffère de celui du corps. Quant au corps, nous ne pouvons parler qu'avec la langue ; mais l'âme se tait et parle par l'entendement, la volonté, l'imagination et la passion. Elle parle par l'entendement à une créature, quand elle produit

un acte de souvenir ou d'affection envers elle ; elle lui parle par l'imagination, lorsqu'elle se la représente, qu'elle voit son image ; elle lui parle avec passion, lorsqu'elle est dominée par une passion quelconque. C'est ainsi que l'âme parle aux créatures. Elle se tait quand elle ne fait rien de semblable, que son entendement ne s'occupe point d'elles, que sa volonté ne s'y attache par aucune affection, que son imagination évite de se les représenter, qu'elle ne ressent pour elles aucune passion. L'âme ainsi débarrassée s'occupe de Dieu seul, le loue, le bénit, l'adore, le glorifie, le remercie, s'élançe dans son sein par des actes intérieurs de vertu, et surtout des vertus de foi, d'espérance et de charité !

Mais ce silence intime est parfait lorsque l'âme, ne parlant à aucune créature, ne parle pas même à Dieu, et qu'elle l'écoute intérieurement avec la plus grande attention et le plus profond respect.

Elle le voit en elle comme dans son temple ; elle entend en elle les paroles de bonté, de miséricorde et de sagesse ; il lui semble entendre une voix qui lui dit : « Écoutez, ma fille, voyez et prêtez une oreille attentive. » Elle répond alors avec le prophète : Puisque mon Dieu veut me faire l'honneur de me parler, « j'écouterai ce que me dira le Seigneur ; je sais qu'il ne dira à son peuple, aux âmes choisies, à ses saints, que des paroles de paix, qui apportent le bonheur et la joie. » C'est alors que l'âme fait l'oraison qu'on ap-

pelle de silence ; elle est comme Madeleine aux pieds de Notre-Seigneur, attentive à le regarder et à l'entendre, à s'écouler et à se transformer entièrement en lui avec toute l'affection de son cœur.

XXIII

Excellence du silence intérieur. — Dispositions nécessaires pour y parvenir.

Le silence intérieur vaut mieux que toutes les paroles que nous pourrions dire, c'est un des plus grands hommages qu'on puisse rendre à la Divinité. « Le silence est votre louange, ô mon Dieu, dans Sion ! » Que peut faire l'homme devant votre Majesté infinie, en contemplant vos infinies perfections, que de se taire ? « Lorsqu'une chose surpasse nos pensées, dit saint Denis, nous ne pouvons l'exprimer par des paroles, et nous gardons le silence. « Rien ne convient mieux aux mystères de la religion, dit saint Ambroise, que de les méditer en silence. Ce silence intérieur procure à l'âme des biens immenses ; il l'arrache aux créatures pour l'attacher à Dieu, qui est l'unique principe de sa pureté, de sa sainteté, de sa force, de sa perfection et de tous ses biens. » « Le solitaire, dit Jérémie, se tiendra assis en silence, et, par là, il s'élèvera au-dessus de soi, de ses inclinations et de sa nature corrompue. » Ce nou-

vel être qui divinise les âmes a différents degrés de perfection, plus il s'accroît en perfection, plus il fait sentir à l'âme de douces expériences. Dieu, qui en est le principe, agit dans l'âme d'une manière si vive et si douce, qu'elle pense ne pas agir, mais que Dieu fait tout en elle. Il lui paraît souvent qu'elle n'a ni entendement ni volonté, abimée et perdue qu'elle est en Dieu, qui lui tient lieu de tout. Elle se perd elle-même de vue, et, n'ayant de regards que pour Dieu, qu'elle voit et qu'elle sent en elle, elle se compte comme si elle n'y était pas et qu'il n'y eût que Dieu seul. C'est le fer qui est au feu qui semble n'être plus; c'est la goutte de rosée tombée dans l'Océan, où elle est abimée; c'est la petite vapeur attirée et pénétrée des rayons du soleil qui paraît cesser d'être ce qu'elle est pour être transformée en lumière.

Ce silence est comparé, dans le cantique, au sommeil de l'Épouse; Le divin Époux défend expressément à ses compagnes de l'éveiller avant qu'elle le veuille, ou qu'elle s'éveille d'elle-même. Saint Grégoire, saint Bernard et plusieurs autres Pères appliquent ces paroles à la contemplation et à l'oraison de silence, parce que celui qui dort ne parle à personne, ne voit personne, n'entend personne. Il en est de même du silence intérieur, où l'on n'a pas plus de commerce avec les créatures que si elles n'existaient pas. Dieu a donné le sommeil à l'homme pour la conservation de son corps; après avoir travaillé tout le jour, il a besoin de ne pas voir, de ne

pas entendre, de ne pas parler. Quand les facultés intellectuelles se reposent, le corps est alors livré à lui-même, ses forces s'augmentent : digérant mieux, il est mieux nourri ; tandis que le bruit des créatures, l'agitation, troublent toutes ses fonctions. Il en est de même du sommeil de l'oraison et du silence intérieur nécessaire à l'âme qui, occupée au dehors du soin du prochain, cesse de parler, de voir et d'entendre, de se livrer à une foule d'actions, même bonnes ; elle a besoin de se reposer pour soutenir la faiblesse que lui causent ces derniers emplois, et acquérir de nouvelles forces pour agir d'une manière toute spirituelle. Alors elle digère les paroles de Dieu, et les vérités chrétiennes ; elle devient forte et courageuse, et avance à grands pas dans la vertu ; quoiqu'un homme mange des viandes fortes, s'il ne dort et ne prend le repos nécessaire, il devient lâche, pesant et abattu. De même que celui qui est livré à des occupations extérieures, quelque bonnes et saintes qu'elles puissent être, deviendra faible et languissant, et courra risque de se perdre, si le sommeil de l'oraison lui manque et s'il ne dort point. « Quand Dieu, dit David, aura donné ce sommeil mystérieux à ses bien-aimés, son héritage les suivra bientôt. » Or quel est l'héritage de Dieu ! C'est en ce monde la grâce, la vertu, la perfection et la sainteté, et dans l'autre la gloire et la jouissance de la félicité éternelle. Voilà les biens et les richesses que ce sommeil et ce silence procurent à l'âme. Le Père Balthasar Alvarez,

ayant reçu l'ordre du Général de la Compagnie de Jésus de rendre compte de la manière dont il faisait son oraison, dit entre autres choses : « Quelquefois je médite en repassant dans mon esprit quelques paroles de l'Écriture ; d'autres fois je raisonne et ne médite pas, mais je demeure en silence et en repos devant Dieu. »

Ce silence et ce repos sont un riche trésor. Nous devons comprendre par là l'estime profonde que nous devons avoir pour le silence intérieur, et le soin que nous devons prendre pour le bien pratiquer. Mais, hélas ! nous faisons ordinairement tout le contraire ; nous nous occupons des créatures, notre âme cause, badine et folâtre sans cesse avec elles ; elle s'occupe tantôt d'une affaire ou d'un emploi, d'une chambre, d'un meuble, d'un livre, d'un mot qu'on nous aura dit, d'une affaire de rien, une paille arrêtera cette grande âme, cette substance divine, image vivante de Dieu, créée pour se nourrir éternellement dans son sein. Elle ressemble alors à ces petits enfants qui jouent dans les rues avec autant d'ardeur que s'il s'agissait d'une affaire de grande importance, ou à ces petites filles sans cesse occupées de leurs poupées et qui pleurent quand on les leur ôte.

C'est ainsi que nous parlons aux créatures, tandis que nous devrions rompre tout commerce avec elles, pour nous livrer à l'oraison de silence. Nos oraisons ne sont souvent que des oraisons de causeries. Faisons taire les créatures pour écouter Dieu, qui nous parle et qui en une seule parole nous fera plus de bien que tout

ce que nous pourrions lui dire. Si Dieu nous dit : « Écoute Israël, et ne dis mot ; » répondons-lui avec Samuel : « Parlez, Seigneur, pour que votre serviteur vous écoute. » Jaloux du bonheur de l'âme intérieure à qui Dieu fait goûter sa divine présence, le démon s'emploie pour la troubler, soit en faisant naître des occasions ou des occupations extérieures, soit en lui jetant une foule de pensées qui, comme un nuage, empêchent les plus pures lumières du divin Esprit, dans les temps mêmes les plus saints des mystères de l'Église, des solitudes, des oraisons, des sacrements, etc. Les exercices extérieurs de propre choix, ou contre l'obéissance, tirent l'âme hors de son chez soi ; elle se dissipe, ne se possède plus, ne se trouve plus en elle-même, et, par cet égarement, ne retourne pas en elle pour y trouver le Bien-Aimé, et faire en sa présence les exercices spirituels spirituellement. Ces âmes extérieures ont peine à rentrer dans leur intérieur. Quand elles se font violence pour y retourner, elles se présentent à Dieu comme des égarées qui font pitié, ne pouvant s'appliquer à quoi que ce soit de spirituel : et comment ces pauvres âmes dissipées pourraient-elles posséder tranquillement la présence de Dieu, puisqu'elles ne se possèdent pas elles-mêmes ? Oui, les âmes sans récollection, qui se dissipent et se partagent en mille objets, ne sentiront jamais la douceur de la présence divine. L'excès de leurs occupations extérieures s'y oppose. Il ne s'agit pas ici des occupations inutiles seulement, mais encore

des bonnes par elles-mêmes, lorsqu'on s'y applique à contre-temps, leur donnant une infidèle préférence sur les exercices spirituels et intérieurs. Mais l'empêchement le plus subtil, et qui trompe une multitude de spirituels prétendus, c'est l'agitation d'une imagination volage, coureuse et dérégée, qui fascine souvent les yeux de l'esprit, lui enlève le temps des bonnes réflexions, détourne le cœur de ses affections, et, embarrassant, en un mot, toutes les puissances de l'âme, gâte la simplicité et empêche la solitude avec Dieu, simplicité, solitude, tranquillité nécessaires pour goûter la présence de Dieu.

XXIV

Joseph reçoit l'ordre de la fuite en Égypte.

Hérode était un prince ambitieux et jaloux. Son ambition lui faisait tout entreprendre pour conserver sa couronne : sa jalousie lui rendait suspectes les personnes qui pouvaient être un obstacle à sa grandeur. Dans ces dispositions, si susceptibles des impressions les plus violentes, il apprit des Mages que le Roi des Juifs était né, que pour marque de sa naissance ils avaient aperçu une étoile extraordinaire ; que cette étoile, qui avait conduit leurs pas, n'avait disparu que lorsqu'ils étaient proches de Jérusalem. Ce prodige,

qui avait fait entreprendre aux Mages un si long voyage, leur fidélité et leur exemple, devaient, ce me semble, dissiper l'aveuglement de ce malheureux prince ; mais l'esprit de Dieu, cet esprit de lumière, ne repose que sur les humbles, et Hérode était rempli d'orgueil.

Joseph, ignorant le dessein du cruel Hérode, eût peut-être prolongé son séjour à Jérusalem, et compromis le saint Enfant : mais Dieu veillait à sa conservation. Une nuit, pendant le sommeil du saint homme, un ange lui apparut et lui dit : « Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, sauvez-vous en Égypte, et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en revenir ; car Hérode se dispose à chercher l'Enfant pour le perdre. » (*Matth.*, II.)

L'Ange paraît lui-même alarmé du péril de l'Enfant ; *et il semble, dit un Père, que la terreur ait saisi le ciel avant que de se répandre sur la terre ; afin de mettre à l'épreuve l'amour et la fidélité de Marie, et de lui prouver qu'on devait prendre part aux croix de Jésus, quand on avait le bonheur de le posséder.*

Avant que Jésus fût né, Joseph et sa sainte Épouse vivaient pauvrement, mais avec paix, dans leur humble retraite, du fruit précieux du travail de leurs mains ; mais, aussitôt que Jésus leur est donné, il n'y a plus de repos pour eux. Partout où entre Jésus, il y entre avec ses croix et toutes les contradictions qui doivent l'accompagner.



Mais quel nouvel exercice pour la foi de saint Joseph ! Son Fils, le Fils du Très-Haut, est cherché à mort, et il faut pourvoir à sa sûreté, comme à celle d'un enfant ordinaire. Dieu n'est-il pas assez puissant pour le soustraire à la cruauté d'Hérode autrement que par la fuite ? Ne tient-il pas entre ses mains le cœur de ce mauvais roi ? Pourquoi faut-il qu'un enfant tel que Jésus, pour qui le ciel devait prodiguer les miracles, coure les risques et les inconvénients d'une fuite précipitée, dans une terre étrangère ? Naguère, pour le faire adorer, une étoile brillait aux cieux et conduisait les Mages à la crèche : ainsi le ciel semblait-il trahir le secret de sa naissance et le mystère de sa divinité pour le mettre en butte aux persécutions et armer du glaive la main d'un tyran jaloux ? N'est-il pas naturel que ces pensées se présentassent à Joseph, et beaucoup d'autres semblables ? Devait-il s'attendre, après les promesses magnifiques de l'Ange, que son Fils, à peine né, serait exposé à périr sous le glaive d'un persécuteur ?

D'un autre côté, où se retirer ? en Égypte, dans un pays inconnu ? Comment y subsister ? Saint Joseph est pauvre ; il n'a de ressource que dans le travail ; et comment pourra-t-il exercer son métier et retrouver les facilités nécessaires ? C'est une terre idolâtre, où les Juifs adorateurs du vrai Dieu sont abhorrés du peuple. Quel exil ! à quelles affreuses extrémités allons-nous être réduits ! Mais combien de temps durera ce bannissement ? l'Ange ne le dit pas ; il nous laisse là-

dessus dans la plus grande incertitude. Quelle épreuve pour un père tel que Joseph, et pour le père d'un fils tel que Jésus!

Il y avait en tout cela, sans doute, de quoi jeter Joseph dans le trouble le plus violent, si il eût été moins abandonné à Dieu, si il eût eu moins de confiance dans les soins paternels de sa Providence; mais il n'eut pas la moindre inquiétude volontaire, ni pour lui, ni pour son Fils. Il souffrit tout ce que la tendresse paternelle devait lui faire éprouver en cette occasion; mais sa vertu ne fut pas ébranlée par cette épreuve. Il obéit sans délai, et partit de nuit avec Marie, tenant son Fils entre ses bras. Qu'avaient-ils à craindre en la compagnie de Jésus? D'ailleurs, pouvaient-ils être délaissés par Celui qui avait ordonné leur fuite? n'était-il pas le Père de l'Enfant qu'ils portaient dans leurs bras? n'était-il pas le même Dieu qui, plusieurs siècles auparavant, avait commandé à leurs ancêtres de traverser les mêmes déserts pour s'affranchir de la tyrannie de Pharaon, dont la cruauté égalait celle d'Hérode? Si nous avons la foi de Marie et de Joseph, nous ne craindrions rien ni de l'enfer ni des hommes, tant que nous aurions Jésus avec nous.

Marie et Joseph s'approchèrent du berceau où l'Enfant Jésus était endormi, et ce sommeil n'était pas sans mystère. La divine Mère lui dit: « Fuyez, mon Bien-Aimé, comme un faon de biche; venez, allons aux champs. » Saint Joseph parla ainsi: « Votre pouvoir

ne saurait être limité par celui des rois de la terre, mais vous voulez le cacher par une très-haute sagesse. Qui comprendra les secrets impénétrables de votre Providence? » Alors l'auguste Reine éveilla l'Enfant. Notre aimable Sauveur, voulant donner des marques qu'il était homme véritable et attendrir ses parents, pleura quelque peu, mais il se tut incontinent ¹!

Dieu a parlé; saint Joseph a transmis l'ordre, et, malgré le cri de la nature, qui s'effraye à la vue des souffrances de tout genre qu'elle prévoit, Joseph obéit promptement, simplement,.... sans autre étoile que l'*obéissance*, sans autre nourriture que la *volonté divine*, sans autre appui que l'*abandon à la Providence*.

« Que les justes, dit le *Psalmist*e, soient comme dans un festin, et pleins de joie en la présence de Dieu... Que leur cœur se réjouisse en lui, car ses yeux divins ne les perdent pas de vue et ses oreilles sont toujours attentives à leurs prières. » Ces paroles de l'Esprit-Saint nous rappellent que Dieu veille sur les justes d'une manière toute spéciale; il leur sert de refuge; il les délivre de toutes leurs peines; il les cache dans le secret de sa face; il garde tous leurs os, dit l'Écriture, et pas un ne sera brisé. Ce sont ces cieux qui sont affermis par sa parole, et qui tirent toute leur force du souffle de sa bouche.

¹ *Cité mystique.*

S'il départ ses biens avec tant de libéralité ; s'il prend des soins si doux de ceux mêmes qui sont ses ennemis et qui l'offensent par tant de crimes, quelle grâce ne fera-t-il pas à ceux qui ont le bonheur de vivre dans son amour !

XXV

Excellence et qualités de l'obéissance religieuse.

Saint Joseph, dans son obéissance à la voix de l'ange qui lui ordonne de partir pour l'Égypte, est un des plus beaux modèles que le Saint-Esprit ait offerts aux âmes intérieures et aux religieux. Afin de nous exciter plus efficacement à marcher sur ses traces, méditons sur l'excellence de cette vertu et sur ses qualités.

L'obéissance que donne la mort à la propre volonté présente un agréable sacrifice à la souveraineté et à l'indépendance de Dieu. Lucifer, avec toutes ses belles lumières, a été aveuglé lorsque, plein de lui-même, il a refusé d'obéir à son souverain Seigneur. Adam, avec la grâce de la justice originelle, a perdu son innocence, et est devenu esclave lorsqu'il a voulu faire le souverain en refusant d'obéir. Mieux avisée, l'âme religieuse, par un zèle de perfection et pour présenter ce sacrifice dans toute sa beauté, engage sa volonté de se soumettre, non-seulement à son souverain Seigneur, mais encore

à la créature pour l'amour de Dieu : sacrifice de la propre volonté, le plus agréable que la créature puisse présenter pour reconnaître sa dépendance de l'Être indépendant.

Il faut bien que le sacrifice que présente l'obéissance soit agréable aux yeux de Dieu, puisque le Verbe divin, indépendant dans le sein de son Père éternel, s'est rendu dépendant dans le sein de sa Mère, afin d'honorer le souverain domaine et l'indépendance de Dieu par un sacrifice d'obéissance qui a duré toute sa vie, et qui n'a été consommé qu'à la mort de la croix ; modèle parfait que l'âme religieuse imite par le vœu d'obéissance. Dans les mêmes intentions du Sauveur, elle immole tout ce qui est en elle de propre volonté, pour ne plus agir que par les mouvements de la volonté divine. Elle s'abandonne entièrement à ses supérieurs, ne voulant d'autres aliments pour subsister dans la vie religieuse que celui dont le Sauveur du monde a dit qu'il se servait, à savoir, d'obéir et de faire la volonté de son Père. Le défaut d'obéissance porte la confusion partout. Le défaut d'obéissance des anges en a fait des démons ; la vraie obéissance des hommes en a fait des anges. La propre volonté a creusé les enfers ; la soumission peuple le paradis. L'inobédience fait tout le désordre et la confusion de Babylone ; l'obéissance fait la paix et la tranquillité de Jérusalem ; c'est dans cette simple et humble soumission d'esprit que l'âme religieuse goûte les avantages

de son état, trouve la sûreté de son salut, connaît les moyens les plus efficaces pour avancer en la vie spirituelle. S'il existe dans la Jérusalem terrestre des âmes privées de la paix et de la douceur qui suivent la grâce de leur vocation, ou qui, après plusieurs années de religion, se traînent encore dans les voies basses des passions et des sens, désespérant d'entrer dans la sublime région de la vie spirituelle, qu'on examine de bonne foi la cause de ce malheur, on découvrira le défaut de soumission ou de simplicité dans l'obéissance. La vraie simplicité fait l'âme et la perfection de l'obéissance; plus l'obéissance est simple, plus elle est parfaite. Simplicité d'esprit à se soumettre aux ordres des supérieurs, sans retour ou réflexion de raison humaine, mais simplement avec un regard sur la première et souveraine raison qui s'explique par leur bouche; simplicité de volonté, qui va et qui vole partout sans résistance, qui exécute fidèlement les ordres, quoi qu'il en puisse coûter. C'est cette simplicité qui fait la douceur et le plaisir de l'obéissance, comme le défaut en fait l'amertume. J'aimerais mieux l'enfer avec l'obéissance que le paradis sans obéissance; l'enfer avec l'obéissance serait mon paradis, et le paradis sans obéissance serait pour moi un cruel enfer.

Le démon n'a point de prise sur la simplicité de l'obéissance; tous ses artifices ne servent qu'à augmenter le mérite de l'obéissant. Mais, si l'on s'écarte de cette simplicité, les détours que l'on donne à l'obéis-

sance ouvrent au démon une entrée dans l'âme ; il se cache fort subtilement dans les plis de la propre volonté pour la troubler et la tenter. L'âme s'est soustraite à l'obéissance sous de belles apparences ; on s'est dispensé de ses offices pour être plus solitaire, pour travailler avec moins de distraction à son intérieur ; on a employé des artifices dévots pour prévenir l'obéissance et obliger les supérieurs à suivre ses sentiments : voilà les plis dans lesquels le démon est enveloppé, d'où il sort bientôt après avoir fait son coup, donnant aussitôt à l'âme mille inquiétudes, lui faisant trouver des épines partout où elle se proposait des roses. La solitude lui devient ennuyeuse ; son intérieur est plus dissipé que jamais ; de violentes tentations la conduisent sur le bord du précipice. Il arrive mille autres désordres dans l'âme qui a manqué de simplicité en l'obéissance.

L'âme qui a péché contre la simplicité de l'obéissance tâche souvent de déguiser ce qu'elle souffre dans l'état où Dieu ne l'a pas mise ; mais il est constant, à moins d'être insensible aux points essentiels de sa profession, qu'elle ne saurait se délivrer de ses maux et se tirer du danger de manquer son salut qu'en retournant à la simplicité de l'obéissance. C'est là uniquement que l'âme religieuse trouve la sûreté et goûte la douceur de son état ; c'est par là que l'on commence d'entrer dans les belles voies de l'Époux. Voulez-vous un chemin court pour devenir spirituel, obéissez. Voulez-vous

marcher sûrement et faire de grands progrès dans les voies de Dieu, obéissez. Voulez-vous persévérer et vous disposer à la plus haute perfection, obéissez. Mais obéissez dans la simplicité de votre cœur, et souvenez-vous que le langage de l'obéissance est court. On obéit au premier mot, et on n'en dit d'autres que volontiers, avec un air gai qui marque la joie et le plaisir du cœur obéissant.

XXVI

Le départ pour l'exil. — Confiance en Dieu.

La nuit était sombre et tranquille sur la petite ville de Nazareth, quand la Sainte Famille partit pour l'exil. De même que Jésus était venu comme un Dieu, ainsi il s'en allait comme un Dieu, sans être remarqué et sans que son absence parût causer un vide. Personne ne semble moins manquer sur la terre que Celui de qui elle dépend tout entière.

Le chemin qu'ils prirent n'est pas celui que la prudence humaine leur aurait indiqué. Ils passèrent près de Bethléem, comme si le voisinage de Jésus devait répandre les bénédictions sur ces pauvres innocents, qui, dans l'ignorance du malheur affreux qui les menaçait, reposaient doucement sur le sein de leurs mères.

Joseph, marchant le premier, comme l'ombre du Père Éternel, emportait une légère provision de blé qu'il devait broyer pour leur nourriture, sur la route de l'exil. C'est ainsi que les Patriarches des anciens jours traversaient les plaines de l'Idumée; la pierre des solitudes leur servait à la fois de meule pour écraser le froment et d'oreiller pour reposer leur tête.

Le Seigneur est l'appui des justes; ils doivent mettre en lui toute leur confiance. Ils ne seront pas confondus.

Si les biens de la terre leur sont nécessaires ou avantageux, ils en auront infailliblement; car le Saint-Esprit nous assure que ceux qui cherchent le Seigneur ne manqueront d'aucun bien. Après une promesse si expresse de la Vérité même, il faut demeurer parfaitement convaincu que, si les justes sont dans le besoin et souffrent les rigueurs de l'indigence, ces épreuves n'arrivent que par une permission amoureuse de la Providence, qui veut se servir de ces souffrances passagères pour les faire jouir d'une manière plus glorieuse des biens ineffables et infinis de la bienheureuse éternité. Quelles consolations pour les pauvres de croire, d'après les promesses de Dieu lui-même, que s'ils sont dénués des richesses périssables, c'est afin qu'ils soient plus assurés de posséder éternellement les seuls biens véritables et capables de les contenter, s'ils sont fidèles à la grâce!

O mon Dieu! que l'exemple de Marie, de Joseph et de tant d'autres saints qui ont été les favoris de votre

Providence, est efficace pour dissiper toutes nos inquiétudes et nous faire vivre dans la pratique du saint abandon !

Marie suivait Joseph sur une modeste monture ; elle portait dans ses bras le Roi du ciel fuyant comme un proscrit les fureurs d'un misérable ver de terre.

C'était en hiver, le voyage était à peu près de cent quarante lieues, comme l'assurent communément les auteurs. (*Vid. Baronius, I, cap. viii.*) Il fallait donc au moins trente jours pour l'achever. Quant au chemin, il était, au rapport de saint Bonaventure, pénible, inconnu, sauvage et non frayé : *Viam silvestrem, obscuram, asperam, et inhabitatam.*

Ils n'avaient pas encore franchi les montagnes qui les séparaient du désert, lorsque tout à coup des lamentations répétées par les échos d'alentour frappent leurs oreilles. Ces cris déchirants des saints Innocents, massacrés sur le sein de leurs mères, remplirent le cœur de Marie et de Joseph d'une grande tristesse. Marie serra plus fortement entre ses bras son divin Fils, et Joseph fit vœu de lui faire un rempart de son corps.

Qui pourrait dire ce qu'ils eurent à souffrir au milieu d'une route si difficile, dans une saison si rigoureuse ! Pendant le jour, une chaleur accablante rendait leur marche plus pénible, et, quand la nuit était venue, aucun abri hospitalier ne s'offrait à leurs regards pour y goûter un peu de repos. Ils avaient peu de vivres, et

souvent, au milieu de ces déserts arides, ils étaient brûlés par la soif.

Un jour la bienheureuse Véronique de Binasco, de l'ordre de saint Augustin, eut une vision dans laquelle il lui semblait qu'elle accompagnait la Sainte Famille dans ce voyage d'Égypte, et que la sainte Vierge lui disait : *Ma fille, tu as vu les travaux, les peines et les dangers que nous avons subis avant de parvenir en Égypte. Eh bien, apprend que les grâces ne s'accordent jamais qu'aux souffrances supportées patiemment.*

O admirable abnégation de volonté et de jugement ! O résignation digne d'être proposée à l'imitation de tous les hommes ! Imitons-la, nous, du moins, qui voulons être des hommes spirituels. Il pourra se faire, en effet, que Dieu exige de nous des choses difficiles et répugnantes à la nature ; mais alors, au lieu d'écouter ses raisons insidieuses, conformons-nous promptement, entièrement au bon plaisir divin, lui sacrifiant, s'il le faut, biens, patrie, honneur, volonté, jugement, et la vie même, s'il est nécessaire. Quoi de plus juste, puisqu'il a sur nous une souveraine autorité ? Quoi de plus raisonnable, puisque nous savons qu'il dispose toutes choses pour notre avantage, et adoucit ce qu'il y a de plus amer par ses aimables suavités ?

Voilà bien aussi ce que l'Esprit-Saint ne cesse de nous recommander dans les divines Écritures : « Humiliez-vous, dit l'apôtre saint Pierre (I^{re} Ép., c. v), sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève au

temps de sa visite. Déposez dans son sein toutes vos sollicitudes, car il est sûr qu'il a grand soin de vous. » Que risquez-vous, en vous soumettant à sa volonté sainte en toute circonstance? Ne savez-vous pas, dit l'apôtre saint Paul, que tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu? *Diligentibus Deum, omnia coopeperantur in bonum.* (Ep. ad Rom., VIII.) Qu'avons-nous à craindre sous sa conduite? Si le tonnerre gronde, si la terre tremble, si les montagnes s'affaissent, si le ciel croule, si le monde rugit, si l'enfer se déchaîne, peu nous importe; car sa providence veille et nous conservera. N'est-il pas écrit que celui qui demeure sous la protection du Tout-Puissant peut vivre en paix et sans alarmes? *Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur.* (P. xc.) Oh! que de chagrins nous nous épargnerions; que de péchés nous éviterions, de combien de mérites nous nous enrichirions, en demeurant toujours soumis aux ordres de la Providence!

XXVII

Séjour de saint Joseph en Égypte.

Après beaucoup de peine et de fatigues, Joseph arriva avec Jésus et Marie à Héliopolis, dont le nom se trouva parfaitement vérifié dans cette occasion, car ce

nom signifie ville du soleil, et alors elle possédait dans son sein le vrai Soleil de justice.

L'exil est dur, même dans la jeunesse, quand l'espérance adoucit tout et que le cœur a une puissance pour se créer de nouveaux liens ; mais, quand on est arrivé à un certain âge, l'exil est un supplice dont l'amertume n'a pas d'adoucissement. Ce sont des souffrances qui ôtent au cœur toute sa force, et un fardeau qui devient plus lourd à mesure que chaque année qui passe ajoute son poids à celle qui l'a précédée. On ne saurait s'habituer à l'exil. La pauvreté est partout pénible à supporter, mais combien elle est plus dure encore dans une terre étrangère où nous n'avons aucun droit et où nous n'excitons la sympathie de personne !

Combien dut souffrir la Sainte Famille dans le pays barbare de l'Égypte, pendant sept ans environ qu'elle y demeura, selon l'opinion commune ¹ ! Pour connaître à fond la dureté de ce peuple, il suffit de consulter l'Écriture, qui rapporte les mauvais traitements qu'eut à subir parmi cette nation le peuple d'Israël, au temps de Pharaon, et qui n'en put être délivré que par les prodiges sans nombre que fit le Seigneur pour le sauver d'un si dur esclavage. Marie et Joseph travaillaient, chacun de leur côté, pour gagner leur vie ; celui-ci dans une boutique , en qualité, peut-être, de simple ouvrier, et la

¹ *Vid. Trombel. in Vit. Deip. Zachariam in diss. ad hist. Eccl. Id expressè tradunt Ammonius Alexandrin. Ansel. Cantuar. Euseb. Cæsar. S. Thomas, aliique.*

Vierge dans le secret de sa maison (où elle avait sans doute à souffrir beaucoup d'incommodités), ayant toujours en sa compagnie ce divin Enfant, qui était habituellement sous ses yeux, et qui seul faisait ses délices. *Comme ils étaient pauvres*, dit saint Basile, *il est évident qu'ils durent se livrer à des travaux pénibles, pour se procurer les choses nécessaires à la vie.*

Que d'injustices n'auront-ils pas eu à supporter de la part de ceux qui vendaient les marchandises, de ceux qui les leur achetaient, et de ceux pour qui ils travaillaient ! Que s'il n'est rien de plus commun, même parmi les fidèles de nos jours (et plutôt au ciel qu'il n'en fût pas ainsi !), que n'auront-ils pas souffert parmi des gens idolâtres ! Ah ! que ne nous est-il donné de pénétrer le profond silence de l'Écriture, et de connaître parfaitement la vie qu'ils menèrent au milieu d'un peuple avare, cruel et inhumain ! Peut-être découvririons-nous mille circonstances où cet Enfant divin, sa sainte Mère et saint Joseph manquaient de pain ! *L'Enfant-Jésus, pressé par la faim, demanda quelquefois du pain à sa Mère sans qu'elle pût lui en donner*, ainsi que l'a écrit Landolphe de Saxe. Quel genre de martyr pour des cœurs embrasés de la plus tendre charité ! Les pères de famille qui gémissent sous le poids de l'indigence sont bien à même de se pénétrer d'un si douloureux état. Cependant ces personnes aussi saintes que respectables se soumettant aveuglément aux dispositions divines, malgré la désolante incertitude où elles

étaient sur la durée d'un exil, bien peu différent de la mort.

La privation des choses de la terre n'était pas ce qui faisait souffrir davantage le cœur de Joseph. Quelle vive douleur remplissait son âme en voyant le règne du démon établi de toute part, et les infortunés habitants de ces contrées livrés aux pratiques les plus abominables et aux vices les plus honteux.

Cependant son cœur, toujours uni à ceux de Jésus et de Marie, est préservé du souffle empoisonné du démon ; il travaille loin de Jésus, mais son cœur reste à ses côtés ; et le soir, lorsqu'il revient, il presse contre sa poitrine le bon Jésus qui le console de ses peines et lui révèle les pensées de miséricorde qu'il a sur ce pays. C'est ainsi que les scandales dont il est témoin, loin d'affaiblir sa foi, contribuent au contraire à la soutenir et à l'augmenter. Ils lui apprennent même à compatir aux misères de ses frères, et à prier, afin que le règne de Jésus s'établisse sur les ruines de l'empire du démon.

Des doutes devaient traverser l'esprit des multitudes lorsqu'elles se réunissaient pour rendre aux plus vils animaux un culte impie. Quelque rayon de vérité, quelque trouble salutaire, doit avoir atteint plusieurs âmes, comme la douce contagion de la présence de Jésus, de Marie et de Joseph, car ils ne s'approchent jamais de nous sans apporter avec eux des grâces et des bénédictions.

C'est ainsi que Jésus, porté en Égypte dans les bras de Joseph et de Marie, consacre par sa présence la terre même qui avait été la plus grande ennemie de son peuple, et qui était pour ainsi dire le centre de toutes les ténèbres de l'idolâtrie, les idoles tombent de leurs autels à mesure qu'il s'avance, une vertu secrète se répand au loin dans ces plaines de sables brûlants; elle sanctifie toute cette région, et la prépare pour les merveilles qui devaient plus tard la rendre à jamais célèbre.

« Ainsi disent les saints Pères, s'accomplit cet oracle d'Isaïe : Voici que le Seigneur montera sur une nuée légère et entrera dans l'Égypte, et les idoles s'ébranleront devant lui, et le cœur de l'Égypte se fondra au dedans d'elle-même. »

Et cette nuée sur laquelle était porté le Seigneur, c'était, ou bien l'adorable Humanité qu'il avait prise en l'unité de sa personne, ou bien cette nuée que vit Élie sur le Carmel, c'est-à-dire Joseph portant Jésus entre ses bras.

Ainsi, par la présence du Fils de Joseph, la foi du vrai Dieu prit racine en la terre d'Égypte, l'idolâtrie y fut détruite, au moins dans les âmes de ceux qui avaient le cœur droit, le chemin de la vérité et de la vie éternelle que le démon avait fermé fut ouvert, le Soleil de justice l'éclaira, et cette terre, jusqu'alors couverte de tant de ténèbres et désolée par une si longue idolâtrie, fut inondée de lumière et de grâce.

Tel fut, d'après Baronius et les Pères, le fruit de la présence du Seigneur prédite par Isaïe. Porté sur les bras de Marie, Jésus, en traversant le désert de cette plage infidèle, y répandit alors cette semence de bénédiction, y produisit le germe sacré de tant de saints anachorètes qui devaient bientôt faire fleurir ce désert comme un lis (*Isaïe*), le couvrir d'un ample moisson de grâce, y produire et y faire couler à longs flots le miel odorant et suave d'une sainteté toute céleste, d'une perfection tout angélique. Bientôt, dit Ludolphe de Saxe, bientôt celui qui viendra dans ces solitudes, sanctifiées, dès ce jour, par la présence de Jésus, de Marie et de Joseph, y verra avec admiration le désert devenu et plus saint et plus digne que n'était jadis le paradis de notre père Adam : il y verra d'innombrables chœurs d'anges briller dans des corps mortels : il y verra ce vaste désert tout couvert de l'élite des héros de l'armée du Christ, des plus candides brebis de son royal troupeau, d'une multitude d'hommes mortels qui retracent et font briller sur la terre la conversation et la vie des Vertus des cieux. Au commencement et du sein de son Père, le Verbe, par qui tout a été fait, avait semé avec une profusion infinie l'innombrable armée des astres dans l'immensité des cieux ; aujourd'hui, du sein de Marie, sa Mère, il est plus libéral envers le désert qu'il ne le fut envers les cieux et il le fait briller de plus d'habitants angéliques que les cieux ne comptent de sphères éclatantes.

Le grand saint Hilaire, considérant Joseph dans le voyage de Judée en Égypte tenant le Sauveur entre ses bras, croit voir figurer en lui le zèle et la ferveur des Apôtres, quand ils portèrent dans tout l'univers la parole de leur divin Maître, pour instruire les hommes et les conquérir à son amour.

Aussi on a remarqué que le nom de Joseph a été connu dans toutes les missions dont Dieu l'a établi le protecteur. Son culte a passé en Asie, en Afrique et en Amérique. En Turquie, les Latins et les Grecs l'honorent ; le premier des Iroquois et le premier des Tunquinois qui furent baptisés reçurent le nom de Joseph ; les sauvages du nouveau monde l'invoquent ; et parmi les nombreuses réductions du Paraguay, celle de saint Joseph, à peine établie, dut à son puissant protecteur la gloire d'avoir attiré au christianisme six peuplades sauvages qui l'entourent.

XXVIII

Abandon de saint Joseph à la Providence.

Exilé au milieu d'un peuple idolâtre, ennemi juré des Israélites, n'ayant aucun appui humain sur lequel il puisse compter, sans fortune, sans secours, sans amis, saint Joseph redouble d'autant plus de confiance en Dieu qu'il ne peut rien espérer des créatures. Véri-

table adorateur de la divine Providence, il la voit en toutes choses, comme elle se trouve en tout ce qui arrive; il a toujours les yeux arrêtés sur son aimable conduite, et c'est dans cette vue pleine d'amour et de respect qu'il jouit d'un bonheur qui est comme un avant-goût de la béatitude éternelle; en cela semblable aux anges qui voient toujours la face du Père Céleste. Il voit Dieu dans les prospérités, c'est ce qui l'attache à cet Être infiniment bon; c'est ce qui le sépare de la part que la nature pourrait y prendre; c'est ce qui le désoccupe de la satisfaction que l'amour-propre pourrait y trouver; c'est ce qui l'empêche de s'élever en lui-même et de s'enorgueillir de ce qui enfle ordinairement le cœur des hommes. Saint Joseph voit Dieu dans les adversités; c'est pourquoi, non-seulement il les souffre avec patience, mais encore avec amour et avec joie; car, ne s'arrêtant pas à la peine qui lui arrive et qu'il porte avec courage, il regarde la main qui l'éprouve et qui les envoie; et, comme c'est une main divine toujours infiniment aimable, il l'embrasse, il la bénit, il la loue, il l'aime et il l'adore.

Détournant les yeux des choses créées, c'est en Dieu seul qu'il met sa joie; il ne se réjouit qu'en Dieu seul et de Dieu seul; sa joie dans ces dispositions est très-pure, car elle n'est pas partagée par la nature, et dans sa pureté elle est très-grande. Elle coule à torrents délicieusement dans son cœur, puisqu'elle est semblable à celle que les bienheureux possèdent dans la Jérusalem.

salem céleste, ayant les mêmes objets, les mêmes motifs, les mêmes affections. C'est cette manne cachée, dit l'Esprit-Saint, que personne ne connaît que celui qui la goûte. Elle est ineffable dans les rapports qu'elle a avec la joie de Dieu même, parce que Dieu ne se réjouit qu'en lui-même et de lui-même. *O Seigneur, que vous avez caché de biens et de douceurs pour ceux qui vous craignent ! Mais c'est pour ceux qui espèrent en vous, comme dit le Psalmiste, que vous les avez préparés.*

La paix de l'âme qui se repose entièrement, comme saint Joseph, sur la divine Providence est inaltérable, et rien ne peut la troubler ; car elle sait que toutes les créatures sont entre les mains de Dieu pour en faire ce qu'il lui plaira. Tous les hommes avec leur puissance, les démons même, avec leur mauvaise volonté, ne peuvent lui causer d'inquiétude, parce qu'elle sait qu'ils n'ont de force qu'autant que sa divine providence leur en donne. Il faut que tous ses desseins s'accomplissent, dit Isaïe ; il faut que toutes ses volontés s'exécutent, quand l'enfer ferait ses derniers efforts et vomirait toute sa rage. (Isaïe, XLVI, 10.) A l'exemple de saint Joseph, la plus rigoureuse pauvreté où elle peut tomber, les derniers délaissements de ses proches ou de ses meilleurs amis, les humiliations les plus sensibles, les outrages, les affronts les plus ignominieux, en un mot, tout ce que l'on peut imaginer de plus affligeant ne saurait lui faire perdre la paix, parce qu'elle ne sort jamais du repos qu'elle prend uniquement en Dieu.

Bien convaincue que tout être créé n'est rien devant Dieu, tout ce qui peut lui arriver en ce monde est incapable de la troubler, car comment pourrait-elle s'affliger de ce qui n'est pas? « C'est une illusion, dit saint Jean Chrysostome, que Job, dans ses malheurs, eût perdu quelque chose; après avoir perdu tous ses biens, il possédait encore tous ses biens en entier: car, à proprement parler, Dieu seul et la confiance en sa divine providence était tout son bien, il regardait tout le reste comme des ombres et des apparences. »

A l'exemple de saint Joseph, qu'il nous suffise que Dieu soit tout et qu'il gouverne toutes choses. Le secret le plus infailible pour déraciner l'orgueil, c'est de regarder Dieu et de s'oublier soi-même; car tout notre bien vient de lui, et il est lui-même la voie qui conduit à la vie, en nous abîmant en lui, notre bienheureux centre. Plongeons-nous doucement dans l'abîme de sa divinité, et fuyons dans cet adorable asile. Jamais nous ne sommes plus agréables à Dieu que quand nous sommes bien anéantis devant lui, pour le laisser opérer en nous tout ce qu'il veut, et comme il le veut. Notre orgueil et notre amour-propre ne nous tourmentent que parce que nous nous regardons trop et pas assez Dieu, ce Dieu de majesté et de bonté qui veut nous occuper tout entiers. Remettons à Dieu tout notre fond tel qu'il est; quand lui seul le gardera, il en fera disparaître toutes les ronces et les épines, surtout si, pendant qu'il opère ces changements heureux, nous ne cessons d'avoir les yeux attachés

sur lui. Quand nous ne nous fions pas à Dieu, nous méritons qu'il nous laisse en proie à nos ennemis ; mais, quand nous lui abandonnons le soin de ce qui nous regarde, il se charge de tout, il remédie à tout. Le ciel et la terre passeront plutôt que la promesse qu'il a faite d'avoir soin des âmes qui mettent en lui toute leur confiance et leur attente. Je suis persuadé que toute la sainteté de la vie consiste aussi bien que tout notre bonheur à laisser faire Dieu en agréant tout ce qu'il fait et tout ce qui lui plaît : c'est un principe dont il ne faut jamais s'écarter. Si quelquefois on est agité et dans le vide, c'est lorsqu'on sort de cette si juste disposition. Qu'est-ce que l'oubli et le souvenir des créatures ? Tout n'est rien hors Dieu seul, qui est tout et seul tout.

Pour le chrétien fidèle, là où est Jésus, là est la patrie, là est le ciel. Recueillons en terminant ce chapitre les belles réflexions d'un grand Maître de la Vie intérieure.

Dieu est partout, et il envoie son esprit en tout pays. De tous les endroits du monde nous avons accès auprès de Dieu par son Fils, et en tous lieux Jésus-Christ et les saints nous prêtent leur faveur et leur secours. Les ordres de Dieu, qui nous étaient donnés par les anges, avant la venue de Jésus-Christ, sont maintenant plus vénérables dans la bouche des hommes, depuis que le Verbe a choisi l'homme pour s'unir à lui, et qu'il a pris ses frères pour être ses membres et les interprètes de sa volonté. N'ayant droit d'être en aucune part, si ce n'est

par la grâce de Jésus-Christ, quelque demeure qu'elle nous assigne, nous la devons accepter avec actions de grâces ; sachant que, sans cette miséricorde, nous n'aurions point d'autre place que l'enfer. Si le Fils de Dieu n'a pas refusé de sortir de son Père pour venir dans le monde, il n'y a point de pays si agréable que nous ne devions librement quitter en honneur de son Incarnation et de son séjour parmi les Juifs. S'il vient même en nous par le très-saint Sacrement, afin de nous témoigner son amour, y a-t-il aucun bien où nous devions faire difficulté de nous rendre, afin de lui donner des preuves du nôtre ? Les pertes que nous croyons faire par le changement de lieu sont toujours réparées avec avantage lorsque nous lui en faisons un sacrifice volontaire ; et l'unité de Jésus-Christ, que la distance de pays ne peut rompre ni diviser, ne permet pas que nous soyons privés en réalité des biens spirituels que nous avons quittés en apparence. Il est vrai que nous sommes séparés de nos amis par notre départ d'avec eux ; mais c'est seulement la chair, à laquelle tout chrétien est mort, et saint Paul nous apprend que, selon elle, nous ne connaissons personne, pas même Jésus-Christ, quoiqu'il ait vécu en chair autrefois parmi nous. Quant à l'esprit, nous sommes avec eux dans une même cité de Jérusalem, qui est répandue par toute la terre ; et nous ne sommes pas seulement présents les uns aux autres, mais si unis, que nous composons un seul corps en Jésus-Christ.

XXIX

**Consolations de saint Joseph pendant son séjour en Égypte.
Les vrais plaisirs de l'Âme intérieure.**

D'après le sentiment le plus reçu, Joseph demeura avec Jésus et Marie environ sept années en Égypte.

Durant ce temps, la ville où résidait la Sainte Famille fut le centre du monde. Les anges aimaient à y venir pour adorer leur Chef et leur Roi, soumis à un pauvre ouvrier. Là, quoique les hommes l'ignorassent, arrivaient les soupirs et les espérances du monde entier. Des actes surnaturels de sainteté consommée et d'un prix infini émanaient du Cœur de Jésus. C'est en Égypte qu'il commença à croître d'une manière sensible aux yeux des hommes. Quelle joie pour Joseph, lorsqu'il vit ce divin Enfant faire ses premiers pas pour venir vers lui¹ ! Lorsqu'il entendit Celui qui est le Verbe de Dieu l'appeler du doux nom de père, sans doute que, le prenant sur ses genoux, il dut le presser

¹ Aimable enfant, heureux ceux qui vous ont vu, hors de vos langes, développer vos bras, étendre vos petites mains, caresser votre sainte Mère et le saint vieillard qui vous avait adopté, ou à qui plutôt vous vous étiez donné pour fils, faire, soutenu de lui, vos premiers pas, dénouer votre langue et bégayer les louanges de Dieu votre Père ! Je vous adore, cher Enfant, dans tous les progrès de votre âge, soit que vous suciez la mamelle, soit que, par vos

amoureusement sur son cœur en lui adressant ces touchantes paroles de l'Écriture : « O aimable Enfant ! vous êtes le désir de mes yeux, la vie de mon âme et le Dieu de mon cœur. Faites-moi entendre votre voix, et laissez-moi contempler votre visage ; car votre voix est douce et votre visage ravissant : *Vox enim tuu dulcis et facies tua decora.* »

Quel ravissant sujet de contemplation pour saint Joseph ! Cet Enfant qui reçoit ses caresses est le Fils de l'Éternel. Ses yeux de père voient avec bonheur le corps de l'enfant Jésus se développer et grandir ; et c'est Lui qui est la force de Dieu même ! Sa jeune intelligence semble se former devant les hommes, et Joseph adore en lui la Sagesse incréée, la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Joseph lui apprend à marcher et à se soutenir, et c'est Lui qui soutient et le ciel et la terre ¹...

cris enfantins, vous appeliez celle qui vous nourrissait, soit que vous vous reposiez sur son sein et entre ses bras : j'adore votre silence, mais commencez, il est temps, à faire entendre votre voix. Qui me donnera la grâce de recueillir votre première parole ? Tout était en vous plein de grâce, et, n'eussiez-vous fait que de demander votre nourriture, j'adore les nécessités où vous vous mettez pour nous. La grâce de Dieu est en vous, et je la veux ramasser de toutes vos actions. Encore un coup, faites-moi enfant en simplicité et en innocence. (BOSSUET.)

¹ « L'Enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. » Il y en a qui voudraient que tout se fit en Jésus-Christ par des coups extraordinaires et miraculeux. Mais par là Dieu aurait détruit son propre ouvrage ; et, comme dit saint Augustin : « S'il faisait tout par miracle, il effacerait ce

Bienheureux Joseph, dites-nous vous-même ce qui se passait dans votre cœur paternel, lorsque ce divin Enfant, répondant à vos caresses, pressait de ses puissantes mains votre front virginal et approchait de vos lèvres sa bouche adorable... Et lorsque, lui rendant tendresse pour tendresse et sourire pour sourire, vous embrassiez, par un prodige nouveau, dans un même acte d'amour votre Dieu et votre Fils, dites-nous, bienheureux père, ce qu'éprouvait votre cœur si sensible, lorsque, à la fin du jour, après un travail pénible, assis sur vos genoux et la tête appuyée sur votre sein, Jésus s'endormait un instant dans quelque extase d'amour ; Joseph, dites-nous vous-même avec quel religieux

qu'il a fait par miséricorde : » *Dum omnia mirabiliter facit, deleret quod misericorditer fecit.* Ainsi il fallait que, comme les autres enfants, il sentit les progrès de l'âge. La sagesse même dont il était plein se déclarait par degrés, comme l'évangéliste nous le dira bientôt. Cependant, dès le berceau et dès le sein de sa Mère, il était rempli de sagesse. Sa sainte âme, dès sa conception, unie à la Sagesse éternelle en unité de personne, en était intimement dirigée, et en reçut d'abord un don de sagesse éminent au-dessus de tout, comme étant l'âme du Verbe divin, une âme qu'il s'était rendue propre, en sorte que, selon l'humanité même, « Tous les trésors de sagesse et de science étaient cachés en lui. » Ils y étaient donc, mais cachés, pour se déclarer dans leur temps. « Et la grâce de Dieu était en lui. » Qui en doute, puisqu'il était si étroitement uni à la source de la sainteté et de la grâce ? Mais le saint évangéliste veut dire qu'à mesure que l'Enfant croissait et commençait à agir par lui-même, il reluisait dans tout son extérieur je ne sais quici qui faisait rentrer en soi-même et qui attirait les âmes à Dieu, tant tout était simple, mesuré, réglé dans ses actions et dans ses paroles. (BOSSUET.)

silence vous contempriez le sommeil de cet Enfant dont la Providence veille sur toutes les créatures.

Lorsque, se réveillant, il vous récréait de son premier regard, vous souriait avec amour, passait ses petits bras autour de votre cou, vous appelait encore du doux nom de père, essayait de converser avec vous plus du geste et des yeux que par ses bégayements enfantins ; ô Joseph ! dites-nous vous-même par quelles larmes de joie, par quels doux accents vous deviez lui répondre ; dites-nous avec quel bonheur vous vous nourrissez de sa présence, ayant si heureusement trouvé Celui que votre cœur aime ? C'est un privilège du disciple bien-aimé de Jésus d'avoir reposé une fois seulement sur sa poitrine adorable ! Mais combien de fois ce divin Sauveur a-t-il pris son repos sur le sein de Joseph ? Quelle abondance de lumières, de grâces et de bénédictions a-t-il versée dans ce cœur paternel sur lequel il a reposé tant de fois ; dans ce cœur qu'il aimait par-dessus tous les cœurs, et duquel il était aimé plus que par tous les séraphins et les chérubins ! Quelle union, quelles communications, quelles correspondances, quels embrasements entre ces deux cœurs que le souffle divin du Saint-Esprit enflammait incessamment. C'est ainsi que la présence et l'amour de Jésus peuvent changer en un Paradis de délices le plus rigoureux exil :

On raconte qu'autrefois le père d'Origène, le pieux Léonide, qui eut le bonheur de verser son sang pour

Jésus-Christ, venait, dans le silence des nuits, baiser avec un respectueux attendrissement la poitrine de son enfant au berceau, comme le tabernacle du Dieu qui chérit l'innocence. O Joseph! combien de fois l'amour ne dut-il pas vous réveiller pour vous conduire auprès de Jésus reposant sous votre garde, pendant que son cœur veillait pour vous : *Dormio; cor autem meum vigilat.*

Par une disposition particulière de sa Providence, Dieu a caché sous la captivité apparente de son joug d'innocents plaisirs qu'il fait goûter dans les exercices religieux aux âmes vraiment sevrées de toutes les jouissances mondaines. Oh! qu'il est bien vrai que la vie spirituelle a ses délices spirituelles, comme la vie divine a ses plaisirs divins! Telle est, d'ailleurs, la promesse de Dieu, qui, étant la souveraine vérité, ne peut manquer à sa parole. Mais les délices ineffables qui découlent du joug du Sauveur ne sont communiquées à l'âme qu'autant qu'elle s'en est rendue digne par une fidélité parfaite à tous ses devoirs. Il n'y a aucune comparaison à établir entre les plaisirs des sens et les plaisirs spirituels; car les uns fatiguent, amollissent et finissent par produire la satiété et le dégoût, tandis que les autres reposent l'âme, lui communiquent une sainte vigueur et lui font goûter une félicité dont elle ne se rassasie jamais. Il résulte de l'opposition qui existe entre les délices spirituelles et les jouissances sensibles, qu'on ne peut jouir des premières sans

renoncer aux secondes ; car la mort des sens fait la vie de l'esprit. Cependant, comme c'est une loi de la nature humaine que personne ne puisse vivre sans plaisirs, l'âme religieuse meurt avec plaisir pour vivre avec plaisir ; elle meurt délicieusement à la vie mondaine pour vivre délicieusement, comme les anges, dans les plaisirs spirituels ¹.

Pour jouir des douceurs que le Souverain des âmes fait goûter dans son empire, il faut suivre l'ordre qu'il a lui-même établi pour nous les communiquer. Son royaume est un royaume de justice, de paix et de joie. La joie et la consolation du cœur supposent donc l'existence de la paix intérieure, dont elles sont le fruit. Par conséquent, si l'on prétendait posséder la joie avant

¹ *Personne ne vous ravira votre joie. D'où vient votre joie ? De notre bonheur. Quand donc nous mettrons notre bonheur dans un bien qui ne pourra nous être ravi, notre joie ne pourra aussi nous être ôtée. Qu'est-ce qui doit faire notre bonheur ? C'est que Dieu que nous aimons soit heureux et le seul puissant : *Beatus et solus potens* : comme dit saint Paul. Si nous aimons Dieu de tout notre cœur, de toute notre intelligence, de toutes nos forces, comme nous ne pouvons rien contribuer à son bonheur, notre partage est de nous en réjouir. Réjouissons-nous de la gloire de Dieu, de sa perfection, de son bonheur, de la naissance éternelle de son Verbe, de l'éternelle procession de son Saint-Esprit, de ce qu'il se connaît, de ce qu'il s'aime, de ce qu'il est tout action, tout intelligence, tout amour, tout vie, si grand qu'il ne peut rien acquérir, aussi bienfaisant que riche, plein de vie, plein d'être, l'Être même, la vérité même, le parfait, le tout. Qui nous peut ôter ce sujet de joie ? Il faudrait pouvoir ôter Dieu : et en l'ôtant, s'ôter soi-même, et tout être, et ne laisser que le néant. Tout ce*

d'avoir fait justice et établi la paix, ce serait renverser l'ordre de Dieu et mettre la confusion dans son royaume. Nous devons donc faire justice aux sens, en les mortifiant; aux passions, en les réglant; à l'amour-propre, en portant le fer et le feu jusqu'à ses racines, afin d'anéantir dans le centre de l'âme tout ce qui est du péché. Après l'exécution de cette justice, on établit la paix, et l'âme est inondée d'une joie pure qui surpasse tout sentiment.

XXX

Le retour dans la patrie. — La persévérance nécessaire à la vertu.

Il y avait sept ans, d'après l'opinion la plus commune, que Joseph demeurait en Égypte, lorsque mourut Hérode, un des princes les plus cruels dont il est parlé dans l'histoire.

Le tyran étant mort, l'Enfant Jésus pouvait rentrer sans crainte. C'est pourquoi l'ange apparut de nouveau

qu'on nous peut ôter, c'est la joie que nous avons de l'être de Dieu. Mais qui nous la peut ôter, si ce n'est nous-mêmes par le péché? Viendra le temps où, le péché étant entièrement détruit en nous, nous ne cesserons non plus de mettre toute notre joie dans l'éternelle félicité et perfection de Dieu, que Dieu cessera d'être heureux et parfait. Alors donc nous serons parfaitement heureux, et notre joie ne pourra plus nous être ravie. (BOSSUET.)

en songe à Joseph et lui dit : « Levez-vous, prenez l'Enfant et la Mère, et retournez dans la terre d'Israël : car ceux qui cherchaient l'Enfant pour le faire périr ne sont plus de ce monde : *Surge, et accipe puerum et matrem ejus ; et vade in terram Israel : defuncti sunt enim qui quærebant animam pueri.* » (Matth., II.)

La longueur de cet exil, soutenue par Joseph avec tant de constance, mérite d'être remarquée. Nous y trouvons en effet une des leçons les plus salutaires ; une leçon de vertu trop peu connue et pourtant bien digne de l'être ; je veux parler de la persévérance dans le bien qui nous communique, même dans cette vallée de larmes, l'inestimable privilège d'une glorieuse ressemblance avec les saints, qui règnent à jamais dans le ciel¹.

Les beaux commencements sont communs, a dit un Père de l'Église, mais la persévérance est rare. « *Inci-pere multorum est, perseverare paucorum.* » On se fait un beau plan de vie dans une retraite ; mais bientôt on s'en écarte et l'on finit par l'abandonner tout à fait. On

¹ Ne vous plaignez point, âmes saintes, âmes gémissantes, âmes qui vivez dans l'attente : ne vous plaignez pas si vos consolations sont différées. Attendez ; attendez encore une fois : *expecta, reexpecta*. Vous avez longtemps attendu, attendez encore, *expectans expectavi Dominum*. Attendez en attendant ; ne vous laissez jamais d'attendre. « Dieu est fidèle, » et il veut être attendu avec foi. Attendez donc la consolation d'Israël. Et quelle est la consolation du vrai Israël ? C'est de voir une fois, et peut-être à la fin de vos jours, le Christ du Seigneur. (BOSSUET.)

prend de saintes résolutions au saint tribunal, et, après quelques jours d'exécution, elles s'évanouissent. Quelle ferveur la communion n'allume-t-elle pas parfois dans les âmes ? mais ce n'est qu'un feu de paille qui s'éteint presque aussitôt. Dieu juge-t-il à propos de nous éprouver par des maladies et des infortunes ; il peut se faire que notre premier sentiment soit un humble acquiescement à sa sainte volonté ; mais, si cela se prolonge, bientôt nous perdons patience ; et en tout il en est ainsi. Voyez le peuple d'Israël au pied du mont Sināi : d'abord il est plein de zèle pour le service du Dieu de ses pères ; mais, Moïse ne revenant pas, il s'ennuie, retourne au camp et adore le veau d'or. Voyez les disciples d'Emmaüs : Jésus, disent-ils, nous avait promis de ressusciter le troisième jour, et il ne paraît pas. Mais est-il donc fini, ce troisième jour ? Non, il n'est encore qu'à la moitié de sa course, et déjà ils ont perdu l'espérance. Voyez les habitants de Béthulie : on leur promet qu'ils seront incessamment secourus, et cependant le grand-prêtre a peine à obtenir qu'ils attendent cinq jours avant de rendre leur ville aux ennemis. Mais c'est surtout dans la prière que ce défaut de constance est tristement remarquable ; nous savons qu'elle est infailible, et cependant, quand nous avons prié deux ou trois fois sans obtenir, nous nous décourageons. Or qu'arrive-t-il de ces défauts de persévérance ? C'est que nous gâtons toutes nos œuvres et nous en perdons les précieux mérites. Oh ! profitons de

l'exemple que nous donne ici Joseph : sept années d'exil n'ont pu lasser sa patience ; il attend en paix la fin de son épreuve, et il n'est pas moins soumis, le dernier jour que le premier, à la volonté du Seigneur. Uniquement attaché à la volonté divine, la bonne nouvelle de la fin de son exil ne le fait pas sortir de son calme habituel, et ne produit pas en lui cette joie déréglée que nous éprouvons en voyant finir nos souffrances. Il ne voit là qu'un nouvel ordre à exécuter pour faire plaisir à son bon Maître, et c'est ce motif seul qui le fait obéir avec promptitude.

Ce mystère de la Fuite en Égypte nous enseigne encore que nous ne devons pas discuter les voies de Dieu, soit dans nos propres souffrances, soit dans les chagrins de ceux que nous aimons. Dieu aurait pu épargner à Joseph beaucoup d'épreuves. Même sans miracle, que de consolations eussent pu lui être accordées ? Dieu ne le fit pas ; ne soyons donc pas surpris qu'il ne nous traite pas autrement qu'il a traité ceux qu'il aimait le plus.

A l'exemple de saint Joseph, ne nous plaignons jamais de Dieu et de la longueur des épreuves. Il faut souffrir en silence, non-seulement silence de paroles, ce qui est peu de chose, mais silence des plus petits mouvements intérieurs ; silence sur le secret que l'on souffre ; silence sur les actes de résignation dans les souffrances. Il faut souffrir avec douceur, lorsqu'on est humilié et abaissé, soit par la voie de Dieu, soit par la voie des créatures. Cette

douceur dans les anéantissements est la perfection des vertus : aucune n'en saurait jouir que par une union intime avec Dieu et les flammes d'une ardente charité.

Ce retour en Galilée fut marqué par une incommodité nouvelle : l'Enfant avait grandi; et, trop petit encore pour faire la route à pied, son poids était devenu trop fort pour sa pauvre Mère; on peut croire que Joseph le porta la plus grande partie du chemin.

Le Verbe Incarné a voulu devoir à Joseph la conservation de sa vie, afin que tout le monde sût que, si le Père Éternel fait descendre son Fils sur la terre pour notre bonheur, il semble y avoir envoyé Joseph pour conserver Celui qui en est la source. Tous les hommes ont contribué à la mort du Sauveur, et il n'y a qu'un homme qui l'ait empêché de mourir pendant son enfance; et, si la sainte Vierge est la seule entre toutes les femmes de qui Jésus ait reçu la vie, Joseph est le seul parmi les hommes qui la lui ait conservée.

Avant d'entrer dans la Judée, le prudent protecteur du divin Enfant prit des informations sur ce qui se passait dans ce royaume, et apprit qu'Hérode était remplacé par son fils Archélaüs. Cette nouvelle lui causa de l'inquiétude, probablement parce qu'il avait entendu parler des mauvaises dispositions de ce prince avant son départ pour l'Égypte. En conséquence, il n'entra point sur ses terres; mais, prenant son chemin à travers la tribu de Dan et celle d'Issachar, dans la

Galilée inférieure, il longea le rivage de la Méditerranée, laissant Jérusalem à sa droite, et arriva à Nazareth.

Considérez que Joseph n'avait rien à craindre en Judée : *car ceux qui cherchaient l'Enfant pour lui ôter la vie étaient morts*. C'est ainsi que les âmes qui ont une grande délicatesse de conscience, lors même qu'elles sont en assurance, elles craignent toujours de perdre Jésus.

A l'exemple de saint Joseph, souffrez que l'on vous marque la place de votre demeure, ne la choisissiez pas ; si elle vous semble dangereuse, Dieu, qui vous y a destiné, ne manquera point de vous protéger. « Marchez sur les flots ; avec le secours de l'obéissance, dit Bossuet, les flots n'auront point de force pour vous abattre, ni les abîmes pour vous engloutir ; vous demeurerez immuables comme si tout faisait ferme sous vos pas.

« L'obéissance est trop curieuse, qui cherche les causes du commandement. Il ne lui appartient pas d'avoir des yeux, si ce n'est pour considérer son devoir : elle doit chérir son aveuglement, qui la fait marcher avec sûreté. »

XXXI

Jésus perdu. — Douleur de saint Joseph.

D'après la Loi, les Juifs étaient obligés d'aller à Jérusalem trois fois par an pour y adorer Dieu dans le temple: à Pâques, à la Pentecôte et à la fête des Tabernacles. Les femmes n'étaient pas obligées à cette observance, et quelques auteurs mystiques ont dit que, tandis que Joseph allait à Jérusalem une fois par an, Marie s'y rendait avec Jésus seulement à la grande fête de Pâques. Cinq années s'étaient écoulées depuis le retour d'Égypte: le Sauveur avait alors douze ans. Cette année-là, il alla à Jérusalem pour la Pâque, dans la compagnie de Marie et de Joseph.

Ils arrivèrent à Jérusalem avant le commencement de la semaine des Azymes; et, pendant ce temps, ils firent leurs dévotions dans le Temple. Qui pourrait dire la perfection et la grandeur des hommages que ces trois augustes personnes offrirent à l'adorable Trinité? Qui oserait comparer aucun saint avec Joseph? dit un maître de la vie spirituelle. Dans quelle admirable union avec Dieu, dans quelles flammes d'amour héroïque, dans quels abîmes d'humilité semblables à ceux de Marie ne demeura pas Joseph, cette ombre du Père Éternel dont il était le fidèle représentant? Des

générations de saints Hébreux avaient gravi ces degrés du Temple pour offrir au Seigneur des sacrifices de louanges mille fois plus agréables à Sa Majesté sainte que tous les parfums les plus exquis. Mais, lorsque Marie et Joseph se prosternèrent ensemble devant l'Éternel ayant au milieu d'eux Celui qui pouvait détruire le Temple et le rebâtir en trois jours, tous les hommages des saints et des anges furent effacés par leurs adorations.

Cependant, la semaine des Azymes s'étant écoulée, Joseph quitta Jérusalem avec sa famille ; mais voilà que Jésus resta dans la ville, sans que son père s'en inquiétât, pensant qu'il avait préféré la compagnie de sa mère¹. Mais quel ne fut pas son étonnement, quand le soir, avant d'entrer dans le lieu où il voulait passer la nuit, Joseph s'aperçut que le divin Enfant n'était pas avec Marie. En effet, ils se trouvaient soudaine-

¹ Il y avait alors chez les Juifs un usage introduit sans doute par les bienséances, c'était que, dans ces voyages religieux, les femmes faisaient route ensemble, et les hommes allaient entre eux. Quant aux enfants, ils étaient libres de s'adjoindre à leurs pères ou à leurs mères. La séparation s'étant faite du milieu d'une foule immense, car c'était tout un peuple qui s'ébranlait pour retourner dans ses foyers, les parents de Jésus restèrent dans l'ignorance du parti qu'il avait pris. Joseph crut qu'il s'était mêlé à la troupe des femmes, pour accompagner sa mère, et Marie se persuada qu'il avait suivi les hommes, pour être près de Joseph. Or on conçoit que, dans cette fausse persuasion, ils aient pu marcher tout un jour, séparés de lui, sans en concevoir aucune inquiétude.

ment seuls, seuls au milieu de la multitude, plus seuls que deux cœurs n'avaient jamais été depuis le soir où le soleil s'était couché sur Adam et Ève, leur montrant les montagnes du Paradis comme des portiques d'or désormais impénétrables. Joseph fut accablé par une douleur indicible, et jamais aucun saint n'a connu une désolation plus terrible. Il s'informa parmi ses parents et ses connaissances si Jésus était dans leur compagnie ; car beaucoup d'entre eux aimaient cet aimable Enfant avec une affection extraordinaire dont ils ne se rendaient pas compte¹. Marie et Joseph continuèrent leur recherche, sans découvrir Celui qu'ils aimaient uniquement. Cependant les ténèbres étaient descendues sur la terre. Il y avait cette nuit-là beaucoup de douleurs dans le monde, il n'y en avait pas de comparable à celle de Marie et de Joseph ! Il y a eu beaucoup de nuits, depuis lors, avec leur belle obscurité parsemée d'étoiles, et beaucoup de douleurs poignantes sans une seule étoile de consolation ; mais il n'y a jamais eu de désolation comme celle de Joseph ! Les étoiles, dit un auteur moderne, auraient cessé de briller si elles avaient été animées ; les ténèbres auraient répandu des larmes de

¹ Les charmes du saint Enfant étaient merveilleux ; il est à croire que tout le monde le voulait avoir, et ni Marie ni Joseph n'eurent peine à croire qu'il fût dans quelque troupe de voyageurs ; car les gens de même contrée allant à Jérusalem dans les jours de fête faisaient des troupes pour aller de compagnie. Ainsi Jésus échappa facilement : « Et ses parents marchèrent un jour » sans s'apercevoir de leur perte.

(BOSSUET.)

sang au lieu de rosée, pour s'associer à l'angoisse et à l'abandonnement de cette nuit mémorable !

Marie et Joseph revinrent à la Ville Sainte, seuls et désolés, marchant dans les ténèbres ; leurs pieds étaient blessés et fatigués, mais leurs cœurs étaient plus déchirés encore.

Tandis que l'auguste Marie rappelait son Fils par ses brûlants désirs, Joseph, saintement trompé par son humilité, croyait être cause de cette perte et se reprochait amèrement ce malheur. « Si le divin Enfant nous a quittés, se disait-il à lui-même, ce n'est certainement pas à cause de sa sainte Mère, si digne de lui par ses sublimes vertus et par sa tendresse. Je suis sûr, au contraire, qu'il doit en avoir beaucoup coûté à son cœur pour se dérober à son amour. C'est moi qui suis le coupable, sans aucun doute ; c'est moi qui l'ai forcé à s'éloigner. Je n'ai pas eu pour sa Majesté adorable tout le respect convenable ¹... »

La sainte disposition qui remplit le cœur de Joseph

¹ Jésus a divers moyens de nous échapper. L'un est quand il retire sa grâce dans le fond, ce qu'il ne fait jamais que par punition et pour quelque péché précédent ; l'autre, quand il retire, non pas le fond de la grâce, mais quelques grâces singulières, ou qu'il en retire le sentiment, pour nous exercer et accroître en nous ses faveurs, par le soin que nous prendrons à le rechercher.

La soustraction de Jésus, qui échappe à sa sainte Mère et à saint Joseph, n'est pas une punition, mais un exercice.

Jésus s'échappe quand il lui plaît : Son « Esprit » va et vient ; et « l'on ne sait ni d'où il vient ni où il va. Il passe, » quand il lui plaît, « au milieu de ceux qui le cherchent » sans qu'ils l'a-

pendant l'absence de Jésus fut un mélange de désir ardent et de détachement héroïque qu'il nous est impossible de comprendre. Joseph désirait vivement retrouver Jésus, parce qu'il était son père. Il désirait sa présence sensible à cause de sa beauté visible. Ce désir était d'autant plus vif chez Joseph, qu'il n'était pas habitué à séparer l'Éternel de l'Enfant. Pourquoi eût-il mis un terme à sa dévotion ou rendu son adoration moins simple en désunissant par la pensée ce que Dieu avait si étroitement uni par l'union hypostatique? Mais, en désirant avec une telle ardeur, Joseph agissait avec une parfaite conformité à la volonté de Dieu. Il pratiquait la vertu du détachement à un degré héroïque. Le désir de Joseph n'était accompagné d'aucun détachement, lorsqu'il avait pour objet Dieu lui-même ou la nature divine de Jésus. Le détachement a pour objet les créatures, et le détachement des dons créés de Dieu est une vertu plus sublime encore.

perçoivent. Apparemment qu'il n'eut pas besoin de se servir de cette puissance pour échapper à Marie et à Joseph. Quoi qu'il en soit, le saint Enfant disparut ; et les voilà premièrement dans l'inquiétude, et ensuite dans la douleur ; parce « qu'ils ne le trouvèrent pas parmi leurs parents et leurs amis avec lesquels ils le crurent. » Combien de fois, s'il est permis de conjecturer, combien de fois le saint vieillard se reprocha-t-il à lui-même le peu de soin qu'il avait eu du dépôt céleste ! Qui ne s'affligerait avec lui, et avec la plus tendre mère comme la meilleure épouse qui fut jamais ?

(BOSSUET.)

Dans l'amour des apôtres pour Jésus, tout glorieux qu'il était, il s'y mêlait quelque alliage terrestre. « Il était utile que le Seigneur s'en allât. » Il était nécessaire à leur entière sanctification qu'ils fussent privés de sa présence sensible. Saint Joseph n'avait rien à purifier, il ne sentait pas pour Jésus une tendresse purement naturelle qui ne fût absorbée et sanctifiée par l'amour surnaturel : rien d'imparfait, rien de terrestre dans son affection. Mais la soustraction de la présence sensible de Jésus donna peut-être à Joseph la même grâce qui fut communiquée aux apôtres. Une autre disposition admirable de saint Joseph dans sa douleur était sa résignation, qui simplifiait pour ainsi dire par une souffrance unique les afflictions variées et nombreuses qui s'y trouvaient renfermées. Aucune grâce, aucune disposition de l'âme, ne peut être comparée à la simplicité pour nous aider à supporter le malheur. L'oubli de nous-mêmes est la leçon la plus difficile et la plus nécessaire que nous ayons à apprendre en temps de trouble. La simplicité fortifie la foi en tenant nos regards doucement fixés sur Dieu, et presque sans effort.

Recueillons encore un salutaire enseignement que nous donne la profonde douleur de saint Joseph. Elle nous apprend que la perte de Jésus, quelque courte qu'en soit la durée, est le plus grand de tous les maux. Voilà ce qui était presque intolérable pour Joseph lui-même. Hélas ! combien peu le sentons-nous !

Nous pouvons perdre Jésus de trois manières : nous pouvons nous séparer brusquement de lui par le péché ; nous pouvons nous éloigner de Jésus tranquillement et doucement, en confessant que les attrait du monde sont plus grands que les siens ; nous pouvons enfin nous séparer de Jésus, lentement et par degrés insensibles, le visage toujours tourné vers lui, de la même manière que nous nous retirons de la présence d'un roi de la terre. Mais, si nous avons eu le malheur de perdre Jésus d'une de ces trois manières, le péché, l'amour du monde, le désir de plaire aux créatures, et que Jésus nous touche par sa grâce, que devons-nous faire ? La douleur de Joseph nous l'apprend ; notre perte doit être le sujet d'une grande affliction pour nous. Nous devons, comme Joseph, chercher avec soin celui que nous avons perdu. Ce saint Patriarche aurait pu penser avec raison que la perte de Jésus était pour lui une épreuve surnaturelle, mais son humilité le porta à croire que cette perte avait eu lieu par sa propre faute, et par là il atteignit une vérité beaucoup plus élevée.

Il est vrai qu'il y a pour nous une perte apparente de Jésus, qui n'est pas tout à fait de notre faute, et qui est plutôt une épreuve qu'une punition. Ce n'est pas qu'il nous ait quittés, mais il nous voile sa face. Nous croyons que nous l'avons perdu parce que nous ne le voyons pas. Il veut que nous l'aimions uniquement pour lui-même, et non pas seulement pour ses consolations.

« Pourquoi, demande saint Bernard, l'Époux ne revient-il pas à la voix de celui qui, l'ayant perdu dans l'aridité, le rappelle par de ferventes prières? C'est pour augmenter son désir, purifier son affection et embraser son amour. Vous croyez qu'il est irrité contre vous ; désabusez-vous, c'est uniquement par dissimulation qu'il cache sa présence. Il veut se faire chercher et non se faire appeler. Cherchez-le donc lorsqu'il vous quitte, et je vous assure que vous ne le chercherez pas en vain ; car Jésus-Christ a dit que *quiconque le cherche le trouve* : « Dieu vous tente, disait Moïse, afin que vous sachiez si vous l'aimez, oui ou non, de tout votre cœur. »

Ne craignez donc point, Épouse fidèle, ne perdez pas confiance ; lorsque l'Époux vous cache son visage, n'allez pas croire que vous êtes méprisée. Ces sortes d'épreuves sont avantageuses, car, soit que l'Époux s'en aille, soit qu'il revienne, il travaille à votre perfection. S'il vous consolait sans cesse, ses faveurs continuelles pourraient vous enorgueillir ; peut-être seriez-vous tentée de mépriser les autres ; peut-être même attribueriez-vous à la nature ce que la grâce de Dieu opérerait en votre cœur. Il faut que vous sachiez que la dévotion est une pure grâce qui ne vous appartient pas par droit héréditaire.

« Quand une âme entre avec courage dans le chemin de l'oraison, dit sainte Thérèse, et qu'elle gagne sur elle-même de n'avoir ni beaucoup de joie dans les

consolations ni beaucoup de peine dans les sécheresses, cette âme a déjà parcouru une grande partie de la carrière. Qu'on le sache bien, le véritable amour de Dieu ne consiste pas à répandre des larmes ni dans ces douceurs et cette tendresse, que nous désirons d'ordinaire parce qu'elles nous consolent, mais à servir Dieu dans la justice, avec un mâle courage et avec humilité. Autrement, ce serait, selon moi, tendre toujours la main pour recevoir, et ne jamais rien donner. »

XXXII

Saint Joseph retrouve Jésus dans le temple.

Lorsque Joseph entra dans la ville, il faisait nuit encore, car le désir de retrouver Jésus lui avait donné comme des ailes. Obligé d'attendre au lever du jour pour chercher Celui que son cœur aime, oh ! que ce temps dut lui paraître long et plein de tristesse ! Avec quelle touchante sollicitude il parcourut les rues et les places publiques ! et, comme la ville était très-grande, il marcha jusqu'au soir, mais sans rencontrer le divin Enfant. Jamais le saint patriarche Jacob ne sentit une aussi vive douleur de l'éloignement de son cher Benjamin que fut celle de Joseph se voyant séparé de Jésus ; et peut-être que ce grand Saint, accablé de douleur, répéta mille fois ces paroles : *Que deviendrai-je, puisque*

l'Enfant ne reparait pas? ou bien, avec un de ses ancêtres : Je n'ai fait que pleurer jour et nuit, lorsqu'on m'a demandé où était mon Dieu.

Quelle nuit pour lui pleine d'angoisses, après des recherches qui n'avaient fait qu'augmenter ses alarmes ! Ses courses du lendemain n'eurent pas plus de succès. Cependant ni la fatigue ni l'inutilité de ses démarches ne diminuaient son zèle. Il recommença le lendemain à chercher de nouveau Jésus, dont l'absence faisait toute sa peine, et qui se dérobaît à son amour pour l'épurer et le rendre plus vif encore.

Il est constant que toutes les croix sortent de la main de Dieu ; c'est lui qui les impose, qui les taille et qui les donne suivant les desseins qu'il a sur une âme. Mais il n'y en a point de plus fortes que les intérieures pour éprouver la fidélité d'une âme et la purifier à fond, quand il plaît à Dieu de s'appliquer lui-même à la crucifier dans toutes ses puissances. Oh ! qu'il est dur à une âme qui aime passionnément de sentir que celui qu'elle recherche pour son Époux semble devenir son ennemi ! que celui qui la peut uniquement soutenir l'abandonne ! Il semble qu'il n'y ait plus du côté de Dieu ni bonté, ni amour, ni miséricorde. Le ciel est de bronze et n'a que ténèbres pour cette âme éprouvée ; elle sent un fond de malice qui la rend capable de tout péché ; il lui semble voir l'enfer ouvert pour y être précipitée. C'est alors qu'elle peut dire en soupirant au Bien-Aimé qu'il a changé de cœur

pour elle, que ses bontés sont devenues des rigueurs, et qu'il s'est fait son persécuteur : état bien nécessaire à l'âme pour se connaître parfaitement par l'expérience de ses misères !

Après avoir cherché en vain le divin Sauveur dans tous les quartiers de Jérusalem, la pensée vint à Joseph qu'il pourrait être dans le Temple. Comment ne l'eut-il pas plus tôt ? Cet Enfant, étant le Fils de Dieu, devait être, ce semble, cherché tout d'abord dans la maison de son Père. Sans doute ; mais la Providence, qui voulait prolonger son épreuve, ne permit pas qu'une idée si simple et si naturelle lui vint à l'esprit. Elle était si naturelle en effet, qu'il la suivit à l'instant même, et ce ne fut pas en vain ; car à peine fut-il entré dans ce saint lieu, qu'il aperçut ce Fils chéri au milieu des docteurs : *Invenerunt illum in templo, sedentem in medio doctorum*¹. (Luc., II, 46.)

¹ « Les parents de Jésus furent étonnés de le trouver parmi les docteurs, » dont il faisait l'admiration. Ce qui marque qu'ils ne voyaient rien en lui d'extraordinaire dans le commun de la vie : car tout était comme enveloppé sous le voile de l'enfance ; et Marie, qui était la première à sentir la perte d'un si cher fils, fut aussi la première à se plaindre de son absence. « Eh ! mon fils, dit-elle, pourquoi nous avez-vous fait ce traitement ? Votre père et moi, affligés, vous cherchions. » Remarquez « Votre père et moi : » elle l'appelle son père ; car il l'était, comme on a vu, à sa manière. Père, non-seulement par l'adoption du saint Enfant ; mais encore vraiment père, par le sentiment, par le soin, par la douleur ; ce qui fait dire à Marie : « Votre père et moi, affligés. » Pareils dans l'affliction, puisque sans avoir part dans votre nais-

Lorsque Jésus eut fini de parler, les docteurs, ne sachant que lui répondre, levèrent la séance et se dispersèrent, tout ébahis de ce qu'ils venaient d'entendre. Il semble que, naturellement, ils auraient dû chercher à savoir quel était cet Enfant ; mais, soit que la honte ne le leur permit pas, soit que Dieu leur en ôtât la pensée, dans un dessein conforme à sa sagesse, pas un seul ne le questionna. Alors ses parents s'approchèrent, et sa Mère eut la confiance de lui dire, non par reproche, mais par tendresse : « Mon Fils, pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions bien affligés : *Fili, qui fecisti nobis sic ? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te ?* (Luc, II, 48.)

Jésus répondit : « Et pourquoi me cherchez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je fasse les affaires de mon Père : *Quod est quod me quærebatis ? Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse¹ ?* » (Luc, II, 49.)

sance, il n'en partage pas moins avec moi la joie de vous posséder et la douleur de vous perdre. Cependant, femme obéissante et respectueuse, elle nomme Joseph le premier : Votre père et moi, et lui fait le même honneur que s'il était père comme les autres. O Jésus ! que tout est réglé dans votre famille ! Comme chacun, sans avoir égard à sa dignité, y fait ce que demande l'édification et le bon exemple ! Bénite famille, c'est la Sagesse éternelle qui vous règle. (BOSSUET.)

¹ Considérons avec attention la réponse de Jésus : « Pourquoi me cherchez-vous ? » Eh quoi ! ne vouliez-vous pas qu'ils vous cherchassent ? Et pourquoi vous retiriez-vous, sinon pour vous

Jésus-Christ, à la vérité, n'avait qu'un Père, et, quoique Joseph en portât le nom et eût reçu le droit de le gouverner, son autorité finissait où la parole du Père se faisait entendre. En est-il de même de nous, qui avons deux pères en réalité ? Oui, certainement ; car ces deux pères ne sont pas égaux, et, dans le conflit d'autorité, c'est le Père du ciel qui doit l'emporter sur

faire chercher ? Est-ce peut-être qu'ils vous cherchaient, du moins Joseph, avec un empressement trop humain ? Ne jugeons pas ; mais concevons que Jésus parle pour notre instruction. Et, en effet, il veut exclure ce qu'il y a de trop empressé à la recherche qu'on fait de lui. Qui ne sait que ses apôtres, quand il les quitta, étaient attachés à sa personne d'une manière qui n'était pas autant épurée qu'il le souhaitait ? Ames saintes et spirituelles, quand il vous échappe, quand il retire ses suavités, modérez un empressement souvent trop sensible. Quelquefois il veut revenir tout seul ; et, s'il le faut chercher, ce doit être doucement et sans des mouvements inquiets.

« Ne saviez-vous pas que je dois être occupé des affaires de mon Père ? » Est-ce qu'il désavoue Marie, qui avait appelé Joseph son père ? Non, sans doute ; mais il leur rappelle le doux souvenir de son vrai Père, qui est Dieu, dont la volonté, qui est l'affaire dont il leur veut parler, doit faire son occupation. Croyons donc avec une ferme foi que Dieu est le Père de Jésus-Christ, et que sa volonté seule est la règle en toutes choses, soit qu'il se montre, soit qu'il se cache, soit qu'il s'absente ou qu'il revienne, qu'il nous échappe ou qu'il nous console par un retour qui nous comble de joie.

La volonté de son Père était qu'il donnât alors un essai de la sagesse dont il était plein, et qu'il venait déclarer, et tout ensemble de la supériorité avec laquelle il devait regarder ses parents mortels, sans suivre la chair et le sang, leur maître de droit, soumis à eux par dispensation.

(BOSSUET.)

l'autre ; d'autant plus que le père terrestre a toujours tort de s'opposer à ce que veut le premier. C'est en matière spirituelle que cette opposition se manifeste. Or les parents n'ont aucun droit en ce genre : Dieu se l'est réservé, et ne veut pas même d'eux pour interprètes de ses volontés saintes.

Conçoit-on, en effet, que la nature soit admise à diriger les âmes que l'Esprit de Dieu pousse à s'immoler ? Sitôt qu'il s'agit de perfection, la paternité qui vient du sang et de la chair doit se déclarer incompétente, sous peine d'égarer ceux qu'elle prétendrait conduire, et de répondre des suites au tribunal de Jésus-Christ.

Voilà ce qui explique la réponse un peu sévère de Jésus à sa Mère. Il voulait apprendre, en sa personne, aux parents à ne pas se mêler des choses qui viennent de l'Esprit de Dieu. La divine Vierge reçut très-bien ces paroles de Jésus¹. Quant à Joseph, la joie qu'il éprou-

¹ Voici de belles réflexions de Bossuet sur ce passage de l'Évangile :

« Et ils ne conçurent pas ce qu'il leur disait. » Ne raffinons point mal à propos sur le texte de l'Évangile. On dit non-seulement de Joseph, mais encore de Marie même, qu'ils ne conçurent pas ce que voulait dire Jésus. Marie concevait sans doute ce qu'il disait de Dieu son Père, puisque l'ange lui en avait appris le mystère ; ce qu'elle ne conçut pas aussi profondément qu'il le méritait, c'était ces affaires de son Père dont il fallait qu'il fût occupé. Apprenons que ce n'est pas dans la science, mais dans la soumission, que consiste la perfection. Pour nous empêcher d'en douter, Marie même nous est représentée comme ignorant le mystère dont lui

vait d'avoir retrouvé son trésor ne lui laissait aucun autre sentiment, si ce n'est celui d'une tendre reconnaissance pour le divin Enfant qui se rendait à ses désirs. Il ne pouvait se lasser de contempler ses traits chéris, avec un attendrissement qui lui faisait verser des larmes abondantes. « O mon Fils ! lui disait-il, que je suis heureux de vous revoir ! Je reconnais bien, en ce moment, la vérité de cette parole du Prophète-roi : « Ceux qui sèment dans les pleurs moissonneront dans l'allégresse : *Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent.* » (Ps. cxxv.) Pendant trois jours, j'ai été bien à plaindre ; mais aujourd'hui je ne puis que vous remercier de cette affliction, puisque je lui dois le contentement inexprimable que j'éprouve. » Les âmes pieuses ont donc tort de se désoler lorsque le Seigneur leur cache sa présence et les prive de ses consolations. Outre que ces épreuves sont fort utiles, car elles purifient leurs affections et leur procurent l'occasion de faire des actes héroïques ; le plus souvent elles sont courtes, et cette privation momentanée a pour effet infailible, quand elle est saintement supportée, de raviver et d'augmenter singulièrement les jouissances

parlait ce cher Fils. Elle ne fut point curieuse ; elle demeura soumise : c'est ce qui vaut mieux que la science. Laissons Jésus-Christ agir en Dieu, faire et dire des choses hautes et impénétrables ; regardons-les comme fit Marie avec un saint étonnement, et conservons-les dans notre cœur pour les méditer, et les tourner de tous côtés en nous-mêmes, et les entendre quand Dieu le voudra, autant qu'il voudra.

(BOSSUET.)

du cœur. « Vous avez converti mon deuil en allégresse, disait le Psalmiste, et couvert mon cœur d'une parure de joie : *Convertisti planctum meum in gaudium mihi, et circumdedisti me lætitia.* » (Ps. xxix.)

« Il est probable, dit à ce sujet Jean Carthagène (tom. II, l. X), que Joseph embrassa tendrement l'Enfant Jésus, en disant comme l'Épouse des cantiques : « J'ai trouvé « mon Bien-Aimé, et je ne le quitterai plus : *Tenui eum, « nec dimittam.* » (Cant., III.) Voilà ce que devraient dire aussi tous ceux qui, après avoir perdu Dieu par le péché, ont eu le bonheur de le recouvrer par la pénitence. Je sais maintenant par expérience combien il est amer de vivre loin de Dieu. Dans ce triste abandon, j'étais en proie aux plus vives alarmes ; les remords et les chagrins déchiraient mon cœur : oh ! je ne méritais pas qu'il eût pitié de mon âme ; mais, puisqu'il a daigné me faire grâce et revenir à moi, je ne veux plus pécher ; par conséquent, je ne veux plus m'exposer aux occasions qui me l'ont fait perdre. J'userai, au contraire, de toutes les précautions et de tous les moyens qui peuvent m'aider à le conserver. Ne serais-je pas un monstre, si je venais à le répudier encore ? Non, c'est impossible, je le possède et ne le quitterai plus : *Tenui eum, nec dimittam.* »

Tels doivent être aussi les sentiments et les résolutions de ceux qui, par leur faute, auraient perdu sa présence sensible, s'ils ne veulent éprouver de nouveau cette triste soustraction. Pour empêcher le retour de

l'effet, il faut en supprimer la cause, Dieu le veut, et leur propre bonheur l'exige impérieusement. Saint Joseph, pour retrouver Jésus, revint sur ses pas ; faites de même quand vous sentez une diminution de ferveur ou de grâce, quand vous vous apercevez que la nature corrompue reprend de nouvelles forces ; faites une revue, revenez sur le passé pour voir depuis quel temps est survenu ce changement et quelle en est la cause.

« Retournez à Jérusalem, dit Bossuet ; ce n'est point dans la parenté ni parmi les hommes qu'on doit retrouver Jésus-Christ ; c'est dans la sainte Cité ; c'est dans le Temple qu'on le trouvera occupé des affaires de son Père. En effet, après trois jours de recherches laborieuses, quand il eut été assez pleuré, assez recherché, le saint Enfant se laissa enfin trouver dans le temple. »

La présence de Dieu, qui fait vivre spirituellement l'âme intérieure, n'est pas une simple présence de substance qui est commune à tous les hommes, aux méchants comme aux bons ; ce n'est pas une simple présence de grâce commune à tous les justes ; mais c'est une présence rendue sensible par la foi, suivie de communications, d'entretiens, d'affections, de caresses ; en un mot, c'est une présence d'Époux à Épouse. Il est vrai que Dieu, afin d'éprouver la fidélité de l'âme, après l'avoir favorisée de ses grâces, s'éloigne souvent d'elle, la prive de sa présence expérimentale et semble l'avoir abandonnée. Toutefois, après que l'âme a soupiré après son retour et crié, comme l'Épouse, avec de vifs senti-

ments de tendresse : *Retournez, retournez*, il revient par une présence si douce et dont les charmes occupent si délicieusement l'âme, qu'il lui semble qu'il n'y ait que Dieu et elle dans tout l'univers. Rien de ce qui est créé n'est capable de la distraire ; elle donne toutes ses attentions à Celui dont elle sent si agréablement le retour, et ainsi Dieu l'a faite tout esprit en la possédant entièrement.

Il est un degré de la vie spirituelle où l'âme distingue une présence divine agissante en nous et une présence tranquille. Par la première, Dieu agit en nous et avec nous ; par la seconde, il est en nous comme dans le lieu de son repos. Comme agissant, il fait sentir sa présence à l'âme par ses touches, qui font naître dans le cœur des désirs, des affections, des aspirations et tous les autres mouvements amoureux. Les mouvements conduisent à la jouissance, mais ils ne la font pas. Pour jouir, il faut que Dieu se rende présent en nous comme reposant en nous et arrêtant les mouvements du cœur qui supposent un éloignement. C'est le propre des grandes âmes de ne pas terminer leur perfection à Dieu agissant en elles, mais à Dieu reposant en elles, afin d'arriver à cet amour parfait qui est le point le plus élevé de la présence de Dieu.

Le regard fixe et continu de la présence de Dieu mettant le cœur dans cet océan d'amour comme dans son centre, communique à l'âme une admirable facilité pour faire toutes choses avec une tranquillité inaltérable.

Il la remplit d'une force qui la rend capable de supporter sans s'émouvoir les tentations, les sécheresses, les anéantissements, les dégoûts et même le martyre le plus rigoureux de l'esprit. Le regard fixe triomphe de tout ; c'est par lui que l'âme devient si juste et si réglée dans ses actions, qu'il serait impossible de remarquer en elle ni précipitations ni empressements irréguliers. Tandis que ces mouvements naturels arrachent les âmes inconsidérées de leur centre, troublent leur tranquillité intérieure et empêchent l'attention de leur esprit, l'âme fixée dans la présence de Dieu, ne se détachant jamais de lui, participe à l'immutabilité de Celui qui ne change jamais.

XXXIII

Le paradis sur terre.

La petite maison de Nazareth était une image admirable du Paradis. On y voyait régner l'ordre, la paix, la concorde et la charité la plus sublime. Tout se passait, dans cette sainte retraite, selon les lois de la régularité la plus parfaite ; elle présentait un modèle admirable de la vie de communauté.

Là le recueillement était habituel et le silence religieusement gardé ; là le jour était partagé entre le travail des mains et les pieux exercices ; là les personnes

du dehors, admises dans l'atelier de Joseph, étaient exclues des deux sanctuaires occupés par Jésus et par sa sainte Mère ; là se trouvait la pauvreté religieuse, qui exclut toute superfluité ; là aussi brillait la chasteté, car il n'y avait dans ce ciel terrestre que des vierges ; là l'obéissance régnait en souveraine, car Jésus était soumis à ses parents, Marie à son Époux, qui était lui-même le plus obéissant des mortels ; là le Créateur demeurait sous le même toit avec ses créatures ; là la paix du ciel avait établi son domicile en commun avec la charité qui unit si étroitement les cœurs. C'est donc l'heureuse maison de Nazareth qui a servi de type aux communautés religieuses où les vœux sont bien observés et les règles ponctuellement exécutées.

L'on dit des premiers chrétiens qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme (*Act.*, iv, 52) ; à plus forte raison peut-on dire la même chose de Jésus, de Marie et de Joseph. On le disait des premiers fidèles parce qu'ils n'avaient qu'un même esprit, mêmes désirs, mêmes sentiments et mêmes affections. Combien plus encore les trois augustes personnes de la Sainte Famille étaient unies par les mêmes inclinations et les mêmes volontés !

Mais comment Joseph vivait-il avec ces augustes personnages ? Dans la plus intime et la plus tendre familiarité. Jésus l'appelait son père, ne lui parlait qu'avec respect, partageait ses travaux, ne le quittait jamais, s'asseyait à sa table, s'empressait à le servir, et

ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer à le rendre heureux. Marie le nommait son cher époux, apprêtait ses repas, le soignait dans ses infirmités, faisait ses habits et les réparait de ses mains virginales, se tenait près de lui pour sa consolation, et réjouissait son cœur par ses doux entretiens. Oh ! qui pourra jamais comprendre le bonheur dont jouissait ce saint homme dans une telle familiarité avec ce que la terre a jamais eu de plus aimable ; avec Jésus, dont le Père dit au Thabor : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi complacui.* » (Matth., xvii, 5) ; avec Jésus, dont la divine présence est pour les anges un objet d'envie : *In quem desiderant angeli prospicere* ; avec Marie belle comme la lune : *Pulchra ut luna* ; (Cant., vi, 9) ; c'est trop peu dire : « plus belle que le soleil, que tous les astres ensemble ; la lumière elle-même lui cède en beauté. » (*Sag.*, vi). En vérité, un tel bonheur, accordé à un homme mortel, aurait de quoi nous surprendre et épuiser notre admiration, n'eût-il été qu'une faveur passagère. Quel doit donc être notre étonnement, quand on nous assure qu'il fut donné à Joseph d'en jouir près de trente ans !

L'union de Jésus, de Marie et de Joseph était comme une image de l'union des trois personnes de l'adorable Trinité. Jamais le plus léger désaccord, toujours la plus douce harmonie de paroles, de sentiments et d'actions. Joseph se voyait revivre en Jésus ; Jésus

admirait en Joseph la fidèle image de son Père, dont il était lui-même la sublime et complète expression. Jésus obéissait à Joseph, Joseph obéissait à son Dieu.

Jésus appelait de ses vœux l'heure sainte où il monterait au Calvaire pour y verser le sang qui devait effacer la sentence de la malédiction éternelle. A Nazareth, il répandait avec amour les sueurs du travail infligé au premier Adam comme le châtiment temporel du péché ; mais la pensée que Marie et Joseph participaient déjà aux fruits du sacrifice dont il faisait l'apprentissage, et qu'il gagnait à ce prix le pain de sa Mère, lui adoucissait l'amertume de ses rudes labeurs. Assis ensemble à une table frugale, ils épanchaient leur âme dans des confidences mystérieuses dont l'homme ne connaîtra le secret que dans la vie bienheureuse, où le vrai Dieu lui révélera les mystères du Christ, mais que le Cœur de Jésus expliquait aux cœurs ravis de Marie et de Joseph. Prosternés ensemble devant le Père qui est aux cieux, Jésus, Marie et Joseph n'avaient qu'une voix pour le bénir de ses bienfaits, qu'un esprit pour l'écouter dans le silence de l'oraison, qu'une prière pour lui demander, dans l'ardeur de leurs vœux, la gloire de son nom, l'avènement de son règne, l'accomplissement de sa volonté sur la terre comme au ciel. « Ce grand Dieu, se disait Joseph, je le contemple, je l'entends, je le sens, le voilà ! » Et Jésus, qui lit au fond des cœurs, répondait à Joseph : « Je vous salue, ô plein de grâce ! Je suis avec vous, ô

mon père ! vous êtes béni entre les hommes ; vous êtes bienheureux, mes disciples vous le diront aux siècles des siècles. Ce que les anges et les hommes disent, votre Fils le fait. Après Marie et mon Père céleste, vous êtes mon seul bien ; je vous dois les seules années heureuses de mon pèlerinage terrestre ; vous êtes ma consolation et ma joie ; à moi de vous rendre ce que vous m'avez donné, en trésors d'innocence, de grâce, de mérite, de perfection, de gloire, de félicité sans fin. Mais que puis-je vous offrir qui soit digne de vous ? Que vous feraient toutes les couronnes du temps et de l'éternité ? Vous rediriez comme David notre aïeul : « Qu'y a-t-il pour moi dans les cieux, et, hormis vous, « qu'ai-je voulu sur la terre ? C'est vous qui êtes la vie « de mon cœur et la part de mon éternité. » Ah ! que je vous renouvelle la promesse que je fis à Abraham, notre père, et qui sera mille fois plus vraie pour vous qu'elle n'a pu l'être pour lui : « Moi, moi seul, je serai « votre récompense, et par anticipation je suis dès à « présent votre magnifique récompense : *Ego merces « tua magna nimis.* »

A mesure que Jésus croissait devant Dieu et devant les hommes, le bonheur de Joseph devenait plus grand. « Il y avait, dit un pieux écrivain, dans le Créateur approchant de l'adolescence, quelque chose de plus que dans le Créateur enfant. L'enfance, encore privée du secours de la parole, sa faiblesse, la contradiction palpable et visible entre cet état et les perfections infi-

nies de Jésus, faisaient ressortir davantage le mystère. Mais, dans l'adolescence du Sauveur, la volonté humaine devenait plus apparente. L'esprit donnait une expression plus sensible à la physionomie. Qui peut douter qu'il eût une beauté spirituelle qui répandait son éclat sur tout ce qu'il faisait, une grâce céleste qui respirait dans toutes ses actions et qui captivait à toute heure par de nouvelles surprises le cœur de Joseph ? »

« Jésus croissait en sagesse, à mesure qu'il avançait en âge, et se rendait de plus en plus agréable à Dieu et aux hommes : *Jesus proficiebat sapientia, et ætate, et gratia, apud Deum et homines.* » (Luc, II. 52.) Ce fut alors aussi que les grandes vérités qu'il avait apportées du ciel commencèrent à sortir de sa bouche divine ; car il est dit au même endroit « que sa Mère conservait précieusement toutes ces paroles dans son cœur : *Et mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo.* (v, 51.) Or Joseph était là pour recueillir et savourer, comme elle, ces précieux oracles, ces enseignements pleins de lumières et de consolations.

Voulons-nous, avec quelque proportion, jouir, comme saint Joseph, d'une grande union avec Jésus et Marie ; comme ce saint Patriarche, détachons notre cœur de tous les objets créés. Dieu apparaît à Jacob, il le voit face à face, selon les paroles de l'Écriture : mais c'est lorsque, s'étant séparé de ses troupeaux, de ses enfants et de sa famille, il demeure seul au milieu des ténèbres de la nuit. La divine

Parole nous apprend que Moïse fut pendant quarante jours ravi en contemplation, conversant familièrement avec la Majesté infinie de Dieu; mais, pour jouir de ce bonheur céleste, il entre dans un nuage dans lequel le Seigneur se tenait caché. Mais ce n'est pas dire assez que d'affirmer que les plus précieuses communications de la grâce sont surabondamment accordées à la vie intérieure, mais il faut assurer encore qu'elle élève les âmes, fidèles à la pratiquer, jusqu'à l'union la plus intime avec le principe et l'Auteur même de la grâce. Il ne suffit pas au chrétien, dit le père de Condren, d'agir en toutes choses pour Jésus, comme pour sa fin; il doit, de plus, le regarder comme son divin modèle, imiter sa vie et ses sublimes vertus, le considérant comme un arbre sur lequel il est enté, lui étant par conséquent très-étroitement uni. Et n'est-ce pas ce que le Saint-Esprit nous enseigne, en nous disant que nous devenons participants de la nature divine?

Mais qui pourra jamais comprendre jusqu'où va cette union de l'âme intérieure avec Dieu? Si Jésus, la vérité même, ne nous l'avait révélé, qui l'aurait jamais pu penser? *Qu'ils soient*, dit cet aimable Sauveur en parlant à son Père de ses fidèles, *une même chose en nous, comme vous, mon Père, êtes en moi et que je suis en vous.* (Joan., xvii, 2.)

XXXIV

Entretiens de Joseph avec Jésus et Marie.

Une des jouissances les plus douces et les plus utiles qu'il nous soit donné de goûter en cette vie, c'est bien de prendre part aux entretiens des hommes pieux et instruits dans la science des saints.

Les entretiens de tête à tête se peuvent faire avec les personnes les plus indifférentes, mais ceux de cœur à cœur ne se font qu'entre les plus intimes amis. Le Sauveur disait à ses apôtres : *Je ne vous traite pas comme serviteurs, mais comme amis, puisque j'en use avec vous confidemment, en vous manifestant les hautes vérités que j'apprends de mon Père.* Aussi les entretiens de l'âme solitaire avec Dieu ne sont pas de servante à maître, mais d'époux à épouse. L'Époux confie à l'Épouse les secrets de son cœur. Vous diriez qu'il veut la faire entrer dans ses desseins et l'associer à leur exécution, soit pour la conversion des pécheurs, soit pour la perfection des âmes fidèles. Et sa voix quelquefois s'exprime avec tant de charme, que le cœur, ne pouvant répondre par ses affections, ne peut qu'abandonner ce rien qu'il est à ce tout qui l'aime.

Qui pourrait dire les lumières, les consolations, les grâces extraordinaires que saint Joseph trouvait dans ses entretiens avec Marie? *La bouche, dit le Saint*

Esprit, *parle de l'abondance du cœur*, et, comme leur cœur était plein de Jésus, ils ne savaient que parler de Jésus, de ses amabilités infinies, de ses mystères, de son amour pour les hommes, des humiliations de sa vie obscure et cachée. Si, à la voix de Marie, Zacharie recouvra l'usage de la parole, Jean-Baptiste fut purifié de la faute originelle, et tressaillit de joie en entendant parler la Mère de son Sauveur; si Élisabeth reçut le don de prophétie, quelles impressions ne devaient pas faire sur le cœur si bien disposé de Joseph les entretiens les plus intimes et les plus doux avec l'auguste Épouse du Saint-Esprit, la Reine des prophètes, la Mère du bon conseil, et cela tous les jours et pendant trente années!

Si les paroles de Marie étaient si douces au cœur de Joseph, quel charme devaient avoir pour lui les paroles de Jésus! Ce n'est plus la Mère de la Sagesse qui parle, c'est la Sagesse elle-même, c'est le Verbe de Dieu. Une seule parole de Jésus suffit autrefois pour entraîner les Apôtres à sa suite : il captivait tellement les Juifs, qu'ils s'écriaient : « Jamais homme n'a parlé comme lui. » Toutes ses paroles étaient pleines de grâce et de vérité.

L'Évangile en a recueilli quelques-unes qui sont, après l'adorable Eucharistie, le plus riche trésor de la sainte Église.

On admire et on loue la pureté de Noé, parce que Dieu lui parla une seule fois; d'Abraham, parce que le Seigneur lui commanda lui-même de quitter la Mésopota-

mie de Moïse; parce qu'il s'entretint avec l'Éternel comme un ami avec son ami; de Marthe, de Marie et de Lazare, parce qu'ils reçurent le Sauveur dans leur maison. La conversation de Jésus était si suave, si douce et si avantageuse, qu'entre les trois désirs que formait saint Augustin : voir Rome triomphante, entendre saint Paul prêcher l'Évangile et voir Jésus-Christ converser avec ses disciples, le principal était le dernier.

Verbe Éternel ! une seule de vos paroles opère des prodiges de sainteté ; vous direz : *Suivez-moi !* Pierre et André quitteront leurs filets et la maison de leur père ; les fils de Zébédée s'arracheront à l'amour de leur mère ; Matthieu vous fera le plus grand sacrifice que vous puissiez attendre d'un avide publicain, il renoncera à tous ses biens pour placer en vous seul son trésor et son cœur. Vous crierez : « *Saul ! Saul ! pourquoi me persécutez-vous ?* » Et vous transformerez Saul le pharisien en l'Apôtre Paul, la plus belle de vos conquêtes. Un mot de vous à Zachée, à la Samaritaine, à Marie-Madeleine, au bon larron, changera leurs natures dégradées en des natures sublimes.

C'est avec vérité que l'on a dit du Sauveur qu'il était puissant en œuvre et en parole, puisque ses entretiens ordinaires et familiers n'étaient pas moins efficaces que ses prédications publiques. Les Apôtres, qui jouissaient par un privilège spécial du charme de sa présence et de la douceur de ses conversations,

s'écriaient souvent : « Vous êtes le seul, Seigneur, qui proférez les paroles de la vie éternelle. »

Les disciples n'ont joui de ce bonheur que pendant trois ans, et encore le Sauveur passait une partie des nuits à prier, et le jour à instruire les peuples. Mais Marie et Joseph en ont joui seuls, dans la plus profonde retraite, comme en Égypte et à Nazareth, et l'on peut dire que le Sauveur, qui les chérissait plus que tous les Anges et les bienheureux ensemble, aimait à se communiquer à eux et à leur parler avec cette intimité et cet abandon que l'on met dans ses relations de famille et dans les épanchements que l'on a avec ses meilleurs amis. O Joseph, vous pouvez dire avec plus de vérité que personne : *notre conversation est dans le ciel*. Tâchons de nous rappeler souvent avec quelle douceur et quelle charité conversait la sainte Famille.

Occupons-nous ensemble comme les séraphins et les anges, qui s'excitent à l'amour de leur Dieu en parlant de ses grandeurs et de sa sainteté, se disant les uns aux autres : Saint, saint, saint : que Dieu est pur et saint¹.

Vivons comme autrefois vivaient Jésus, Marie et Joseph, qui conversaient entre eux si saintement, qu'ils consumaient tout leur entretien en louanges de Dieu et en admiration de ses divins mystères.

Leur vie était la vie du ciel, où les saints conversent en louanges et bénédictions de Dieu ; leur vie était la

¹ J. J. Olier.

vie des trois personnes divines, qui ne vivent et qui ne parlent ensemble qu'en leur sainte lumière et en leur saint amour.

Faites, ô mon Dieu, par la vertu de votre Esprit, que nous ne cessions jamais de vous louer et de vous bénir à toute éternité, comme nous désirons de le faire maintenant en la terre.

A l'honneur, ô mon Dieu, de la communion des saints et de leur conversation, nous allons admirer vos merveilles, s'il vous plaît nous donner le respect qui est dû pour traiter de vos mystères et de leur sainteté.

Mon Dieu, retirez-moi de toute complaisance en votre créature, soyez, mon Dieu, tout mon amour et les délices de mon âme.

Mon Dieu, je sens mon âme qui veut s'épancher en toute autre chose que vous ; retirez-la en vous, soyez ma retraite et mon refuge.

Soyez, mon Dieu, l'unité où se rappellent tous mes désirs, qui sont sollicités par tant d'autres choses que vous.

Vous êtes tout mon bien, ô mon Dieu, et vous portez par excellence toutes les perfections que je vois répandues dans toutes vos créatures ; vous les avez en vous avec toute sainteté, infiniment éloignée de leur corruption.

Soyez donc mon tout à jamais, et que votre cher Fils que vous me proposez comme l'unique en qui vous

voulez être aimé, me rappelle par votre amour de tout ce qui n'est pas vous-même.

Mon Dieu, mon tout, qui, conversant dans le ciel avec votre Fils et vos saints, vous répandez en eux sans rien perdre de vous, demeurant tout entier en vous-même, faites qu'en vous donnant aux autres je ne vous perde point et que je ne demeure pas desséché en nourrissant mes frères ¹.

XXXV

Vie solitaire et cachée de saint Joseph.

Saint Joseph est le plus grand de tous les serviteurs de Dieu après son auguste Épouse, parce que, après elle, il a été le plus caché avec Jésus en Dieu. Que l'on dise qu'il est le père adoptif du Verbe incarné, c'est vrai ; qu'il a été choisi par l'adorable Trinité pour être le gardien, l'appui et l'angélique époux de la Reine des vierges, c'est vrai encore ; mais, si saint Augustin n'a pas craint de dire que Marie a été plus heureuse d'avoir conçu Jésus-Christ dans son cœur que de l'avoir porté dans son sein immaculé, ne pouvons-nous pas avancer avec raison que tous ces titres, tous ces privilèges dont saint Joseph a été favorisé ne lui auraient pas servi de grand'chose, si sa vie n'avait pas

¹ J. J. Olier.

été cachée en celle de Jésus, son Dieu? Ne nous laissons pas de contempler saint Joseph, un des plus illustres dans l'École du divin amour, afin que nous apprenions de lui à aimer comme il faut. Remarquez combien l'amour aime la solitude¹. Ceux qui sont pris de cette passion cherchent les lieux retirés, afin de s'occuper plus facilement de leurs pensées et de rêver plus à l'aise de la personne aimée. Et quand l'amour est très-grand, il finit par rendre toutes les compagnies pénibles et insupportables.

Or ces choses que nous apercevons dans l'amour profane se rencontrent encore bien plus dans l'amour sacré : toute compagnie lui devient odieuse, toutes pensées étrangères le fatiguent ; il ne peut voir ni aimer que celui qui remplit son cœur ; il ne peut parler que de son Dieu et à son Dieu. De là vient qu'entre les saints ceux qui ont le plus aimé, ce sont ceux qui ont eu le plus d'attrait pour la vie cachée, joignant souvent la solitude extérieure à l'intérieure. C'est ainsi que la vie du glorieux saint Joseph n'a été qu'une profonde et continuelle solitude ; voulez-vous en connaître le commencement, le milieu et la fin ? Voulez-vous savoir les belles actions de cet admirable saint, son amour si pur et si ardent pour Jésus ? *Vita ejus fuit abscondita cum Christo in Deo* : « Sa vie a été cachée avec Jésus en Dieu. » Voilà toute la vie de saint Joseph, voilà

¹ Les grandes passions sont solitaires ; les transporter au désert, c'est les rendre à leur empire. (CHATEAUBRIAND.)

toutes ses grandeurs, voilà tous ses mérites; c'est là sa vie véritable, c'est en cela que Dieu le propose pour modèle à toute son Église, mais surtout aux âmes intérieures, dont il l'a établi le patron et le père.

Marchons donc sur les traces de saint Joseph, suivons-le dans les solitudes du pur amour, et perdons notre vie dans ces saints déserts pour honorer la vie cachée de notre amour anéanti.

Quelle solitude étonnante a gardé le divin Sauveur dans le sein immaculé de son auguste Mère! Comme son amour était incomparable, il lui fallait une solitude qui ne pût souffrir de comparaison, ne voulant pas être occupé d'autre chose que de son amour, qui l'avait fait descendre du ciel sur la terre. Il se prive de tout ce qui peut le distraire. Saints ermites, habitants des déserts, pieux anachorètes, ou hôtes solitaires des bois et des forêts, vous contempriez le ciel, vous admiriez la terre, les anges venant souvent vous visiter. Pour le Verbe incarné dans les chastes entrailles de Marie, point de ciel, point de terre, point d'anges; son ciel, sa terre, ses anges, ses occupations, c'était son seul amour. Mais nous ne pouvons pas douter que de cette profonde solitude il ne communiquât des grâces surabondantes au glorieux saint Joseph, continuellement occupé à l'adorer, à le bénir, à le remercier, à lui donner son esprit, son âme et toutes ses puissances. Ce saint patriarche, à la vue de son Dieu anéanti, éprouvait le besoin de se dérober avec plus de soin encore aux regards des hommes, afin

de demeurer entièrement caché avec Jésus en Dieu.

Mais, si nous avançons dans ces solitudes divines, nous y verrons saint Joseph avec Jésus et Marie seuls dans l'étable de Bethléem, où ils demeurent quarante jours, selon que le prescrivait la loi aux femmes qui avaient mis au monde un fils. Jésus, enveloppé de bandes, était pour Joseph le Très-Saint-Sacrement, la crèche servait d'autel, et l'étable était comme une église nouvellement consacrée par sa présence. Saint Joseph fait toujours de nouveaux progrès dans cette solitude extérieure et intérieure. Il demeurera sept ans en Égypte inconnu de tous, plus tard comme enseveli à Nazareth avec Jésus et Marie. Voilà la vie de saint Joseph, une solitude continuelle : Joseph solitaire au commencement de sa vie, Joseph solitaire au milieu, Joseph solitaire jusqu'à la consommation. O mon Dieu ! que ne le faisiez-vous au moins paraître un peu à la fin de sa vie, après ses admirables progrès dans les voies sublimes de la plus haute perfection ? Point du tout, « sa vie sera toujours cachée avec Jésus en Dieu. » Il sera tellement caché, que quinze siècles s'écouleront sans que l'on pense à lui pour ainsi dire, sans qu'on lui rende un culte solennel. Et cependant Joseph est, après Marie, le plus grand saint, le plus cher à Jésus. Il faut que la solitude renferme des trésors cachés bien précieux, puisque Jésus, Marie et Joseph l'ont tant aimée. C'est un ciel, c'est un paradis, c'est une vie angélique qui divinise les âmes et qui les *consume* dans les

belles flammes du pur amour. Il n'y a point de langue, quelque éloquente qu'elle soit, qui puisse exprimer la vie de Joseph en Jésus. L'Évangile en a dit seulement un mot : *Erant Pater ejus et Mater mirantes*. « Le Père de Jésus avec sa très-sainte Mère admiraient. » Voilà la vie de saint Joseph rapportée en un mot, vie, non de paroles, mais d'oraison et d'admiration. Et il n'est point fait mention, dans tout l'Évangile, d'une seule parole que Joseph ait proférée, parce qu'il était toujours adorant et admirant sans cesse les richesses inestimables de Jésus et de Marie. O vie ineffable et cachée en Jésus ! Joseph possédait Jésus et était possédé de Jésus. Écoutons Bossuet dans son admirable *Discours sur la Vie cachée* :

« Soyez donc cachés aux hommes sous les yeux de Dieu, *comme inconnus*, disait le même saint Paul, *et toutefois bien connus*, puisque nous le sommes de Dieu : *comme morts* à l'égard du monde, où nous ne sommes plus rien, *et toutefois nous vivons* ; et notre vie est cachée en Dieu : *la balayure du monde*, mais précieux devant Dieu, pourvu que nous soyons humbles et que nous sachions tirer avantage du mépris qu'on fait de nous : tranquilles et indifférents à tout ce que le monde dit et fait de nous, soit qu'il nous mette *à droite ou à gauche*, du bon ou du mauvais côté, *dans la gloire ou dans l'ignominie, dans la bonne ou dans la mauvaise réputation* ; nous allons toujours le même train : *comme tristes* par la gravité et le sérieux de notre vie, par la

tristesse apparente de notre retraite et de nos humiliations, *et néanmoins toujours dans la joie* par une douce espérance qui se nourrit dans le fond de notre cœur : *comme pauvres, et enrichissant* le monde par notre exemple, si nous avons le courage de lui montrer seulement qu'on se peut passer de lui : *comme n'ayant rien, et possédant tout*, parce que moins nous avons des biens que le monde donne, plus nous possédons Dieu qui est tout. Fuyons, fuyons le monde et tout ce qui est dans le monde ; car ce n'est que corruption. *Vanité des vanités, dit l'Écclésiaste, vanité des vanités, et tout est vanité... Crains Dieu, et garde ses commandements ; car c'est là tout l'homme, ou, comme d'autres traduisent, c'est le tout de l'homme.*

« Allez, ma fille, aussitôt que vous aurez achevé de lire ce petit et humble écrit ; et vous, qui que vous soyez, à qui la divine Providence le fera tomber entre les mains, grand ou petit, pauvre ou riche, savant ou ignorant, prêtre ou laïque, religieux ou religieuse ou vivant dans la vie commune ; allez à l'instant au pied de l'autel. Contemplez-y Jésus-Christ dans ce sacrement où il se cache. Demeurez-y en silence ; ne lui dites rien : regardez-le, et attendez qu'il vous parle, et jusqu'à tant qu'il vous dise dans le fond du cœur : Tu le vois, je suis mort ici, et ma vie est cachée en Dieu jusqu'à ce que je paraisse en ma gloire pour juger le monde. Cache-toi donc en Dieu avec moi, et ne songe point à paraître que je ne paraisse. Si tu es seul, je

serai ta compagnie ; si tu es faible, je serai ta force ; si tu es pauvre, je serai ton trésor ; si tu as faim, je serai ta nourriture ; si tu es affligé, je serai ta consolation et ta joie ; si tu es dans l'ennui, je serai ton goût ; si tu es dans la défaillance, je serai ton soutien : *Je suis à la porte, et je frappe : celui qui entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui ; et j'y ferai ma demeure avec mon Père ; et je souperai avec lui et lui avec moi ;* mais je ne veux point de tiers ni autre que lui et moi. « Et je lui donnerai à manger du fruit de « l'arbre de vie, qui est dans le paradis de mon Dieu « avec la manne cachée, dont nul ne connaît le goût, « sinon celui qui la reçoit. Que celui qui est altéré « vienne à moi, et que celui qui voudra reçoive de moi « gratuitement l'eau qui donne la vie. » Ainsi soit-il, ô Seigneur, qui vivez et réglez avec le Père et le Saint-Esprit aux siècles des siècles. Amen. »

XXXVI

Avantages de la solitude intérieure.

La solitude intérieure est l'élément où la vie mystique trouve ses sûretés et ses progrès dans les communications divines ; mais la solitude extérieure ne contribue pas peu à l'intérieure, car la variété des objets qui entrent en foule dans l'âme par les sens embarrassent

ses facultés, la remplissent de fumée et de poussière, et lui ôtent la parfaite liberté de faire ses fonctions spirituelles. Souvent attirée par les objets du dehors, elle sort d'elle-même, court çà et là, et se donne à tout ce qu'elle rencontre. Au contraire, l'âme solitaire et qui ne se partage point au dehors, mais qui se donne toute à Dieu seul, jouit de sa solitude intérieure avec une douceur et une tranquillité de cœur qui inspireraient de la jalousie si elles étaient connues.

Les âmes pieuses doivent profiter des diverses retraites qu'elles sont appelées à faire pendant l'année, afin de perfectionner cette solitude intérieure sans laquelle il leur serait impossible de se maintenir dans l'union avec Dieu. Mais, à mesure que, s'éloignant des créatures, elles vont se perdre dans l'immense désert de l'Être infini, non-seulement elles sont unies à Dieu, mais elles subissent en lui une transformation dont l'effet est de leur donner chaque jour plus de goût pour les choses divines et plus d'éloignement pour les choses créées. Tout ce qui est du monde leur paraît dur et couvert d'un sable brûlant qui ne produit que des ronces. Rien ne les touche et ne les attire que les chastes caresses de l'Époux divin, qui font des solitaires les bienheureux d'ici-bas, comme les saints sont les bienheureux du ciel.

Ce n'est qu'en Dieu que l'âme peut trouver la vraie solitude intérieure, et, comme cette solitude consiste en ce que l'âme soit seule avec Dieu seul, on ne peut

en trouver la perfection que dans une vie toute cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Cependant cette solitude n'est pas de l'isolement ; car on ne peut pas dire que l'âme soit isolée, lorsqu'elle se trouve en Dieu pour converser avec Dieu seul qui est son tout. Et, comme les créatures ne lui sont rien, ne serait-ce pas, au contraire, la condamner au plus triste des isolements que de l'obliger à vivre dans ce rien et avec ce rien ? L'heureuse solitude que celle de l'épouse admise à converser cœur à cœur avec son époux ! Vous n'êtes donc jamais moins seules, ô âmes mystiques ! que quand vous êtes seules avec Dieu seul.

L'âme ne peut entrer dans la solitude qu'elle trouve en Dieu, à moins qu'elle ne soit simplement seule, c'est-à-dire purifiée de toute souillure et dégagée de tout ce qui est humain. Il est évident, en effet, que les communications extraordinaires de Dieu, qui est la sainteté par essence, ne peuvent être accordées qu'aux âmes dont aucun grain de poussière ne ternit la beauté ; mais il faut de plus que l'entendement soit dépouillé de toute représentation des objets extérieurs, et que le cœur soit vide de toutes les affections humaines. Alors tout est divin dans l'âme : lumière divine, amour et entretiens divins, société, union et transformation divine qui l'inondent d'une joie toute céleste.

Jésus parle d'une manière admirable dans l'intime secret du cœur ; car il est la Parole même du Père Éternel, où toute vérité est renfermée. « Il faut donc, dit

Bossuet, lui prêter ces oreilles intérieures dont il est écrit : *Vous avez, Seigneur, ouvert l'oreille à votre serviteur.*

« Heureux ceux à qui Dieu a ouvert l'oreille en cette sorte ; ils n'ont qu'à la tenir toujours attentive, leur oraison est faite de leur côté. Jésus leur parlera bientôt, et il n'y a qu'à se tenir en état d'entendre sa voix.

« *Marie était assise aux pieds de Jésus.* Assise, tranquille aux pieds de Jésus ; humilité, soumission ; se soumettre à la parole éternelle, à la vérité. Silence : que tout se taise : *Il se fit un silence dans le ciel, environ d'une demi-heure.* Qui parle durant ce temps ? Dieu seul. *Environ d'une demi-heure.* Ce grand silence de l'âme, où tout cesse, où tout se tait devant Dieu, dans le ciel, dans la haute partie de notre âme, ne dure guère durant cette vie : mais, pour peu qu'il dure, qu'il se dit de choses, et que Dieu y parle ! Sois attentive, âme chrétienne ; ne te laisse pas détourner dans ces bienheureux moments.

« *Entrez dans le cabinet, et fermez la porte sur vous ; priez votre Père dans le secret ; et votre Père, qui vous voit dans le secret, vous le rendra.* Que vous rendra-t-il ? Parole pour parole : pour la parole par laquelle vous l'aurez prié de vous instruire, la parole par laquelle il vous fera entendre ce qu'il veut de vous, et son éternelle vérité.

« *Entrez donc, et fermez la porte.* Entrez en vous-même, et ne vous laissez détourner par quoi que ce

soit. Quand ce serait une Marthe, une âme sainte qui viendrait vous inviter à servir Jésus, demeurez toujours renfermée dans ces saints et bienheureux moments. Jésus ne veut point de vous ces services extérieurs : tout le service qu'il veut de vous, c'est que vous l'écoutez seul, et que vous prêtez l'oreille du cœur à sa parole.

« Parlez donc, Seigneur ; il est temps : *votre serviteur écoute* ; parlez : et que direz-vous ? *Marthe, Marthe, tu es empressée, et tu te troubles dans le soin de beaucoup de choses ; or il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire.* Ne faut-il donc pas s'acquitter de tous ses devoirs, de toutes ses obédiences ? Il le faut sans doute ; mais il ne faut jamais être empressée ; et il y a d'heureux moments où tout autre devoir, tout autre exercice, toute autre obéissance, cessent en vous : il n'y a pour vous d'autre obéissance que celle d'écouter Jésus qui veut vous parler. »

Nous pouvons converser tête à tête avec les personnes qui nous sont les plus indifférentes ; mais les entretiens cœur à cœur n'ont lieu qu'entre les amis les plus intimes. C'est ce qui portait le Sauveur à dire à ses apôtres : « *Je ne vous traite pas comme serviteurs, mais comme amis, puisque je vous fais connaître les vérités que j'ai apprises de mon Père.* » Aussi les entretiens d'une âme solitaire avec Dieu ne sont-ils pas ceux d'une servante avec son maître, mais ceux d'une Épouse avec son Époux, qui lui confie les secrets de son cœur. Ces confidences sont si intimes, que l'Époux

divin semble vouloir faire entrer l'Épouse dans ses desseins et l'associer à leur exécution, soit pour travailler à la conversion des pécheurs, soit afin de procurer la perfection des âmes fidèles. Quelquefois la douceur de sa voix a tant de charmes, que le cœur, ne pouvant y répondre par ses affections, se trouve dans l'impuissance de dire autre chose que ces mots : O tout ! ô rien ! ô tout ! faites tout ce qu'il vous plaira de ce rien.

C'est dans ce néant de l'âme solitaire que Dieu, trouvant en elle une vaste capacité par le vide qu'elle a fait dans son cœur de tout ce qui est humain, la remplit et produit un nouvel être, qui n'est ni la créature seule, ni l'essence divine, mais la créature rendue participante de Dieu. L'âme est alors plus intimement unie à Dieu qu'à son corps, ce qui l'autorise à dire : *Ce n'est plus moi qui vit, c'est Dieu qui vit en moi.*

Le cœur, dégagé de toute affection humaine, est capable dans ce vide de recevoir les impressions et la présence du Bien-Aimé. L'âme ne saurait avoir que du plaisir en cet état ; car, comme il n'y a que le créé capable de lui donner du chagrin et de l'inquiétude, et qu'il n'y paraît plus en rien, tout est divin, lumière divine, amour, entretiens, société, union, transformation divine et célestes délices, qui font dire *que, si l'Époux trouve ses délices avec les enfants des hommes, par un juste retour l'Épouse trouve ses plaisirs divins avec l'Époux dans la solitude.*

Suivant les divines paroles, le cœur a son œil, sa langue et son oreille ; il voit, il parle, il entend à sa manière, indépendamment de l'esprit. Le propre de l'esprit est d'entendre raison : mais le cœur solitaire ne voit qu'amour, n'entend que ce qui est d'amour, ne parle que le langage de l'amour. Le Bien-Aimé se fait entendre à l'âme avec la douceur de sa voix ; après l'avoir conduite dans la solitude, il parle à l'oreille de son cœur, mais dans ce langage divin qui dit tout en un mot. Cette parole amoureuse lui fait entendre ce qu'il exige de son amour. L'Époux parle à l'esprit par les lumières, l'esprit répond par raison et par admiration, quand les lumières ont beaucoup d'éclat. Lorsqu'il parle au cœur, le cœur répond par amour et par affection, et c'est ce que l'Époux demande. C'est pour engager l'âme à répondre amoureusement, pour l'attacher toute à lui par amour, qu'il lui parle dans la solitude. Oh ! âmes vraiment solitaires, puisque l'Époux ne parle qu'au cœur en solitude, il n'y a que le cœur qui doit répondre. On ne parle au cœur que d'amour, il ne doit répondre qu'amour.

Pour entendre avec efficacité les paroles que dit l'Époux dans la solitude, il faut que tout dans l'âme soit dans le silence ; que l'imagination se taise, que l'entendement se taise et voile ses lumières comme les chérubins en la présence de Dieu ; silence même du cœur, qui ne doit répondre que quand Dieu lui parle, car il est contre tout ordre d'interrompre ceux qui nous

parlent au lieu de les écouter, ou de vouloir parler en même temps. Dieu, parlant au cœur solitaire, se tait sitôt que celui-ci veut répondre à contre-temps. Écoutez dans un profond silence, arrêtons certains empressements affectifs qui naissent des douceurs dont nous jouissons, ne parlons que quand le Bien-Aimé nous en avertit par ses touches intérieures.

XXXVII

Saint Joseph méprisé des hommes et connu de Dieu seul.

Saint Joseph doit être surtout le modèle des âmes intérieures dans son amour de la vie obscure et cachée.

Issu du sang le plus illustre, et avec des droits légitimes au trône de David, il se voit, sans murmure et sans regret, privé de l'héritage et de la gloire de ses ancêtres. Infiniment éloigné de cette bassesse d'âme qui préfère par indolence et par mollesse une vie privée aux soins pénibles de la grandeur, il chérira l'obscurité et l'humiliation de son état, mais ce sera par vertu et par un généreux mépris de la fausse gloire du monde ¹.

La vie de ce grand saint sera une vie de traverses,

¹ Les secrets ressorts de l'amour-propre jouent souvent dans une abjection volontaire, et y font quelquefois trouver de la satisfaction; mais il n'y a que la vertu la plus pure qui puisse faire goûter à une âme noble la bassesse de l'état. (L'abbé GIRARD.)

de travail et de souffrances. Ces mains dignes de porter le sceptre fourniront à sa subsistance par un travail pénible et grossier, mais du reste, heureuses mains, plus glorifiées mille fois par l'honneur qu'elles ont de contribuer à l'entretien de la vie du Créateur même qui les a formées, que par tous les sceptres du monde. C'est l'humilité de Joseph et son amour pour la simplicité qui lui inspire le choix de cette profession obscure. Orné de toutes les perfections de l'esprit et du corps; car, ô mon Dieu! quels talents auriez-vous craint de confier à ce serviteur prudent, de la fidélité duquel tout vous répondait? doué de plus d'intelligence encore que ces ouvriers habiles employés par Moïse à la construction du Tabernacle; plus éclairé et plus véritablement possesseur de la sagesse que Salomon; il eût pu recouvrer par lui-même l'éclat et la grandeur dont sa race était déchue; mais il sait que tous ces dons extérieurs ne lui sont accordés que pour relever le mérite de son humilité; et jamais homme ne couvrira par le voile d'une abjection plus sincère tout ce qui pourrait lui attirer l'admiration et l'estime. Il n'ignore pas que le plus glorieux de ses privilèges, la plus précieuse de ses grâces, c'est de n'être rien que par rapport à Jésus-Christ, de n'être destiné à l'honorer que par son abaissement, de lui servir comme de nuage, et d'être comme l'ombre dont Dieu se sert pour envelopper ses merveilles et pour cacher la divinité de son Fils, jusqu'au jour marqué pour la révélation de ce grand mystère. Il jouira

même de ce privilège presque jusqu'au grand jour de la manifestation des cœurs. Joseph sera toujours un saint caché, et il n'y aura guère que quelques âmes privilégiées, que les âmes intérieures, qui connaîtront l'éminence de sa grâce. Ainsi, mon Dieu, vous faites briller votre gloire dans vos saints d'une façon admirable ; mais, dans celui-ci, vous vous glorifiez d'une manière nouvelle et plus merveilleuse encore, parce qu'en effet c'est un plus grand prodige de voir votre gloire comme anéantie et enveloppée dans les ténèbres que de la voir éclater dans la splendeur qui lui est naturelle ¹.

¹ Les avantages humains ne sont rien s'ils ne sont connus, et que le monde ne les prise. Ce que Dieu fait a par soi-même son prix inestimable que l'on ne veut goûter qu'entre Dieu et soi. Hommes, que vous êtes vains, et que vaine est l'ostentation qui vous presse à faire valoir aux yeux des hommes aussi vains que vous tous vos faibles avantages ! « Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous un cœur pesant » et charnel ? « jusqu'à quand aimerez-vous la vanité, et vous plairez-vous dans le mensonge ? » Tous les biens dont on fait parade sont faux en eux-mêmes ; l'opinion seule y met le prix, et il n'y a de bien véritable que ce qu'on goûte seul à seul dans le silence avec Dieu ! « Mettez-vous dans un saint loisir pour connaître que je suis Dieu ; goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. » Aimez la retraite et le silence ; retirez-vous des conversations tumultueuses du monde ; taisez-vous, ma bouche, n'étourdissez pas mon cœur qui écoute Dieu, et cessez d'interrompre ou de troubler une attention si douce. *Vacate et videte* : « Vivez, » dit le Psalmiste, « dans un saint loisir, et voyez. » Et encore : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. » Et laissez parler en vous ce goût céleste. *Gustate et videte, quoniam suavis est Dominus.* (BOSSUET.)

O grand Saint ! je vous révère avec respect, comme ces augustes ténèbres dans lesquelles la majesté de Dieu a voulu se cacher : *Posuit tenebras latibulum sum.* (Ps. xvii.) Mais la gloire de Joseph, ô mon Dieu, ne paraît qu'à vos yeux et à ceux de vos anges. Les hommes ne sont pas dignes de l'apprécier. Cet admirable saint plus élevé que les Esprits célestes, comment a-t-il été regardé par ses concitoyens, par tous ceux qui jugent des choses par les apparences extérieures ? Ce n'était à leurs yeux qu'un homme vulgaire, qu'un pauvre ouvrier, en sorte qu'en parlant de celui qu'ils regardent comme son fils ils diront avec mépris : *N'est-ce pas là le fils de ce charpentier ?* « Nonne hic est fabri filius ? » Et cependant qu'étaient tous les monarques, tous les sages, tous les grands de l'univers, en comparaison de Joseph, ministre du Très-Haut, Époux de Marie, père nourricier et gardien de Jésus ? Qu'il est vrai, ô mon Dieu ! que ce qui cache vos saints leur donne sans comparaison plus de grandeur que ce qui les produit aux yeux du monde ; et que ceux que nous verrons briller un jour au-dessus des astres du firmament sont ceux qui ont été les plus cachés et les plus ignorés sur la terre !

Je reconnais, mon Dieu, dans la conduite que vous avez tenue sur saint Joseph, que vous ne montrez pas toujours au monde vos plus grands saints, et qu'il y en a dont vous faites des chefs-d'œuvre de grâce et de sainteté qui ne sont que pour vous, avec qui vous faites

vos délices de converser à l'insu des hommes, et à qui vous confiez ce que vous avez de plus cher, de plus secret et de plus précieux. Heureux, heureux ce grand saint de n'avoir jamais été qu'à vous, ô mon Dieu, de n'avoir été connu que de vous, de n'avoir connu et possédé que vous sur la terre, vous et votre Fils avec qui vous êtes une même chose.

La vie cachée de Joseph nous apprend qu'on trouve Jésus et Marie dans le silence et le recueillement. Elle nous montre aussi que la gloire des chrétiens ne consiste pas à remplir des emplois éclatants, mais à faire ce que Dieu veut. « Quand Jésus, dit Bossuet, paraîtra en sa majesté, vous découvrirez les merveilles de la vie cachée de Joseph ; vous saurez ce qu'il a fait durant tant d'années, et combien il est glorieux de se cacher avec Jésus-Christ ! Sans doute, il n'est pas de ceux qui ont reçu leur récompense en ce monde ; c'est pourquoi il paraîtra alors, parce qu'il n'a pas encore paru ; il éclatera, parce qu'il n'a point éclaté. Dieu réparera l'obscurité de sa vie, et sa gloire sera d'autant plus grande qu'elle est réservée pour la vie future. » Humble époux de Marie, je veux imiter votre vie cachée, afin qu'au dernier jour je partage votre gloire.

Recueillons en passant quelques belles paroles de Bossuet : « *Quand Jésus-Christ votre gloire apparaîtra, alors vous apparaîtrez en gloire avec lui. Je ne veux point paraître quand mon Sauveur ne paraîtra pas. Je*

ne veux de gloire qu'avec lui ; tant qu'il sera caché, je le veux être : car, si j'ai quelque gloire pendant que la sienne est encore cachée en Dieu, elle est fausse, et je n'en veux point, puisque mon Sauveur la méprise et ne la veut pas. Quand Jésus-Christ paraîtra, je veux paraître ; parce que Jésus-Christ paraîtra en moi. *Quand vous verrez arriver ces choses, et que la gloire de Jésus-Christ sera proche, regardez et levez la tête, car alors votre rédemption, votre délivrance approche.* La gloire que nous aurons alors sera véritable, parce que ce sera un rejaillissement de la gloire de Jésus-Christ. Jusqu'à ce temps bienheureux, je veux être caché, mais en Dieu avec Jésus-Christ, dans sa crèche, dans ses plaies, dans son tombeau, dans le ciel où est Jésus-Christ à la droite de Dieu son Père, sans vouloir paraître sur la terre. Je ne veux plus de louanges : qu'on les rende à Dieu, si je fais bien : si je fais mal, si je m'endors dans mon péché, dans la complaisance du monde enchanté, ou de ses honneurs et de son éclat, ou de ses plaisirs et de ses joies, qu'on me blâme, qu'on me condamne, qu'on me réveille par toutes sortes d'opprobres, de peur que je ne m'endorme dans la mort. »

XXXVIII

Saint Joseph éclairé des plus pures lumières de la foi.

Quels mystères, quels profonds secrets, Marie et Joseph n'ont-ils pas pénétrés, en vivant ainsi d'une manière continuelle, et dans une si grande intimité avec Jésus, la Sagesse incréée. Quelles vives lumières n'ont-ils pas reçues de ce divin Soleil de justice, arrêté pendant trente ans dans leur pauvre demeure. Les âmes allaient en enfer ; le Fils de Dieu était venu pour les sauver ; il quittait tout pour se tenir caché avec Marie et Joseph. Ce que Jésus pouvait faire en ce temps-là et qu'il n'a pas fait, tous les effets qu'il pouvait opérer et qu'il a suspendus, il les a tous produits d'une manière admirable en Marie et Joseph, et il s'est amplement dédommagé en eux de toutes les privations et suspensions de ses grandes et de ses saintes opérations, car il était occupé en eux, les sanctifiant et les élevant de moment en moment par de nouveaux accroissements de grâce et de sainteté.

Si la communication d'un saint avec Dieu ou sa très-sainte Mère nous étonne et produit des effets prodigieux de grâce dans son âme, que devons-nous penser de celle qui a été donnée à saint Joseph d'avoir Jésus et

Marie continuellement avec lui pendant trente ans ¹.

La science des saints n'est pas comme celle que l'on enseigne dans les écoles, qui peut bien instruire des vérités de la religion ; mais qui s'arrête dans la spéculation que l'on en fait ; elle remplit la volonté d'une ardeur sacrée, et l'entendement des plus pures lumières de la foi.

La science des saints, dit le pieux auteur de l'IMITATION, apprend plus de vérités dans un instant que l'application à l'étude pendant bien des années, car

¹ On lira avec plaisir les lignes suivantes, empruntées à un grand théologien :

« Que je suis heureux d'entendre les saints Pères confesser ingénument que les paroles des hommes ont trop de faiblesse pour exalter suffisamment les témoignages d'amour que le disciple bien-aimé reçut autrefois du Sauveur du monde ! Ne craignez pas, grands docteurs de l'Église, dites que le silence et l'admiration expriment mieux que le discours ce que c'est que reposer sur la poitrine de Jésus, et lui succéder en qualité de fils auprès de la glorieuse Vierge, comme fit le saint Évangéliste au jour de la Cène et de la Passion de son bon Maître ; et j'assurerai, sans appréhension d'être repris, qu'on ne trouvera jamais de quoi s'expliquer assez sur les excellences de saint Joseph, à qui Dieu a donné des preuves de son amour d'autant plus magnifiques, que les dignités de père de Jésus et d'époux de Marie surpassent celles de disciple et de fils adoptif ; outre qu'il n'a pas une fois seulement penché sa tête sur le sein du Sauveur, comme saint Jean, mais autant de fois qu'il lui a plu, dans l'espace de plusieurs années ; goûtant à loisir les plaisirs du plus doux repos qu'il pût prendre sur la terre, lorsqu'il baisait le tabernacle animé de la Divinité, et qu'il y puisait, comme dans une vive source de lumières, l'intelligence parfaite des mystères que la théologie nous enseigne et que nous adorons tous les jours. »

elle apprend à mépriser tout ce que le monde estime et à estimer tout ce qu'il méprise ; elle fait voir dans une lumière admirable la fausseté, la vanité et le rien de tout ce qui charme les mondains.

Une sainte religieuse, que Dieu inondait de ses lumières dans l'oraison, s'écriait ravie, et hors d'elle-même : « Cachez-vous, science humaine, science angélique, voilez-vous ! Dieu sagesse, c'est vous qui découvrez toutes choses et qui faites connaître les secrets les plus profonds et les plus impénétrables à toutes les lumières de la sagesse humaine. »

Quand dans cette lumière on entend dire qu'il y a quelque chose de beau, de rare, d'aimable sur la terre, on en ressent une vive douleur, on déplore les illusions des enfants des hommes, on éprouve le besoin de dire intérieurement : O mon Dieu ! il n'y a que vous seul qui êtes, et ceux qui ne vous connaissent point s'amuse à des ombres vaines et fugitives.

La grande, et lumineuse connaissance de cet Être suradorable est réservée au divin amour. Il est vrai que pour aimer Dieu il faut le connaître ; mais il est vrai encore qu'il se manifeste à proportion qu'on l'aime davantage. La plénitude de sa connaissance est donnée à la plénitude de son amour ; et cette connaissance est la science des saints. « Ah ! s'écrie saint Augustin, si vous voulez avoir la plénitude de la science divine, écoutez le grand Apôtre qui vous dit que *l'amour est la plénitude de la loi*. Il n'y a donc plus

d'excuse ; sondez votre cœur ; si vous y trouvez le divin amour, vous y rencontrerez la plénitude de la science ; vous serez un chérubin, et par suite le lieu où Dieu est assis : et, si vous êtes le siège de Dieu, il n'y a plus rien à craindre ; que toute la terre s'élève contre vous, et que fera-t-elle à celui qui est devenu le trône de Dieu ? Comment craindrez-vous la terre, vous qui êtes devenu un ciel. »

C'est ainsi que ce Père parle, et c'est ce qui est arrivé au glorieux saint Joseph ; il a joui d'un calme parfait au milieu de toutes les agitations de la vie, car son âme était élevée au-dessus de la terre, étant devenue un ciel et le trône de Dieu. Il en était le siège comme les Chérubins, il participait à la plénitude de leur science, comme il participait à la plénitude de l'amour des Séraphins.

La vie spirituelle ne se trouve pas dans certaines lumières de l'esprit, acquises ou par la lecture ou par l'étude des choses spirituelles ; elle ne se trouve pas toujours dans ceux qui ont lu davantage et qui parlent mieux : tout cela peut se rencontrer dans une âme immortifiée. Je sais une religieuse, dit la Mère Séraphine Bouiller, qu'il plaît à Dieu de conduire par des voies extraordinaires, et qui n'a lu aucun livre qui traite de spiritualité. Elle ne s'est appliquée qu'à écouter et à suivre la voix de son divin Maître. La variété des lectures de tant d'ouvrages spirituels brouille l'âme et confond ses lumières ; à force de vouloir être de tout, elle n'est de rien. Elle veut entrer dans toutes les

voies, elle n'en suit pas une ; elle essaye de toutes sortes d'oraisons, et, après tout, elle n'en fait point. Son imagination, surchargée de ses lectures, la trompe. Oh ! que l'âme de bonne et sincère volonté, qui sait tout quitter pour entendre la voix du Seigneur, apprend de belles choses dans la vie spirituelle !

L'âme de saint Joseph était comme le temple de Dieu surnaturellement éclairé, où se rendaient à toute heure des oracles divins ; mais ce sont de ces choses dont il n'est pas permis à l'homme de parler.

Dans l'état de la parfaite union divine, saint Jean-de-la-Croix enseigne que les communications de Dieu sont ineffables, parce que l'on n'en peut rien dire, comme l'on ne peut rien dire de Dieu qui soit comme lui ou qui en approche ¹. Il semble à l'âme que tout ce qu'elle

¹ C'est, si je ne me trompe, un sentiment intime de l'âme, qui, pénétrée et surmontée de la grandeur, de la magnificence, de la majesté des choses qu'elle entend, après peut-être quelque effort tranquille pour s'en exprimer à elle-même la hauteur, reconnaît enfin qu'elle ne peut pas même concevoir combien elles sont incompréhensibles, supprime toutes ses pensées, les reconnaissant toutes indignes de Dieu, et craignant de les dégrader en tâchant de les estimer, demeure en silence devant Dieu sans pouvoir dire un seul mot, si ce n'est peut-être avec David, qui s'écrie : « *Tibi silentium laus*, le silence seul est votre louange. » C'est encore ce que voulait dire David : « Seigneur notre Seigneur, que votre nom est admirable par toute la terre, parce que votre magnificence est élevée par-dessus les cieux ? Les cieux des cieux ne peuvent pas vous comprendre : » il n'appartient qu'à vous seul de vous louer. Ainsi mon âme étonnée, confuse, interdite, demeure en silence devant votre face. Son étonnement se tourne en amour,

savait auparavant n'est qu'une pure ignorance par rapport à cette science; car l'âme ne demeure pas seule-

mais dans un amour éperdu, qui, sentant qu'on ne peut pas même vous aimer assez, se perd dans vos immenses grandeurs comme dans un abîme qui n'a point de fond, et comme une goutte d'eau dans l'Océan.

BOSSET.

Le Saint-Esprit nous veut faire entendre une excellente manière d'honorer les mystères. C'est à la vue des bontés et des merveilles de Dieu de demeurer devant lui en grande admiration et grand silence. Dans ce genre d'oraison, il ne s'agit pas de produire beaucoup de pensées ni de faire de grands efforts. On est devant Dieu; on s'étonne des grâces qu'il nous fait; on dit cent et cent fois sans dire mot avec David: « *Quid est homo?* Qu'est-ce que l'homme, que vous daigniez vous en souvenir: » Encore un coup, qu'est-ce que l'homme, que vous, vous qui êtes le Seigneur admirable par toute la terre, vouliez y penser? Et on s'abîme dans l'étonnement et dans la reconnaissance, sans songer à vouloir produire, ni au dedans ni au dehors, la moindre parole, tant que dure cette bienheureuse et très-simple disposition.

Il y a dans l'admiration une ignorance soumise, qui, contente de ce qu'on lui montre les grandeurs de Dieu, ne demande pas d'en savoir davantage; et, perdue dans l'incompréhensibilité des mystères, les regarde avec un saisissement intérieur, également disposé à voir et à ne voir pas, à voir plus ou moins, selon qu'il plaira à Dieu. Cette admiration est un amour. Le premier effet de l'amour, c'est de faire admirer ce qu'on aime, le faire toujours regarder avec complaisance, y rappeler les yeux, ne vouloir point le perdre de vue. Cette manière d'honorer Dieu est marquée dans les saints dès les premiers temps. Elle est répétée plusieurs fois dans saint Clément d'Alexandrie. Mais quoi? elle est de David, lorsqu'il dit: « *Quam admirabile! Quid es homo? Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine!* Que votre nom est admirable! Qu'est-ce que l'homme? Que vos douceurs sont grandes et innombrables! » C'est le cantique de tous les saints dans l'Apocalypse! Qui ne vous craindra, Seigneur! « Qui n'exaltera votre

ment comme anéantie et dégagée de toutes les autres choses, mais encore de soi-même. Elle n'a ni intelligence, ni affection, ni soin pour quoi que ce soit qui ne se rapporte à Dieu : elle ne cherche plus ses goûts ni ses propres intérêts, elle emploie toutes ses forces tant de la partie sensitive que de la raisonnable au service de Dieu ; elle ne se réjouit plus qu'en Dieu, elle n'espère plus qu'en Dieu, elle ne s'attriste que selon lui, elle ne craint que lui, elle ne se soucie que de lui, n'aimant plus que lui seul ; elle n'a plus de vains respects, elle ne craint plus les confusions des hommes ; elle agit comme s'il n'y avait que Dieu seul, s'employant tout entière à son service. Dans cet état, Dieu donne une science pleine d'attrait, parce que c'est une science d'amour goûtée par la volonté.

Saint Joseph était du nombre de ces esprits dont parle saint Denys, qui reçoivent leurs connaissances immédiatement de Dieu, et qui sont exempts des nuages qui se mêlent avec nos lumières ordinaires par le moyen des sens. C'est ce qui l'a rendu ce glorieux Patriarche si versé dans la science des saints, les lumières divines lui étant communiquées dans toute leur pureté, parce qu'il avait l'âme et le cœur très-purs ; car il est écrit :

nom ! car vous êtes le seul saint. » On se tait alors, parce qu'on ne sait comment exprimer sa tendresse, son respect, sa joie, ni enfin ce qu'on sent de Dieu ; et c'est « dans le ciel le silence d'environ une demi-heure ; » silence admirable, et qui ne peut durer longtemps dans cette vie turbulente et tumultueuse. **BOSSUET.**

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Ce qui doit s'entendre même dès cette vie, autant que Dieu y peut être vu dans l'ordre de son aimable Providence.

Il connaissait les créatures d'une manière angélique, ce qui fait dire à saint Jean-de-la-Croix qu'à l'égard des créatures dans toutes leurs différences l'âme y aperçoit une admirable convenance et disposition de la sagesse divine. Elle découvre que toutes, en général et en particulier, ont une certaine correspondance à leur Auteur, et que chacune, à sa manière, publie ce que Dieu est en elle, de sorte qu'il semble à cette âme que cet accord est une harmonie d'une musique toute céleste, qui surpasse tous les concerts et toutes les mélodies de ce monde. Mais, si saint Joseph découvrait le nom admirable du Seigneur dans toute la terre pleine de ses richesses, si ses ouvrages, qu'il a faits avec une sagesse infinie, lui paraissaient si grands et d'une magnificence si élevée, que doit-on penser des lumières que lui manifestaient les grandeurs de Dieu lui-même? Sainte Thérèse dit avec raison que celles du soleil ne sauraient leur être comparées.

Que n'avons-nous un peu des clartés de saint Joseph ! Mais, pour cela, il faut être, à son exemple, uni au Saint des saints, et, pour lui être parfaitement uni, il faut être séparé de soi-même et des autres créatures. « Quand l'âme, dit saint Macaire, est véritablement unie au Saint-Esprit, elle devient toute lumière, tout œil, tout esprit »

C'est peut-être dans ce sens qu'Origène a dit que Moïse avait été changé en esprit. Nous pourrions dire de saint Joseph qu'il était devenu tout spirituel.

XXXIX

Vie de foi de saint Joseph.

Vivre de la vie naturelle et terrestre, c'est être mû par un principe intérieur qui est le résultat de l'union de l'âme avec le corps. Or, l'âme mystique n'ayant plus, dans son nouvel état, aucun principe humain qui agisse en elle, et l'Esprit-Saint ayant pris possession de ses puissances pour leur communiquer sa propre activité, elle vit si divinement, qu'elle peut dire avec l'Apôtre : *Je vis, mais ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Dans le second degré de perfection qui précède l'état mystique, l'Esprit-Saint est simplement le guide des âmes spirituelles ; car, si elles ont eu l'avantage de rencontrer l'Époux, elles n'ont pas encore celui de le posséder parfaitement. Mais, dans la vie mystique, le divin Esprit est comme l'âme de l'âme, l'esprit de son esprit ; il anime le cœur, il l'incline et le fait agir divinement. Or si, au témoignage de l'Apôtre, les vrais et légitimes enfants de Dieu sont ceux qui obéissent à son esprit, quelle ne sera pas la gloire des âmes choisies pour recevoir les caresses de

l'Époux? Animées du divin Esprit, elles n'ont point d'autres mouvements que ceux qu'il leur imprime; elles suivent ceux de sa volonté pour lui complaire en toutes choses.

L'âme en cet état peut dire, comme l'Épouse sacrée : *Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à lui*, puisque Dieu la possède si pleinement et dispose tellement de sa volonté, qu'il opère en elle *le vouloir et le faire*, comme nous le dit l'Apôtre. Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisqu'elle n'a plus d'autre volonté que celle de Dieu et que toutes ses facultés sont perdues en Dieu. Elle a été assez fidèle à son Bien-Aimé pour anéantir tout ce qui lui était propre, afin de le laisser faire à sa façon. Il est donc nécessaire que l'Époux se mêle de sa conduite, puisqu'elle a renoncé à le faire elle-même.

Le Juste vit de la foi, dit l'Apôtre, parole courte, mais si substantielle, qu'elle renferme toute la sainteté. Telle était la vie de saint Joseph; il n'avait point d'autre guide, d'autre règle que la lumière de Dieu. Il voyait toutes choses dans cette lumière divine. L'esprit de foi était la règle unique de ses jugements sur chaque personne et sur chaque événement, jugements par conséquent toujours équitables, toujours invariables, toujours exempts d'erreurs et de surprises; regardant les choses comme Dieu les regarde, il les voyait toujours dans leur vérité, donnant à chaque chose son prix et sa valeur.

Doué en naissant de la foi de ses pères, sa foi non-

seulement le justifia, mais elle le fit croire tous les jours en vertu. La méditation assidue de la loi divine nourrit, entretint sa foi ; la pratique la plus exacte de cette loi, la fidélité à ses devoirs, la pureté de son cœur, furent les heureux fruits de sa foi ; et, puisque l'intelligence et la foi se perfectionnent par la pratique des commandements, faut-il s'étonner que la foi de saint Joseph ait surpassé celle même d'Abraham et de tous les patriarches ? Il était l'héritier de leur foi, il la recueillait tout entière dans son cœur ; il était, en un mot, le centre où se réunissait la foi du Messie attendu et donné, et par conséquent toute la grâce de la loi ancienne et de la loi nouvelle. Tout ce que voyait Joseph, tout ce qu'il entendait élevait sa foi et nourrissait sa piété d'une manne plus exquise que n'avait été celle des patriarches et des prophètes, et que n'a même été celle des apôtres et des saints qui l'ont suivi. Il pénétrait dans l'intérieur de sa sainte Épouse et dans celui du divin Enfant ; il avait entre ses mains le plus précieux dépôt que le ciel pût jamais confier à un homme. Son ministère, supérieur à celui des anges, les droits qu'il avait sur le Fils de Dieu, lui donnaient l'avantage le plus doux et le plus glorieux qu'une créature puisse jamais désirer. Quelle fut donc la vivacité de sa foi, de ses lumières, la profondeur et la sublimité de ses connaissances !

Pour qui donc auraient été ces faveurs spéciales dont Dieu récompense quelquefois ici-bas la foi humble et

soumise? Serons-nous surpris que Dieu se montre sans voile à son fidèle serviteur, qu'il lui révèle ses secrets, lui communique ses desseins, lui découvre ses attributs, ses perfections divines, et, que dans la contemplation de ces biens ineffables, il rassasie pleinement ses désirs? Lorsque le divin Esprit entreprend d'établir son empire dans une âme, il y entre par une foi souveraine, qui, captivant l'esprit humain, le délivre des ténèbres de l'ignorance, et le dispose, par les lumières célestes dont il l'éclaire, à s'élever à la contemplation des vérités divines. Ce don a différents degrés, qui rendent la lumière plus ou moins brillante dans les âmes qui le reçoivent. C'est une aurore dans celles qui commencent, un jour plein d'éclat dans les âmes spirituelles, et un midi dans les mystiques, ce midi après lequel soupirait l'Épouse des cantiques, parce que c'est l'heure où *le Bien-Aimé prend son repas et son repos*. La resplendissante lumière croît toujours jusqu'au jour éclatant de l'éternité : plus elle se développe, plus elle approche l'âme de Dieu. Celles qui commencent à marcher vers cet adorable Maître doivent souvent répéter cette prière des disciples : *Seigneur, augmentez en nous la foi, que nous croissions dans votre amour*.

Il y a une différence à établir entre grâce de foi et esprit de foi. La grâce de foi est un rayon divin qui émane de la souveraine vérité pour faire le premier jour de la vie surnaturelle dans l'âme intérieure. La vie de foi est l'état de l'âme, qui, étant pénétrée des vé-

rités divines, règle sa vie, non pas suivant les maximes du monde ou d'après les principes de la sagesse humaine, mais sur les principes de la foi ; la foi préside à toute sa conduite et anime toutes ses actions. — L'esprit de foi est une lumière savoureuse qui non-seulement fait goûter à l'âme tous les mystères de la religion, mais qui lui montre Dieu présent partout et lui fait sentir en toutes choses l'action de sa souveraine volonté.

L'âme, animée de cet esprit, jouit d'un parfait repos, parce qu'elle s'abandonne sans réserve entre les mains de Dieu, qui commence dès ici-bas sa souveraine félicité. Le Juste vit de foi ; lorsqu'il devient plus juste, il vit d'amour ; et, quand il est très-juste, il vit de Dieu. Il faut commencer par vivre de foi pour arriver à l'amour ; mais il faut vivre de foi et d'amour avant que de vivre de Dieu. Le juste devient bientôt plus juste, et le cœur ne tarde pas à s'enflammer d'amour, lorsque les rayons d'une foi naissante ne trouvent point l'âme embarrassée par des idées fausses qui engendrent le doute ou du moins produisent des ombres dans l'esprit. C'est alors que, semblable à un globe de cristal exposé au soleil, le juste est promptement pénétré d'une lumière vive et pure, qui le dispose à contempler avec plaisir les beautés divines et à passer de la contemplation à l'amour. Or aimer ce que l'on voit par un regard de foi, c'est faire descendre la foi dans son cœur, et l'accomplissement d'un tel acte procure à l'âme un

haut degré de perfection. L'esprit de foi, qui est l'âme de la vie religieuse, fait voir et sentir avec une sainte délectation ce qu'il y a de divin dans les exercices du cloître; mais ce *voir* et ce *sentir* ont des effets différents. Le regard de foi qui va jusqu'à Dieu, à qui il s'adresse et qui le termine, découvre à l'âme les beautés divines; et ces éternelles beautés, en se réfléchissant sur l'âme, excitent en elle des sentiments de vénération et de respect dont le rejaillissement extérieur se fait remarquer dans une parfaite modestie et dans un air plus angélique qu'humain. Le sentiment de foi communique à l'âme une diligence et une ferveur qui lui font goûter une grande joie dans l'exactitude à ses exercices. Elle les remplit ensuite avec beaucoup d'application, ne les quitte qu'avec peine et se distingue par une grande fidélité aux petites choses. Ce regard et ce sentiment établissent dans l'âme la solide dévotion, qui consiste à servir Dieu en esprit et en vérité.

Comme saint Joseph, mettons désormais tout notre bonheur dans la foi, et, puisque la foi est un trésor si précieux et que saint Joseph est le dispensateur de tous les biens de Dieu, allons à lui pour obtenir une foi vive, une foi pratique, une foi humble, une foi pure, une foi inébranlable qui nous rende heureux dans ce monde et dans l'autre : *Beati qui non viderunt et crediderunt.*

XL

Espérance de saint Joseph.

C'est vous, Seigneur, qui m'avez établi d'une manière toute singulière dans l'espérance. (Ps. iv.)

Que ces paroles du Roi-Prophète conviennent admirablement à Joseph, ô mon Dieu, que vous aviez affermi d'une manière toute singulière dans l'espérance ! En effet, s'il est vrai que Joseph, le dernier descendant de cette longue et auguste chaîne de rois, de pontifes et de prophètes, a recueilli dans sa personne toute la succession, non de leurs richesses et de leur gloire extérieure, mais de leurs vertus ; s'il est vrai que les soupis et les vœux de ces anciens justes ont hâté l'accomplissement de vos promesses ; s'il est vrai, mon Dieu, que lorsque vous destinez de grandes grâces, vous y disposez presque toujours par celle d'une grande espérance : *Fiat misericordia tua, Domine, super nos, quemadmodum speravimus in te* (Ps. xxxii, v. 22) ; si la confiance en vous, Seigneur, s'accroît et se fortifie par toutes les autres vertus ; si la charité, surtout lorsqu'elle est parfaite, épure la crainte et porte l'espérance presque au degré de la certitude ; si la piété et l'amour envers Marie, si l'assurance d'être protégé de cette Vierge toute puissante auprès de vous est la source de la plus douce,

de la plus vive espérance ; s'il est véritable enfin que, après avoir donné votre Fils, vous ne pouvez plus rien refuser, quelle dut être, ô mon Dieu, l'espérance et la confiance de Joseph !

Vous avez donné votre Fils à Joseph pour être son Sauveur comme le nôtre ; mais, si vous avez témoigné tant d'amour à tous les hommes par ce grand bienfait, du reste quelle prédilection pour cet heureux favori, et quelle portion abondante vous lui destiniez dans cette étonnante effusion de votre libéralité et de votre ineffable charité. Ah ! Seigneur, que ne devait pas espérer et attendre de vous celui qui avait entre ses mains et sous son autorité votre Fils bien-aimé, l'Auteur de toutes les grâces et de tous les biens ? celui qui non-seulement aimait et servait Marie, le canal des grâces de son Fils, mais qui, étant son époux, en était lui-même respecté et tendrement aimé ?

Voici comment un ancien auteur parle de l'espérance de saint Joseph :

« Au plus fort de ses propres besoins et de ceux de sa chère Famille, la crainte de manquer des choses nécessaires à la vie ne s'empara jamais de sa belle âme ; et, si parfois l'amour paternel lui faisait redouter que la malice des diables et l'envie des méchants causât quelque mal à Jésus, l'attente du secours qu'il se promettait du ciel bannissait aussitôt de son cœur toutes ces frayeurs sujettes à mille inquiétudes. Pour satisfaire à l'ordonnance d'Auguste, il fut obligé d'aller de Nazareth

en Bethléem ; environ quarante jours après, on lui dit de quitter cette contrée-là, de passer promptement en Égypte, et d'y séjourner jusqu'à un nouveau commandement ; au bout de quelques années d'exil, on lui enjoignit de retourner en Judée et ainsi du reste. Pensez-vous qu'il se mit en peine de savoir qui lui servirait de guide, qui fournirait aux frais de ces voyages, qui l'entreprendrait en un pays éloigné et sans connaissance ? Non, à la vérité. Peut-être qu'il représenta son extrême disette, la rigueur des saisons, la longueur des chemins, la faiblesse de la Vierge, le bas âge de Jésus ? non jamais. Ce fut assez à Joseph, pour entreprendre des choses si difficiles, de savoir que Dieu, qui le voulait de la sorte, était souverainement bon et fidèle, et que sa providence ne lui manquerait pas.

« O l'admirable confiance ! Hélas ! qu'il se trouve peu d'hommes qui se jettent avec tant d'abandon entre les bras de la divine Miséricorde ! Quant à vous, ô Joseph, allez, à la bonne heure, allez servir d'exemple en ce point à toute la postérité : Celui qui vous envoie vous conduira sûrement ; celui qui commanda à votre grand aïeul Abraham de se mettre en chemin, sans lui marquer la durée ni le terme de son pèlerinage, vous accompagnera partout ; celui qui habille les lis des champs d'une toison plus blanche que la neige et plus éclatante que la pourpre des rois aura soin de votre vêtement ; celui qui nourrit les petits corbeaux délaissés de leurs père et mère dans leurs nids pourvoira à vo-

tre entretien. Quelque danger qui vous menace, quelque adversité qui se présente, quelque tribulation ou tentation qui vous attaque, si vous continuez à vous reposer sur l'invariable fidélité de Dieu tout bon, tout sage et tout-puissant, qui veut, qui peut, et qui a promis de donner toute sorte d'assistance à ceux qui se fieront en lui, infailliblement il vous couvrira du bouclier de sa protection, et maintiendra votre esprit en une savoureuse paix, pareille à la tranquillité dont jouissent déjà les âmes bienheureuses. »

Mais que les actes de cette espérance étaient purs ! Ils se confondaient tous dans la charité, du moins cette reine des vertus en était l'unique principe. Tout ce grand univers, quelque vaste qu'il paraisse à nos faibles idées et à nos sens, existait à peine pour Joseph ; le divin Enfant qu'il portait entre ses bras, déjà Pontife des biens futurs, élevait tout son cœur et toutes ses pensées vers les biens éternels. Mais c'est bien moins pour lui-même que pour le Bien-Aimé de son cœur que la gloire céleste occupe toutes les pensées de Joseph. Il ne se rassasie point de contempler ses grandeurs futures ; elles le consolent de ses souffrances, dont il ne peut non plus perdre l'idée, et, comme un père passionné pour la gloire de son fils, ne songe pas seulement à sa fortune et à sa grandeur personnelle, qu'il ne la voie, qu'il ne la trouve dans celle de l'objet qui épuise tout son amour, ainsi l'espérance de Joseph, les élans de son âme vers le ciel et la félicité suprême

n'avaient que Jésus seul et sa gloire pour objet et pour fin principale.

Considérons que notre espérance en Jésus-Christ doit être inébranlable, quand notre cœur nous répond que nous lui sommes attachés : 1° parce que nous trouvons alors dans l'union que nous avons avec lui la certitude de notre bonheur futur ; et si des pensées de défiance venaient à nous troubler : Qui formera, pouvons-nous dire avec l'Apôtre, une accusation contre les élus de Dieu (Rom. viii, 35) ? Qui les condamnera ? puisque Dieu le Père les justifie, puisque l'Esprit-Saint prie pour eux avec des gémissements ineffables ; mais bien plus parce que Jésus-Christ est mort, parce qu'il est ressuscité, et qu'il intercède pour nous à la droite de Dieu son Père. « Ne péchez point, dit saint Jean (I Joan., i, 2) ; mais, s'il vous arrive de tomber, que votre chute ne vous désespère pas, car vous avez Jésus-Christ pour Avocat auprès du Père. » Que n'obtient-on pas par l'intercession de ce Médiateur tout-puissant, de ce grand Pontife qui a pénétré les cieux (Hebr., iv, 14) ? Présentons-nous donc devant le trône de sa grâce pour y trouver notre secours dans nos besoins, et n'attendons pas que ce trône de grâce et de miséricorde devienne pour nous un trône de justice et de sévérité.

Quoiqu'il ne soit pas facile de trouver des preuves bien certaines de notre amour pour Dieu, et que nous ayons souvent des raisons d'en douter, cependant notre amour pour Jésus-Christ peut en être le garant. Saint

Paul, si timide dans la crainte de perdre la grâce, malgré sa détermination à soutenir les plus rudes combats pour la conserver, parle avec une assurance qui nous étonne, lorsqu'il se glorifie de l'amour qu'il a pour Dieu. Il ose donner le défi aux hommes et à l'enfer de l'arracher de son cœur : *Neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare a charitate Dei.* (Rom., VIII, 39.) Est-ce présomption qui le fait parler avec tant de hardiesse? Non, sans doute, puisqu'il nous en apporte la raison : « C'est que cet amour pour mon Dieu, nous dit-il, est fondé sur celui que j'ai pour Jésus-Christ; » *A charitate Dei, quæ est in Christo Jesu.* (Rom. VIII, 39.) Quand cet amour a ce fondement sacré, il est inébranlable, il croit et ne s'affaiblit jamais, ce qui faisait dire à un apôtre : « Je salue tous ceux que Dieu le Père a aimés, que Jésus-Christ a conservés dans son amour; » *In Deo Patre dilectis, et Christo Jesu conservatis et vocatis.* (Jud., I.)

Mais que serait-ce qu'une espérance que l'adversité n'aurait jamais éprouvée? Les traverses et les croix ne manqueront point d'épurer et d'affermir celle de Joseph. Ce n'était pas une épreuve pour lui que la pauvreté et l'obscurité de sa condition; son humilité et son détachement, sa conformité parfaite à la volonté divine lui rendaient, au contraire, cette obscurité infiniment précieuse : la vue anticipée des opprobres et de la croix de Jésus remplissait son cœur d'amertume. Mais il savait que le Christ devait entrer ainsi dans sa gloire; il

envisageait ses humiliations avec le plus saint et le plus éclairé de ses ancêtres, comme la cause de son triomphe : *De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput.* (Ps. cix.) Chrétien, et chrétien parfait avant la prédication de l'Évangile, il connaissait déjà le grand mystère de la croix ; il avait vu Jésus souffrir dès les premiers jours de sa vie, il avait recueilli les prémices de son sang ; il savait enfin qu'il n'était venu en ce monde que pour souffrir. Si l'amour même naturel qu'il avait pour Jésus le faisait compatir d'avance à ses douleurs, les lumières que cette sagesse incarnée répandait dans son âme, le fruit de ses souffrances qu'elle lui découvrait, consolait son cœur et le fortifiaient. Dans les âmes ordinaires, la confiance en Dieu exclut bien la défiance de sa bonté, mais elle est empressée, inquiète jusqu'à vouloir pénétrer dans ses desseins, quelquefois même jusqu'à vouloir lui prescrire la manière de venir à leur secours. Dans les âmes parfaites, la confiance va jusqu'à l'abandon le plus absolu, jusqu'à se perdre entièrement de vue, jusqu'à goûter un plaisir délicieux dans la privation de toutes les ressources humaines, parce que c'est alors qu'on se jette à corps perdu, pour ainsi dire, entre les bras de Dieu. Tel fut l'abandon de Joseph aux soins de la divine Providence. Il demeura sept ans dans une terre étrangère sans appui, sans consolations humaines, sans connaître le terme de son exil, sans désirer même de le savoir, tranquille, paisible, et espérant d'autant plus que Dieu l'éprouve davantage.

O sainte espérance, vertu si consolante, vous êtes également commandée aux justes et aux pécheurs les plus égarés ! Mais du reste, Seigneur, quelle différence entre l'espérance des âmes ferventes et celle des âmes tièdes ! Tout reproche aux dernières leur infidélité. L'Esprit rend témoignage aux autres, dans le fond de leur cœur, qu'ils sont vos enfants ; mais ce divin Esprit se retire peu à peu des âmes lâches et infidèles, et, l'iniquité survenant, l'en bannit peut-être pour jamais.

O fidèle Joseph ! préservez-nous d'un si grand malheur. Parlez en notre faveur, vous qui, comme Marie, ne pouvez être refusé ; obtenez-nous une grâce qui est le gage de toutes les autres ; une espérance que rien ne puisse ébranler, une espérance victorieuse de tous les obstacles, des tentations, de la tiédeur, du péché même, une espérance enfin qui triomphe de Dieu même, afin que, désarmé par notre confiance, et plus encore par vos prières, nous entendions de sa bouche cette consolante parole : Allez, et qu'il vous soit fait comme vous le désirez, *Fiat tibi sicut vis.* (Matth., xv, 28.)

XLI

Amour de saint Joseph pour Jésus.

Quel est cet autel vivant où le Père éternel veut que le feu de son amour soit entretenu nuit et jour, sinon

le cœur de Joseph. Quelle est cette terre bénie où le Verbe incarné a jeté à pleines mains le feu de sa dilection, sinon la très-sainte âme de son père nourricier ? Quel est celui de tous les saints à qui l'amour substantiel s'est communiqué avec plus d'abondance ? Après Marie, on ne saurait en désigner aucun qui ait eu plus de titres et plus de droits à cette faveur que son chaste époux.

Les trois personnes adorables de l'auguste Trinité répandirent dans son cœur avec tant de profusion les saintes ardeurs d'une charité si parfaite, qu'il pouvait dire avec plus de raison encore que Jérémie : *On a allumé dans mon cœur et renfermé dans la moelle de mes os un feu qui me consume doucement.* Elles ne se contentèrent pas de lui envoyer, comme au prophète Isaïe, un Séraphin avec un charbon ardent pour purifier ses lèvres ; mais elles placèrent sur son sein le brasier tout entier, l'Amour même, Jésus-Christ Notre Seigneur, afin qu'il en fût embrasé à jamais corps et âme.

« Dieu amour et d'amour, par qui la charité nous est communiquée avec profusion, ne logeâtes-vous pas vous-même au milieu de Joseph, pour être le cœur de son cœur et l'âme de son âme ? N'allumâtes-vous pas avec vos brandons le feu de la sainte dilection jusque dans ses veines et ses moelles ? Ne le perçâtes-vous pas de toutes parts avec vos flèches dorées ? N'étiez-vous pas la vie de ses vertus et le principe de ses opérations surnaturelles ? Était-ce de lui, ou de vous par ses

mais, que la Mère et l'Enfant reçurent mille et mille démonstrations d'amour, mille et mille courtoisies, et toutes les caresses qu'on eût su désirer d'un père et d'un époux ? Certes, soit que ce fût la charité incréée, soit que ce fût la créée seulement qui habitât dans le cœur de Joseph, elle parut au dehors d'une admirable manière, et le feu dont elle l'avait rempli se fit bien connaître par les flammes sacrées qui s'en évaporaient continuellement ¹ !

¹ Joseph aimait son Fils plus fortement qu'il n'aimait son Épouse, parce qu'il y rencontrait plus de mérite et de bonté ; et le Fils aimait son père plus que l'épouse son mari, parce qu'il en connaissait mieux les perfections, et qu'il opérait plus excellemment qu'elle *. Si ce que l'on raconte est vrai, que le petit Jésus, au sortir du sein maternel dans la grotte de Bethléem, ouvrant ses petits yeux et les arrêtant sur ce saint Patriarche, blessa sa belle âme d'un trait de son amour **, il n'est pas moins véritable que Joseph eût mieux aimé mourir mille fois que de guérir de sa plaie ; et, afin de tout dire, je crois qu'il ne tarda guère à relancer la flèche contre le cœur de Jésus, pour le blesser à son tour, et y faire une profonde ouverture par laquelle il pût entrer dedans jusqu'au fond. En effet, d'un côté Joseph s'insinuait de jour à autre plus avant dans le cœur de Jésus par ses services continuels et par les soins inexplicables qu'il prenait de son éducation ; et, d'autre part, les charmes inévitables de l'Enfant-Dieu se rendaient tributaires de toutes les affections de Joseph. Lorsque Jésus, le feu envoyé du ciel en ce bas monde, se cachait dans le sein de Joseph son père, de quelles ardeurs ne l'embrassait-il pas ? Lorsque Joseph tenait entre ses bras l'amour des anges et des hommes, et qu'il appliquait son cœur sur le cœur, ses yeux sur les yeux, et sa

* Suar., disp. cit.

** Jesu egressus ex utero Virginis, Josephi cor vulneravit æterni amoris inde-itura cicatrice. Isol., p. II, cap. xv.

« Quand nous déclarerez-vous, ô Joseph, combien grande était la douceur de vos pensées, et combien profonds les abaissements de votre esprit, quand le petit Jésus vous appelait son bon père, et que vous l'appeliez votre cher nourrisson ? Quels étaient les sentiments de votre cœur, pendant les nuits entières que vous passiez au pied de son berceau, tantôt le remuant pour l'endormir, et tantôt reposant votre tête sur sa très-sainte humanité, pendant que le cœur de sa divinité veillait ? »

P. JACQUINOT.

Les qualités de l'amour de Joseph pour Jésus sont si excellentes et les effets si admirables, qu'ils surpassent tous nos discours, il n'est pas donné à notre esprit de les comprendre, et à la parole humaine de pouvoir en donner une juste idée.

Cet amour était souverainement parfait, tirant son origine du ciel et remontant sans cesse à la Divinité, son principe et sa dernière fin. Il était singulier, et sans rival, aucun saint ne pouvant, à son exemple, aimer Jésus comme son Fils et comme son Père, comme son pupille et comme son Dieu ; il était pur et sans mélange d'aucune affection étrangère ; il était généreux et plein de courage pour entreprendre des choses utiles et glorieuses à Celui qui lui servait d'objet et d'aliment ; il était toujours ardent sans crainte d'être éteint par les eaux de la tribulation ; il était ingénieux à trouver tou-

bouche sur la bouche de son Fils, quel amour n'en recevait-il point !

(P. JACQUINOT.)

jours de nouvelles occasions de servir le Bien-Aimé ; il était vigoureux, puisant sans cesse de nouvelles ardeurs dans les services qu'il rendait à Jésus et à Marie ; il était doux, remplissant l'esprit de son possesseur d'ineffables tendresses ; il était invincible, ne pouvant être surmonté par aucune difficulté ; enfin il était plus fort que la mort, ne devant point finir avec la vie présente, mais brûler dans toute l'étendue des siècles.

Voici comment un auteur plein de naïveté et de charmes décrit le mélange de respect et d'amour qui se trouvait dans l'âme de Joseph à l'endroit de Jésus :

« Vous ne l'ignorez pas, ô grand Saint, que mon cœur s'attendrit vraiment à la moindre pensée qui me vient du respect mêlé d'amour, et de la familiarité accompagnée de circonspection, avec laquelle vous traitiez votre tant aimable et tant adorable Jésus ¹. A vrai dire, quand même ce glorieux Enfant n'aurait point eu d'autres attraits que ceux qui paraissaient au dehors de son humanité sacrée, encore leur eussiez-vous permis facilement la victoire de votre cœur ; mais n'est-il pas vrai que les richesses intérieures de sa belle âme, et l'éclat de sa Divinité, que sa foi vous faisait connaître au travers de son corps mortel et paisible, comme un soleil caché derrière la nue qu'il avait dorée de ses lumières, étaient des charmes plus propres à lui con-

¹ Sæpius Joseph Jesum osculabatur, et tractabat familiaris, quam quicumque alius homo. (GERS., in *Exhortat., ad Duce[m] Bitur.*)

quêter toutes vos affections ? Peut-être que parfois la crainte vous faisait appréhender en lui la majesté qui le rendait vénérable dès ses tendres années ; mais sans doute qu'en même temps la charité vous sollicitait d'en approcher, et de ne point redouter la Divinité éclipsée, s'il faut ainsi parler, par l'interposition d'un corps sujet aux misères des hommes. L'amour était le plus fort en cette rencontre, et, quelque violence que le respect fit à la dilection, néanmoins elle demeurait toujours la maîtresse de votre esprit, et se produisait souvent par de nouvelles caresses, et des privautés paternelles à l'endroit de ce cher nourrisson ; et c'était pour lors que vous goûtiez dans votre petite maison, dans la chambre de votre Épouse, les délices de la conversation de Jésus, conversation vide d'ennui, exempte d'amertume, pleine de joies innocentes et de solides contentements ¹. Joseph, mon bien-aimé, n'y a-t-il pas moyen que j'y participe avec vous ? ne serai-je jamais assez heureux pour être admis au nombre de vos domestiques, et passer avec vous le reste de mes jours, en sa très-douce et très-sainte compagnie ? Au moins, accordez-moi que je rencontre une fois à l'écart ce mien petit frère², ou porté sur vos bras, ou pendant aux mamelles de sa Mère : et que, l'ayant trouvé, je l'adore, je le salue, je l'embrasse, je le baise, je le place au milieu de mon âme, je l'engage si avant dans

¹ *Sap.*, viii, 16.

² *Cant.*, viii, 1.

mon cœur, qu'il demeure tout à moi, comme je veux vivre et mourir tout à lui. Dites vite de ma part à ce divin Enfant, que je languis de son amour, et qu'infailliblement, s'il ne contente au plus tôt mes désirs, le sacré feu que ses perfections divines et humaines ont allumé dans mes entrailles consumera ma vie. »

Afin de partager les sentiments de Joseph, selon la mesure de grâce que nous avons reçue, faisons avec les maîtres de la vie spirituelle quelques réflexions sur l'amour que nous devons avoir pour Dieu.

L'amour divin est l'âme des passions, l'âme des vertus et l'âme de notre âme. Sitôt qu'il entre en nous pour y établir son empire, il commence par assujettir nos passions aux règles du devoir, et par les rendre obéissantes à ses impressions, il les anime pour les sanctifier et les fait ainsi servir à l'exécution du dessein qu'il a formé de perfectionner l'âme qui se consacre à Dieu. Il est l'âme des vertus ; il donne à ces filles du ciel la beauté, la vigueur et la vie surnaturelle qui en fait le prix, il les emploie toutes à élever l'âme intérieure aux unions les plus intimes avec l'Époux céleste. Il est l'âme des âmes mystiques qu'il divinise et qu'il transforme en Dieu. Ces trois degrés d'action de l'amour divin conduisent graduellement l'âme fidèle à la perfection de la charité et l'unissent à Dieu dans toutes ses puissances et dans tous ses actes aussi intimement que la condition humaine peut le permettre.

Ce qui est beau attire invinciblement les regards, de

même ce qui est bon attache invinciblement notre cœur, cette puissance irrésistible de la beauté et de la bonté est fondée sur la nature des choses. Or, puisque les beautés de Dieu et ses perfections sont infinies, il mérite donc d'être contemplé sans fin et aimé sans mesure, et c'est pour que nous puissions remplir ce devoir de justice qu'il nous a donné un esprit capable de le connaître et un cœur capable de l'aimer. Mais la créature, abîmée dans son néant, aurait pu penser qu'il lui était impossible d'élever sa faculté de connaître et sa faculté d'aimer à la hauteur de l'Être infini, et c'est pour cela que Dieu a promulgué le grand commandement de l'amour, lequel n'est autre chose que l'obligation imposée à l'âme de se donner à son adorable Maître avec toutes ses puissances. Ici le Seigneur, parlant en souverain, déclare que ce qu'il demande ne comporte aucune réserve ni aucun partage : *Vous aimerez de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme et de toutes vos forces.* Il veut tout, et ce tout il le veut complet : quoique tout ce qui est de nous ne soit qu'un pur néant, ce néant devient tout par l'amour qui le transforme en Dieu.

Pour remplir parfaitement et dans toute son étendue le grand commandement de l'amour, il faut aimer Dieu par toutes les facultés de l'âme sensitive, de l'âme raisonnable et de l'âme effective ; il faut que les sens, la raison et le cœur se donnent, se dévouent entièrement à Dieu par l'amour, et que cet amour, exerçant un em-

pire absolu sur l'âme, commande à nos inclinations naturelles, à tous nos sens, à toutes nos passions. Il faut ensuite que cet amour domine l'entendement, afin de détourner sa vue de tous les objets humains, indignes de fixer les regards d'une âme spirituelle, et aussi afin de diriger toute son attention vers la contemplation de l'éternelle vérité. Il est surtout nécessaire que cet amour préside aux affections du cœur, non-seulement pour détruire celles qui seraient illégitimes, mais encore pour les consacrer toutes à l'objet divin qui les mérite uniquement.

Croire que Dieu est infiniment aimable, qu'il aime notre âme et qu'il l'a prévenue de son amour, non-seulement quand elle était sans amour, mais lors même que par ses crimes elle s'était rendue indigne d'être aimé; croire cette vérité d'une croyance qui touche le cœur et le pénètre; c'est un des motifs les plus puissants que nous ayons de payer Dieu de retour en l'aimant de toutes les puissances de notre être.

Cette foi réfléchie et sentie des amabilités de Dieu est ordinairement le fruit de la fidélité de l'âme qui s'applique dans l'oraison à considérer les bontés de l'Époux. Dieu la récompense par des touches prévenantes, amoureuses et très-intimes, qui lui découvrent l'amabilité de l'objet et lui font sentir l'efficace de son amour; mais d'autres fois il la prévient par une faveur toute gratuite de touches très-efficaces qui agissent directement sur la volonté sans aucune coopération du côté de

l'entendement, de sorte qu'aucune connaissance ne précède l'amour qui est allumé dans le cœur ; les flammes de cet amour seront bien plus pures que celles que nous excitons en nous par la méditation, parce que c'est Dieu seul qui les produit.

L'âme fidèle reçoit dans son cœur les effusions de l'amour divin, où elles se divisent en deux flammes, dont l'une s'élève directement vers Dieu, et l'autre va chercher le prochain afin de l'aimer comme soi-même. Ainsi l'amour sort du cœur de Dieu, tombe dans celui de l'âme fidèle et passe par le prochain pour retourner à Dieu. L'amour de Dieu et celui du prochain proviennent de la même source et ne peuvent subsister l'un sans l'autre. Quand on aime Dieu d'un véritable amour, on aime nécessairement le prochain.

L'âme intérieure, étant éclairée comme elle l'est par les lumières d'une foi très-vive, voit tout en Dieu, comme elle aime tout en Dieu. Elle ferme les yeux sur ses propres intérêts comme sur les faiblesses, les misères et les emportements du prochain, pour ne voir en lui que l'image de son Bien-Aimé. Or, comme elle est transportée d'amour pour l'original, elle en aime aussi la copie, en quelque état qu'elle puisse être ; car le véritable amour chérit tout ce qui vient de l'objet aimé, tout ce qui le concerne ou le représente. D'ailleurs, la foi découvre à l'âme plusieurs beaux endroits par où le prochain est aimable en Celui qui commande de l'aimer. Il est racheté au prix du sang de l'Époux, qui

l'a marqué de son sceau par le baptême; il est nourri de la chair et arrosé du sang de l'Agneau sans tache. Ainsi, aimer le prochain, c'est aimer l'image et le prix du sang de l'Époux; c'est aimer le Verbe incarné dans ses amis, dans ses élus et dans les membres dont il est le chef.

Notre amour pour le prochain doit être formé à l'image de celui que Dieu a pour nous. Or l'amour que Dieu nous porte est effectif; c'est lui qui presse son cœur et donne le mouvement à sa bonté pour nous faire du bien. Par conséquent, notre amour pour le prochain ne sera véritable qu'autant qu'il nous fera agir dans l'intérêt de nos semblables afin de leur rendre toutes sortes de services et même d'aller au-devant de leurs besoins. Les maux du prochain nous touchent, parce que nous les regardons en Dieu, et que, si ce bon Père semble délaisser quelques-uns de ses enfants, c'est qu'il compte sur nous pour les secourir et qu'il veut ainsi nous procurer l'occasion de lui prouver la sincérité de notre amour.

XLII

Saint Joseph toujours en la sainte présence de Dieu.

Un des moyens les plus doux, les plus faciles et les plus efficaces pour entretenir et augmenter en soi l'amour de Dieu, est l'exercice de sa sainte présence.

Pour commencer à faire usage de ce moyen, il faut avoir déjà une étincelle d'amour dans le cœur ; car le pécheur craint de penser à Dieu, en qui il ne voit qu'un juge redoutable qui le condamne. Le chrétien tiède évite de penser à Dieu, qui lui reproche sa lâcheté et ses résistances continuelles à la grâce. Le chrétien dissipé, livré à ses sens, à son imagination, et toujours hors de soi, ne veut point d'une pensée qui l'oblige à rentrer en soi-même, et à se retirer des objets extérieurs. Mais le chrétien qui veut sérieusement être à Dieu, et qui désire sincèrement de l'aimer, pense volontiers à lui ; il en fait sa plus douce occupation ; il souffre avec peine ce qui l'en retire ; il y revient toujours avec plaisir. En un mot, rien n'est plus doux que de penser à ce qu'on aime, surtout quand, sous tous les rapports, l'objet est infiniment aimable, et que le cœur trouve en lui tout ce qui peut le remplir.

Aucun saint n'a jamais eu autant d'attrait et de facilité pour se tenir toujours en la présence de Dieu que le chaste époux de Marie et le père nourricier de Jésus.

Les plus grands saints sont exposés à perdre de vue, au moins pendant quelque temps, d'une manière sensible, la présence de Dieu ; leurs occupations souvent si variées, les détournent un peu de l'objet de leur amour. Pour Joseph, il n'en est pas ainsi : s'il travaille, c'est avec Jésus et pour Jésus, sous les yeux de Marie¹.

¹ Rien de plus gracieux que la manière dont un ancien auteur parle de la maison de Nazareth dans laquelle saint Joseph avait

Il est bien difficile aux âmes les plus pieuses de se tenir en la présence de Dieu dans les conversations qu'elles sont obligées d'avoir avec le prochain, dans le

le bonheur d'habiter avec Jésus et Marie. On dirait une page de saint François de Sales :

« Ouvre nous ta porte, divine chambrette, sanctifiée par les démarches, le souffle, les regards, la voix et les actions de Jésus, de Marie et de Joseph ; soufïre que nous entrions chez toi, cabinet sacré, où les princes du ciel ont souvent visité leur Seigneur et adoré leur Roi ; reçois-nous dans ton pourpris, salle mystéricuse des admirables noces du Fils de Dieu avec notre pauvre nature. Divine chambrette, ne vaux-tu pas mieux seule que des villes entières ? et ne faut-il pas nécessairement que ces superbes cités, Ninive, Thèbes, Memphis, Carthage, Rome et Byzance, te cèdent la palme d'honneur ? N'es-tu pas plus auguste que ces anciens temples à mille autels, et ces autels à mille sacrifices, dont les histoires racontent la grandeur et la gloire ? Que tu es grande, depuis que tu comprends Celui que la capacité des cieux ne saurait renfermer ! Que tu es glorieuse, depuis que tu possèdes celui qui fait la félicité des bienheureux ! Que tu es resplendissante, depuis que tu portes dans ton sein la belle Aurore naissante, et le Soleil orient de la grâce ! Tu es le ciel de notre bas monde, le sanctuaire de l'Église et l'abrégé de tous les lieux saints de la Terre sainte et chrétienne ; tu es le sol qui a produit la verge de Jessé, de laquelle est sortie la Fleur des fleurs et le Fruit des fruits, Jésus-Christ notre Sauveur ; enfin, tu es l'unique lieu où se portent mes désirs et mes amours ; tu es la chère et glorieuse demeure après laquelle je soupire depuis longtemps avec beaucoup d'ardeur. Oui véritablement, et, s'il m'est possible de le déclarer en ce lieu, j'ose dire que je n'ai pas moins de passion pour toi qu'en aurait la sainte amante du *Cantique* pour être conduite dans le cellier délicieux de son Époux, pour courir après le Bien-Aimé de son cœur par les rues de Jérusalem, et pour aller en son jardin moissonner la myrrhe avec les aromates. Que si cette faveur ne m'est point accordée, du moins je porterai la pointe de mon esprit à

temps des repas, aux heures données aux délassements. Voilà pourquoi le pieux auteur de l'*Imitation* soupirait après le moment où il lui serait donné d'être délivré de tous ces besoins qui l'inclinaient vers la terre, et l'empêchaient de s'élever vers Dieu, comme il l'aurait voulu. Saint Joseph, plus favorisé du ciel, ne cesse jamais d'être avec Dieu ; s'il parle, s'il converse, c'est toujours avec Marie et Jésus, et uniquement des choses qui intéressent la gloire de Dieu. Il partage tous ses repas avec son divin Fils, assis à ses côtés : *Sede a dextris meis* ; comme il est dans le ciel assis à la droite de son Père. Et pendant que Joseph lui donne le pain matériel qu'il a gagné à la sueur de son front, Jésus nourrit son âme de sa divine parole, enflamme son cœur des flammes de la charité, avec plus de zèle qu'il le fit autrefois pour les disciples d'Emmaüs. Si, après les fatigues du jour et le dernier repas du soir, Joseph goûte quelque repos, c'est dans la compagnie de Marie et de Jésus, qui nous dit dans l'Écriture : *Je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix, il m'ouvre la porte, j'entrerai et je soupirerai avec lui*. Qu'elles sont délicieuses, ces heures que l'on passe en famille, quand on a le bonheur d'être unis comme Jésus, Marie et Joseph. C'est le moment le plus

travers l'épaisseur de tes murs, pour contempler la sainte Famille qui habite chez toi, cette aimable Trinité, qu'on appelle communément créée, quoiqu'en effet elle soit incréée en la personne de Jésus. »

doux de la journée, où, dans des entretiens édifiants et pleins de cordialité, on se dédommage de tout ce que l'on a eu à souffrir dans le commerce des créatures¹.

Si Joseph voyage, c'est toujours avec Jésus, en le portant dans ses bras, pendant son enfance, ou bien en le tenant par la main pendant son adolescence. Si notre saint Patriarche se livre au sommeil afin de réparer ses forces, c'est à côté de Jésus, dont le cœur ne dort jamais, et qui veille avec amour sur son vertueux père. C'est en recevant le dernier baiser de Jésus, et sa sainte bénédiction pour la nuit, que Joseph s'endort tous les soirs ; et, le matin, son premier regard, son premier amour est pour Jésus, qui vient le saluer avec une respectueuse tendresse. Si la maladie visite Joseph et le retient sur un lit de douleurs, c'est de Jésus qu'il reçoit les soins les plus affectueux et les témoignages de la plus touchante affection.

Enfin s'il meurt, c'est entre les bras de Jésus, qui

¹ Voici comment un pieux auteur du dix-septième siècle décrit le bonheur de saint Joseph :

« Quelle était votre attention lorsque Jésus, bégayant encore, discourait avec vous du royaume de son Père céleste, du sujet de sa venue en ce bas monde, du prix de l'Église qu'il y établirait, et des maximes de l'Évangile qu'il prêcherait aux Juifs et aux gentils.

« Quels furent vos entretiens en vos voyages, pendant vos repas et durant les heures de votre travail ? N'est-il pas vrai que parmi tout cela votre âme fondait d'aise, que vous pâmiez à force de plaisir, et que vos cœurs s'écoulaient l'un dans l'autre, par des communications ineffables, ou, si vous le voulez ainsi, par des transfusions réciproques de secrets, de joies et d'amour ? »

reçoit son dernier soupir et qui lui ferme les yeux.

C'est ainsi que le glorieux saint Joseph goûtait ici-bas la félicité des Esprits célestes, dont le Fils de Dieu a dit : *Les anges voient sans interruption la face de mon Père, qui est dans le ciel.*

Dès cette vie même, comme le dit l'Église, il jouissait déjà du bonheur des Saints dans le ciel. « La pratique de la présence de Dieu, c'est, disait saint François de Sales, le cher exercice des Bienheureux, ou plutôt le continuel exercice de la béatitude, selon ces paroles de Notre-Seigneur : *Les Anges voient sans interruption la face de mon Père qui est dans le ciel.*

« Que si la reine de Saba estimait bienheureux les serviteurs et les courtisans de Salomon, qui étaient toujours en sa présence et qui écoutaient les paroles de sagesse qui sortaient de sa bouche, combien est plus heureuse l'âme fidèle qui vit continuellement dans la société intime de Celui que les Anges désirent de voir, quoiqu'ils le voient sans cesse; désir qui les tient dans une perpétuelle faim de voir toujours, de plus en plus, Celui qu'ils contemplent; car plus ils voient Celui qu'ils désirent, plus ils désirent le voir, n'étant jamais rassasiés dans leur continuel rassasiement. »

L'esprit des saints se perdait dans cette pensée, et tout ce qu'ils voyaient de beau, de bon, de magnifique sur la terre, élevait leurs cœurs au ciel. Ils trouvaient si facile de s'occuper de la présence de Dieu, qu'ils ne concevaient pas qu'on pût s'occuper d'autre chose.

Comment en étaient-ils venus là? L'amour les avait appliqués à la pensée de Dieu; il leur avait appris à le chercher et à le trouver partout, et cet exercice assidu de la présence de Dieu, auquel ils s'étaient d'abord fait une loi de s'assujettir, avait donné par degrés un accroissement incroyable à leur amour. Cet exercice leur était devenu si familier, qu'ils le pratiquaient sans y penser, et si nécessaire, qu'ils ne pouvaient vivre sans cela et qu'il leur eût été impossible de s'en distraire.

XLIII

Saint Joseph toujours occupé de Dieu et pour Dieu.

Dieu seul, qui sera à jamais toute l'occupation de l'éternité bienheureuse, est ce qui fait la félicité parfaite de tous les anges et de tous les saints qui y régneront à jamais.

Il semble que saint Joseph jouissait en quelque manière, dès cette vie mortelle, du bonheur que possèdent les bienheureux dans le ciel par leur amour invariable et éternel; car il en était si divinement transporté, qu'il paraissait ne penser à autre chose dans les occupations les plus ordinaires de la vie. Il voyait Dieu dans toutes les créatures, qui n'ont de vie, de mouvement, d'existence que par lui¹. Le spectacle de la nature, soit

¹ « Comme notre souverain Maître est partout, nous devons partout rendre hommage à son immensité, le voir et le respecter

qu'il la considérât d'une vue générale, soit qu'il descendit au particulier, devenait pour lui une espèce de contemplation qui le ravissait dans l'admiration des perfections divines, et qui le transportait d'amour, en lui rappelant que Dieu, qui n'a besoin de rien, a créé tout cela pour l'homme, qui ne fait que passer sur la terre. « Si le lieu de mon exil est si beau, s'écriait-il, si tout y est si bien ordonné, que sera-ce de ma véritable patrie, où je posséderai, non plus des beautés passagères et d'emprunt, mais la beauté immuable, Dieu lui-même, non pas revêtu d'une chair mortelle et passible, mais dans son essence et tel qu'il est. »

L'esprit de saint Joseph se perdait dans cette pensée, et tout ce qu'il voyait de beau, de bon, de magnifique sur la terre élevait son cœur au ciel. Cet exercice lui était devenu si familier, qu'il le pratiquait sans y penser, et si nécessaire, qu'il ne pouvait vivre sans cela, et qu'il lui eût été impossible de s'en distraire.

Comme c'est le propre des personnes qui aiment bien vivement de penser souvent à l'objet aimé, il ne faut pas s'étonner si le père adoptif de Jésus était si fortement occupé du souvenir de son bien-aimé Fils. Il pensait durant le jour à ce divin Souverain de son cœur, et, le jour ne suffisant pas à son amour, il y em-
en tout, surtout dans les créatures, qui sont ses vivantes images. Si nous remarquons en elles quelques défauts, supportons-les par respect pour Notre-Seigneur, caché sous ces dehors qui nous déplaisent et qu'il supporte lui-même avec tant de patience. »

ANNE-SÉRAPHINE BOULIER.

ployait une partie de la nuit. Sans doute qu'aussi favorisé du don de la contemplation que saint Antoine, il lui arrivait souvent qu'après avoir passé la nuit entière dans cette occupation d'amour il se plaignait au lever du soleil, comme si cet astre, en découvrant aux yeux de son corps les créatures de la terre, eût donné quelque sorte de distraction à son esprit.

Il est constant que celui qui ne connaît que de nom cette vie intérieure n'en comprendra jamais les douceurs. C'est un rendez-vous sacré où Dieu se montre, comme s'exprime un prophète, pour y célébrer une fête continuelle; *Sedere te faciam sicut in die festivitatis* (Osée, xii, 9). C'est au milieu de ces âmes chéries, selon le langage de l'Épouse, que le Bien-Aimé se trouve comme dans un jardin agréable: *Dilectus meus descendit in hortum suum* (Cant., vi, 1); il y visite les parterres des plantes aromatiques: *Ad areolam aromatum*, il y cueille des lis pour se parer; il y fait même avec elle des repas délicieux: *Ut pascatur in hortis et lilia colligat* (Ibid.). Mais, quelque magnifique que soit la description que l'on nous fait de cette vie angélique et divine, il faut aller jusqu'à l'expérience pour en connaître et pour en sentir le prix, le charme et la douceur: *Illi dabitur nosse, cui dabitur experiri*; mais que le nombre de ceux qui y arrivent est petit, puisqu'on envie le bonheur de ceux qui pénètrent les mystères de la vie intérieure: *Beati qui interna penetrant* (Imit., I, 3, chap. 1).

On a remarqué que, lorsque Dieu veut élever une âme à une haute vertu, il lui donne de bonne heure du goût pour la vie intérieure. Si donc nous formons le dessein de nous perfectionner dans une vertu si nécessaire, rompons tout commerce inutile avec le monde, non par un dégoût de philosophe, ou parce que plusieurs ont tout ce qu'il faut pour nous ennuyer et que très-peu ont le don de nous plaire, mais parce que la dissipation du dehors affaiblira peu à peu nos meilleures résolutions ; accoutumons-nous à porter avec nous l'esprit de recueillement, lorsque le devoir ou la nécessité nous forcent de converser avec les hommes ; à peu près comme ces anges, qui, faisant leur séjour sur la terre, ne perdent point la vue du Père céleste ; ne nous produisons qu'après avoir fait un fond d'union avec Dieu, si grand, qu'il puisse nous soutenir dans le mouvement des affaires dont nous ne devons jamais nous laisser surcharger ; gravons bien avant dans nos âmes cette leçon célèbre, que les plus grands maîtres dans la science des saints, ont mille fois répétée à ceux qui les consultaient : *Soyez intérieurs, ne vous épanchez point au dehors, ne perdez point de vue votre cœur ; ce seul avis, ajoutaient-ils, renferme tous les autres.*

Mais, pour jouir comme saint Joseph de la divine présence dans sa perfection, ce n'est pas assez d'avoir fait mourir en l'âme ce qu'elle avait de mauvais, de modérer ses passions, de régler l'imagination (ce qui n'est pas un petit travail, car cette puissance est la plus difficile

à assujettir et celle qui trompe le plus dans les voies spirituelles); il faut encore sacrifier les pensées inutiles qui se terminent à rien, les curieuses qui se portent trop au loin, les propres qui sont d'étude et d'effort, même les réflexions qui ont trop de retour en l'âme⁴.

L'esprit et le cœur sont plus parfaits lorsqu'ils agissent plus simplement en Dieu. Plus l'âme, dans ses affections et dans ses actes, gardera en Dieu cette simplicité, plus elle aura d'unité, plus elle sera divinisée. L'âme sent souvent un certain empressement et une certaine ardeur qui ont bien Dieu pour objet, mais qui, trop naturels en principe, se portent à des actes pressés, précipités, multipliés, enfin contraires à la simplicité. Étant propres, ils empêchent la divine opération à laquelle il faut donner lieu en calmant ses mouvements, en tranquillisant le cœur et en le simplifiant.

Oh! le grand coup de la grâce et de la fidélité qui, dépouillant l'âme de tous ces embarras de pensées vagues, curieuses et trop réfléchies, la simplifie et la

⁴ Quant aux pensées vagues, inutiles, vaines qui se présentent à l'imagination, même au temps de la prière, et à celles qui sont produites par nos inquiétudes, nos empressements, nos craintes, nos prévoyances, si elles sont tout à fait involontaires, elles ne distraient point de la présence de Dieu; si l'on y donne occasion par la dissipation de l'esprit ou l'immortification du cœur, il faut aller à la source du mal, et retrancher peu à peu en soi tout ce qui met obstacle à la continuité de la présence de Dieu. Les saints en sont venus à bout. Nous y réussissons, si nous le voulons, comme eux.

met dans une heureuse solitude qui la dispose à s'unir à Dieu seul ; car il n'y a rien entre Dieu et l'âme que ce que la créature y met ou par ses imperfections, ou par ses infidélités, ou par propriété. Qu'elle ôte ces obstacles, elle se trouve tout en Dieu et Dieu en elle.

Ce sacrifice des pensées, que l'âme présente au Bien-Aimé dont elle recherche l'union, et celui de ses affections, la met dans un dépouillement total de ce qui était d'humain en elle, et la fait jouir de cette heureuse simplicité qui, sans aucun partage, concentre ses puissances en Dieu. La multiplicité de pensées et d'objets partage l'esprit ; l'unique et simple regard l'élève et le concentre. La multiplicité d'affections partage le cœur ; l'unité d'affection en Dieu le donne tout entier.

XLIV

Combien il est avantageux et facile à une âme intérieure de se tenir en la présence de Dieu.

La présence de Dieu est très-facile à celui qui s'exerce à se recueillir en soi-même, à rentrer dans son cœur, à en étudier les mouvements. Il n'a pas besoin des objets extérieurs pour penser à Dieu ; il le trouve en soi ; aussi heureux que saint Joseph, il le porte partout avec soi. En effet, si je sais tant soit peu réfléchir, je n'ai qu'à me demander à moi-même : que veut connaître mon esprit ? quel est son objet ? la vérité ; et la vérité, c'est Dieu. Que

désire mon cœur? le bonheur; et le bonheur, c'est la possession de Dieu. Et pour connaître Dieu, sans m'arrêter aux créatures, je n'ai qu'à l'étudier en lui-même, qu'à fixer l'œil de mon entendement sur sa nature et ses perfections, qu'à creuser un peu ces idées d'ordre, de sagesse, de beauté, de bonté, de justice, d'éternité, d'immensité, d'infini en tout genre, qui sont mes premières notions intimes et ineffables; les notions sur lesquelles je juge, je raisonne sans crainte de me tromper; les notions auxquelles il faut que je ramène tout, si je ne veux pas m'égarer; et je trouverai que ces notions me viennent de Dieu, qu'elles sont originairement en Dieu, qu'elles sont Dieu lui-même. Voilà donc Dieu intime et inséparablement présent à mon esprit. Si j'en perds le souvenir, c'est que je me perds moi-même de vue, et que j'oublie ce que je suis. Il est encore plus présent à mon cœur, que le désir du bonheur qui ne le quitte jamais, à qui il est nécessaire, dont il est la vie. Désirer, c'est aspirer à s'unir, à jouir. Si Dieu est le bonheur réel et essentiel, comme on n'en peut douter, voilà donc mon cœur qui désire toujours, naturellement et nécessairement, Dieu, qui n'aspire qu'à son union et à sa jouissance. Et comment si je le veux, ce qui est l'objet direct et nécessaire de mes désirs, ne serait-il pas continuellement présent? je n'ai pour cela qu'à ne pas détourner ces désirs de leur véritable objet. Par ces fréquents retours de l'esprit et du cœur vers Dieu, l'amour se nourrit et se fortifie de plus en plus.

Et il n'est pas de moyen plus efficace en lui-même, parce qu'il agit sans interruption; rien ne pouvant empêcher que mon esprit et mon cœur ne s'occupent de Dieu. Mais ce qui agit toujours ne peut manquer à la fin de produire un effet considérable. D'ailleurs plus on pense à un objet tel que Dieu, plus on le trouve aimable; plus on l'aime, plus on veut l'aimer. L'exercice de la présence de Dieu étant un exercice d'amour, quel en peut être le fruit, sinon un accroissement d'amour? Dieu, de son côté, voyant une âme qui désire de l'avoir toujours présent, qui fait pour cela tout ce qui dépend d'elle, qui se reproche la moindre dissipation volontaire, se complait dans la fidélité; il redouble ses grâces, il la visite fréquemment, il se fait souvent sentir à elle; non-seulement elle a sa présence, mais elle la goûte, elle y trouve ses délices; il entre en un commerce familier avec elle, et l'admet enfin à son intime union. Si l'on savait ce que c'est que ce commerce et cette union, que ne ferait-on pas pour en jouir? Ce qu'on en lit dans les Vies des saints, ce qu'ils en ont écrit, n'est rien au prix de ce qu'ils en ont éprouvé.

On dit que cette présence de Dieu est impossible. Celle du cœur ne l'est certainement pas, et c'est celle-là qu'on vous demande principalement. J'aime toujours actuellement, quoique je n'y réfléchisse pas, l'objet que je veux toujours aimer. Celle de l'esprit n'est pas plus impossible, si on l'entend comme il faut. Ne dit-on pas dans le langage ordinaire, qu'une épouse

fidèle pense toujours à son époux, une mère à son fils unique, un ami à son ami ? Est-ce à dire qu'ils n'ont jamais absolument d'autre objet dans l'esprit ? non, c'est-à-dire seulement qu'ils y pensent volontiers, qu'ils y pensent fréquemment, et que la pensée de nul objet n'affaiblit celle-là. Il nous est plus naturel, plus aisé en toutes manières de penser de même à Dieu, d'autant plus que nous pouvons et nous ne devons ne penser à tout le reste qu'à cause de lui, et par rapport à lui. Quand il est dans l'ordre de Dieu que je pense à de certaines choses, quand je n'ai d'autre intention, en y pensant, que de faire sa volonté ; quand je donne quelque relâche à mon esprit, qui ne peut soutenir longtemps une attention sérieuse, je pense à Dieu, je me maintiens dans sa sainte présence.

L'âme, déjà bien spiritualisée, distinguera une présence divine agissante en nous, et une présence tranquille à laquelle la première conduit. Par la première, Dieu agit en nous et avec nous ; par la seconde, il est en nous comme dans le lieu de son repos. Agissant, il se rend présent à l'âme par ses touches qui font naître dans le cœur des désirs, des affections, des aspirations et tous les autres mouvements qui conduisent à sa possession ; ils y conduisent, mais ils ne la donnent pas. Pour en jouir, il faut que Dieu se rende présent comme objet reposant en nous, et terminant les mouvements du cœur, qui supposent un éloignement. C'est le coup des grandes âmes de ne pas terminer leur perfection à Dieu

agissant en elles, mais à Dieu reposant en elles ; amour et repos qui font le haut point de la présence de Dieu.

Le regard fixe et continuel de Dieu, mettant le cœur dans ce grand tout comme dans son centre, donne à l'âme une admirable facilité de faire toutes choses avec une tranquillité inaltérable. Elle y prend la force de soutenir sans s'émouvoir les tentations, les sécheresses, les anéantissements, les dégoûts, en un mot, le martyr le plus rigoureux de l'esprit. Ce regard fixe triomphe de tout. C'est par lui que l'âme est si juste et si réglée dans ses actions, que l'on n'y saurait remarquer ni précipitation ni trop d'empressement dans les occasions mêmes les plus pressantes : précipitations, empressements irréguliers, qui arrachent de leur centre les âmes inconsidérées, troublent la tranquillité intérieure et empêchent l'attention de l'esprit. L'âme fixée dans la présence de Dieu, n'étant jamais émue, ne se détachant jamais de lui, participe à l'immutabilité de Celui qui ne change jamais. Dieu, qui demande de l'âme religieuse une vie spirituelle, veut être présent comme dans le lieu de son domaine pour y commander absolument et y être obéi, non-seulement sans répugnance, mais avec plaisir. Il veut y être comme dans son temple, consacré à sa gloire par le choix et les onctions du divin Esprit. Temple où tout doit être saint, et rien de profane ; où il veut être adoré continuellement en esprit et en vérité. Le feu qui doit brûler sur l'autel,

qui est le cœur, doit être pur, tout ardent. Nul doute qu'il veut être en quelques-unes comme en son lieu de délices, et c'est l'heureux sort de ces uniques. Il les prévient de ses touches les plus douces et les plus ortes ; il prend plaisir à les parer lui-même de ses dons et de ses grâces extraordinaires. On peut jouir de la présence de Dieu virtuellement, par direction d'intention ; mais cette jouissance est trop imparfaite pour l'âme religieuse. On le peut par des actes fréquents qui rappellent l'âme à Dieu autant de fois qu'elle s'en égare, cette manière peut avoir de grands progrès quand l'âme est sincèrement déterminée de chercher et de trouver Dieu pour s'unir à lui, car il ne manque jamais de verser ses bénédictions sur la fidélité de l'âme qui soupire après lui. On jouit encore de la présence de Dieu par une foi simple, qui, appliquant l'âme à Dieu présent, lui fait sentir qu'il est tout et qu'elle n'est rien ; Être par essence, dans lequel elle existe par participation et doit prendre son unique soutien. Mais ce qui le plus doux à l'âme, c'est de sentir que Dieu l'aime, et qu'elle l'aime et le voudrait aimer autant qu'il est aimable. Cette suave expérience la fait rentrer dans son divin principe par une effusion de cœur et un transport d'affection qui la perd et la transforme heureusement en Dieu. Voilà la présence divine de la vraie âme religieuse.

XLV

**Avec quel esprit de foi saint Joseph lisait et méditait
la sainte Écriture.**

Fidèle à la recommandation du Saint-Esprit, qui engageait tous les vrais Israélites à graver la loi du Seigneur dans leurs cœurs, à en instruire leurs enfants, à la méditer assis dans leurs maisons, et marchant dans les chemins, la nuit dans les intervalles du sommeil, et le matin à leur réveil¹, saint Joseph profitait de tous les moments libres que lui laissaient ses travaux journaliers pour lire et pour étudier les saints Livres.

Avec quel profond respect, quel admirable esprit de foi saint Joseph parcourait ces pages sacrées, avec Jésus et Marie si souvent figurés et annoncés dans les prophètes. Il aimait sans doute à répéter les paroles des Écrivains inspirés dans les diverses circonstances de sa vie. Avec eux il appelait de tous ses désirs la naissance du divin Messie : *Rorate, cœli, desuper et nubes pluant Justum et terra germinet Salvatorem*. Et, au jour trois fois béni de la nativité du Sauveur, il devait dire, répéter avec de grands sentiments d'admiration et de reconnaissance ces paroles du prophète : « Seigneur, envoyez l'Agneau dominateur de la terre. » (*Isaïe, xvi.*)

¹ *Deutéronome, vi, 6, 7.*

Lors de la persécution d'Hérode, avec quels sentiments de confiance il répétait ces paroles de David, son aïeul : « Les rois de la terre se sont élevés, et les princes ont conspiré ensemble contre le Seigneur et contre son Christ... Celui qui demeure dans les cieus se rira d'eux, et le Seigneur s'en moquera. » (Ps. II.) « Que le Seigneur se lève, et que ses ennemis soient dissipés ; et que ceux qui le haïssent fuient de devant sa face. »

Pendant sa fuite en Égypte, il ranimait son espérance en redisant avec le Psalmiste : « C'est le Seigneur qui me conduit, rien ne pourra me manquer ; car, quand même je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucuns maux, parce que vous êtes avec moi. » (Ps. XXII.) Pendant son séjour en Égypte, il empruntait les paroles des Israélites, exilés sur les bords des fleuves de Babylone.

Que de fois, pendant son séjour à Nazareth, dans la compagnie de Jésus et de Marie, il avait dans le cœur et sur les lèvres ces touchantes paroles : « Qu'il est doux et agréable à des frères d'habiter ensemble, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme ! » (Ps. CXXXII.)

Ayant le bonheur de reposer à côté même de Jésus, Joseph pouvait dire avec plus de vérité que l'Épouse des cantiques : « Je dors, mais mon cœur veille. » Et avec le Roi-Prophète : « O Dieu, mon Dieu, je veille et j'aspire vers vous dès que la lumière paraît ; mon âme brûle d'une soif ardente pour vous... Si je me suis souvenu de vous étant dans mon lit, je serai occupé dès le

matin de la méditation de vos grandeurs. » (Ps. LXII.)

« Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que désiré-je sur la terre, sinon vous? » (Ps. LXXII.)

« Que vous êtes beau, mon Bien-Aimé! que vous avez de grâces et de charmes!... Je me suis reposé à l'ombre de Celui que j'avais tant désiré, et son fruit est doux à ma bouche... Il met sa main gauche sur ma tête, et il m'embrasse de sa main droite... Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à lui. Il se nourrit parmi les lis. » (Cant. des cant.)

C'est ainsi que saint Joseph devait se servir des paroles des saints Livres dans toutes les circonstances de sa vie. A son exemple, sachons trouver dans ce précieux trésor de quoi nous consoler et nous fortifier au milieu de nos épreuves.

La divine Écriture, n'est-ce pas le livre de piété par excellence? C'est la source où ont puisé les docteurs et tous les écrivains ascétiques. Ce n'est pas seulement une Parole pieuse; ce n'est pas seulement la parole des saints les plus enflammés du divin amour. C'est la Parole même de Dieu; ce sont ces promesses dont pas une n'est jamais demeurée vaine. C'est, comme le dit excellemment l'*Imitation*, la consolation et le miroir de la vie; c'est le pendant de la divine Eucharistie; celle-ci est la nourriture, et celle-là la lumière, non moins utiles l'une que l'autre dans cette prison du corps.

La parole de Dieu faite écriture doit être ici-bas notre flambeau, comme la parole de Dieu faite chair

doit être notre aliment. N'est-ce pas dans la contemplation de ce Verbe divin que doit consister l'éternelle béatitude ? Est-il jamais trop tôt pour commencer ce divin apprentissage ? Et les chrétiens qui se tiennent à distance de l'Écriture et de l'Eucharistie, ou du moins qui ne s'approchent de l'une et de l'autre que le plus rarement possible, ne sont-ils pas étrangement ennemis de leur propre bonheur ?

L'Évangile doit être par excellence le livre de tous les chrétiens ; il n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'âme l'amour de son auteur et la volonté d'accomplir ses préceptes ; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité ; on n'en quitte pas la lecture sans se sentir meilleur.

Il ne faut que parcourir quelques passages des saints Livres pour respirer ce souffle régénérateur qui vivifie la conscience et la pénètre si bien de l'amour de Dieu, qu'elle en est comme renouvelée à son image. Il ne faut qu'écouter un instant le divin Sauveur et ses apôtres pour saisir dans sa merveilleuse puissance la doctrine qui tantôt descend aux plus petits détails pour les régler, tantôt s'élève au-dessus des plus sublimes pensées pour les dominer, et tantôt s'enfonce dans les plus impénétrables replis du cœur pour les purifier.

Quelle douceur ! quelle pureté dans ses mœurs !
quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle

élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! Il vient à nous *plein de douceur*. Sa parole est simple, et cette parole est visiblement celle d'un Dieu. Pour nous élever jusqu'à lui, le Verbe divin descend jusqu'à nous. Ce qu'il y a de plus humble dans l'homme, c'est là ce qu'il choisit pour se l'approprier. Voyez, dans saint Jean, l'entretien de Jésus avec la Samaritaine ; voyez le Sermon de la montagne, le discours après la Cène, dont chaque mot est une source de vérité et d'amour inépuisable ici-bas, à notre cœur et à notre intelligence ; voyez le récit de la Passion ; voyez tout, car tout est également divin.

S'il y avait parmi nous une famille assez privilégiée pour posséder seule le dépôt fidèle et authentique de toutes les actions et des paroles de Jésus-Christ, l'expression de ses dernières volontés, consacrée dans un Testament sublime, comme elle conserverait précieusement ces pages sacrées, comme elle les consulterait avec soin dans toutes les circonstances importantes et décisives, comme elle en ferait la règle infaillible de toute sa conduite !

Saint Jérôme raconte de sainte Paule que, dans toutes les circonstances où elle se trouvait en peine, elle se servait de quelque texte de l'Évangile, soit pour ranimer son courage, soit pour résoudre ses doutes ou pour modérer et vaincre ses passions ¹.

¹ La sainte Écriture fut pour Frédéric Ozanam une nourriture journalière. Presque enfant, il se consacrait à la défense de la

Ames pieuses, c'est dans l'Évangile que votre divin Maître se montre à vos yeux ; c'est là que vos oreilles entendent ses prédications ; relisez les discours de votre Bien-Aimé , méditez sa doctrine ; étudiez ses conseils, ses préceptes, toutes ses paroles. Tout ce qu'il a dit autrefois à ses disciples, il vous le dit à vous-mêmes.

vérité, et commençait l'étude de l'hébreu pour lire dans le texte primitif les vérités fondamentales de la foi.

Malgré les plus incessantes occupations, il lut chaque matin un passage de l'Écriture, le plus souvent dans une Bible grecque, parce qu'il s'était rendu savant, afin de mieux servir Dieu. Il y trouva l'appui de sa jeunesse, et, quand les jours mauvais furent venus, quand la maladie eut accablé son corps, son âme se fortifia, grandit et s'éleva par les pensées mêmes dont il l'avait nourrie.

Il se vit frappé de mort, jeune, aimant la vie, et tout comblé de ce qui attache à la terre, de ce qui s'appelle en ce monde la plus légitime félicité. Malgré les déchirements de son âme, ses lèvres n'eurent de paroles que pour bénir la main qui l'avait irrévocablement marqué. Plus tard, il eut à subir toutes les angoisses d'une maladie lente, sur laquelle les climats les plus divers et les remèdes les plus lointains n'avaient pas de pouvoir ; il supporta le vain espoir de guérisons apparentes et les découragements de rechutes chaque fois plus graves ; il sut vivre incertain entre la vie et la mort, tour à tour reconnaissant et résigné. Il se vit exilé, arraché aux plus chères occupations de sa vie, loin de beaucoup de ceux qu'il aimait, accablé chaque jour de nouvelles infirmités, épuisé de souffrances et de faiblesse, sans que le murmure touchât ses lèvres.

Au milieu de ces défaillances, il passa les longues heures d'un triste hiver à relire d'un bout à l'autre l'Écriture sainte, qu'il avait lue toute sa vie. Il vécut dans une incessante présence de Dieu. Aux agitations d'un esprit ardent succéda le calme ; et la paix du cœur, le don le plus doux que Dieu puisse faire à sa créature, fut la récompense anticipée de son entier sacrifice.

Dans les premiers siècles, les disciples de l'Évangile oubliaient dans la lecture des saintes Écritures toute la fureur des persécutions, et, n'ayant pu se résoudre à perdre de vue durant leur vie ce livre divin, ils voulaient encore qu'après leur mort le même tombeau qui les renfermait l'enfermât aussi, comme pour y servir de garant à leurs cendres de l'immortalité qu'il leur avait promise, et pour les présenter, ce me semble, à Jésus-Christ au jour de la révélation, comme le titre sacré qui leur donnait droit aux biens célestes et aux promesses faites aux Justes.

Ne vous contentez pas de lire le texte de l'Évangile, mais méditez-le ; contemplez la lumière divine quand elle brille ; écoutez le Maître intérieur quand il parle. C'est ainsi que saint Joseph et les docteurs de l'Église lisaient les Auteurs sacrés, et c'est par ce moyen qu'ils y ont puisé une science divine si vive et si pleine¹.

¹ « Je connais, dit madame de Maintenon, une personne de la cour qui vient tout nouvellement de se convertir. C'était une jeune personne fort agréable, et qui était de toutes les parties de plaisir. Elle avait la bonne coutume de lire tous les soirs un chapitre du Nouveau Testament, qu'elle tâchait d'imprimer dans son esprit et sur lequel elle faisait réflexion en se couchant. Cette lecture lui a été très-salutaire, car, au milieu des spectacles et de tous les autres divertissements qu'elle se permettait, elle se disait à elle-même : « Ce n'est pas là ce que j'ai lu dans l'Évangile : ma vie est bien différente de celle de Jésus, que je suis obligée d'imiter. » Cette réflexion, souvent réitérée, la fit rentrer en elle-même, et résoudre de changer de vie. Elle commença par s'excuser de se trouver à une partie de plaisir dont elle était priée ; son refus étonna toute

« Quiconque lira l'Évangile avec un peu d'attention y découvrira à tous moments, dit Chateaubriand, des choses admirables et qui échappent d'abord, à cause de leur extrême simplicité. »

Heureux celui qui sait lire et entendre lire ce Livre divin ! il peut se passer de tous les autres. Ames pieuses, lisez-le, relisez-le. Que vos yeux, en s'éveillant au jour, c'est la pensée d'un Père de l'Église, s'ouvrent d'abord à cette lecture chérie, et que sur la page sainte se ferme votre paupière appesantie par le sommeil.

« Tout est dans ces livres divins (les Évangiles), dit la Harpe, et le malheur le plus commun et le plus grand est de ne pas les lire. Il y a entre autres un sermon sur la Cène qui me paraît contenir toute notre religion, et où chaque parole est un oracle du ciel ; je ne l'ai jamais lu sans une émotion singulière. »
(*Apologie de la Religion.*)

la cour, car elle n'avait aucun empêchement. Quelque temps après, nous la vîmes rompre ouvertement avec le monde, et faire profession de la dévotion. Elle me conta ensuite que la lecture d'un chapitre du Nouveau Testament, joint aux réflexions dont je viens de parler, avait été la cause de ce changement. Remarquez, en passant, que ce ne fut pas la lecture toute seule, quoique excellente, qui la convertit, mais les réflexions solides qu'elle faisait sur ce qu'elle avait lu, en comparant sa vie mondaine avec la vie humble et mortifiée de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'il faut que vous vous appliquiez ce que vous entendez et lisez, et faire un sérieux examen sur votre conduite pour y réformer ce que vous remarquez en avoir besoin à mesure qu'il vous est connu. »

(*Entretiens sur l'Éducation.*)

Si vous voulez retirer un grand fruit de la lecture de l'Évangile, suivez les sages conseils du pieux auteur de l'*Imitation* : « Il faut chercher la vérité dans l'Écriture sainte, et non l'éloquence. Toute l'Écriture doit être lue dans le même esprit qui l'a dictée. Nous devons y chercher l'utilité, plutôt que la délicatesse du langage. Dans la lecture de l'Écriture sainte, souvent notre curiosité nous nuit, voulant examiner et comprendre lorsqu'il faudrait passer simplement. Si vous voulez en retirer du fruit, lisez avec humilité, avec simplicité, avec foi, et ne cherchez jamais à passer pour habile¹.

En suivant ces règles si sages, on ne lit l'Évangile que dans l'esprit de l'Église même. Alors on prie encore plus qu'on ne lit ; on ne lit qu'en esprit de prière, et on compte que c'est la prière qui nous ouvre les Écritures. Alors, comme Cassien l'assure, l'âme

¹ Voici un beau passage d'une lettre de saint Augustin à Volusien :

« Quand l'Écriture s'exprime avec clarté, c'est comme un ami que l'on entend ; elle parle sans art au cœur des ignorants et des savants ; quand elle cache quelque chose sous des voiles mystérieux, elle ne prend pas un style superbe qui puisse éloigner les esprits un peu lents et sans instruction, comme parfois le pauvre n'ose approcher du riche ; mais elle nous invite tous dans une parole simple, non-seulement pour nous nourrir des vérités qu'elle découvre, mais encore pour nous exercer avec ce qu'elle cache ; les endroits clairs et les endroits obscurs ne renferment que les mêmes vérités. De peur que les choses connues ne nous inspirent du dégoût, les mêmes choses se font désirer sous les voiles qui les couvrent ! Ce désir les rend en quelque sorte nouvelles, et nous nous en pénétrons avec plus de charme. »

étant appauvrie de cette pauvreté *qui est la première des béatitudes*, elle pénètre le sens de cette parole sacrée, moins par la lecture du *texte que par son expérience*. Alors les *Écritures* s'ouvrent plus clairement, et ses veines nous en communiquent *la moelle*, parce que nous devenons comme *les auteurs* de ce texte, et que nous entrons dans l'esprit de Celui qui l'a composé¹.

« O Jésus! je lirai votre Écriture, j'écouterai vos paroles, aussi content de ce qui me sera caché que de ce que vous voudrez que j'y entende. Tournons tout à a pratique, et ne recherchons l'intelligence qu'autant qu'il le faut pour pratiquer et agir : « Crains Dieu et « observe ses commandements : c'est là tout l'homme. « Celui qui fera la volonté de celui qui m'a envoyé « connaîtra si ma doctrine vient de Dieu². »

¹ Nos frères égarés ont abusé de la sainte Écriture, en la séparant de la tradition et de l'autorité, qui en sont le complément et l'interprétation nécessaires. Nous autres catholiques, ne les négligeons-nous pas un peu trop, ces saintes Lettres? Quand on les lit dans les conditions que prescrit l'Église, y a-t-il une source plus abondante et plus sûre de force, de consolation, d'illumination intérieure, une préparation plus merveilleuse à l'immortelle vie?

² BOSSUET.

XLVI

Saint Joseph notre modèle dans l'oraison.

Jésus est l'âme de notre âme, l'esprit de notre esprit, puisque c'est lui qui anime tout son corps mystique, et tous les membres de ce corps que composent avec lui tous les chrétiens. Il est notre unique vie, et hors de lui il n'y a qu'une funeste mort. Il est notre unique salut, et hors de lui il n'y a que damnation et une perte éternelle. Il est notre lumière; sans lui il n'y a que ténèbres, obscurités et aveuglement. Il est notre science; sans lui les plus grands génies, les plus sublimes intelligences, sont dans une profonde ignorance. Il est la voie du ciel; celui qui marche dans un autre chemin s'égaré, se perd et se précipite dans les éternels abîmes. Il est notre force; sans sa vertu, nous ne sommes que faiblesse, et nous ne pouvons rien dans l'ordre de la grâce. Il est notre véritable bien, notre gloire, notre bonheur; hors de lui, il n'y a que misère et pauvreté. Si nous sommes dans les bonnes grâces de Dieu, c'est à lui que nous le devons. Si nous tombons dans le péché, c'est lui qui nous relève avec bonté. Si nous avons recours à Dieu, ce n'est qu'en sa vertu et en son nom. Si nous prions, il est notre oraison; il est lui-même notre aliment, nous nourrissant de son Corps sacré et de son précieux Sang.

C'est en lui que nous avons l'être, le mouvement et la vie; nous ne pouvons rien espérer dans l'ordre de la gloire que par ses mérites. Sa divinité fait le bonheur essentiel des bienheureux; son humanité glorieuse est comme le divin Soleil de la Jérusalem céleste.

Bien convaincu que la connaissance des mystères de Jésus-Christ est la plus haute sagesse où il soit donné à l'homme d'arriver en cette vie, saint Joseph ne cessait d'en méditer toutes les circonstances dans son oraison, et toujours il y découvrait de nouvelles vues qui le ravissaient d'admiration et qui le transportaient d'amour pour cet Homme-Dieu.

En effet, chaque mystère du Sauveur renferme tous les trésors de la sagesse de Dieu, et, quoique les saints y aient découvert tant de secrets et de merveilles, et que les âmes contemplatives dans leurs ravissements y aient entendu des choses si divines, il y a cependant toujours des vérités nouvelles et admirables à pénétrer. L'esprit y trouve une matière inépuisable de solides et saintes réflexions; le cœur en est touché, attendri, excité à tous les sentiments qui nourrissent la dévotion ¹.

¹ Saint Joseph, dit un ancien auteur, se plaisait à vivre dans une sainte obscurité, à l'exemple de Jésus; Jésus lui suffisait, et les beautés de ce divin Enfant, le tenaient comme autant de puissantes chaînes, tellement attaché à son adorable personne, qu'il ne pouvait s'en divertir en aucune façon, ni goûter de contentement en aucune autre compagnie que la sienne, non plus qu'en aucun autre lieu que celui où se trouvait son aimable Jésus. Et s'il est vrai, ce

Saint Joseph était tout transporté du divin amour, quand il pensait à la reconnaissance que nous devons avoir pour le Père éternel de nous avoir donné son Fils en notre chair, comme un parfait modèle, afin de réparer, en nous efforçant de l'imiter, son image que le péché avait gâtée en nous.

Et en effet, quelle bonté ineffable du Père des lumières pour de misérables pécheurs ! « C'est ainsi, dit le Disciple de l'amour, que Dieu a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ; car Dieu n'a pas envoyé son Fils au monde pour le condamner, mais pour qu'il soit sauvé par lui. » C'est pourquoi ce Fils adorable dit en saint Jean qu'il

que dit saint Jérôme parlant de la prompte retraite du petit Jean-Baptiste au delà du Jourdain, loin des villes et de la société des hommes, que l'une des raisons qui l'y obligea davantage fut le désir extrême qu'il eut de garder ses yeux pour voir le Messie, aussi bien que sa voix pour en parler, et ses doigts pour le montrer aux Juifs quand il serait venu, dédaignant dès sa plus tendre enfance d'arrêter ses regards sur des objets moindres en beauté et en mérite que le Verbe incarné, son bon Maître et son Dieu ; qui ne voit que Joseph avait des sujets plus pressants de mener une vie retirée, pour n'être point distrait de l'application très-attentive qu'il faisait de ses plus doux regards et plus fortes pensées sur le même Verbe, lequel il ne pouvait pas n'avoir toujours présent à ses yeux, tant de l'esprit que du corps ? Il vivait dans le monde comme s'il n'y eût pas été, ou qu'il y eût vécu seul dans le fond d'un désert, où il n'y eût rien eu à regarder ni à entretenir que Jésus et Marie, quoiqu'à vrai dire il ne fût jamais moins seul que lorsqu'il était avec eux.

est la voie, la vérité et la vie. Il est la voie par le mérite, par la doctrine, par l'exemple, par l'esprit et l'humilité duquel seul on va au Père ; il est la vérité essentielle et exprimée par les paroles ; il est la vie qui fait vivre dans la grâce et dans la gloire. Ce qui a fait dire à saint Paul que les prédestinés lui doivent être conformes.

Dieu le Père nous l'a donné dans cette vue ; lui-même s'est fait homme pour se rapprocher de nous et nous rapprocher de lui. Trop de distance séparait Dieu et l'homme depuis son péché. Jésus-Christ s'est revêtu de notre nature pour faire disparaître cette distance ; il est le milieu qui réunit les deux extrêmes. Personne n'arrive jusqu'au Père que par lui. Quitter pour un moment son humanité sainte, c'est rompre le lien qui nous attache à l'adorable Trinité. Comment peut-on penser que le Père, qui nous attire lui-même à son Fils incarné, nous mette jamais dans je ne sais quel état d'oraison où ce soit une imperfection de se souvenir de ce cher Fils, où il faille séparer en lui l'humanité de la divinité, et laisser celle-là pour ne s'occuper que de celle-ci ? Quelle absurdité ! quel blasphème !

Parmi les saints de l'un et l'autre sexe, tant anciens que modernes, il y a eu certainement un grand nombre de contemplatifs, de quelque contemplation qu'on l'entende, soit active, soit passive. Qu'on en nomme un seul qui n'ait pas fait de Jésus-Christ et de ses mystères la base de son oraison autant qu'il a dépendu de

lui d'y appliquer son esprit, et qui, dans ses écrits, n'ait proposé la connaissance et l'amour de Jésus-Christ comme l'unique voie qui conduise à la perfection. Il n'y en a point, il n'y en a jamais eu, il n'y en aura jamais.

Vous donc qui aspirez à la vie intérieure, c'est-à-dire à la véritable vie chrétienne, entrez, selon le conseil du saint auteur de l'*Imitation*, dans l'intérieur de Jésus-Christ; appliquez-vous comme Joseph à bien connaître son âme, et transportez dans votre cœur les sentiments du sien. Que cette étude soit la matière ordinaire de vos oraisons, de vos lectures, de vos réflexions; que tout s'y rapporte, comme à son centre et à sa fin. Ne croyez jamais que vous l'avez épuisée ni même assez approfondie. Les saints y ont toujours découvert de nouveaux trésors à mesure qu'ils avançaient, et tous se sont plaints que ce qu'ils en savaient était bien peu de chose auprès de ce qu'ils désiraient en savoir.

Nous vivons de ce dont nous nous nourrissons. Si l'âme se nourrit de choses mondaines et terrestres, elle devient grossière et matérielle; mais, si elle se nourrit dans l'oraison de choses spirituelles et divines, elle devient céleste et se forme sur Dieu. L'âme religieuse a renoncé au monde, à la chair et à sa propre volonté; elle ne saurait donc prendre ce qui est de l'un et de l'autre que comme un poison qui étouffe la chaleur de la vie divine, et qui donne la mort. Elle s'est déclarée pour le ciel; elle doit, pour vivre et pour croître en la

vie divine, se nourrir des célestes aliments que l'on goûte à l'oraison. En un mot, pour vivre religieusement, il faut vivre spirituellement; pour vivre spirituellement, il faut vivre d'oraison. Sans oraison, point de vie spirituelle, et sans oraison point d'âme vraiment religieuse.

Dieu parle différemment aux âmes dans l'oraison, suivant les desseins de sa providence sur elles. Il est du devoir de chacune en particulier de l'écouter, de distinguer sa voix et d'y répondre, afin d'éviter les surprises. Il faut que l'âme, dès le commencement de la vie intérieure, quoi qu'il lui en puisse coûter de soupirs, de larmes, d'épreuves et de morts, s'applique à l'oraison, faisant souvent cette prière des apôtres : *Seigneur, enseignez-nous à prier.*

XLVII

Fidélité de saint Joseph à prier en union avec Jésus et Marie.

Éclairé des plus pures lumières de la foi, instruit à l'École de la Sagesse créée, saint Joseph comprenait parfaitement que Notre-Seigneur était le médiateur de notre rédemption, parce qu'il offrait ses travaux, ses souffrances et ses mérites à Dieu le Père, par le Saint-Esprit, pour notre salut. Il comprenait aussi que nous avions encore besoin que le divin Sauveur par sa cha-

rité fût notre médiateur auprès de Dieu pour louer et prier son Père céleste à notre place. Aussi avec quelle fidélité et quelle religion il unissait toutes ses prières à celles de Jésus-Christ, son fils adoptif, lui disant du fond de son cœur. « Mon divin Sauveur, qui êtes ma louange, je me complais et je me réjouis dans tous les hommages que vous offrez à Dieu, votre Père; je m'unis et je me donne à vous pour l'adorer et pour le prier par vous et avec vous; je ne veux être qu'une hostie de louange avec vous pour glorifier Dieu durant toute l'éternité. »

Ames intérieures, si vous voulez rendre vos prières agréables à Dieu et dignes d'être écoutées favorablement, entrez dans les dispositions de saint Joseph, dit M. Olier dans son catéchisme : En vous mettant à genoux, tout couvert de confusion à cause de votre malice intérieure, vous direz d'abord, selon le conseil de Notre-Seigneur Jésus-Christ : Mon Dieu et mon tout, je renonce à moi-même et aux inclinations du péché dont je suis rempli. Je vois bien que je ne puis vous prier en moi-même ni par moi-même. Je déteste de tout mon cœur tout ce qui peut vous déplaire en moi; et, pour couvrir mon iniquité et ma malice, et avoir quelque accès auprès de votre divine majesté, je me donne à Jésus-Christ votre Fils qui habite en moi, et qui est la prière et la louange de toute votre Église. Le prophète David avait ces mêmes sentiments quand il disait à Dieu : Votre louange s'étend par toute la terre autant que la grandeur de votre nom, *Secundùm nomen tuum, Deus,*

sic et laus tua in fines terrarum. (Ps. XLVII, 11.) Cette louange n'est autre chose que Jésus-Christ, parfaitement semblable à son Père, et qui lui rend une gloire égale à lui-même; *Secundum nomen tuum, sic et laus tua.* Oh! que le chrétien est heureux d'avoir ainsi dans les mains de quoi rendre à Dieu une gloire qui lui est égale et qui renferme toutes ses louanges! Ce prophète parlant ailleurs, dans son langage plein de figures, de la prière de l'Église, représente cette même Église comme un char qui porte des milliers de chrétiens louant Dieu et se réjouissant en sa présence : il ajoute que l'Esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ est au milieu d'eux pour être leur cantique ¹. Ce même Jésus, qui rend par eux cette louange, est aussi dans le sein de Dieu et dans le Sacrement de l'autel, où il rend à la divine majesté tous les devoirs de respect et d'honneur, et demande les besoins et les nécessités de chaque membre de l'Église.

Nous avons besoin que le grand Maître, par sa charité, servît encore de supplément à nos devoirs, et qu'il fût le médiateur de notre religion. C'est pour cela qu'il a voulu revivre après sa mort, et être *toujours vivant*, afin d'intercéder pour nous, selon que l'enseigne l'Apôtre (Hébr., VII, 25); c'est-à-dire pour louer et prier son Père en notre place. Jésus-Christ a fait cela dans la loi, il le fait dans l'Église, et il le fera encore dans le ciel. Jésus-Christ, dit le même Apôtre, était *hier*, *Jesus Chri-*

¹ *Currus Dei decem milibus multiplex, millia lætantium : Dominus in eis in Sina, in sancto.* (Ps. LXVI, 18.)

stus heri, et hodie, ipse et in sæcula (Hebr., xiii, 8), il est encore *aujourd'hui*, et il sera *dans tous les siècles*. Par ce mot *hier*, il entend la loi; *aujourd'hui*, c'est le temps de l'Église présente; et *dans tous les siècles*, c'est l'éternité, dans laquelle Jésus-Christ sera le supplément des créatures et la médiation de notre Religion.

L'âme allant à la prière n'a autre chose à faire que de s'unir à Jésus-Christ, la prière et la louange de toute l'Église; de sorte que, l'âme étant unie à Notre-Seigneur et consentant de cœur à toute la louange qu'il rend à son Père et à toutes les demandes qu'il lui fait, la prière n'est pas sans fruit : au contraire, l'âme fait bien davantage que si elle priaient en son esprit propre, et qu'elle voulût s'aviser d'adorer, d'aimer, de louer et de prier Dieu par elle-même et par ses propres actes. Par cette union, elle devient plus étendue que la mer; elle s'étend comme l'Esprit de Jésus-Christ qui prie dans toute l'Église. C'est le genre de prière qui se pratique au ciel, ainsi qu'on le voit dans l'Apocalypse (*Apoc.*, vii, 12), où les saints ne font que dire *Amen*, aux prières de l'Agneau. Ils expriment ainsi l'union de leurs cœurs à Jésus-Christ, leur prière; et, confessant leur incapacité pour louer Dieu en eux-mêmes, ils se perdent en Jésus-Christ pour rendre à Dieu toute la louange que lui rend ce divin médiateur, et l'Église en lui. C'est à quoi aussi nous invite le prophète David, quand il dit : *Venez, glorifions le Seigneur, et exaltons son nom tous ensemble ; Magnificate Dominum mecum, et exaltemus nomen ejus*

in idipsum. (*Ps. xxxiii, 4.*) Il faut donc, comme les enfants de la fournaise, glorifier Dieu *par un même esprit; une même volonté et un même cœur; Tres quasi ex uno ore laudabant, et glorificabant, et benedicebant Deum* (*Dan., iii, 51*), et avec les dispositions et intentions de l'Esprit de Jésus-Christ.

Si vous avez assisté quelquefois à matines, vous aurez pu remarquer que, par les premières paroles, le prêtre s'adressant à Jésus-Christ, lui dit à haute voix : *Seigneur, ouvrez ma bouche à vos louanges; à quoi le chœur répond : Et elle publiera vos grandeurs, comme si on disait : Seigneur, venez ouvrir nos lèvres, afin que nous puissions annoncer votre louange, ne le pouvant faire de nous-mêmes. Et aussitôt le prêtre, pour témoigner qu'il ne veut point louer Dieu en son propre esprit, mais en Jésus-Christ, l'unique hostie de louange, ajoute, en s'adressant à Dieu le Père : Mon Dieu, regardez Jésus-Christ, mon aide et mon secours; ne me regardez pas moi-même, mais en nous votre Fils, qui veut être notre hostie de louange. Et à son tour, remplie du sentiment de son incapacité, l'Église dit, en s'adressant à Jésus-Christ lui-même : Hâtez-vous de me secourir; elle appelle l'Esprit de son Époux pour venir l'aider, et semble lui adresser ces amoureuses paroles de l'Apocalypse : L'Esprit et l'Épouse disent ; Venez; que celui qui entend dise : Venez... Oui, venez, Seigneur Jésus. Ensuite, tous ensemble, en disant ces paroles :*

Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, s'inclinent profondément.

Par là, ils veulent signifier qu'ils s'avouent incapables de glorifier la majesté de Dieu, et qu'ils remettent à Notre-Seigneur le soin de le glorifier, se contentant de s'unir à lui pour louer Dieu en union avec l'esprit de son Fils. Pour entrer dans cette sainte pratique, tâchez au moins, toutes les fois que vous entendrez chanter le *Gloria Patri*, et que vous verrez les prêtres, s'incliner vers le Saint-Sacrement, de faire dans votre cœur ce que les prêtres font extérieurement. Il faut qu'alors, vous unissant à Notre-Seigneur et vous humiliant profondément devant lui, vous protestiez que vous vous reconnaissez indigne de louer Dieu; et que, comme il est lui seul la louange vivante et véritable de la très-sainte Trinité, lui seul aussi est digne de la glorifier.]

Supérieur à Marie par l'autorité dont Dieu l'avait revêtu comme son représentant auprès de son Fils, Joseph n'ignorait pas que sa sainte Épouse était au-dessus de lui par les insignes privilèges que le Seigneur lui avait accordés. Dans sa profonde humilité, il aimait à adresser ses demandes au divin Sauveur par l'entremise de l'auguste Vierge; et Marie était heureuse d'employer sa médiation en faveur d'un Époux pour lequel elle avait autant d'amour que de vénération.

Dans la récitation du saint office on commence toujours par un *Pater* et un *Ave*, c'est pour s'unir à l'interieur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme média-

teur de la louange de l'Église, et à celui de sa très-sainte Mère. La raison de ceci est fondée sur ce principe, que la religion consiste en ces deux points : l'un à honorer le Père, l'autre à glorifier le Fils. Or, comme nous avons deux objets de notre religion, nous avons aussi besoin de deux médiateurs. Pour louer Dieu en lui-même et dans ses œuvres, nous avons recours à Jésus-Christ, qui est le médiateur de notre louange ; et, lorsque nous voulons honorer Jésus-Christ en sa personne et en ces mystères, nous avons besoin de la très-sainte Vierge, notre médiatrice envers Jésus-Christ, et nous nous adressons à elle, qui seule est digne de le louer comme il faut. Admirez l'économie de Dieu, dans le mystère de l'incarnation. L'humanité de Jésus-Christ, remplie de tous les dons de l'Esprit-Saint, était comme un temple auguste dans lequel la Divinité voulut être parfaitement honorée ; partout où se portait l'humanité sainte sur la terre, Dieu trouvait son ciel, son paradis, sa gloire. Mais, l'humanité de Jésus-Christ méritant à son tour des louanges, Dieu lui a bâti un temple infiniment plus magnifique que celui de Salomon, pour lui faire rendre dans ce sanctuaire les honneurs qui lui sont dus. Ce temple est la très-sainte Vierge. Elle a suivi Jésus-Christ partout dans ses saints mystères, pour le louer et le glorifier au dedans d'elle-même, comme autrefois les prêtres accompagnaient en tout lieu l'Arche d'alliance. La très-sainte Vierge ayant en elle toutes les grâces et toutes les vertus nécessaires pour honorer

parfaitement la sainte humanité du Sauveur, elle est destinée de Dieu à être notre médiatrice dans les honneurs que nous sommes obligés de rendre à cette humanité sainte.

Les saints Pères ont hautement recommandé cette pratique. Voici, entre autres, d'excellentes paroles de saint Ambroise, un des plus illustres docteurs de l'Église latine : « Que l'âme de Marie, dit ce saint, soit en chacun de nous, pour glorifier le Seigneur; que l'esprit de Marie soit en chacun de nous, pour se réjouir en Dieu ¹. » Nos prières sont sans force par elles-mêmes, mais, unies à celles de Jésus et de Marie, elles deviennent toutes puissantes et s'élèvent jusqu'au trône du Très-Haut.

Jésus est l'auteur de la grâce, Marie en est le canal : nous sommes donc, pour obtenir le secours du ciel, dans la douce obligation d'implorer l'assistance de Marie. Adressons-nous à cette divine Vierge avec la confiance dont Joseph était animé. Conjurons ce saint Patriarche de présenter lui-même nos prières à sa glorieuse Épouse, et nous serons promptement exaucés.

Le plus beau spectacle qui s'offrit jamais aux regards du Très-Haut, ce fut la Trinité terrestre en prière. Considérons le Chef de cette sainte Famille, à genoux, près du Sauveur et de sa sainte Mère unissant ses vœux à leurs vœux, priant dans le recueillement le plus pro-

¹ Sit in singulis Mariæ anima, ut magnificent Dominum; sit in singulis spiritus Mariæ, ut exultet in Deo. (*In Luc., lib. II, n. 26.*)

fond, avec une ferveur plus qu'angélique. Insensible à tout ce qui se passe dans le monde, il offre à Dieu le sacrifice de ses lèvres, mais plus encore celui de son cœur. Anges du ciel, vous recueillez dans vos encensoirs d'or cet encens d'une agréable odeur pour l'offrir au Père Éternel. O maison de Nazareth, tu étais l'image du ciel, le Ciel même !...

XLVIII

Joseph méditant la Passion de Jésus-Christ ¹.

Saint Joseph ne fut point témoin, comme Marie, de la Passion de Notre-Seigneur ; mais, lisant et méditant

¹ Isaïe nous apprend à goûter les souffrances du Sauveur ; il doit « porter nos péchés, » et par là s'acquérir l'empire et « partager les dépouilles des forts ; » et la cause de ses victoires, c'est qu'il s'est livré à la mort. « Il a été mis au rang des scélérats, » crucifié entre deux larrons ; c'est le « dernier des hommes » et tout ensemble le plus grand. Ce n'est point par force qu'il souffre la mort ; « il s'y est offert, parce qu'il l'a voulu. Il n'a point ouvert la bouche » pour se défendre, « il est muet comme l'agneau sous la main qui le tond. » Le silence du Fils de Dieu parmi tant d'outrages et tant d'injustices, qui est le plus remarquable caractère du Fils de Dieu, a fait l'admiration de ce prophète. On le croit frappé de Dieu pour ses péchés, lui qui est l'innocence même ; « mais c'est pour les nôtres qu'il souffre, nous sommes guéris par ses blessures. » Les prières qu'il pousse vers le ciel dans cet état de souffrance sont le salut « des pécheurs » pour qui il « prie. » Une « longue postérité » sortira de lui, parce qu'il a volontairement

les saintes Écritures, il savait que le Messie devait être un homme de douleurs, il voyait dans les prophètes qu'après avoir été trahi par un de ses Apôtres qu'il avait comblé de ses faveurs il serait vendu pour quelques pièces de monnaie; qu'on le traînerait devant les tribunaux où on lui préférerait un infâme scélérat, qu'il serait en présence de ses ennemis, comme un agneau plein de douceur devant celui qui le tond, qu'il serait brisé à cause de nos crimes; que, semblable à un lépreux depuis les pieds jusqu'à la tête, tout son corps ne serait qu'une plaie; qu'on pourrait compter tous ses os, qu'on insulterait à sa douleur en ne lui donnant pour calmer sa soif que du fiel et du vinaigre; enfin qu'il

souffert la mort; « et son sépulcre, » d'où il sortira vainqueur et immortel, « sera glorieux. »

Ce seul passage, si précis et si étendu, où les souffrances du Sauveur futur sont inculquées en tant de manières, suffisait pour animer tous les sacrifices et le culte de la loi, et mettre continuellement devant les yeux des vrais Israélites, qu'elle contenait sous ses ombres la rémission des péchés par une mort volontaire, un sang salutaire qui les expiait, des plaies qui rétablissaient la santé de l'homme, et dans tout cela un Sauveur aussi juste que souffrant, qui nous guérissait par ses blessures.

Combien plus doit-on se nourrir de ces plaies sacrées, de cette mort et de ce sang innocent versé pour les pécheurs, depuis, comme dit saint Paul, que Jésus-Christ « a été crucifié à nos yeux? » « O Galates insensés, comment vous laissez-vous fasciner les yeux? » après un tel spectacle! Accourez, peuples, à la croix de Jésus-Christ. Et puisque c'est vous qui lui avez tous donné la mort, venez, comme dit l'évangéliste après le prophète, venez, dis-je, « contempler celui que vous avez percé. » (BOSSUET.)

serait mis à mort entre deux voleurs, et que ce cœur adorable sur lequel Joseph avait reposé si souvent serait déchiré par la lance d'un soldat déicide¹.

Ces lugubres images, gravées profondément dans l'esprit de Joseph, faisaient sur son cœur de père de douloureuses impressions; plus il les méditait, plus aussi il était vivement touché de l'amour ineffable de Jésus pour les hommes qui ne devaient reconnaître tant de bienfaits que par la plus odieuse ingratitude².

Qui pourrait dire les sentiments qui remplissaient l'âme de Joseph, les paroles brûlantes qui sortaient de son cœur à la vue des souffrances de la Passion du

¹ Il est probable que saint Joseph connaissait les mystères de la Passion aussi bien que Marie, et il fut révélé à Jeanne-Marie de la Croix que saint Joseph, avant de mourir, reçut la faveur d'éprouver dans une mesure convenable toutes les peines de la Passion d'une manière semblable à ce que nous lisons des autres saints.

(R. Père FABER.)

² Quand l'infinie bonté rencontre des sujets disposés à recevoir ses faveurs, elle les prévient de grâces si extraordinaires, qu'elle semble vouloir rendre toutes choses communes entre l'Épouse et l'Époux. C'est ainsi que le souverain Amant des âmes conduit ses bien-aimés sur le Calvaire, afin de les associer aux différents états de sa Passion. Je connais une âme à laquelle il s'est appliqué comme Époux de sang, lui faisant expérimenter tantôt les abandons de son agonie au Jardin des Olives, tantôt les douleurs de son couronnement d'épines, tantôt les étreintes de son crucifiement. Il lui semblait d'autres fois qu'elle était crucifié dans toutes ses puissances et dans tous les membres de son corps, sans qu'il lui fût possible d'expliquer de quelle manière cela se passait en elle.

(La Mère SÉRAPHINE BOULIER.)

Sauveur, présente à son esprit avec toutes les circonstances les plus cruelles? Ah! que de fois il devait s'écrier pour soulever le poids de la douleur qui l'oppressait : Vous mourez, ô mon Jésus! et moi je vis encore! Vous mourez par amour pour moi, et moi je ne meurs pas d'amour pour vous! ô tendresse de votre cœur! ô dureté du mien!

« La dévotion à la Passion de Jésus-Christ est la plus utile et la plus affectueuse de toutes les dévotions; c'est la plus agréable à Dieu, celle qui console davantage les pécheurs, et qui leur inspire le plus d'amour. De quelle source recevons-nous tous les biens, sinon de la Passion du Sauveur? Saint Bonaventure nous dit qu'il n'y a point de dévotion plus propre à sanctifier une âme que la méditation de la Passion de Jésus-Christ. Saint Augustin assure qu'on mérite davantage en versant une seule larme au souvenir de la Passion qu'en jeûnant chaque semaine au pain et à l'eau; c'est pour cela que les saints se sont toujours occupés de la Passion du Sauveur. Saint François d'Assise est devenu par là un Séraphin. Il pleurait un jour à chaudes larmes, lorsqu'un lui en demanda la cause : Je pleure, répondit le saint, sur les souffrances et les ignominies du Sauveur; et ce qui m'afflige le plus, c'est que les hommes, pour qui il a tant souffert, n'y pensent point. Un agneau qui bêlait, ou toute autre chose qui rappelait le souvenir de la Passion suffisait à ce saint pour lui faire verser des pleurs. Un jour qu'il était malade, on lui conseilla de

se faire lire un livre de piété : **Mon livre, répondit-il, c'est Jésus crucifié**¹. »

La véritable dévotion de Jésus-Christ crucifié consiste à se sacrifier avec lui, à perdre sa raison dans la folie

¹ S. Liguori : *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ*.

De tous les amours, celui qui est crucifié est pour ainsi dire le plus divin. En effet, le Père éternel n'a qu'un Fils, qu'il engendre de toute éternité et qu'il aime d'un amour infini. Or, après que ce Père adorable eut proclamé sur le Thabor que ce Fils bien-aimé était l'objet de ses complaisances, il le déposa entre les mains des bourreaux, le conduisit sur le Calvaire et le livra aux bras de la croix. Par conséquent, le plus grand témoignage d'amour que Dieu puisse donner à une âme, c'est de la plonger dans les anéantissemens et les opprobres, et de la conduire sur le Calvaire. Bien plus, ses vrais enfants d'adoption, en qui il prend ses complaisances, ne sont, à proprement parler, que ceux qu'il attache à la croix ; car il ne peut se complaire sur la terre qu'en ceux qui ont une parfaite ressemblance avec son Fils unique.

Le Père éternel a voulu de toute éternité les croix de ses enfants adoptifs, comme il a voulu celle de son Fils unique ; l'important est donc de se rendre fidèle à les porter. Plusieurs âmes les reçoivent d'abord avec tranquillité, car elles y ont été préparées par les grâces de l'oraison et les ont souvent désirées dans les douceurs d'une amoureuse ferveur ; mais parce qu'elles ont été peu formées à l'école de l'amour crucifié et qu'elles écoutent trop la nature et les sens qui leur crient, comme autrefois les Juifs au Sauveur, de descendre de la croix, elles cherchent dans la suite le moyen de s'en détacher. On y demeure avec chagrin et l'on s'abandonne à un murmure intérieur qui rend indigne des complaisances du ciel et fait perdre le doux fruit de cet arbre de vie. Ce malheur arrive ordinairement par suite de trop d'attention à ce que l'on souffre et de trop de retour sur soi-même. Heureuse l'âme crucifiée qui ne regarde ses croix que pour les considérer en Dieu, de qui elles reçoivent leur beauté, et dont les oreilles ne s'ouvrent que pour entendre la voix du Bien-Aimé qui les envoie !

de la croix, à en avaler tout l'opprobre, à vouloir être, si Dieu le veut, un spectacle d'horreur à tous les sages de la terre, à consentir de passer pour insensé, comme Jésus-Christ : voilà ce qu'on dit volontiers ; mais voilà ce que le cœur ne dit point. On s'excuse par de vains prétextes, on frémit ; on recule lâchement, dès qu'il faut paraître nu et rassasié d'opprobres avec l'Homme de douleurs. O mon Dieu, mon amour, on vous aime pour se consoler ; mais on ne vous aime point pour vous suivre jusqu'à la mort de la croix.

Voulons-nous retirer un grand bien spirituel pour notre âme de la méditation des souffrances de Jésus-Christ, ne considérons pas la Passion du Sauveur comme un de ces événements anciens, éloignés, arrivés à Jérusalem depuis longtemps, mais comme une chose présente qui se passe actuellement sous nos yeux, comme le faisait saint Joseph. Qui nous empêche de voir le Sauveur du monde longtemps après sa mort, ainsi qu'Abraham l'a vu plusieurs siècles avant sa naissance¹ ?

Puisque Jésus-Christ est le même dans tous les siècles, notre foi doit être la même que celle d'Abraham, une foi éternelle qui renferme tous les temps². Abraham a

¹ Abraham exultavit ut videret diem, vidit et gavisus est. (*Joan.*, VIII, 56.)

² Fides nostra velut quoddam æternitatis exemplar, præterita simul et præsentia, ac futura sinu quodam vastissimo comprehendit. (*S. Bern.*, *Serm.* 6, *in Vig. Nativ. Dom.*)

vu la Passion du Sauveur dans les siècles à venir¹; et l'a vue par un acte de foi qui lui a rendu ce mystère présent; nous pouvons le voir de la même manière, et nous le rendre présent, quoiqu'il soit passé.

Ce grand mystère, destiné par la Sagesse divine à détruire en nous le vieil homme, doit être et sera jusqu'à la fin des siècles un mystère nouveau, puisqu'il ne cessera jamais de nous offrir les fruits de la vie éternelle².

Voici, d'après les saints, la vraie manière de méditer et de faire oraison sur la Passion. Nous devons, autant qu'il est possible, nous représenter Jésus-Christ dans l'attitude qui convient à chacun de ses mystères; comme si nos yeux étaient fixés sur sa personne adorable³: tantôt le considérer épuisé par une sueur de sang dans le jardin des Oliviers; ici, languir et palpiter sous les coups de fouet; là, se pâmer de douleur par les blessures cruelles et profondes des épines et des clous, etc. Ce n'est qu'à l'aide d'une imagination tranquille qu'on peut se former une représentation actuelle de ces différents objets; mais il faut encore le

¹ Ut videret diem meum. (*Joan.*, 8.) Diem suum dicit diem crucis, quam Abraham in oblatione arietis, et Isaac præfiguravit. (*S. Chrisost.*, *Hom.* 54, in *Joan.*)

² Semper est novum, quod semper innovat mentes: nec unquam vetus, quod fructificare non cessat; quod in perpetuum non marcescit. (*S. Bern.*, *Serm.* 6, in *Vig. Nat. Dom.*)

³ Si ex his fructum sumere cupis, ita te præsentem exhibeas his, quæ per Dominum Jesum dicta, et facta narrantur, ac si tuis auribus audires et oculis ea videres. (*D. Bonav. in Prol. med. vit. chr.*)

secours de la foi pour tirer de ces pensées et de ces affections tout le mérite et tout le fruit qui y sont attachés.

Il faut encore considérer la Passion, non superficiellement et d'une manière spéculative, qui n'apporterait que fort peu de profit et d'utilité, mais d'une manière pratique; en telle sorte que nos pensées soient comme autant de dispositions prochaines aux affections par lesquelles on se proposera et on se déterminera très-sérieusement à mettre en pratique la vertu qu'on aura méditée.

Il ne suffit pas de penser à tout ce que Jésus-Christ a souffert, il faut de plus que cette pensée nous fasse impression et nous touche; pour cela, on ne saurait trop réfléchir et se trop bien persuader que tous ces tourments endurés par Jésus-Christ, pour tous les hommes en général, il ne les a pas moins endurés pour chacun de nous en particulier, et comme si chacun de nous eût été le seul pécheur du monde¹. Aussi n'en est-il point qui ne doive dire avec l'Apôtre : *Le Fils de Dieu m'a aimé jusqu'à donner sa vie pour moi*² : *s'il a souffert pour tous les pécheurs, pour tous les enfants d'Adam, il n'a pas moins souffert pour moi singulière-*

¹ In fide vivo filii Dei, qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me. (*Gal.*, II, 20.)

² Sic Paulus mortem Domini, quæ pro universo expensa est mundo, sibi soli præstitam dicit. (*D. Chrisost.*, lib. II, de *Componct. cord.*)

ment, qui suis le plus grand, le premier de tous par ma malice et mon ingratitude¹.

Que le bienfait de la Rédemption soit commun à tous en général, de manière néanmoins que tous en particulier puissent également se l'approprier, c'est un point qu'on ne saurait trop bien expliquer, parce qu'il n'est aucun motif plus capable de réveiller en nous les sentiments de reconnaissance et de fidélité que nous devons à notre divin Rédempteur². Il se présente une image bien sensible de cette vérité dans le soleil, qui ne fait pas plus briller ses rayons pour tous que pour un seul, ni moins pour un seul que pour tous. Cet astre éclaire le monde, se communique et se répand partout ; nulle perte néanmoins, nulle diminution pour moi de l'éclat de sa lumière. Je jouis de toute sa splendeur, comme s'il n'y avait que moi seul qui pût en profiter : et c'est là ce que chacun de nous doit dire de Jésus-Christ, vrai Soleil de justice³. Nulle peine dans son humanité sainte, nulle plaie qu'il n'ait soufferte singulièrement pour moi ; je lui suis autant redevable de toute sa Passion que s'il n'eût rien souffert pour les autres, mais uniquement

¹ Christus Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos facere, quorum primus ego sum. (I *Tim.* 1, 15.)

² Hic est affectus servi fidelis, ut beneficia Domini sui, quæ communiter data sunt omnibus, quasi sibi soli præstita reputet, et quasi sit ipse omnium debitor. (D. *Chrisost.*, lib. II, de *Componct. cord.*)

³ Orietur vobis Sol justitiæ (*Malach.*, iv, 2), et sicut sol lucet in virtute sua. (*Apoc.*, 1, 16.)

pour moi seul¹, pour me mériter la rémission de mes péchés, la rédemption des peines de l'enfer, ma réconciliation avec Dieu et la béatitude éternelle.

Il est certain que je suis aussi présent aux yeux de Dieu, qu'il veille autant sur moi, qu'il me conserve et m'assiste avec le même soin que s'il n'y avait pas d'autres créatures que moi dans le ciel et sur la terre², et que s'il n'avait d'autre attention qu'à mes besoins; de même est-il vrai que Jésus-Christ, dans toutes ses douleurs intérieures et extérieures, a autant pensé à moi et m'a autant aimé que s'il eût été dans le dessein d'abandonner toutes les autres créatures pour ne racheter que moi seul, et m'appliquer tous ses mérites: c'est ainsi que dans le Sacrement de son amour, qui est un mémorial de sa Passion, il se donne tout entier à tous, et se donne aussi tout à moi.

Si nous appliquons ainsi notre esprit à la Passion du Sauveur, si nous l'occupons de ces fortes pensées, quelle douceur, quelle sainteté, quel profit n'allons-nous pas tirer des affections qu'elles vont exciter dans nos cœurs?

¹ Quid interest, si Christus et aliis præstitit, cum quæ tibi sunt præstita, ita integra sint et perfecta quasi nulli alii ex his aliquid fuerit præstitum?... Et ideo propter, unionem charitatis, totum quod omnibus est impensum, unusquisque debet sibi adscribere. (*D. Thom.*, 3 p., *quæst.* 1, *art.* IV.)

² Totus semper ubique præsens, sic super custodiam meam vigilas, veluti si totius creaturæ tuæ, cæli et terræ oblitus, tantum me solum consideres, et nihil sit tibi curæ de aliis. (*S. Aug.*, *Soliloq.*, *cap.* XIV.)

XLIX

L'intérieur de saint Joseph.

La sainteté de saint Joseph est, avec celle de Marie, digne de l'admiration des anges. La majesté de son extérieur frappait tous ceux qui l'envisageaient. Mais jusqu'où n'aurait-on pas porté l'admiration, si on eût pu découvrir quelles étaient la perfection et la sublimité de ses sentiments ? Tous les saints, et sainte Thérèse en particulier, nous disent que la beauté d'une âme en grâce est quelque chose de si admirable, que nous ne saurions le comprendre. Que pourrions-nous donc penser de la beauté de l'âme de Joseph, ornée des vertus dont Dieu pouvait seul connaître l'éminence et la sainteté ? Le recueillement de Joseph était perpétuel ; tout le portait à Dieu, tout l'entretenait de Dieu, tous ses projets n'étaient que pour Dieu. Notre récollection, au contraire, n'est que passagère ; elle s'affaiblit, elle se dissipe, elle se perd au milieu des créatures qui nous environnent.

Oh ! que l'on est loin de la vie de l'esprit, quand on attend le moment propre à la récollection, quand on passe toute sa vie à dire : « Lorsque je sortirai de cet emploi, de cette demeure, je me livrerai à tous les exercices d'une vie plus intérieure ! » Y a-t-il donc pour une âme vraiment spirituelle des occupations incompa-

tibles avec cette vie divine? Saint Joseph était aussi recueilli dans ses courses et dans ses voyages qu'il le fut pendant le séjour qu'il fit à Nazareth.

La récollection de Joseph produisait dans son âme une paix inaltérable, une tranquillité qui mettait toutes ses puissances dans un calme profond. Jamais il n'était abattu par la tristesse, découragé par les travaux, transporté par la joie; et, si la joie paraissait quelquefois, c'était une joie divine, qui venait du Saint-Esprit: *In ipsâ horâ exultavit in Spiritu Sancto.* (Luc., x, 21.) Telle est l'heureuse situation d'une âme recueillie, à qui Dieu fait sentir sa présence; le sentiment en est quelquefois si vif, que l'impression en rejaillit sur le corps; un extérieur tranquille et composé annonce la paix dont elle jouit au milieu du silence de ses passions, tandis que le trouble, le dégoût, mille petits chagrins, font le partage de ceux qui se répandent sur tous les objets, et qui ne rentrent en eux-mêmes qu'avec répugnance, parce qu'ils n'y trouvent rien qui les satisfasse ou qui les console.

Non, je ne pourrai jamais prétendre au bonheur de cette vie sainte que lorsque mon cœur sera parfaitement libre des affections qui le troublent ou qui le partagent. Ce sont les vertus du dedans qui attirent l'Esprit-Saint et qui lui préparent une demeure où il réside avec joie, tandis qu'il ne voit rien qui l'en éloigne.

Saint Joseph ne se livra jamais totalement à l'extérieur: il unissait à ses actions la prière et des adora-

tions continuelles. En vain passons-nous nos jours dans des occupations louables et édifiantes, elles ne feront jamais que des hommes imparfaits, si nous nous y livrons sans mesure, et si l'esprit et le cœur ne leur donnent leur prix. (*Imit.*, l. II, c. 1.) Le caractère d'un homme intérieur est de se recueillir aisément dans les affaires, parce qu'il ne s'y livre jamais entièrement; à l'exemple du saint Époux de Marie, il sait tempérer par certains moments de silence et de prière l'excès des occupations extérieures dont il ne se charge, autant qu'il peut, qu'avec modération : il ne se prête point tellement au prochain, qu'il ne soit encore plus à lui; quelque libéral qu'il soit à lui faire part des dons qu'il possède, il s'en réserve la meilleure portion pour les besoins de son âme, semblable au soleil qui conserve encore plus de lumière qu'il n'en communique au dehors.

O bienheureux Joseph, digne et parfait modèle des âmes intérieures ! souffrez que je contemple les saintes opérations de votre âme, que je m'y unisse et que j'y trouve par cette union de quoi soutenir tout le vide et toute l'imperfection de mes œuvres.

Les vertus intérieures de saint Joseph ne sont si peu connues que parce qu'il n'est pas aisé de captiver son esprit, d'arrêter les mouvements du cœur et de posséder son âme à tous les instants de la vie. On ne les connaît que difficilement, quand on ne prend point les mesures qui peuvent en faciliter la connaissance. Hélas !

je ne le sens que trop : je parle depuis bien des années de vie intérieure, je consulte ceux qui la connaissent, je lis les livres qui en instruisent, et je n'y parviens jamais.

Peu de personnes connaissent les douceurs de cette vie intérieure. Il faut avoir l'esprit de Jésus-Christ pour y trouver une manne cachée qui nourrit et qui fortifie : *Qui spiritum Christi haberet absconditum, ibi manna inveniret.* (Imit., l. I, 1.) Mais à qui est-elle donc cachée, cette manne divine et délicieuse ? Est-ce seulement à ceux qui vivent dans l'oubli de Jésus-Christ et de ses vertus ? Non ; c'est quelquefois à des âmes qui paraissent vertueuses, à des prêtres qui édifient, à des vierges séparées du monde ; c'est à des hommes qui quelquefois, malgré tout leur zèle et toutes leurs prières, ne parviendront jamais à être solidement intérieurs.

Ne suis-je pas du nombre de ceux à qui cette vie si sainte et si aimable sera toujours un mystère caché ? Faites-moi sentir, Seigneur, l'illusion qui me trompe. Ah ! si j'avais été assez heureux pour pénétrer une seule fois dans votre Cœur adorable (Imit., I, II, 1) ; si j'avais pu y recueillir quelque étincelle du feu sacré qui y brûle et qui embrase tous ceux qui en approchent : *Et modicum de ejus amore sapiisses!* (Ibid.) quels efforts ne ferais-je pas, le reste de mes jours, pour y porter sans cesse tous mes désirs et toutes mes affections ?

Oui, je commence aujourd'hui à sentir tout le malheur de ceux qui négligent, comme je l'ai fait, le soin

d'examiner leur intérieur, et qui sont assez aveugles pour regarder comme une espèce de bonheur et de repos pour eux de pouvoir ignorer ce qui s'y passe.

Nous ne sommes pas assez persuadés de la nécessité de cette vie intérieure, soit pour croître dans la vertu, soit pour remplir nos emplois. Ainsi, peu touchés des avantages qui s'y rencontrent, très-peu d'hommes s'appliquent à dégager leur cœur des soins superflus et des mille inutilités dont il se remplit.

Nous vivons, sans le savoir, avec de petites imperfections, qui, toutes légères qu'elles paraissent, sont des obstacles invincibles à notre avancement. Et on demande après cela pourquoi tant de personnes qui ont de bons désirs, du zèle, de la piété, de la douceur, de la régularité extérieure, sont toujours les mêmes et sujettes à mille défauts ; c'est qu'elles ne savent ce que c'est que de veiller sur leur cœur et de marcher en esprit devant Dieu. Oui, le recueillement commence l'édifice de la vie intérieure ; c'est lui seul qui l'avance, qui l'embellit et qui le perfectionne, puisqu'il est vrai que toute vertu qui n'est pas établie sur ce fondement n'aura rien de réel et de solide.

Avec cette étude continuelle de l'intérieur, des milliers de solitaires, privés du secours des lectures saintes et de la direction, sont parvenus à une vertu si parfaite, qu'elle est encore aujourd'hui l'objet de notre étonnement et de notre admiration. C'est donc uniquement à ma négligence à veiller sur mon cœur que je dois at-

tribuer mon peu de goût pour les choses de Dieu, la faiblesse de mes désirs et la lenteur de mes progrès dans la vertu. Point de milieu cependant; car il faut se déterminer à mener jusqu'à la mort une vie lâche et inutile, ou devenir un homme spirituel et intérieur.

Nous devons nous servir des mêmes moyens que saint Joseph mettait en usage pour y réussir.

A son exemple, que la prière nous prépare au recueillement, comme le recueillement nous donne du goût pour la prière. Oh! quiconque pourrait devenir un homme de prière deviendrait en même temps un homme très-intérieur, puisque l'une de ces vertus ne peut être sans l'autre; plus une âme est avancée dans l'oraison, plus son union avec Dieu augmente et se perfectionne, plus elle acquiert de facilité à se séparer de toutes les créatures.

Mais qu'il est rare de trouver de ces personnes recueillies, accoutumées à pénétrer dans le plus intime de leur âme, et qui, selon le conseil du Sauveur, ferment les yeux à tout pour ne voir que Dieu seul et pour ne parler qu'à lui!

Cependant, si nous aspirons à ce qui s'appelle vie de l'esprit, il faut, comme saint Joseph, s'écarter de la foule et de l'embarras des affaires : *Qui intendit ad interiora, oportet eum cum Jesu a turba declinare.* (*Imit.*, I, c. xx.) Le Sauveur s'en éloignait, quoiqu'il n'eût rien à craindre du commerce avec le monde, et nous nous y attachons, quoique l'expérience nous ap-

prenne que nos liaisons les plus innocentes affaiblissent notre vertu ¹.

Nous devons, à l'exemple de saint Joseph, ajouter au recueillement et à la prière la pratique de la mortification.

Que tous les saints contemplatifs, que tous les solitaires, tous les anachorètes, viennent apprendre de vous, ô mon glorieux patriarche ! l'art de mener sur la terre une vie toute céleste, une vie toute de contemplation, de silence, d'amour, d'union avec Dieu. Qui d'entre

¹ Quoi de plus touchant que les sentiments d'un ancien panégyriste de saint Joseph sur l'excellence de sa vie cachée :

« Que tu es aimable, vie cachée de Joseph, qui ressembles si bien à la vie que Dieu a menée pendant des siècles infinis, n'étant connu que de lui seul et en lui seul ! Vie peu estimée des créatures qui ne désirent rien tant que de rendre leur nom célèbre et glorieux parmi les hommes, mais appréciée et aimée de Dieu, qui porte le nom de Dieu caché, tantôt dans un fond de ténèbres, et tantôt dans le palais inaccessible des lumières ; vie basse et obscure dans l'opinion des mortels, mais sublime et pleine de clartés en l'estime des anges ; vie pour qui les sages du siècle et les ambitieux n'ont que des aversions et des mépris, mais vie qui condamne puissamment leur vanité, et la folie de ceux qui se plaisent à vivre au milieu du monde et dans la pompe des cours. O vie admirable, vie cachée de Joseph, que tu es chère à mon cœur, et riche en mes pensées ! vie occupée aux exercices de la grâce, plus noblement qu'à la conquête des royaumes et qu'au gouvernement des empires ; vie solitaire au regard des mondains, mais publique aux yeux des habitants du ciel ; vie intérieure et tranquille jusque dans le tracas des travaux manuels et des affaires du ménage ; vie épurée des affections de la terre, et soutenue des sentiments du ciel ; vie mystique, vie extatique, vie passée dans la continuelle admiration des ravissantes perfections de Jésus et de Marie ! »

eux eut une foi aussi vive, une charité aussi ardente, une connaissance aussi claire et aussi étendue des mystères de la Rédemption? Saint Jean et saint Paul furent de grands contemplatifs : le premier, parce que, admis à reposer sur le Cœur de Jésus, il y entra dans une douce et profonde extase; le second, parce qu'il fut enlevé jusqu'au troisième ciel, et y découvrit des secrets ineffables. Mais, ô mon glorieux saint! qui pourrait compter toutes les extases, tous les secrets, toutes les lumières dont vous fûtes favorisé, vous qui, durant tant d'années, eûtes sous vos yeux et en votre possession le véritable paradis dans la personne de Jésus, vous qui eûtes une infinité de fois le double bonheur de reposer dans son cœur, vrai sanctuaire de la Divinité, et de le faire reposer sur le vôtre, surtout dans sa divine enfance! Ah! quel doux sommeil il prenait sur votre sein, et quel doux repos vous preniez sur le sien! Certes, c'est bien de vous que les colombes et les aigles, c'est-à-dire les âmes les plus pures et les plus élevées, doivent apprendre à diriger leur vol vers le ciel, et à contempler le Soleil de justice. O le plus parfait des saints! obtenez-moi la grâce de vous imiter dans la vie intérieure. J'ai besoin de recueillement pour prier avec plus de foi et de ferveur. Vous êtes, comme le dit sainte Thérèse, un grand maître d'oraison : veuillez m'admettre parmi vos disciples et me diriger dans la science des saints, afin que j'apprenne sur la terre à converser avec Dieu, et que je me dispose ainsi à le glorifier éter-

nellement avec vous et avec tous les autres bienheureux dans le ciel! Ainsi soit-il.

L

Les avantages de la vie intérieure.

Le recueillement, qui est l'âme et le fondement de la vie intérieure, n'est autre chose qu'une attention perpétuelle aux opérations de la grâce ; c'est une disposition habituelle de l'âme, qui lui fait chercher le moment d'être seule avec Dieu, et de n'entendre aucune nouvelle des créatures capable de la troubler, et qui la porte à bannir de son cœur tout ce qui n'est pas Dieu, pour n'y mettre que Dieu. Il est inutile d'exalter ici une vertu dont tous les saints ont fait à l'envi de si grands éloges. Ils n'ont songé, en nous traçant tant de règles pour parvenir à la perfection, qu'à former des hommes intérieurs. C'est à cette vertu si éminente que se terminaient les désirs de l'Apôtre pour le bien de ses frères : *Det vobis virtute corroborari in interiorem hominem.* (Eph., III, 16.) « Que Dieu le Père, leur disait-il, vous fortifie de plus en plus dans l'homme intérieur. »

Instruisons-nous de ce qui touche cette excellente vertu, puisque sans intérieur on n'a que l'écorce de la piété ; sans intérieur l'oraison n'est qu'amusement ;

sans intérieur, le zèle est suspect; sans intérieur, il n'y a rien de solide dans toutes nos actions.

Pour vous en faire connaître tout le prix, je dis 1° que les occupations d'un homme intérieur sont divines; 2° je dis que ses progrès dans la vertu sont rapides; et 3° que son bonheur dans cette vie est sans égal.

Premièrement, ses occupations sont divines, pourquoi? Parce que c'est un homme qui, à l'exemple de Joseph, ne pense qu'à Dieu, qui ne s'appuie que sur Dieu. S'il fait attention aux mouvements de son âme, c'est pour les régler, les purifier, les sanctifier, pour distinguer ceux que la nature produit d'avec ceux que l'Esprit-Saint excite en elle; s'il songe aux choses extérieures, c'est pour s'en séparer. Il éloigne de lui tout ce qui pourrait affaiblir son recueillement, les plaisirs des sens, les douceurs même permises, les commodités de la vie. Mais son plus grand soin, c'est de régler les affections de son cœur. Il n'aime rien que sobrement, que saintement, et dont il ne soit disposé à faire, à toute heure, volontiers le sacrifice; il ne tient qu'à Dieu seul par le fond du cœur, et si, malgré lui, il sent que son cœur aime quelque chose avec Dieu, il fait de cette amitié, toute chaste qu'elle peut être, l'objet de ses examens, de son attention et de sa crainte.

Secondement, ses progrès dans la vertu sont rapides parce que Dieu, trouvant en lui, comme en saint Joseph, un esprit recueilli, capable d'apercevoir sa

grâce, et un cœur pour en suivre les mouvements, la répand avec profusion; un esprit trop occupé au dehors, négligent et peu attentif à lui-même, n'aperçoit pas ces mouvements de grâce intérieure, ou les laisse échapper avec indifférence, tandis que l'homme intérieur, qui est toujours dans le silence de son âme et de ses passions, se recueille au plus petit bruit de la grâce, qui se répand alors comme un fleuve de paix, comme un fleuve paisible que le vent n'agite pas. « Dieu, disait autrefois sainte Thérèse, n'a qu'à remuer les lèvres, et une âme recueillie distingue aussitôt sa voix, parce qu'elle la connaît et parce qu'elle n'est jamais éloignée de lui. » Un petit souffle de la voix du Sauveur que cette sainte entendit la ravit en extase ¹. C'est

¹ Quand la Mère Séraphine Boulier, cette fille de saint François de Sales si avancée dans les voies intérieures, parlait de l'opération de l'Esprit-Saint dans les âmes, elle disait « que sa première entrée dans celle d'un pécheur est toujours impétueuse, qu'il la trouble, qu'il l'agite et qu'il l'inquiète; mais que parmi ces troubles, ces inquiétudes, ces agitations, il y fait jaillir certains rayons de lumière qui lui inspirent l'horreur pour ses péchés et la disposent à les pleurer par une sincère conversion; que si cette âme est assez heureuse pour recevoir comme elle le doit ces premières touches de la grâce, l'Esprit divin continue son ouvrage, et, prenant son consentement pour une preuve de sa fidélité, il la purifie par le feu de la contrition et par les larmes d'une rigoureuse pénitence. Et, pour ne rien laisser d'imparfait dans ce qu'il a commencé et continué avec tant de succès, il y allume les flammes d'un amour plus pur, qui, étant la mesure de la grandeur du pardon, la met en état d'entendre ces consolantes paroles : *Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé.*

« Il tient une conduite plus douce à l'égard des âmes innocentes :

moi, dit alors le Sauveur à ces âmes attentives à ses grâces, comme il le dit autrefois à ses Apôtres : *Ego sum* : « C'est moi. » Cette seule parole leur fait sentir non-seulement la présence, mais encore la miséricorde et la bonté de celui qui leur parle.

Troisièmement le bonheur d'un homme intérieur est sans égal, parce que, quelques efforts que l'on fasse, on ne peut lui ôter son Dieu, qui fait son unique bonheur. Pourvu qu'il jouisse de la présence de son Bien-Aimé, il est content ; quand même il se cacherait pour l'éprouver, il sait qu'il n'est pas loin de lui. Toutes les passions qui agitent les autres hommes ne le remuent pas, il est insensible ; « semblable, dit saint Jérôme, à ces petits oiseaux qui chantent, perchés sur le haut des arbres, sans se troubler du bruit des animaux qui rampent sur la terre. » Que si on les importune, ils prennent l'essor et s'envolent plus loin. Ainsi l'homme intérieur, à l'exemple de saint Joseph, s'élève au-dessus

il y entre comme un doux zéphyr qui les remplit de joie, de paix et d'amour, et, lorsqu'elles s'abandonnent entièrement à ses mouvements, il agit en elles avec plus de force comme esprit, comme saint et comme amour. Comme *esprit*, il en éloigne tout ce qui est matériel, sensible ou imaginaire, afin qu'elles cherchent Dieu en esprit et en vérité, et qu'elles s'attachent à lui esprit à esprit. Comme *saint*, il les purifie, non-seulement de tous péchés et de toutes imperfections volontaires, mais encore des plus petites recherches de la nature qui peuvent se glisser parmi les dons de la grâce et en retarder tant soit peu les opérations. Comme *amour* et *lien de charité*, il les unit et les transforme en quelque sorte en Dieu. »

des opinions communes, et, soit qu'il travaille, soit qu'il étudie, soit qu'il gouverne sa famille, soit qu'il manie des affaires, soit qu'il instruisse ou qu'il voyage, son âme est si fort occupée de Dieu, si loin des créatures, qu'il ne voit presque point ce qui se passe sur la terre : *Cernent terram de longe.* (Is., xxxiii, 17). Tout ce qui arrive sur le théâtre du monde est un songe à ses yeux. Il n'est attaché ni aux hommes, ni aux emplois, ni aux succès, ni à la santé, mais à Dieu seul et à ses volontés, parce que tout ce qui est hors de Dieu n'est pas digne d'arrêter ou d'occuper son cœur. Il est vrai qu'il ne refuse pas de travailler pour sa gloire; mais, au milieu d'une vie active comme celle de saint Joseph, et de la diversité des emplois, il conserve un recueillement profond, soit que l'Esprit-Saint qui réside dans son âme lui impose silence, soit qu'il soit toujours dans la crainte de le perdre par sa dissipation. Ainsi il se ménage dans l'action, lorsque le devoir de sa vocation l'y engage, parce qu'il sait que l'impression que les objets extérieurs font sur nos sens passe insensiblement à l'esprit, que de l'esprit elle va au cœur. Jamais il n'oublie ces paroles remarquables : *Que savoir marcher devant Dieu au dedans de soi, et n'avoir nulle attache aux choses du dehors, c'est ce qui fait l'homme intérieur et spirituel.* (Imit., l. II, c. vi.)

Le premier moyen le plus infailible, c'est de veiller à la garde de son cœur, selon le Saint-Esprit, parce qu'il est le principe de la vie, c'est-à-dire de cette vie

intérieure où arrivent les parfaits: *Omni custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit.* (Prov., iv, 23.) Pour y réussir, il faut premièrement avoir soin de bien fermer les portes de nos sens, de peur qu'il n'y entre quelque chose qui corrompe le cœur. Un homme intérieur veille avec autant de soin à préserver son cœur des attaques de son ennemi que les hommes ordinaires ont d'attention à conserver leur vie, leur bien et leur santé. Comme c'est dans le cœur que réside le trésor inestimable de la grâce, il ne craint rien tant que de le l'exposer au pillage et à la profanation. D'ailleurs, comme il sait que ce trésor est renfermé dans un vase fragile que le moindre choc peut briser, il se comporte avec toute l'attention d'un homme qui craint à toute heure de faire un faux pas dans un chemin glissant ou raboteux. Il se défie de son cœur; il le regarde comme un prisonnier confié à ses soins qui cherche à s'échapper; il connaît son penchant à se répandre sur les créatures, il le suit de l'œil, de peur qu'il ne s'égare.

Secondement, il connaît la délicatesse de l'Esprit-Saint qui demeure en lui. L'expérience lui a appris qu'un léger épanchement, qu'une parole indiscrette, qu'un regard inconsideré, lui font prendre la fuite: *Oculi tui volare me fecerunt.* (Cant., xcvi, 4.) Il sait que, comme il se retire avec vitesse, il ne nous est pas facile d'apercevoir sitôt son absence: *Si abierit, non intelligam.* (S. Bern.)

Il ne craint donc rien tant que de sortir de son inté-

ricur, parce qu'il sent qu'il serait aisément vaincu, comme le soldat que l'on force bien vite, pour peu qu'il sorte de ses retranchements!

Ainsi, dans l'appréhension de ce malheur, il a une attention continuelle à assujettir ses sens, ses yeux, ses oreilles et surtout sa langue, convaincu qu'un grand parleur ne fut jamais un homme fort intérieur. Mais en voulez-vous former un selon le goût de Dieu? Qu'il parle peu aux hommes, il aura plus de facilité pour s'entretenir avec Dieu. Le silence sera la première leçon qu'il recevra du Maître de son cœur: *Deus noster silere nos facit.* (Jerem., VIII, 14.) « O âme sainte! s'écrie saint Bernard, *sancta anima!* qui voulez vous perdre en Dieu; *sola esto*, soyez seule, car votre solitude ne peut être trop profonde.» C'est peu, dit ce Père, de fuir le monde, *fuge publicum*; c'est peu de renoncer à vos amis, *secede ab amicis*; il faut encore vous oublier vous-même, *secede a te ipso*, parce que Dieu veut se trouver seul au milieu de vous.

Faut-il donc s'étonner de trouver si peu de personnes intérieures dans des communautés même assez édifiantes et assez régulières? C'est que le grand nombre donne dans le sensible, et se communique trop au dehors; malgré l'uniformité des usages et des occupations des personnes religieuses, il est très-aisé de distinguer l'homme intérieur de celui qui ne l'est pas.

Celui-ci veut être de tout, savoir tout ce qui se passe dans une maison, tandis que l'autre l'ignore et est même

charmé de l'ignorer. Celui-ci ne suit que les mouvements de la nature, pourvu qu'ils n'aient rien de condamnable, tandis que l'autre les examine tous et s'en défie souvent. Celui-ci passe ses jours dans un commerce éternel de connaissances, de lettres, de visites; mais l'autre a depuis longtemps rompu pour toujours avec le monde. Celui-ci parle le langage des enfants du siècle; ennemi du silence, de l'étude et de la prière, il ne se nourrit que des bruits de ville et que des nouvelles publiques; tandis que l'autre ne les écoute que par pure complaisance: car son cœur, dégagé de tout attachement terrestre, n'est plein que de Dieu, qui lui tient lieu de tout. Il devient cet homme dont parle le Prophète, qui ne peut parler de choses profanes ni les entendre. (*Ps. xxxvii.*) En un mot, ces hommes, accoutumés à sortir d'eux-mêmes et toujours vides de Dieu, ont besoin de secours pour rentrer dans leur intérieur; il leur faut du silence, des prédications, des lectures spirituelles, des fêtes solennelles, des méditations, des directeurs, pour réveiller leur piété; tandis que l'homme recueilli se trouve avec Dieu au même moment qu'il rentre dans son cœur. Tous les objets de piété lui sont si familiers, qu'il vit au milieu d'eux comme dans son élément. Toutes ses actions sont saintes et surnaturelles, parce qu'elles sont le fruit de sa prière et de sa continuelle union avec Dieu.

Troisièmement, pour devenir intérieur, on ne doit pas s'intriguer dans des affaires superflues, qui ne sont

ni de notre ressort, ni de notre état. On doit même éviter les occupations trop grandes, quelque saintes qu'elles puissent être, si nous n'y sommes déterminés par des ordres formels de l'obéissance. Dans les bonnes œuvres dont nous nous chargeons par devoir, nous devons éviter l'empressement, dont le principe est toujours suspect, et cette grande activité qui nous fait sortir hors de nous-mêmes et quitter le sanctuaire sacré où Dieu nous fait sentir sa présence.

Quatrièmement, pour conserver une vertu si rare, si difficile, on doit, après avoir donné quelque temps aux exercices extérieurs, rentrer dans la solitude, pour y puiser de nouvelles forces et pour se purifier des taches que l'on a contractées avec les créatures, semblable à l'aigle qui s'envole au plus haut des airs, lorsqu'elle a enlevé sa proie.

Ce n'est pas toujours la marque d'un esprit intérieur que de se donner tant de mouvements pour les bonnes œuvres. Ces hommes si ardents, si agissants, si infatigables, travaillent à la vérité, mais peuvent tout au plus se flatter de travailler pour Dieu; au lieu que des hommes plus accoutumés à examiner les motifs qui les font agir travaillent pour Dieu et avec Dieu, et, comme il est le seul qui les dirige et qui les conduit, il les regarde d'un œil de tendresse et de prédilection : il se fait, pour ainsi dire, le garant de leurs entreprises et il répond du succès. Saint Bernard conseillait autrefois à un grand pape de ne point trop se livrer aux af-

fautes de l'Église, au préjudice de ce qu'il se devait à lui-même; et nous croyons nous autres ne courir aucun risque pour notre vertu, en embrassant tout ce qui se présente, sous prétexte que nos occupations sont par elles-mêmes utiles et profitables au prochain? le travail le plus saint peut être suspect, lorsqu'on l'entreprend avec trop de vivacité ou d'indépendance. « Nous devons par inclination chercher la solitude et la désirer, dit sainte Thérèse, lors même que nous sommes dans l'action. » Fussions-nous dans le plus affreux désert, Dieu saura nous en tirer quand il le jugera à propos pour sa gloire, comme il en fit autrefois sortir un saint Antoine et le célèbre abbé de Clairvaux.

LI

Les dernières années de saint Joseph. — Comment on doit aimer Dieu dans les infirmités et dans les souffrances.

Les voyages, les peines de cœur, les travaux et les privations de tout genre avaient épuisé avant le temps les forces de saint Joseph. On dit que, pendant les quelques années qu'il vécut encore, il n'eut plus qu'un reste de vie languissante, et éprouva de fréquentes maladies. Dieu le permit ainsi pour mettre le sceau à ses mérites et augmenter sa gloire¹. Fidèle à ses divins

¹ *Cité myst.*, l. V, c. XIII.

enseignements, le Sauveur, de concert avec Marie, son auguste Mère, redoublèrent leurs travaux, afin de procurer à leur cher malade les secours dont il avait besoin.

Ce fut alors, plus que jamais, qu'il devint le parfait modèle des âmes intérieures adonnées à la contemplation. Rien ne lui manquait pour s'élever à la plus sublime perfection : une connaissance parfaite des divins mystères, la présence continuelle de la Sagesse incréée, à peine voilée pour lui par l'humanité sainte, les entretiens enflammés de Jésus et de Marie, tout concourait à le faire arriver au plus haut degré d'union avec Dieu où un simple mortel puisse parvenir.

Pendant sa vie laborieuse, il ne lui était donné de voir Marie que par intervalles, et, quoique Jésus fût toujours avec lui, la préoccupation de son travail pouvait l'empêcher de jouir, aussi pleinement qu'il l'aurait désiré, de sa divine présence, et le bruit de leurs outils mettait quelquefois obstacle à leurs entretiens. Mais ces privations, si pénibles pour son cœur, cessèrent avec leur cause. Marie, son auguste Épouse, et son divin Fils, l'aimaient trop tendrement pour le laisser dans l'isolement au jour de la souffrance. Ils demeurèrent désormais constamment avec lui. Quelle compagnie, grand Dieu ! Il ne manquait plus à Joseph que la lumière de la gloire pour partager le bonheur des habitants du ciel. Plus ses souffrances augmentaient, plus aussi ses consolations devenaient ineffables. Pendant sa maladie,

c'était la divine Marie, la Consolatrice par excellence des affligés, qui le servait avec autant de respect que d'amour ; c'était le Sauveur lui-même qui retournait sa pauvre couche, empressé de rendre à son bien-aimé père tous les soins qu'il avait reçus de lui pendant son enfance ¹. Heureux mortel, et d'autant plus heureux qu'il était plus souffrant, parce qu'alors le Roi des cieux et la Reine sa Mère redoublaient d'attention pour lui.

A l'exemple de saint Joseph, sachons profiter de nos maladies et de nos infirmités pour nous purifier et prouver véritablement à Dieu notre amour.

« Pauvres et chétives créatures que nous sommes, nous ne pouvons, dit saint François de Sales, presque jamais rien faire de bien en cette misérable vie que

¹ Que lui manque-il maintenant pour partager le bonheur des anges, sinon la lumière de la gloire ? Plus ses infirmités augmentaient, plus ses consolations et son bonheur devenaient ineffables. C'était Marie qui le servait : Jésus lui-même, de ses divines mains, retournait et remuait sa couche de douleurs, afin de la lui rendre plus douce, selon qu'avait écrit prophétiquement David son aïeul au psaume 40^e (v. 4) : « Heureux celui qui veille sur le pauvre !... Le Seigneur l'assistera lui-même sur le lit de douleurs, le Seigneur retournera sa couche pour soulager ses infirmités : *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus...* » Assez longtemps en effet Joseph avait veillé sur le Pauvre par excellence et pris soin de Lui. Assez longtemps il avait nourri à la sueur de son front Celui que David appelle le divin mendiant. C'était maintenant le tour de Jésus de veiller sur Joseph. Pendant que Marie soulevait sa tête languissante, Celui qui nourrit tout être, Jésus, de ses mains divines, lui servait un peu de nourriture qu'il avait échangée contre les outils devenus désormais inutiles.

(*Vie de la sainte Vierge, d'après la Tradition.*)

d'endurer quelque adversité. Rarement servons-nous Dieu d'un côté, que nous le desservions de l'autre. Si, par une action, nous prétendons nous unir à lui, souvent nous nous en séparons par les mauvaises circonstances dont cette action est accompagnée. C'est pourquoi il nous est bon de le quitter en ses douceurs, pour le servir humblement en ses douleurs.

« Il faut agir avec Notre-Seigneur en le servant fidèlement, tandis que la santé est bonne, et pâtir avec Notre-Seigneur en souffrant patiemment, quand il nous envoie des douleurs et des afflictions.

« Le cœur qui s'unit au Cœur de Dieu ne se peut empêcher d'aimer et d'accepter enfin suavement les traits que la main de Dieu décoche sur lui. Sainte Blainde ne trouvait point de plus grand soulagement, parmi les blessures de son martyr, que la sacrée cogitation qu'elle exprimait, soupirant ces trois douces paroles : *Je suis chrétienne*. Bienheureux est le cœur qui sait bien employer ce soupir. L'unique guérison de la plupart de nos maladies et infirmités, soit corporelles, soit spirituelles, c'est la patience et conformité à la divine volonté, nous résignant à son bon plaisir sans réserve ni exception, en santé, en maladie, en mépris, en honneur, en consolation, en désolation au temps et à l'éternité; acceptant volontiers tous les travaux et de l'esprit et du corps, de sa très-aimable main, comme si nous le voyions présent; nous offrant même pour en endurer davantage si bon lui semblait.

« On ne saurait dire combien cette résignation et acceptation de la volonté de Dieu rend nos souffrances pures et méritoires, quand nous recevons avec douceur, patience et amour le mal qu'il nous fait endurer, en considération de ce que Dieu l'a voulu éternellement pour lui complaire et obéir à sa Providence. Soudain que son bon plaisir paraît, nous devons aussitôt nous y ranger.

« Vous savez que le feu que Moïse vit sur la montagne représentait ce saint amour, et que, comme ses flammes se nourrissaient entre les épines, ainsi l'exercice de l'amour sacré se maintient bien plus heureusement entre les tribulations que parmi les contentements. »

Les souffrances, les confusions et les opprobres qui remplissent d'effroi les âmes tendres et délicates font le bonheur de l'âme intérieure, dont l'amour est crucifié ; car cet amour a des charmes divins qui changent les épines en fleurs et les douleurs les plus aiguës en de véritables plaisirs. On voit des âmes si passionnées pour les souffrances, qu'elles ne sauraient vivre sans croix ; rien ne leur plaît, rien n'est de leur goût qu'il ne soit assaisonné du fiel de la croix. L'amour crucifié est quelquefois si violent dans leurs cœurs, qu'elles trouvent toute leur satisfaction dans les maladies les plus aiguës et les douleurs les plus poignantes. On dirait même qu'elles tombent dans une sainte ivresse, soit quand on leur parle de croix, soit quand on les leur

présente, soit surtout quand elles endurent les douleurs de la croix. La joie dont l'âme de ces personnes est inondée rejait en quelque sorte sur leurs sens et semble changer leur nature; car non-seulement elles ne souffrent pas sous le coup des maux qui détruisent leurs corps, mais il semble que leurs sens mêmes y trouvent du plaisir.

Votre amour, ô très-aimable Jésus! reçoit sa perfection dans les infirmités. C'est alors qu'il m'est permis de dire en toute vérité : *Je porte sur ma chair les stigmates de mon Seigneur.* (Gal. xvii, 6.) *Dites à la fille de Sion que je languis d'amour.* (Cant. ii, 5.) *Jésus est ma vie et la mort m'est un gain; je suis attaché à la croix avec Jésus.* Sur la croix, je trouve Jésus; sur la croix, je possède Jésus, sur la croix; je suis uni à Jésus sur la croix; j'embrasse Jésus. Ah! pourquoi ne dirai-je pas, dans mes infirmités : ô douce croix, si longtemps désirée, si ardemment aimée! etc.

Au commencement d'une maladie ou de toute autre infirmité, je remercierai mon Bien-Aimé de ce qu'il daigne me visiter et je m'écrierai : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* (Math. xxi, 9.) Je lui demanderai sa grâce, afin de supporter tout avec joie pour son amour; je recourrai au sacrement de pénitence, et je me résignerai à tout pour l'expiation de mes fautes : je m'offrirai à Jésus comme une victime d'amour en lui disant : Ici-bas, ô mon Sauveur! employez contre moi le fer et la flamme, pourvu que vous m'épargniez

dans l'éternité. Il est juste que je brûle des ardeurs de la fièvre, puisque je n'ai pas assez brûlé des ardeurs de votre amour. Dans le cours de la maladie, je conserverai les mêmes sentiments, et je dirai à mon Bien-Aimé : *Seigneur, celui que vous aimez est malade* (Jean, xi, 5), ou plutôt celui qui vous aime est malade. Je me constituerai le malade de Jésus, malade moins consumé par la maladie que par l'amour; je lui demanderai que dans les ardeurs de la fièvre mon amour soit encore plus brûlant, et qu'au milieu des langueurs de mon corps, mon cœur languisse du plus tendre amour; je prierai mes amis de m'entretenir de l'amour de Jésus, et de me lire les traits les plus touchants de sa Passion. Je me conformerai à Jésus souffrant, et, pour unir plus intimement mes douleurs aux siennes, je répéterai, avec tout le respect possible, ses propres paroles. Au commencement d'un accès de fièvre, afin de faire connaître à tout le monde que j'aime Jésus, je m'écrierai : *Levez-vous, mon âme, et marchons.* (Jean, xiv, 51.)

Quand ma tristesse deviendra plus amère, je dirai comme Jésus : *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* (Matth., xxvi, 58.) Si la maladie s'aggrave : *O mon Père, s'il est possible, éloignez de moi ce calice; cependant que votre volonté soit faite et non pas la mienne* (ibid.). Dans les répugnances de la nature : *Eh quoi! m'écrierai-je, ce calice que mon Père m'a donné, vous ne voulez pas que je le boive?* (Jean, xviii.) Dans mes douleurs,

je dirai avec Jésus en croix : Mon Père, pardonnez-moi, je ne savais pas ce que je faisais. (Luc, xxiii, 34.) Ah ! Seigneur ! dites-moi comme au bon larron : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis.* (Ibid., xxiii, 43.) *Mon fils, voilà votre Mère* et la mienne ; ma Mère, voilà votre fils et mon frère. Ah ! Seigneur, je suis brûlé de soif, mais c'est de la soif de votre amour. O mon Dieu ! ô mon Dieu ! ne m'abandonnez pas ; voilà mon corps qui tombe en dissolution ; voilà mon âme, je la remets entre vos mains.

LII

Les angoisses de la dernière heure.

Les plus chers favoris de Notre-Seigneur ont reçu une plus large part de sa croix, et saint Joseph, comme son auguste Épouse, a bu avec courage le calice d'amertume que Dieu lui avait préparé pour purifier sa vertu et augmenter ses mérites.

Une des plus grandes souffrances de ce saint Patriarche, c'est sa séparation de Jésus et de Marie, qu'il aimait mille fois plus que sa propre vie¹. On ne se fait

¹ Ce qui est certain, c'est que Jésus travaillait lui-même à la boutique de son père. Le dirai-je ? il y a beaucoup d'apparence qu'il perdit Joseph avant le temps de son ministère. A sa Passion, il laisse sa Mère en garde à son disciple bien-aimé, qui la reçut dans sa maison : ce qu'il n'aurait pas fait, si Joseph, son chaste

pas ordinairement une juste idée des angoisses de saint Joseph à sa dernière heure. Avant de redire, à l'exemple de son Fils adoptif : *Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains*, il dut s'écrier, comme lui : *Mon Dieu, pourquoi me délaissez-vous?* Considérons attentivement, dans le silence de l'oraison, combien il en coûta au cœur de Joseph de voir se briser les liens qui l'unissaient depuis si longtemps au plus beau des enfants des hommes et à la plus parfaite et la plus sainte des créatures.

Saint François de Sales, parlant de la mortification de saint Jean-Baptiste, qui demeurait dans le désert,

Époux, eût été en vie. Dès le commencement de son ministère, on voit Marie conviée avec Jésus aux noces de Cana; on ne parle point de Joseph. Un peu après, on le voit aller à Capharnaüm, lui, sa Mère, ses frères et ses disciples : Joseph ne paraît pas dans un dénombrement si exact. Marie paraît souvent ailleurs; mais, depuis ce qui est écrit de son éducation sous saint Joseph, on n'entend plus parler de ce saint homme; et c'est pourquoi, au commencement du ministère de Jésus-Christ, lorsqu'il vint prêcher dans sa patrie, on disait : « N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie? » Comme celui, n'en rougissons pas, qu'on avait vu, pour ainsi parler, tenir la boutique, soutenir par son travail une mère veuve, et entretenir le petit commerce d'un métier qui les faisait subsister tous deux. « Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie? N'avons-nous pas parmi nous ses frères Jacques et Joseph, Simon et Jude, et ses sœurs? » On ne parle point de son père : apparemment donc il l'avait perdu : Jésus-Christ l'avait servi dans sa dernière maladie. Heureux père, à qui un tel Fils a fermé les yeux ! Vraiment, il est mort entre les bras comme dans le baiser du Seigneur. Jésus resta à sa Mère pour la conoler, pour la servir, et ce fut là tout son exercice.

(BOSSUET.)

13.

selon sa vocation, se privant ainsi du bonheur de converser avec le Verbe incarné, qui résidait si près de lui, pense avec raison que le saint Précurseur a souffert une des plus grandes privations que l'on puisse imaginer. Mais celle de saint Joseph en sa précieuse mort la surpasse encore. Il est privé de la conversation de Jésus, aussi bien que saint Jean-Baptiste, mais c'est après l'avoir goûtée pendant trente ans, après en avoir savouré tous les charmes et s'en être fait comme un besoin et une douce habitude.

C'est une chose bien sensible à ceux qui ne respirent que du côté du ciel, qui ne désirent que le Paradis, de s'en voir encore éloignés. Écoutez le grand Apôtre : « Je brûle du désir de voir tomber mon corps en dissolution, afin d'être avec Jésus-Christ : *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* » Entendez la séraphique Thérèse s'écrier : « O mon Dieu, une seule heure dure beaucoup à ceux qui vous aiment ; je me meurs de regret de ne pouvoir mourir. » Ah ! cette privation, cet éloignement de Dieu toucherait bien plus vivement encore ces grandes âmes, s'il leur avait été donné, comme à Joseph, d'en jouir pendant longtemps¹.

Saint François de Sales enseigne, dans son *Traité de*

¹ « Si la volonté de Dieu, disait une sainte âme, voulait me laisser des siècles entiers dans l'état où je suis, j'en serais contente. Si mon cœur soupire dans l'attente de la dissolution de mon corps, c'est par suite du besoin que j'éprouve de m'unir à Dieu et de le posséder pour l'éternité. »

l'amour de Dieu, qu'il y a des docteurs qui croient que les damnés, au jour du jugement, verront la divine essence comme un éclair, en passant, et que cette vue redoublera beaucoup leurs tourments ; semblables à ces Amalécites infortunés à qui l'on faisait admirer le soleil avant de leur crever les yeux et de les priver de sa bienfaisante lumière. En effet, pour bien apprécier la perte d'une chose, il faut la connaître et en avoir joui quelque temps ; et voilà précisément ce qui cause la peine extrême de saint Joseph, qui meurt au moment où son Fils adoptif va enfin être manifesté au monde, et cela par l'ordre même de Jésus, le Maître de la vie et de la mort. Hélas ! que pouvait-il penser de cet exil dans lequel il était envoyé par Celui qu'il avait nourri à la sueur de son front, et auquel il avait sauvé la vie au péril de la sienne ! Ne semblait-il pas, selon les apparences, que c'était parce que Jésus était fatigué de sa compagnie, ou bien parce qu'il n'avait plus besoin de lui !

Que ne pouvait-il pas penser des sentiments de Marie, sa virginale Épouse, qui souffrait cette mort qui allait les séparer, sans en demander la délivrance à son divin Fils ! Rien de plus cruel pour un cœur aimant que la crainte de n'être pas aimé.

Le souvenir de la terrible prophétie du saint vieillard Siméon vint encore ajouter à ses angoisses ; quel sacrifice héroïque pour lui de quitter Marie, au moment de ses épreuves, lorsque le glaive de la plus terrible dou-

leur allait transpercer son âme de mère ! Comme il aurait voulu, en partageant ses peines, l'aider à les supporter !

Saint Joseph trouvait un remède à toutes les angoisses de son esprit et de son cœur, en se soumettant sans examen à l'adorable volonté de Dieu ; heureux, dans sa peine, de pouvoir lui faire un sacrifice qui lui prouvait son amour mille fois plus que toutes les jouissances dont il acceptait amoureusement les privations pour sa plus grande gloire, disant, comme le saint Précurseur : « *Oportet autem illum crescere, me autem minui* : Il faut que le Sauveur soit enfin manifesté, et que moi je m'efface et je disparaisse¹. » Tout chrétien est obligé d'accepter la mort dans ces mêmes dispositions, afin de rendre à la souveraine Majesté de Dieu et

¹ Voici en quels termes la Mère Anne-Séraphine Boulier s'exprimait :

« Qu'il soit de tout ceci selon la volonté de Dieu et non selon la mienne ; voilà la solide consolation, mais consolation tellement insensible pour moi, que je n'en vois rien. Qu'elle s'accomplisse, cette divine volonté, malgré les murmures de la nature. Dieu soit béni de tout ; je me soumetts à ses ordres et m'abandonne à sa providence. »

Elle s'exprime dans une autre lettre en ces termes : « Je touche du doigt ce qui m'a été dit tant de fois et que je n'ai jamais compris comme à présent, que l'abandon à Dieu est la vertu des vertus, et qu'on est heureux de mourir en faisant sa divine volonté. J'en suis tellement convaincue, que je ne me sens guère capable d'entendre un autre langage ; car enfin, cet abandon à Dieu, cette union à sa volonté, feront éternellement notre félicité en Dieu. Non, il ne faut pas envisager autre chose. »

à toutes ses divines perfections la plus grande gloire que la créature puisse lui rendre ; afin d'attirer sur lui les plus abondantes miséricordes de Dieu , par l'humble acceptation de la mort ; car, quoique notre vie soit si peu de chose, si peu digne d'être offerte à Dieu, c'est cependant le sacrifice le plus méritoire que nous puissions offrir à sa justice. La mort n'est pas à craindre pour les enfants de Dieu ; elle est le passage à la vie, elle ne nous dépouille que de la vanité et de la corruption ; c'est elle qui doit nous revêtir des dons éternels.

O mon Dieu et mon amour ! à l'exemple de saint Joseph, c'est votre gloire et non mon bonheur après quoi je soupire ; j'aime mieux votre volonté que ma béatitude ; je consens donc, pour l'amour de vous, à demeurer encore loin de vous dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes, autant que vous le voudrez. Vous savez que ce n'est point par attachement à la terre ni à ce corps de boue, mais par un sacrifice de tout moi-même à votre bon plaisir, que je consens encore à languir ici-bas. Mais faites que, comme saint Joseph, je meure à tout avant que de mourir ; éteignez en moi tout désir, déracinez toute volonté, arrachez tout intérêt propre ; alors je serai mort, et vous vivrez en moi.

C'est dans ce moment suprême, ô Jésus, que doit avoir lieu la consommation de votre amour ! Pendant la santé, il doit être un amour agissant ; pendant la maladie, un amour patient ; mais à la mort, il doit être un amour consommé.

En recevant le saint Viatique, je chanterai le beau cantique de Siméon : « Maintenant, Seigneur, laissez partir en paix votre serviteur, selon votre parole, parce que mes yeux ont vu, que ma langue a touché, que mon cœur a reçu l'Auteur de la vie, mon salut. » Je serai à mon Bien-Aimé, puisque mon Bien-Aimé est à moi ; et puisqu'il se consume dans mon cœur par amour pour moi, je veux me consumer, je veux mourir dans son Cœur par amour pour lui. Je lui rendrai grâce de m'avoir fait le disciple de son amour ; je lui demanderai pardon de l'avoir aimé si peu. Pour en faire pénitence, je me soumettrai volontiers à la mort ; mais je lui demanderai avant tout de mourir heureusement dans son amour, ou plutôt de mourir de son amour. Ainsi soit-il.

LIII

Consolations de saint Joseph à la mort.

Si la mort de saint Joseph ne fut pas exempte d'épreuves, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, on peut dire aussi que le saint Patriarche fut inondé des plus douces consolations à sa dernière heure.

On assure que, durant les jours qui précédèrent la mort de saint Joseph, des troupes d'Anges vinrent du

ciel le consoler et le réjouir de leurs concerts; et la chose est bien croyable, car, si Dieu, comme l'attestent des récits authentiques, a daigné accorder ces célestes consolations à un grand nombre de ses serviteurs, comment les aurait-il refusées au plus fidèle de ses amis, au gardien, au père adoptif du Verbe incarné? On dit qu'à la mort de la Vénérable Isabelle, religieuse carmélite, on vit se placer aux quatre coins du lit quatre anges qui, pour consoler la malade, chantaient, en s'accompagnant de leurs harpes, ces paroles d'Isaïe : *Dicite justo quoniam bene est* : « Dites au juste que son bonheur est assuré. » Mais qui jamais a mérité comme Joseph d'entendre ce beau cantique? N'est-ce pas de l'Esprit-Saint lui-même qu'il a reçu le nom de *Juste*? « Passez donc à une autre vie, ô Joseph, lui auront dit les anges; personne n'a plus de droit que vous de mourir de la mort des justes. Oui, votre mort sera celle du juste, parce que vous rendrez l'esprit dans les bras de Celui qui est la justice et la sainteté, sur le sein de Celui qui est la vie. Allez donc, noble prince des patriarches, allez leur porter la nouvelle de leur prochaine rédemption. Nous, cependant, nous allons tresser une couronne de lis à l'époux-vierge, une couronne de roses au premier membre persécuté de l'Église naissante, une couronne d'étoiles brillantes au père adoptif du Sauveur, à celui qui nous surpasse tous en vertu comme en dignité : nous allons lui préparer un trône tout proche de celui qu'occupera la Vierge-Mère son épouse. Heu-

reux Joseph, plus grand dans le ciel que ne fut jamais l'ancien patriarche à la cour de Pharaon, vous y serez le premier ministre du Très-Haut, le dispensateur de ses trésors, le protecteur de l'Église, l'avocat et le patron de tous les chrétiens¹. »

¹ Quand un simple fidèle passe de l'exil à la patrie, oh ! de quelles douces espérances et de quelles bénédictions l'Église catholique, — Épouse nique de Jésus, — accompagne cette âme à son heureux départ ! Quelle douceur et quelle force la mort du juste communique aux paroles consolantes que l'Église adresse à ses enfants ordinaires !... « Que les chœurs des anges, s'écrie-t-elle, viennent donc recevoir votre âme, lorsqu'elle sortira du corps ; que l'auguste sénat des Apôtres accoure à sa rencontre avec l'armée triomphante des Martyrs ; qu'elle soit entourée par la troupe éclatante des saints Confesseurs ; qu'elle soit reçue par le bienheureux chœur des Vierges, et que les Patriarches l'embrassent étroitement pour la faire jouir dans leur sein de l'éternel repos. Que le très-doux Jésus se montre à vous et vous place au nombre de ceux qui le serviront toute l'éternité... Que Dieu se lève et que ses ennemis se dispersent ; que ceux qui le haïssent fuient en sa présence. Qu'ils s'évanouissent comme la fumée ; que les pécheurs périssent comme la cire qui est au soleil ; mais pour les justes, qu'ils se réjouissent éternellement en la présence de Dieu... Que les légions infernales soient confondues et couvertes de honte, et que les ministres de Satan n'aient pas l'audace de vous arrêter dans votre route. Que Jésus, crucifié pour vous, vous délivre de la mort éternelle. Que le Christ, Fils du Dieu vivant, vous place dans son paradis, au milieu des plaisirs sans cesse renaissants, et que ce bon Pasteur vous reconnaisse pour une de ses brebis ; qu'il vous pardonne tous vos péchés et vous mette à sa droite avec ses élus. Que vous voyiez face à face votre Rédempteur, et que, sans cesse en sa présence, vos yeux soient heureux de contempler la vérité. Enfin qu'étant admis dans l'assemblée des saints, vous jouissiez des douceurs de la contemplation divine pendant tous les

Mais si les concerts angéliques eurent tant de douceur pour saint Joseph à sa dernière heure, que dirons-nous des paroles mille et mille fois plus douces encore que Jésus lui adressait alors ! Saint Bernardin de Sienne, considérant l'heureux trépas de Joseph, assisté par ce qu'il y a de plus grand dans le ciel, par Jésus et Marie, ne sait comment expliquer les consolations, les douceurs, les lumières, les langueurs, les flammes d'amour qui agitaient délicieusement cette âme bénie entre toutes les âmes.

Jésus lui rendit au centuple à cette heure suprême tous les soins, tous les témoignages d'affection qu'il en avait reçus pendant son enfance ¹. Sans doute il essayait

siècles. » Or, si telle est la douceur des paroles que l'Église tire de son cœur pour ses enfants qui souvent furent infidèles, quelles ne furent point les consolations que Joseph reçut de la bouche même de Jésus et de Marie !

¹ Jésus, voulant consoler Joseph, fixa sur le malade ses yeux mouillés de larmes et dit ces paroles : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ! *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* » Alors des rayons d'une lumière inconnue à ce monde de ténèbres jaillirent du cœur, des lèvres et des regards de Jésus, enveloppèrent le patriarche de mystérieuses clartés. Les anges, dit-on (*Cité myst.* et autres), vinrent le réjouir par leur présence, le consoler par leurs cantiques, embaumer sa chambre de l'odeur des plus délicieux parfums. Alors il vit clairement la gloire et les destinées de Celle dont il avait si fidèlement gardé la virginité ; il vit le trône de gloire que Dieu lui destinait à côté de Celle à qui il l'avait uni sur la terre pour ne l'en séparer jamais ; il vit les cieux ouverts, le Juste en pleuvoir et y remonter, les anges et les hommes, les cieux et la terre liés par un indestructible nœud. A la lueur des clartés qui l'inondent, il contemple

les sueurs de son front de ses mains divines, pendant que Marie lui présentait quelque chose pour le fortifier. Cependant l'amour augmentait d'un moment à l'autre le feu divin dont les douces flammes devaient le consumer. Aussi ne put-il en supporter longtemps les ardeurs. Lorsqu'il sentit sa vie près de se dissoudre, il se tourna vers son auguste Épouse, et lui dit :

Quelles actions de grâces ne dois-je pas vous rendre, ô divine Mère, pour m'avoir traité avec tant de bonté; supporté avec tant de patience et honoré d'une affection que j'étais loin de mériter! Que le Seigneur, suppléant à mon incapacité, vous tienne compte d'une amitié si gratuite et si généreuse! Que les anges et les hommes vous louent, comme vous le méritez! Que toutes les nations exaltent vos grandeurs et vous reconnaissent pour leur Souveraine! Que le ciel entier s'applaudisse d'avoir une Reine douée de tant de vertus et décorée d'une si exquise beauté! Je vous quitte, parce que, ô Marie, telle est la volonté de Dieu; mais je me console à la pensée que le jour n'est pas loin où il me sera donné de vous rejoindre dans la gloire.

le rôle unique de gloire qu'il a rempli en ce mystérieux hymen, — grâce à sa pureté, à sa fidélité, à son amour, à ses vertus, ou plutôt grâce aux miséricordes infinies de son Dieu à son égard. On dit qu'il revint de cette extase (*ibid.*) inondé de joie, décoré d'une merveilleuse beauté et revêtu d'une splendeur éblouissante. Peu après il acheva de mourir entre les bras de Jésus et de Marie, consumé comme le phénix sur le brasier et dans les étreintes de l'Amour même.

Ensuite, fixant sur Jésus ses regards mourants, et voulant lui parler pour la dernière fois, il se souleva, par respect, sur sa couche; mais, ne pouvant soutenir sa tête défaillante, ce doux Sauveur le prit entre ses bras divins. Vivement touché de cette nouvelle faveur, et plus embrasé que jamais d'amour et de reconnaissance, il lui dit : O mon Fils, ô Sauveur de mon âme! j'ai sans doute bien des fautes à me reprocher à votre égard; je ne vous ai pas traité avec le respect que je devais à votre nature divine, je ne vous ai pas servi avec le zèle et le dévouement que méritaient vos grandeurs et votre immense bonté; veuillez me pardonner mes négligences; veuillez user de toute votre indulgence à mon égard; j'ose vous demander votre bénédiction et vous prier de recevoir miséricordieusement cette âme qui vous aime et vous a toujours aimé.

Jésus le bénit avec une tendresse incomparable, et répondit : « Mourez, mon père, mourez avec confiance, vous reposant sur moi du soin de votre éternité. Le ciel n'étant pas encore ouvert, il faut que vous alliez rejoindre mes prophètes et mes saints qui vous attendent dans les limbes; ce sera pour eux une grande consolation; car vous leur direz que le temps de leur rédemption est proche. Allez, mon père, allez en paix, attendre la gloire qui vous est réservée. » Jésus l'embrasse et il meurt dans l'habitude du divin amour, dans son actuel exercice, non-seulement pour cet

amour, et par cet amour, mais encore, il meurt d'amour.

Comment eût-il pu mourir autrement entre les bras de Jésus et de Marie? D'ailleurs, n'est-il pas écrit que la vie et la mort se ressemblent? Puisqu'il avait vécu d'amour, il devait donc mourir d'amour. Il put porter longtemps ce brasier dévorant sans en être consumé; parce que ses flammes s'échappaient par ses services comme par autant d'ouvertures; mais quand ces voies furent fermées à un cœur aussi actif, ce cœur dut se fondre comme de la cire.

Quoi qu'il en soit, l'Église compare sa mort tantôt à un paisible sommeil, tel que celui d'un enfant qui s'endort doucement sur le sein de sa mère, tantôt à un flambeau aromatique qui se consume à mesure qu'il brûle, et qui meurt en exhalant l'odeur suave qui pénètre sa substance. On peut envier la mort de tous les saints, parce que tous meurent dans le baiser du Seigneur; mais ce baiser n'a rien de réel, ce n'est qu'un doux et précieux sentiment d'amour. C'est Joseph qui mourut véritablement dans le baiser du Seigneur, puisqu'il expira en présence de Jésus. Et si, comme on doit le croire, il conserva la connaissance et la parole jusqu'au dernier soupir, qui ne pouvait être qu'un soupir ou un élan d'amour, comment doit-il avoir couronné une vie aussi sainte, si ce n'est par les noms sacrés de Jésus et de Marie? O bienheureuse mort! Si je ne puis expirer de même entre Jésus et Marie, puissé-je du

moins, de mes lèvres mourantes, joindre votre nom, ô Joseph, aux noms de Jésus et de Marie¹ !

O mort plus douce, et qui vaut mieux que toutes les vies ! O mort qui fait entrer glorieusement dans la participation de la vie et de la gloire de Dieu même ! Qu'elle est consolante, la mort des saints, puisqu'elle leur donne comme un avant-goût de la félicité immortelle et les pressentiments de la bienheureuse éternité.

¹ Voici comment un ancien auteur rapporte d'une manière naïve la mort de saint Joseph :

« C'est l'amour divin qui lui a navré le cœur d'un javelot embrasé, choisi entre mille au fond de son carquois ; c'est l'amour qui a délivré sa belle âme de la prison d'un corps vieux et caduc, pour l'envoyer attendre en paix et en repos la triomphante résurrection de Celui qui doit d'ici à trois ans tuer la mort sur le Calvaire avec le bois fatal de la croix. Jésus, l'unique amour du ciel et de la terre ; Jésus, qu'il a porté cent et cent fois sur son sein et sur ses bras, lui a tant versé de ses divines flammes dans le cœur, qu'il n'en peut plus soutenir les ardeurs. Jésus, le baisant bouche sur bouche, lui a coulé dans la poitrine, avec son Esprit, les feux d'un amour si violent, qu'après l'avoir fait languir longtemps, ils lui font perdre la vie pour trop aimer. Et pourquoi ne dirai-je pas de saint Joseph ce qu'un saint et savant évêque a dit du vénérable Siméon ? que ce bon vieillard, pendant le peu de temps qu'il tint le Sauveur du monde sur son sein, en puisa un amour si abondant et si ardent, que, ne pouvant plus supporter dans une chair usée l'effort des flammes de l'essence divine, laquelle agissait dedans lui, ni les opérations du Verbe qui allumait le feu jusque dans ses moelles et ses entrailles, il obtint au même instant la grâce de mourir de la douce maladie du saint amour, pour aller vite ment publier à ceux qui habitaient dans l'ombre de la mort les excès de l'amour de Jésus, duquel il venait d'annoncer l'arrivée et la gloire aux vivants. »

A mesure que la terre disparaît à leurs yeux, ils commencent à entrevoir la Jérusalem céleste. Les saints anges les couvrent de leurs ailes; Marie, la patronne de la bonne mort, les environne de sa protection maternelle; Jésus se donne à eux de la manière la plus ineffable, afin d'être lui-même leur Viatique dans le redoutable passage du temps à l'éternité.

O mort des saints, que mon âme te désire le reste de mes jours! O mon doux Jésus, que je ne vive plus que de cette mort, afin que vous viviez uniquement en moi.

Heureux les morts, dit le Saint-Esprit, *qui meurent dans le Seigneur*. Les maîtres de la vie spirituelle font remarquer que dans ces paroles il s'agit de deux sortes de morts, de la mort mystique et spirituelle, et de la mort naturelle; car, s'il n'était question que de cette dernière, l'on ne dirait pas que les morts meurent, puisque la mort suppose la vie; mais le Saint-Esprit veut dire qu'heureux sont ceux qui étant morts à eux-mêmes et à toutes les choses de ce monde, meurent après cela de la mort naturelle: comme au contraire, malheureux ceux qui, étant encore tout vivants de la vie sensuelle et mondaine, meurent et quittent cette terre dans ces déplorables dispositions.

O précieuse mort, qui doit précéder la naturelle! ô mort, qui est une mort divine et transformée en Jésus-Christ, en sorte que notre vie est cachée avec lui dans le sein du Père céleste! ô mort après laquelle on est

également prêt à mourir ou à vivre ! ô mort qui commence sur la terre le royaume du ciel !

A l'exemple de saint Joseph, vivons dans l'amour pour mourir dans l'amour.

De tous les échos, celui dont la voix est le plus fidèle est celui de la mort. Si la vie dit *amour*, la mort répondra *amour*, c'est-à-dire que pour mourir dans l'amour il faut vivre dans l'amour. La même flamme qui est allumée dans le cœur pendant la vie s'y trouve ordinairement allumée au moment du trépas, et ce feu divin qui voit cesser la foi et l'espérance suit et accompagne l'âme jusque dans le sein de Dieu, parce que la charité de la terre et la charité du ciel sont un seul et même amour. Aussi la mort n'a-t-elle rien d'horrible pour le cœur véritablement aimant, à moins que Dieu, afin de mettre le comble aux mérites de l'âme, ne veuille la soumettre encore à une dernière épreuve. Sans cela, l'amour la soutient, l'amour l'attire, l'amour la soulève et la transporte dans la bienheureuse éternité. Il importe, en effet, de ne pas se faire un monstre de la nécessité de mourir, mais de juger sainement des choses. Or, la mort, au point de vue de la foi, c'est le passage d'une fille qui va se jeter entre les bras de son Père et recueillir un héritage qui n'est rien moins qu'un royaume éternel : c'est le passage d'une épouse qui vole dans le sein de son Bien-Aimé, pour le posséder sûrement et vivre éternellement avec lui.

LIV

VIVE JÉSUS!

Vive Jésus, le nœud sacré de l'amour mutuel de Marie et de Joseph ; vive Jésus, le principe et la fin de leur alliance virginale ; vive Jésus, le petit grain de froment semé de la main de Dieu dans la terre bordée et couronnée des lis de la virginité, appartenant à Joseph ; vive Jésus, le beau champ arrosé des bénédictions du ciel, émaillé des fleurs odoriférantes des vertus, et embaumant ses parents du parfum de sa divinité ; vive Jésus, aussi adorable sur la terre entre Marie et Joseph, que dans le ciel entre son Père éternel et le glorieux Saint-Esprit ; vive Jésus, plus aimable entre les mêmes, dans leur petite maison de Nazareth, qu'entre Élie et Moïse sur le Thabor ; vive Jésus, opérant les principaux mystères de notre salut en leur sainte présence ; vive Jésus, trouvé par eux au milieu des docteurs de la loi ; vive Jésus, caché l'espace de dix-huit ans dans leur petite habitation ; vive Jésus, pratiquant au même lieu l'obéissance et l'humilité, en exerçant les offices les plus bas aux yeux des hommes. Vive Jésus dans nos cœurs, comme il a vécu dans le cœur de Joseph et de Marie, et qu'il ne cesse d'y croître, puisqu'il est leur très-adorable Fils et notre adorable Frère.

J. M. J.

EXERCICE

EN L'HONNEUR DES SEPT DOULEURS ET DES SEPT ALLÉGRESSES

DE SAINT JOSEPH

I

O très-chaste Époux de Marie, glorieux saint Joseph, autant furent terribles la douleur et l'angoisse de votre cœur, lorsque vous pensiez devoir vous séparer de votre Épouse sans tache, autant fut vive l'allégresse que vous éprouvâtes quand l'Ange vous révéla le mystère de l'incarnation.

Nous vous supplions, par cette douleur et cette allégresse, de daigner consoler nos âmes maintenant et dans nos derniers moments, en nous obtenant la grâce de mener une vie sainte et de mourir d'une mort semblable à la vôtre, entre les bras de Jésus et de Marie.

Pater. Ave. Gloria Patri.

II

O très-heureux Patriarche, glorieux saint Joseph, qui avez été élevé à l'éminente dignité de père putatif

du Verbe fait chair, la douleur que vous éprouvâtes en voyant naître l'Enfant Jésus dans une si grande pauvreté, se changea bientôt en une joie céleste, lorsque vous entendites les concerts des Anges, et que vous fûtes témoin des glorieux événements de cette nuit resplendissante.

Nous vous supplions, par cette douleur et cette allégresse, de nous obtenir, après le cours de cette vie, la grâce d'être admis à entendre les sacrés cantiques des Anges, et à jouir de l'éclat de la gloire céleste.

Pater. Ave. Gloria Patri.

III

O modèle parfait de soumission aux lois divines, glorieux saint Joseph, la vue du sang précieux que le Rédempteur-Enfant répandit dans sa circoncision perça votre cœur de douleur; mais l'imposition du nom de Jésus le ranima en vous remplissant de consolation.

Obtenez-nous, par cette douleur et cette allégresse, qu'après avoir extirpé tous nos vices pendant la vie, nous puissions mourir avec joie en invoquant de cœur et de bouche le très-saint nom de Jésus.

Pater. Ave. Gloria Patri.

IV

O Saint très-fidèle, à qui furent communiqués les mystères de notre Rédemption, glorieux saint Joseph,

si la prophétie de Siméon vous causa une douleur mortelle, en vous apprenant ce que Jésus et Marie devaient souffrir, elle vous remplit en même temps d'un saint contentement en annonçant que ces souffrances seraient suivies du salut d'une multitude innombrable d'âmes qui ressusciteraient à la vie.

Demandez pour nous, par cette douleur et cette allégresse, que nous soyons du nombre de ceux qui, par les mérites de Jésus-Christ et l'intercession de la Vierge Marie, ressusciteront pour la gloire.

Pater. Ave. Gloria Patri.

V

O très-vigilant Gardien du Fils de Dieu fait homme, glorieux saint Joseph, combien vous avez souffert pour servir le Fils du Très-Haut et pourvoir à sa subsistance, particulièrement pendant la fuite en Égypte ; mais aussi combien vous dûtes jouir d'avoir toujours avec vous le Fils de Dieu, et de voir tomber, à son arrivée, les idoles des Égyptiens !

Obtenez-nous, par cette douleur et cette allégresse, qu'en tenant toujours le tyran infernal éloigné de nous, surtout par la fuite des occasions dangereuses, nous méritions de voir tomber de nos cœurs toutes les idoles des affections terrestres, et qu'entièrement consacrés au service de Jésus et de Marie, nous ne vivions plus que

pour eux, et que nous leur offrions avec joie notre dernier soupir.

Pater. Ave. Gloria Patri.

VI

O Ange de la terre, glorieux saint Joseph, qui avez vu avec admiration le Roi du ciel soumis à vos ordres, la consolation que vous éprouvâtes en le ramenant d'Égypte fut troublée par la crainte d'Archélaüs ; cependant, rassuré par l'Ange, vous restâtes avec joie à Nazareth, dans la compagnie de Jésus et de Marie.

Obtenez-nous, par cette douleur et cette allégresse, que, dégagés de toutes les craintes qui ne pourraient que nous être nuisibles, nous jouissions de la paix de la conscience, que nous vivions en sécurité dans l'union avec Jésus et Marie, et que ce soit entre leurs mains que nous remettons nos âmes au moment de la mort.

Pater. Ave. Gloria Patri.

VII

O modèle de sainteté, glorieux saint Joseph, qui, ayant perdu l'Enfant Jésus sans qu'il y eût de votre faute, le cherchâtes pendant trois jours avec une grande douleur, jusqu'au moment où vous éprouvâtes la plus grande joie de votre vie en le retrouvant dans le temple au milieu des Docteurs.

Nous vous supplions du fond du cœur, par cette douleur et cette allégresse, de daigner employer votre crédit auprès de Dieu, afin qu'il ne nous arrive jamais de perdre Jésus par le péché mortel, et que, si ce malheur extrême nous arrivait, nous le cherchions de nouveau avec la plus profonde douleur, jusqu'à ce que nous le retrouvions favorable, surtout au moment de la mort, pour pouvoir ensuite jouir de lui dans le ciel et bénir avec vous ses infinies miséricordes pendant toute l'éternité.

Pater. Ave. Gloria Patri.

Ant. Jésus commençait sa trentième année lorsqu'on le prenait pour le fils de Joseph.

ÿ. Priez pour nous, saint Joseph ;

ñ. Afin que nous soyons dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIONS.

O Dieu qui, par une providence ineffable, avez daigné choisir le bienheureux Joseph pour être l'époux de votre très-sainte Mère ; faites, nous vous en supplions, qu'en le vénérant sur la terre comme notre protecteur, nous méritions de l'avoir pour intercesseur dans les cieux, vous qui, étant Dieu, vivez et réglez, etc. Ainsi soit-il.

J. M. J.

Indulgences accordées à ces prières.

- 1° Indulgence de cent jours, une fois le jour.
- 2° Indulgence de 300 jours, tous les mercredis de l'année.
- 3° Pareille indulgence de 300 jours, chacun des neuf jours qui précèdent le 19 mars et le troisième dimanche après Pâques.
- 4° Indulgence plénière, le 19 mars et le troisième dimanche après Pâques.
- 5° Indulgence plénière une fois par mois, à ceux qui auront récité pendant le mois les allégresses et les douleurs de saint Joseph. Toutes ces indulgences sont applicables aux défunts.

Sa Sainteté Pie IX, pour montrer son amour envers saint Joseph, a accordé, le 1^{er} février 1847, une indulgence plénière pendant sept dimanches consécutifs à ceux qui réciteraient ces jours-là *les sept douleurs et les sept allégresses de saint Joseph*, et rempliraient les autres conditions d'usage, et le 22 mars de la même année, Sa Sainteté a étendu ces mêmes indulgences à tous ceux qui, ne sachant point lire ou n'ayant pas la prière susdite, réciteraient, ces mêmes dimanches, sept *Pater, Ave, Gloria*, etc., en y ajoutant, les conditions d'usage.

Les fidèles serviteurs de saint Joseph ont répondu à cette pieuse invitation du Vicaire de Jésus-Christ en adoptant avec empressement la salutaire pratique des *Sept dimanches* consacrés à honorer le glorieux Époux de Marie. Les grâces précieuses qu'ils ont obtenues, les miracles que le Seigneur a opérés en faveur de ceux qui l'ont faite avec confiance et avec piété ont contribué

puissamment, dans ces derniers temps, à augmenter la dévotion à saint Joseph ; c'est pour aider, dans la mesure de nos forces, les âmes pieuses à se bien acquitter de ces saints exercices que nous leur offrons une méditation pour chacun des sept dimanches consacrés aux allégresses et douleurs de notre saint patriarche ; afin que, s'adressant à lui avec plus d'amour et de ferveur, elles obtiennent tout ce qu'elles demanderont en son nom pour elles et pour tous ceux auxquels elles s'intéressent dans ce monde et dans l'autre¹.

Quoiqu'il n'y ait aucune époque fixée pour gagner les indulgences plénières attachées à cette sainte pratique, nous croyons cependant que l'on pourrait choisir préférablement les dimanches qui précèdent les fêtes de saint Joseph, ou bien quelques circonstances particulières dans lesquelles on a besoin de grâces plus abondantes pour connaître sa vocation, par exemple, ou pour obtenir la conversion d'un pécheur et le succès d'une affaire qui intéresse la gloire de Dieu.

¹ On pourra choisir facilement dans l'*Intérieur de saint Joseph* les méditations qui correspondent à ses douleurs et à ses allégresses. Toutefois elles ne sont pas nécessaires pour gagner les indulgences.

DÉVOTION A SAINT JOSEPH

POUR CHAQUE JOUR DE LA SEMAINE ¹

Il s'agit, 1^o, d'avoir dans sa chambre ou dans son livre de prières, une image de cet illustre saint. Cet exemple nous a été donné par sainte Thérèse. Elle mettait, dit l'histoire de sa vie, la figure de Joseph sur toutes les portes de chacun de ses monastères, et, dans ses voyages, en portait une sur elle, qu'elle ne quittait ni le jour ni la nuit. C'est l'exemple de saint François de Sales ; car il n'avait qu'une image dans son bréviaire, et cette image était celle de saint Joseph. Le P. Lallemant, de la Compagnie de Jésus, voulut être enterré avec l'image de saint Joseph, qu'il avait vénérée pendant sa vie.

Il s'agit, 2^o, de se conformer en toutes choses, à son exemple, à la sainte volonté de Dieu.

Il s'agit, 3^o, de lui adresser quelque une des prières que je vais placer à la fin de cet article, de l'invoquer dans les périls qui se rencontrent, soit pour le corps, soit pour l'âme, mais surtout dans les tentations contre

¹ Ces prières, en en ajoutant deux de celles qui suivent, peuvent servir de neuvaine pour se préparer aux fêtes de saint Joseph.

la chasteté. On fera bien encore d'employer les saints noms de Jésus, Marie et Joseph, par forme d'oraison jaculatoire.

Dimanche.

Je vous salue, bienheureux saint Joseph, dépositaire des trésors incomparables du ciel et de la terre, père nourricier de celui qui nourrit toutes les créatures, vrai et fidèle époux de la Mère de Dieu, qui avez été choisi de toute éternité pour un tel office, qui avez eu l'honneur d'élever, de conduire, d'embrasser celui que tant de prophètes et de rois avaient désiré de voir. O saint Joseph, obtenez-moi le pardon de mes offenses et la grâce que désormais, à votre exemple, je sois humble et simple de cœur, afin que je trouve une place dans la gloire céleste. Ainsi soit-il.

Lundi.

Je vous salue, bienheureux saint Joseph, qui avez été rendu digne de jouir tant d'années de la conversation familière du Fils de Dieu sur la terre, lequel, par une humilité admirable, vous a été soumis en toute chose. Obtenez-moi, je vous supplie, le don d'oraison ; soyez-y mon maître et mon directeur, afin que, conversant humblement avec Dieu, je me détache des choses de la terre, attentif à faire la volonté de celui qui nous a créés pour lui, et qui veut toujours opérer en nous ses saintes grâces, si nous y disposons nos cœurs. Ainsi soit-il.

Mardi.

Je vous salue, très-chaste époux de la Vierge Marie, qui seul avez eu l'honneur et la prérogative d'être son gardien fidèle et de vivre tant de temps comme époux et compagnon de celle qui est la Reine du ciel et de la terre, qui a mérité

d'être vraie mère du Fils de Dieu. Obtenez-moi une entière pureté de cœur, d'âme et d'esprit, et suppliez la Reine du ciel qu'elle me prenne sous sa protection maternelle, comme l'un de ses humbles enfants. Ainsi soit-il.

Mercredi.

Je vous salue, aimable saint Joseph, qui avez servi et assisté le Fils de Dieu de tout votre pouvoir, en ses besoins et dans le voyage laborieux d'Égypte, sans jamais manquer à aucun devoir qui fût de votre charge. Obtenez-moi de ressentir tout ce que notre Rédempteur béni a enduré pour notre salut, afin que jamais la mémoire ne s'en perde en mon âme, ni le fruit en mon cœur ; et rendez-moi fervent en toutes mes œuvres de charité envers Dieu et envers mon prochain. Ainsi soit-il.

Jedi.

Je vous salue, élu de Dieu, bienheureux saint Joseph, qui cherchâtes dans l'amertume de votre cœur, avec la sainte Vierge, l'aimable Jésus, séparé de vous pour quelque temps à Jérusalem, où vous le retrouvâtes avec joie au temple. Depuis, vous avez vécu avec lui familièrement, le nourrissant du travail de vos mains. Je vous supplie humblement que, par votre intercession et par celle de votre très-chère épouse, je recouvre toutes les grâces que j'ai perdues par le péché et que jamais plus je ne sois séparé de mon Dieu par aucune offense. Ainsi soit-il.

Vendredi.

Je vous salue, saint Joseph, miroir de toutes vertus, qui partîtes plein de mérites et de bonnes œuvres de ce monde, rendant et recommandant votre esprit à celui que vous nourrissiez comme votre fils, et qui régnez maintenant avec lui, glorieux au ciel. Je vous prie, par vos intercessions, que je

sois préservé de toute mauvaise et soudaine mort, et que vous m'obteniez que, muni des saints sacrements de l'Eglise, je parte de ce monde avec la foi, l'espérance et la charité, et avec une vraie contrition de mes péchés, afin que je trouve grâce et miséricorde devant Dieu, mon Seigneur et mon juge. Ainsi soit-il.

Samedi.

Je vous salue, bienheureux saint Joseph, mon cher protecteur, qui avez eu sur la terre si grand crédit auprès du Dieu fait homme pour notre salut, et l'avez maintenant encore plus grand au ciel, où vous réglez, et où rien ne vous est refusé par celui qui s'est rendu soumis à vous en ce monde, qui a accompli tous vos désirs, et qui donne sa grâce à ceux pour qui vous la demandez. Regardez-moi, bon saint, moi qui me suis voué à votre service, et obtenez-moi la charité, la dévotion et le recueillement intérieur, avec toutes les vertus nécessaires pour l'accomplissement de mes bons désirs, une vie pieuse, une mort bien préparée, et enfin la vie éternelle. Ainsi soit-il.

PRIÈRES DIVERSES

PRIÈRE POUR OBTENIR DE SAINT JOSEPH QU'IL SOIT NOTRE PROTECTEUR.

O saint Joseph, aimable père nourricier de Jésus, très-chaste époux de la Reine des vierges, je *N. N.* vous choisis aujourd'hui pour mon protecteur contre mes ennemis, et mon intercesseur auprès de Dieu ; je m'engage à vous demeurer fidèle, à profiter de toutes les occasions pour vous procurer de nouveaux serviteurs, à ne jamais permettre qu'aucune des personnes qui dépendent de moi blesse votre honneur en aucune manière. De votre côté, grand saint, daignez m'admettre au nombre de vos clients, m'éclairer dans mes doutes, me fortifier dans mes faiblesses, me consoler dans mes chagrins, me protéger à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

PRIÈRE POUR OBTENIR QU'IL GUIDE NOS PAS ET NOUS ACCOMPAGNE
DANS LE VOYAGE DE LA VIE PRÉSENTE.

O saint Joseph, qui, en qualité de père et de tuteur de l'Enfant Jésus, l'accompagnâtes avec tant de fidélité dans tous ses voyages, daignez, je vous en conjure, être mon guide et mon appui dans toutes mes voies. Ne permettez pas que je m'écarte jamais du droit sentier de la justice, qui m'est tracé par les divins préceptes. Préservez-moi de tout danger. Fortifiez-moi dans mes fatigues, jusqu'à ce que je parvienne à la terre des vivants, où je puisse me reposer avec les saints, avec vous et votre auguste épouse, et me réjouir en Jésus-Christ, mon Sauveur. Ainsi soit-il.

PRIÈRE POUR OBTENIR DE CE GRAND SAINT LES GRACES LES PLUS
NÉCESSAIRES.

O saint Joseph, que Jésus-Christ honora, sur la terre, de son obéissance, de son respect et de son amour, que peut-il vous refuser dans le ciel, où il vous a appelé pour récompenser vos mérites? Usez donc de votre crédit en ma faveur, ô mon bon père! Ce que je vous demande en ce moment, c'est de m'obtenir la grâce de détester sincèrement tous mes péchés, principalement, *N. N.*, de commencer une vie nouvelle, d'acquérir les grandes et solides vertus, surtout, *N. N.*, de fuir les occasions où mon âme serait compromise, de résister aux tentations qui me portent au mal, nommément à *N.*, de me délivrer de telle affliction, à moins qu'elle ne me soit ménagée pour mon bien, c'est-à-dire pour mon salut. Je mets en vous ma confiance. Vous ne souffrirez pas qu'elle soit trompée, votre honneur y est engagé.

PRIÈRE POUR OBTENIR UNE HEUREUSE MORT.

Grand saint Joseph, vrai modèle, puissant protecteur, et consolateur des mourants, j'invoque aujourd'hui votre secours pour ma dernière heure, pour cette heure terrible où je ne sais s'il me sera possible de penser à vous. Faites, je vous en supplie, que je meure de la mort des justes. Mais, parce que cette immense faveur est la récompense d'une sainte vie, obtenez-moi, dès maintenant, la grâce de vivre comme vous, dans la chasteté, dans la vie intérieure, dans le détachement des créatures et de moi-même, dans un parfait abandon à la très-sainte volonté de Dieu, dans un tendre et constant amour pour mon Jésus et son auguste mère. Enfin, faites que j'expire en prononçant avec ferveur ces trois noms salutaires : Jésus, Marie, Joseph. Ainsi soit-il.

J. M. J.

DÉVOTION A SAINT JOSEPH

POUR LE JOUR DE LA SEMAINE QU'IL PLAIRA A CHACUN DE LUI
CONSACRER.

Il sera bon en ce jour-là de faire une aumône en son honneur, ou quelque petite pénitence, et de réciter dévotement l'une des litanies que je vais reproduire ici.

LITANIES ALPHABÉTIQUES DE SAINT JOSEPH

Kyrie, eleïson.

Christe, eleïson.

Kyrie, eleïson.

Christe, audi nos.

Christe, exaudi nos.

Pater de cœlis, Deus, miserere nobis.

Fili, redemptor mundi Deus, miserere nobis.

Spiritus sancte, Deus, miserere nobis.

Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis.

Sancta Maria, sponsa sancti Josephi,

Sancte Joseph, amator castitatis,

Sancte Joseph, beatissime beatorum,

Sancte Joseph, confirmate in gratia,

Sancte Joseph, decus sponsorum,

Sancte Joseph, exul cum Christo,

Sancte Joseph, fili David,

Ora pro nobis.

Sancte Joseph, gener Joachim et Annæ,
Sancte Joseph, hospes Verbi incarnati,
Sancte Joseph, justificatus in utero matris,
Sancte Joseph, lumen opificum,
Sancte Joseph, minister circumcisionis Christi,
Sancte Joseph, nutritor pueri Jesu,
Sancte Joseph, obiens inter brachia Christi,
Sancte Joseph, pater divini Pueri,
Sancte Joseph, quærens Jesum in templo,
Sancte Joseph, resurgens cum Salvatore,
Sancte Joseph, Matris Dei sponse,
Sancte Joseph, tutor Redemptoris,
Sancte Joseph, virgo et virginum defensor,
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, exaudi nos, Domine.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Ora pro nobis.

ŷ. Ora pro nobis, sanctissime Joseph.

Ŕ. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS.

Sanctissimæ genitricis tuæ sponsi, quæsumus, Domine, meritis adjuvemur, ut quod possibilitas nostra non obtinet, ejus nobis intercessione donetur, qui vivis et regnas cum Deo Patre, in unitate Spiritus sancti Deus, per, etc.

J. M. J.

GRANDES

LITANIES DE SAINT JOSEPH

KYRIE, eleïson.	SEIGNEUR, ayez pitié de nous.
Christe, eleïson.	Christ, ayez pitié de nous.
Kyrie, eleïson.	Seigneur, ayez pitié de nous.
Christe, audi nos.	Jésus-Christ, écoutez-nous.
Christe, exaudi nos.	Jésus-Christ, exaucez-nous.
Pater de cœlis, Deus, miserere nobis.	Dieu, Père céleste, ayez pitié de nous.
Fili, Redemptor mundi Deus, miserere nobis.	Fils, rédempteur du monde, ayez pitié de nous.
Spiritus sancte, Deus, miserere.	Dieu, Saint-Esprit, ayez pitié.
Sancta Maria, sponsa Joseph, ora pro nobis.	Sainte Marie, épouse de Joseph, priez pour nous.
Sancte Joseph, sponse Mariæ Virginis, ora pro nobis.	Saint Joseph, époux de Marie, priez pour nous.
Sancte Joseph, tutor et nutritie Jesu, ora pro nobis.	Saint Joseph, tuteur et nourricier de Jésus, priez pour nous.
Sancte Joseph, vir secundum cor Dei, ora pro nobis.	Saint Joseph, homme selon le cœur de Dieu, priez p. n.
Sancte Joseph, fidelis servus, et prudens, ora pro nobis.	Saint Joseph, fidèle serviteur et prudent, priez pour nous.
Sancte Joseph, custos virginitatis Mariæ, ora pro nobis.	Saint Joseph, gardien de la virginité de Marie, priez p. n.
Sancte Joseph, comes et solatium Mariæ, ora pro nobis.	Saint Joseph, compagnon et consolateur de Marie, priez.
Sancte Joseph, in virginitate mundissime, ora pro nobis.	Saint Joseph, le plus pur des saints dans la virginité, priez.
Sancte Joseph in humilitate profundissime, ora pro nobis.	Saint Joseph, le plus profond dans l'humilité, priez pour n.
Sancte Joseph, in charitate ardentissime, ora pro nobis.	Saint Joseph, le plus ardent dans la charité, priez pour n.
Sancte Joseph, in contemplatione altissime, ora pro nobis.	Saint Joseph, le plus élevé dans la contemplation, priez p. n.
Sancte Joseph, qui vir justus	Saint Joseph, qui avez été dé-

- ipsius Spiritus sancti testimonio comprobatus es, ora p.
- Sancte Joseph, qui in divinis mysteriis præ omnibus illuminatus fuisti, ora pro nobis.
- Sancte Joseph, qui de sacro incarnati Verbi mysterio cœlitus edoctus es, ora pro nobis.
- Sancte Joseph, qui cum Mariâ desponsatâ tibi conjuge prægnante in Bethleem profectus es, ora pro nobis.
- Sancte Joseph, qui non inveniens locum in diversorio ad stabulum diversisti, ora pro nobis.
- Sancte Joseph, qui Christo nascenti positoque in præsepio adesse meruisti, ora pro nobis.
- Sancte Joseph, qui Jesu sanguinem in circumcissione accepisti, ora pro nobis.
- Sancte Joseph, qui puerum Jesum in templo, cum Mariâ matre præsentasti, ora pro.
- Sancte Joseph, qui angeli monitu accepto, cum puero et matre ejus in Ægyptum fugisti, ora pro nobis.
- Sancte Joseph, qui, defuncto Herode, cum puero et matre ejus in terram Israël rediit, ora pro nobis.
- Sancte Joseph, qui amissum in Jerusalem filium triduo cum Mariâ matre ejus dolens quæsivisti, ora pro nobis.
- Sancte Joseph, qui post tri-
- claré juste parle Saint-Esprit, priez pour nous.
- Saint Joseph, le plus éclairé des mortels dans les mystères divins, priez pour nous.
- Saint Joseph, instruit par le ciel de l'incarnation du Verbe, priez pour nous.
- Saint Joseph, qui vous rendîtes à Bethléem avec Marie, votre épouse enceinte, priez pour nous.
- Saint Joseph, qui ne trouvant pas de place dans les hôtelleries, vous retirâtes dans une étable, priez pour nous.
- Saint Joseph, qui fûtes présent à la naissance de Jésus, et à son coucher dans une crèche, priez pour nous.
- Saint Joseph, qui reçûtes le sang de cet Agneau divin dans la circoncision, priez pour nous.
- Saint Joseph, qui présentâtes l'Enfant Jésus dans le temple, avec Marie sa mère, priez p.
- Saint Joseph, qui, averti par un ange, prîtes l'Enfant et sa Mère et vous en fûtes en Égypte, priez pour nous.
- Saint Joseph, qui après la mort d'Hérode, revîntes avec votre trésor, dans la terre d'Israël, priez pour nous.
- Saint Joseph, qui désolé de la perte de l'Enfant, le cherchâtes pendant trois jours, dans Jérusalem, avec Marie sa mère, priez pour nous.
- Saint Joseph, qui fûtes ravi de

- duum sedentem illum inter doctores gaudens invenisti, ora pro nobis.
- Sancte Joseph, qui Dominum dominantium tibi in terris subditum habuisti, ora pro n.
- Sancte Joseph, cujus laus est in Evangelio; vir Mariæ, de qua natus est Jesus, ora pro nobis.
- Sancte Joseph, advocate noster, audi nos.
- Sancte Joseph, patrone noster, exaudi nos.
- In omnibus necessitatibus nostris, adjuva nos, sancte Joseph.
- In omnibus angustiis nostris, adjuva nos, sancte Joseph.
- In hora mortis nostræ, adjuva.
- Per castissimam desponsationem tuam, adjuva nos.
- Per paternam curam et fidem tuam, adjuva nos.
- Per labores et sudores tuos, adjuva nos.
- Per omnes virtutes tuas, adjuva.
- Per summum honorem et sempiternam beatudinem tuam, adjuva nos.
- Per fidelem intercessionem tuam, adjuva nos.
- Cientes tui, te rogamus, audi nos,
- Ut à Jesu peccatorum nostrorum veniam nobis impetrare digneris, te rogamus, audi nos.
- joie en le trouvant, le troisième jour, assis au milieu des docteurs, priez pour nous.
- Saint Joseph, qui avez eu pour sujet, sur la terre, le dominateur des dominateurs, priez.
- Saint Joseph, dont l'Évangile publie les louanges, époux de Marie, de laquelle est né Jésus. priez pour nous.
- Saint Joseph, notre avocat, écoutez-nous.
- Saint Joseph, notre patron, exaucez-nous.
- Dans toutes nos nécessités, secourez-nous, saint Joseph.
- Dans toutes nos détresses, secourez-nous, saint Joseph.
- A l'heure de notre mort, sec.
- Par votre très-chaste alliance, secourez-nous, saint Joseph.
- Par votre sollicitude paternelle et constante, secourez-nous.
- Par vos travaux et vos sueurs, secourez-nous, saint Joseph.
- Par toutes vos vertus, secourez.
- Par votre gloire sublime et votre béatitude éternelle, secourez-nous, saint Joseph.
- Par votre charitable intercession, secourez-nous, saint Joseph.
- Nous qui sommes vos clients, nous vous prions, écoutez-nous.
- Daignez nous obtenir de Jésus le pardon de nos péchés, nous vous le demandons, écoutez-nous.

- Ut Jesu et Mariæ fideliter nos commendare digneris, te rogamus, audi nos.
- Ut omnibus in virginali et conjugali statu viventibus, convenientem castitatem impetrare digneris, te rogamus, audi nos.
- Ut omnibus congregationibus perfectum amorem et concordiam impetrare digneris, te rogamus, audi nos.
- Ut præsidibus et prælatis omnibus in subditorum suorum gubernatione adesse digneris, te rogamus, audi nos.
- Ut patribus familias in christiana liberorum educatione opitulari digneris, te rogamus, audi nos.
- Ut omnes de tuo patrocínio confidentes protegeri digneris, te rogamus, audi nos.
- Ut congregationibus tuo nomine et patrocínio institutis, paterno semper auxilio subvenire digneris, te rogamus, audi nos.
- Ut cum Jesu et Mariâ in extremo vitæ articulo nos invisere et præsto esse digneris, te rogamus, audi nos.
- Ut omnibus fidelibus defunctis intercessionis tuæ suffragio succurrere digneris, te rogamus, audi nos.
- Daignez nous recommander aux bontés de Jésus et de sa sainte Mère, nous vous le demandons, écoutez-nous.
- Daignez obtenir aux vierges et aux personnes engagées dans l'état conjugal la chasteté convenable, nous vous le demandons, écoutez-nous.
- Daignez obtenir à toutes les communautés le parfait amour et la concorde fraternelle, nous vous le demandons, écoutez-nous.
- Daignez assister les pontifes et tous les supérieurs dans le gouvernement de leurs sujets, nous vous le demandons, écoutez-nous.
- Daignez aider les parents dans l'éducation chrétienne de leurs enfants, nous vous le demandons, écoutez-nous.
- Daignez protéger ceux qui vous donnent leur confiance, nous vous le demandons, écoutez-nous.
- Daignez prendre soin des congrégations formées en votre nom et sous votre patronage, nous vous le demandons.
- Daignez-nous assister à notre heure dernière, avec Jésus et Marie, nous vous le demandons, écoutez-nous.
- Daignez accorder à tous les défunts le puissant secours de vos suffrages, nous vous le demandons, écoutez-nous.

Sancte Joseph, te rogamus, audi nos.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce nobis, Jesu.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, exaudi nos, Jesu.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis, Jesu.

Jesu Christe, audi nos.

Jesu Christe, exaudi nos.

Kyrie, eleïson.

Christe, eleïson.

Kyrie, eleïson.

Pater noster, etc.

ÿ. Ora pro nobis, beatissime Joseph;

ñ. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS.

Deus, qui sanctum Josephum in sponsum beatæ Mariæ semper virginis, et Filii tui dilecti Domini nostri Jesu Christi tutorem et nutritium elegisti: te supplices exoramus, animæ et corporis puritatem ejus nobis patrocinio concede propitius; ut puri ab omni maculâ, et veste nuptiali ornati, ad cœli nuptias admittamur. Per eundem Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, qui vivit et regnat in unitate Spiritûs Sancti Deus, per, etc. Amen.

Saint Joseph, nous vous prions, écoutez-nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Jésus.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Jésus.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Jésus.

Jésus-Christ, écoutez-nous.

Jésus-Christ, exaucez-nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Notre Père, etc.

Priez pour nous, très-heureux Joseph;

Afin que nous soyons trouvés dignes des promesses de Jésus-Christ.

PRIÈRE.

O Dieu, qui avez choisi saint Joseph pour époux de la bienheureuse Marie toujours vierge, et pour tuteur et nourricier de votre Fils bien-aimé, Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous vous supplions de nous accorder la pureté de l'âme et du corps, afin que, purifiés de toute souillure, et parés de la robe nuptiale, nous puissions être un jour admis aux noces de votre divin Fils, qui vit et règne avec vous, dans l'unité du Saint-Esprit, aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	1
I. — Origine de saint Joseph ; il est purifié dans le sein de sa mère et confirmé en grâce.	1
II. — Circoncision. — Saint nom de Joseph.	6
III. — Saint Joseph se donne à Dieu dès sa plus tendre enfance.	9
IV. — Portrait de saint Joseph.	13
V. — Union angélique de Marie et de Joseph. — Fidélité à suivre sa vocation.	17
VI. — Saintes dispositions de Marie et de Joseph après leur union.	24
VII. — Joseph reçoit tous les biens avec Marie. — Modèle de la vraie dévotion à l'auguste Mère de Dieu.	28
VIII. — Marie devient mère de Dieu à l'insu de saint Joseph.	32
IX. — Saint Joseph accompagne Marie dans sa visite à sainte Élisabeth.	36
X. — Saint Joseph veut s'éloigner de Marie par humilité.	40
XI. — Soumission admirable de saint Joseph aux paroles de l'ange.	47
XII. — Comment saint Joseph se prépare à la naissance du divin Sauveur.	53

XIII. — Humilité de Marie et de Joseph.	57
XIV. — Voyage à Bethléem. — Confiance en la Providence. .	60
XV. — Pieux sentiments de saint Joseph à la naissance de Jésus.	65
XVI. — Avec quel respectueux amour Joseph reçoit Jésus des mains de Marie.	70
XVII. Saint Joseph circoncit le Seigneur et lui donne le nom de Jésus. :	75
XVIII. — Sentiments de saint Joseph pendant l'adoration des bergers et des mages.	78
XIX. — Présentation de Jésus au temple. — Amour des souff- rances.	82
XX. — Amour de saint Joseph pour le silence.	88
XXI. — Combien il est important de savoir garder le silence, à l'exemple de saint Joseph.	92
XXII. — Du silence intérieur de saint Joseph.	96
XXIII. — Excellence du silence intérieur. — Dispositions néces- saires pour y parvenir.	100
XXIV. — Joseph reçoit l'ordre de la fuite en Égypte.	105
XXV. — Excellence et qualités de l'obéissance religieuse.	110
XXVI. — Le départ pour l'exil. — Confiance en Dieu.	114
XXVII. — Séjour de saint Joseph en Égypte.	118
XXVIII. — Abandon de saint Joseph à la Providence.	124
XXIX. — Consolations de saint Joseph pendant son séjour en Égypte. — Les vrais plaisirs de l'âme intérieure.	130
XXX. — Le retour dans la patrie. — La persévérance nécessaire à la vertu.	136
XXXI. — Jésus perdu. — Douleur de saint Joseph.	142
XXXII. — Saint Joseph retrouve Jésus dans le temple.	150
XXXIII. — Le Paradis sur terre.	160
XXXIV. — Entretiens de Joseph avec Jésus et Marie.	167
XXXV. — Vie solitaire et cachée de saint Joseph.	172
XXXVI. — Avantages de la solitude intérieure.	178
XXXVII. — Saint Joseph méprisé des hommes et connu de Dieu seul.	185
XXXVIII. — Saint Joseph éclairé des plus pures lumières de la foi.	191

XXXIX. — Vie de foi de saint Joseph.	199
XI. — Espérance de saint Joseph.	205
XLI. — Amour de saint Joseph pour Jésus.	212
XLII. — Saint Joseph toujours en la sainte présence de Dieu.	222
XLIII. — Saint Joseph toujours occupé de Dieu et pour Dieu.	228
XLIV. — Combien il est avantageux et facile à une âme intérieure de se tenir en la présence de Dieu.	255
XLV. — Avec quel esprit de foi saint Joseph lisait et méditait la sainte Écriture.	239
XLVI. — Saint Joseph notre modèle dans l'oraison.	249
XLVII. — Fidélité de saint Joseph à prier en union avec Jésus et Marie.	254
XLVIII. — Joseph méditant la Passion de Jésus-Christ.	262
XLIX. — L'intérieur de saint Joseph.	272
L. — Les avantages de la vie intérieure.	280
LI. — Les dernières années de saint Joseph. — Comment on doit aimer Dieu dans les infirmités et dans les souffrances.	289
LII. — Les angoisses de la dernière heure.	296
LIII. — Consolations de saint Joseph à la mort.	302
LIV. — Vive Jésus!	312
Exercice en l'honneur des sept douleurs et des sept allégresses de saint Joseph.	315
Dévotion à saint Joseph pour chaque jour de la semaine.	320
Prières diverses.	324
Dévotion à saint Joseph pour le jour de la semaine qu'il plaira à chacun de lui consacrer.	326
Grandes litanies de saint Joseph.	328

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

146.408

